


SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE



BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE,

DES

SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS,

FAISANT SUITE

A LA

BIBLIOTHÈQUE BRITANNIQUE,

Rédigée à Genève.

XIII.me ANNÉE. — TOME XXXIX.me

LITTÉRATURE.

GENÈVE,
IMPRIMERIE DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE.
PARIS,
BOSSANGE PÈRE, LIBRAIRE DE S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS, RUE DE RICHELIEU, N.° 60.

1828.

HISTOIRE.

HISTOIRE DES GAULOIS depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission de la Gaule à la domination romaine, par Amédée THIERRY. *Paris*, chez A. Sautelet et C.e, libraires, rue de Richelieu n.° 14. 1828. 3 vol. in-8.°

(*Premier extrait*).

Nous nous empressons d'annoncer cet ouvrage remarquable, qui vient remplir une lacune importante dans l'histoire de l'ancienne Europe. On verra, par le morceau que nous allons extraire de l'Introduction, que l'auteur a suivi le même système historique que son frère, Mr. Augustin Thierry, dans sa *Conquête de l'Angleterre par les Normands*, système fondé, selon nous, sur la nature des choses, et qui consiste à reconnoître dans ces masses nombreuses d'individus que nous appelons peuple, un type moral, un caractère permanent qui constitue leur unité, et qui, modifié sans cesse par les circonstances extérieures, reparoît cependant toujours d'une manière frappante.

Les vues de l'auteur sur les populations primitives de l'Europe, sur leur mélange, et leurs migrations, sont neuves, originales et appuyées sur toutes les lumières d'une érudition saine et étendue, nous croyons néanmoins que quelques-unes de ses opinions peuvent être

contestées. Une vérité que l'auteur a démontrée mieux qu'elle ne l'avoit été jusqu'à présent, c'est l'existence dans les Gaules de deux races distinctes de nations celtiques, les Galls et les Kymris, représentés encore de nos jours par les Gaëls de l'Irlande et de l'Ecosse, et par les Kymris du pays de Galles, et de la Bretagne. Des recherches nombreuses, et fondées principalement sur l'étude des idiômes celtiques, nous ont conduit au même résultat général. Ce qui nous paroît sujet à contestation, c'est la co-existence des deux races dans les Gaules, d'une manière aussi distincte, aussi tranchée, que l'établit l'auteur. Notre opinion, que nous nous réservons d'appuyer, dans un travail spécial, de toutes les preuves nécessaires, est que la race gaélique a occupé autrefois la Gaule entière, mais qu'envahie, chassée, refoulée, par la race kymrique, elle avoit disparu des Gaules avant le temps où les anciens historiens commencent à parler des peuples celtiques. Nous croyons cependant que quelques tribus de race gaélique pure s'étoient maintenues dans la chaîne des Alpes, et quelques autres s'étoient plus ou moins mélangées de Kymris. Un autre point qui nous paroît douteux, et que l'auteur admet comme incontestable, c'est que les Ligures appartinssent à la race ibérienne; l'opinion la plus probable, c'est que ce peuple étoit un mélange celto-gaëls et d'ibères, mais nous croyons que l'élément celto-gaélique prédominoit chez eux. Nous pourrons revenir sur ce sujet dans un article spécial, et nous nous bornerons pour le moment, à faire connoître par quelques citations, l'ouvrage très-remarquable de Mr. Thierry.

Voici quelques pages de l'introduction.

« Il ne faut s'attendre à trouver ici ni l'intérêt philosophique qu'inspire le développement progressif d'un seul fait grand et fécond, ni l'intérêt pittoresque qui s'attache aux destinées successives d'un seul et même territoire, immobile théâtre de mille scènes mobiles et variées : les faits de cette histoire sont nombreux et divers, leur théâtre est l'ancien monde tout entier; mais pourtant une forte unité y domine ; c'est une biographie qui a pour héros un de ces personnages collectifs appelés *peuples*, dont se compose la grande famille humaine. L'auteur a choisi le peuple gaulois comme le plus important et le plus curieux de tous ceux que les Grecs et les Romains désignoient sous le nom de *barbares*, et parce que son histoire mal connue, pour ne pas dire inconnue, laissoit un vide immense dans les premiers temps de notre Occident. Un autre sentiment encore, un sentiment de justice et presque de piété, l'a déterminé et soutenu dans cette longue tâche. Français, il a voulu connoître et faire connoître une race de laquelle descendent les dix-neuf vingtièmes d'entre nous, Français ; c'est avec un soin religieux qu'il a recueilli ces vieilles reliques dispersées, qu'il a été puiser, dans les annales de vingt peuples, les titres d'une famille qui est la nôtre. »

« L'ouvrage que je présente au public a donc été composé dans un but spécial ; dans celui de mettre l'histoire narrative des Gaulois en harmonie avec les progrès récens de la critique historique, et de restituer, autant que possible, dans la peinture des événemens, à la race

prise en masse sa couleur générale, aux subdivisions de la race leurs nuances propres et leur caractère distinctif: vaste tableau dont le plan n'embrasse pas moins de dix-sept cents ans. Mais à mesure que ma tâche s'avançoit, j'éprouvois une préoccupation philosophique de plus en plus forte; il me sembloit voir quelque chose d'individuel, de constant, d'immuable sortir du milieu de tant d'aventures, si diversifiées, passées en tant de lieux, se rattachant à tant de situations sociales si différentes; ainsi que dans l'histoire d'un seul homme, à travers tous les incidens de la vie la plus romanesque, on voit se dessiner en traits invariables, le caractère du héros.

« Les masses ont-elles donc aussi un caractère, type moral, que l'éducation peut bien modifier, mais qu'elle n'efface point? En d'autres termes, existe-t-il dans l'espèce humaine des familles et des races, comme il existe des individus dans ces races? Ce problème, dont la position ne répugne en rien aux théories philosophiques de notre temps, comme j'achevois ce long ouvrage, me parut résolu par le fait. Jamais encore les événemens humains n'avoient été examinés sur une aussi vaste échelle, avec autant de motifs de certitude, puisqu'ils sont pris dans l'histoire d'un seul peuple, antérieurement à tout mélange de sang étranger, du moins à tout mélange connu, et que ce peuple est conduit par sa fortune vagabonde au milieu de dix autres familles humaines, comme pour contraster avec elles. En occident, il touche aux Ibères, aux Germains, aux Italiens; en orient, ses relations sont multipliées avec les Grecs, les Carthaginois, les Asiatiques, etc. De plus, les faits compris

dans ces dix-sept siècles n'appartiennent pas à une série unique de faits, mais à deux âges de la vie sociale bien différens, à l'âge nomade, à l'âge sédentaire. Or, la race gauloise s'y montre constamment identique à elle-même. »

« Lorsqu'on veut faire avec fruit un tel travail d'observation sur les peuples, c'est à l'état nomade principalement qu'il faut les étudier; dans cette période de leur existence, où l'ordre social se réduit presque à la subordination militaire, où la civilisation est, si je puis ainsi parler, à son *minimum*. Une horde est sans patrie comme sans lendemain ; chaque jour, à chaque combat, elle joue sa propriété, son existence même; cette préoccupation du présent, cette instabilité de fortune, ce besoin de confiance de chaque individu en sa force personnelle neutralisent presque totalement entr'autres influences celle des idées religieuses, la plus puissante de toutes sur le caractère humain. Alors les penchans innés se déploient librement avec une vigueur toute sauvage. Qu'on ouvre l'histoire ancienne, qu'on suive dans leurs brigandages deux hordes, l'une de Gaulois, l'autre de Germains: la situation est la même, des deux côtés ignorance, brutalité, barbarie égales; mais comme on sent néanmoins que la nature n'a pas jeté ces hommes-là dans le même moule! A l'étude d'un peuple pendant sa vie nomade, il en succède une autre non moins importante pour le but dont nous nous occupons, l'étude de ce même peuple durant le premier travail de la vie sédentaire, dans cette époque de transition où la liberté humaine se débat encore violemment contre les lois né-

cessaires des sociétés et le développement progressif des idées et des besoins sociaux. »

« Les traits saillans de la famille gauloise, ceux qui la différencient le plus, à mon avis, des autres familles humaines, peuvent se résumer ainsi : une bravoure personnelle que rien n'égale chez les peuples anciens ; un esprit franc, impétueux, ouvert à toutes les impressions, éminemment intelligent ; mais à côté de cela une mobilité extrême, point de constance, une répugnance marquée aux idées de discipline et d'ordre si puissantes chez les races germaniques, beaucoup d'ostentation, enfin une désunion perpétuelle, fruit de l'excessive vanité. Si l'on vouloit comparer sommairement la famille gauloise à cette famille germanique, que nous venons de nommer, on pourroit dire que le sentiment personnel, le *moi* individuel est trop développé chez la première, et que, chez l'autre, il ne l'est pas assez ; aussi trouvons-nous à chaque page de l'histoire des Gaulois des personnages originaux, qui excitent vivement et concentrent sur eux notre sympathie, en nous faisant oublier les masses ; tandis que, dans l'histoire des Germains, c'est ordinairement des masses que ressort tout l'effet. »

« Tel est le caractère général des peuples de sang gaulois ; mais, dans ce caractère même, l'observation des faits conduit à reconnoître deux nuances distinctes, correspondant à deux branches distinctes de la famille, à deux races, pour me servir de l'expression consacrée en histoire. L'une de ces races, celle que je désigne sous le nom de *Galls*, présente, de la manière la plus

prononcée*, toutes les dispositions naturelles, tous les défauts et toutes les vertus de la famille; les types gaulois individuels les plus purs lui appartiennent : l'autre, celle des *Kymris*, moins active, moins spirituelle peut-être, possède en retour plus d'à-plomb et de stabilité ; c'est dans son sein principalement qu'on remarque les institutions de classement et d'ordre ; c'est là que persévèrent le plus long-temps les idées de théocratie et de monarchie. »

« L'histoire des Gaulois, telle que je l'ai conçue, se divise naturellement en quatre grandes périodes ; bien que les nécessités de la chronologie ne m'aient pas toujours permis de m'astreindre, dans le récit, à une classification aussi rigoureuse. »

« La première période renferme les aventures des nations gauloises à l'état nomade. Aucune des races de notre occident n'a accompli une carrière plus agitée et plus brillante. Les courses de celle-ci embrassent l'Europe, l'Asie et l'Afrique ; son nom est inscrit avec terreur dans les annales de presque tous les peuples. Elle brûle Rome ; elle enlève la Macédoine aux vieilles phalanges d'Alexandre, force les Thermopyles et pille Delphes ; puis elle va planter ses tentes sur les ruines de l'ancienne Troie, dans les places publiques de Milet, aux bords du Sangarius et à ceux du Nil ; elle assiège Carthage, menace Memphis, compte parmi ses tributaires les plus puissans monarques de l'Orient ; à deux reprises elle fonde dans la haute Italie un grand empire, et elle élève au fond de la Phrygie cet autre empire des Galates qui domina long-temps toute l'Asie mineure. »

« Dans la seconde période, celle de l'état sédentaire, on voit se développer, partout où cette race s'est fixée à demeure, les institutions sociales, religieuses et politiques conformes à son caractère particulier; institutions originales, civilisation pleine de mouvement et de vie, dont la Gaule transalpine offre le modèle le plus pur et le plus complet. On diroit, à suivre les scènes animées de ce tableau, que la théocratie de l'Inde, la féodalité de notre moyen âge et la démocratie athénienne se sont donné rendez-vous sur le même sol pour s'y combattre et y régner tour à tour. Bientôt cette civilisation se mélange et s'altère; des élémens étrangers s'y introduisent, importés par le commerce, par les relations de voisinage, par la réaction des populations subjuguées. De là des combinaisons multiples et souvent bizarres; en Italie, c'est l'influence romaine qui se fait sentir dans les mœurs des Cisalpins; dans le midi de la Transalpine, c'est l'influence des Grecs de Massalie (l'ancienne Marseille) et il se forme en Galatie le composé le plus singulier de civilisation gauloise, grecque et phrygienne. »

« Vient ensuite la période des luttes nationales et de conquête. Par un hasard digne de remarque, c'est toujours sous l'épée des Romains que tombe la puissance des nations gauloises; à mesure que la domination romaine s'étend, la domination gauloise, jusque-là assurée, recule et décline; on diroit que les vainqueurs et les vaincus d'Allia se suivent sur tous les points de la terre pour y vider la vieille querelle du Capitole. En Italie, les Cisalpins sont subjugués, mais seulement au

bout de deux siècles d'une résistance acharnée ; quand le reste de l'Asie a accepté le joug, les Galates défendent encore contre Rome l'indépendance de l'Orient ; la Gaule succombe, mais d'épuisement, après un siècle de guerres partielles, et neuf ans de guerre générale sous César ; enfin les noms de Caractacus et Galgacus illustrent les derniers et infructueux efforts de la liberté bretonne. C'est partout le combat inégal de l'esprit militaire, ardent, héroïque, mais simple et grossier, contre le même esprit discipliné et persévérant.»

«Peu de nations montreroient dans leurs annales une aussi belle page que cette dernière guerre des Gaules, écrite pourtant par un ennemi. Tout ce que l'amour de la patrie et de la liberté enfanta jamais d'héroïsme et de prodiges, s'y déploie malgré mille passions contraires et funestes ; discordes entre les cités, discordes dans les cités, entreprises des nobles contre le peuple, excès de la démocratie, inimitiés héréditaires des races. Quels hommes que ces Bituriges qui incendient en un seul jour vingt de leurs villes ! que cette population carnute, fugitive, poursuivie par l'épée, par la famine, par l'hiver, et que rien ne peut abattre ! Quelle variété de caractères dans les chefs, depuis le druide Divitiac, enthousiaste bon et honnête de la civilisation romaine, jusqu'au sauvage Ambiorix, rusé, vindicatif, implacable, qui ne conçoit et n'imite que la rudesse des Germains ; depuis Dumnorix, brouillon ambitieux mais fier, qui veut se faire du conquérant des Gaules un instrument, non pas un maître, jusqu'à ce Vercingétorix, si pur, si éloquent, si brave, si magnanime dans le malheur,

et à qui il n'a manqué pour prendre place parmi les plus grands hommes, que d'avoir eu un autre ennemi, surtout un autre historien que César! »

« La quatrième période comprend l'organisation de la Gaule en province romaine et l'assimilation lente et successive des mœurs transalpines aux mœurs et aux institutions de l'Italie; travail commencé par Auguste, continué et achevé sous Claude. Ce passage d'une civilisation à l'autre ne se fait point sans violence et sans secousses: de nombreuses révoltes sont comprimées par Auguste, une grande insurrection échoue sous Tibère. Les déchiremens et la ruine imminente de Rome pendant les guerres civiles de Galba, d'Othon, de Vitellius, de Vespasien donnent lieu à une subite explosion de l'esprit d'indépendance au nord des Alpes; les peuples gaulois reprennent les armes, les sénats se reforment, les druides proscrits reparoissent, les légions romaines cantonnées sur le Rhin sont vaincues ou gagnées, un *empire gaulois* est construit à la hâte; mais bientôt la Gaule s'aperçoit qu'elle est déjà au fond toute romaine, et qu'un retour à l'ancien ordre de choses n'est plus ni désirable pour son bonheur, ni même possible; elle se résigne donc à sa destinée irrévocable, et rentre sans murmure dans la communauté de l'empire romain. »

« Avec cette dernière période finit l'histoire de la race gauloise en tant que *nation*, c'est-à-dire en tant que corps de peuples libres, soumis à des institutions propres, à la loi de leur développement spontané: là commence une autre série de faits, l'histoire de cette même race

devenue membre d'un corps politique étranger, et modifiée par des institutions civiles, politiques, religieuses qui ne sont point les siennes. Quelque intérêt que mérite, sous le point de vue de la philosophie comme sous celui de l'histoire, cette Gaule romaine qui joue dans le monde romain un rôle si grand et si original, je n'ai point dû m'en occuper dans cet ouvrage : les destinées du territoire gaulois, depuis les temps de Vespasien jusqu'à la conquête des Francs, forment un épisode complet, il est vrai, de l'histoire de Rome, mais un épisode qui ne sauroit être isolé tout-à-fait de l'ensemble sous peine de n'être plus compris. »

Un morceau intéressant est le tableau des mœurs et du caractère des Gaulois. Nous l'insérons en grande partie, en retranchant les citations et les notes.

« Le Gaulois étoit robuste et de haute stature ; il avoit le teint blanc, les yeux bleus, les cheveux blonds, ou châtains, auxquels il s'étudioit à donner une couleur rouge ardente, soit en les lessivant avec de l'eau de chaux, soit en les induisant fréquemment d'une pommade caustique, composé de suif et de certaines cendres. Il les portoit dans toute leur longueur, tantôt flottans sur les épaules, tantôt relevés et liés en touffe au sommet de la tête. Le peuple se laissoit croître la barbe, les nobles se rasoient le visage, à l'exception de la lèvre supérieure, où ils entretenoient d'épaisses moustaches. »

« L'habillement commun à toutes les tribus se composoit d'un pantalon ou *braie*, très-large chez les Belges, plus étroit chez les Galls méridionaux ; d'une

chemise à manches, d'étoffe rayée, descendant au milieu des cuisses, et d'une casaque ou *saie*, rayée comme la chemise, ou bariolée de fleurs, de disques, de figures de toute espece, et, chez les riches, superbement brodée d'or et d'argent : elle couvroit le dos et les épaules, et s'attachoit sous le menton avec une agrâfe en métal. Les dernières classes du peuple la remplaçoient par une peau de bête fauve ou de mouton, ou par une espèce de couverture en laine grossière, appelée dans les dialectes gallokimriques *Linn* ou *Lenn*. Les Gaulois montroient un goût très-vif pour la parure, il étoit d'usage que les hommes riches et élevés en dignité étalassent sur leur corps une grande profusion d'or, en colliers, en bracelets, en anneaux pour les bras, anneaux pour les doigts, et ceintures. »

« Nos récits précédens ont faits suffisamment connoître au lecteur, et les armes nationales des Kimro-Galls, et la manière dont ils s'en servoient ; toutes se retrouvoient chez les Gaulois transalpins : le gais, le matras, la catéïe, la flèche, la fronde et le long sabre sans pointe, à un seul tranchant, fabriqué soit en fer, soit en cuivre. Mais outre ces armes, ils en avoient une particulière, et de leur invention ; c'étoit une espèce de pique dont le fer, long de plus d'une coudée, et large de deux palmes, se recourboit vers sa base en en forme de croissant, à peu près comme nos hallebarde, arme formidable qui hachoit et lacéroit les chairs, et dont l'atteinte étoit réputée mortelle. »

« Long-temps le guerrier transalpin, de même que le cisalpin et le Galate, avoit repoussé l'emploi des armes

défensives, comme indignes du vrai courage; longtemps un point d'honneur absurde l'avoit porté à se dépouiller même de ses vêtemens, et à combattre nu contre des ennemis bardés de fer; mais ce préjugé, fruit de l'ostentation naturelle à cette race; étoit presque entièrement effacé, au second siècle. Les relations multipliées avec les Massaliotes, les Italiens, les Carthaginois, avoient d'abord répandu le goût des armures comme ornement; bientôt leur utilité s'étoit fait sentir, et la tenue militaire de Rome et de la Grèce, adoptée aux bords de la Loire, du Rhône et de la Saône, s'y combina bizarrement avec le costume et l'ancienne tenue militaire gauloise. Sur un casque en métal plus ou moins précieux, suivant la fortune du guerrier, on attachoit des cornes d'élan, de buffle ou de cerf, et, pour les riches, un cimier représentant en bosse quelque figure d'oiseau ou de bête farouche; le tout surmonté de panaches hauts et touffus qui donnoient à l'homme un aspect gigantesque. On clouoit aussi de semblables figures, plates ou en bosse, sur les boucliers qui étoient allongés, quadrangulaires et peints des plus vives couleurs. Ces représentations servoient de devises aux guerriers; c'étoient des emblèmes au moyen desquels chacun d'eux cherchoit à caractériser son genre de courage ou à fraper son ennemi de terreur.»

«Un bouclier et un casque sur ce modèle; une cuirasse en métal battu, à la manière grecque et romaine, ou une cotte à mailles de fer d'invention gauloise; un énorme sabre pendant sur la cuisse droite à des chaînes

de fer ou de cuivre, quelquefois à un baudrier tout brillant d'or, d'argent et de corail; avec cela le collier, les bracelets, les anneaux d'or autour du bras et au doigt médian; le pantalon, la saie à carreaux éclatans ou magnifiquement brodée; enfin de longues moustaches rousses: tel on peut se figurer l'accoutrement militaire du noble Averne, Eduen ou Biturige, au deuxième siècle avant notre ère. Restreint d'abord aux chefs et aux riches, l'usage des armures se propagea peu à peu dans la masse du peuple; cependant il ne paroît pas qu'il ait jamais été général.»

« Hardi, bruyant, impétueux, né surtout pour les entreprises du champ de bataille, ce peuple possédoit pourtant un esprit ingénieux et actif propre à tout comprendre et à tout faire. Il n'avoit pas tardé à égaler ses maîtres phéniciens et grecs dans l'art d'exploiter les mines, et il s'étoit mis à les travailler à son profit, vendant aux marchands étrangers le métal purifié, tout prêt pour la fabrication. Bientôt même il s'appliqua à imiter ces armes et ces ornemens provenant de ses propres métaux, qu'on venoit ainsi lui revendre à grand prix, et des fabriques s'élevèrent chez les Bituriges pour le fer, chez les Édues pour l'or et l'argent.»

« La même supériorité que les Espagnols avoient acquise pour la trempe de l'acier, les Gaulois y parvinrent pour la trempe du cuivre. Si leurs médailles, par la rudesse de la fabrication et la barbarie du dessin, annoncent généralement un goût encore grossier, on ne peut nier du moins que des découvertes importantes n'eussent déjà révélé en eux le génie des arts. L'antiquité

L'antiquité leur fait honneur d'une multitude d'inventions utiles qui avoient échappées à la vieille civilisation de l'Orient et de l'Italie. Ce furent les Bituriges qui trouvèrent les procédés de l'étamage ; les Édues ceux du placage. Les premiers appliquèrent à chaud l'étain sur le cuivre avec une telle habileté, qu'à peine pouvoit-on distinguer de l'argent les vases qui avoient subi cette préparation ; ensuite des ouvriers d'Alésia incorporèrent l'argent lui-même sur le cuivre, pour en orner les mors et les harnais des chevaux. Des chars entiers étoient fabriqués ainsi en cuivre ciselé et plaqué. »

« La Gaule ne marqua pas moins par ses découvertes dans l'art de tisser et de brocher les étoffes; ses teintures n'étoient pas sans réputation. En agriculture, elle imagina la charrue à roues, le crible de crin, et l'emploi de la marne, comme engrais. Les fromages du mont Lozère, chez les Gabales, ceux de Némausus, et deux espèces confectionnées dans les Alpes, devinrent, par la suite, fort recherchés en Italie, quoique les Italiens reprochassent généralement aux fromages de la Gaule une saveur trop aigre et un peu médicinale. Les Gaulois composoient diverses sortes de boissons fermentées : telles que la bière d'orge, appelée *cervisia*, la bière de froment mêlée de miel, l'hydromel, l'infusion de cumin, etc. L'écume de bière servoit de ferment pour le pain ; elle passoit aussi pour un excellent cosmétique, et les dames gauloises qui s'en lavoient fréquemment le visage, pensoient par-là entretenir la fraîcheur de leur teint. »

« Quant au vin, c'étoit aux commerçans étrangers que

les Gaulois et les Liguries en devoient l'usage; et c'étoit des Grecs massaliotes qu'ils avoient appris les procédés généraux de sa fabrication, ainsi que la culture de la vigne. La Gaule produisoit du vin de qualités fort variées. Autour de Massalie, il étoit noir, épais, peu estimé; on lui préféroit de beaucoup le vin blanc récolté par les Volkes-Arécomikes, sur les coteaux de Bitteræ. Une coutume athénienne usitée sur toute cette côte consistoit à asperger de poussière le tronc, les tiges et le fruit de la vigne, pour accélérer la maturité, si, malgré cette précaution, elle restoit incomplète, on corrigeoit l'acidité de la liqueur en y faisant infuser de la poix résine. C'étoit d'ordinaire par la fumée que les Gaulois concentroient le vin, et ce procédé le gâtoit souvent. Les marchands italiens s'en plaignirent; ils se plaignirent aussi des falsifications qu'on lui faisoit subir, en y mêlant des ingrédiens et des herbes, nommément l'aloès, pour lui donner de la couleur et une légère amertume. Dans quelques cantons, en particulier dans la vallée de la Durance, on obtenoit un vin doux et liquoreux en tordant la queue des grappes, et les laissant exposées sur le cep aux premières gelées de l'hiver. Les anciens attribuent à l'industrie gauloise les tonneaux et les vases en bois cerclés, propres à transporter et à conserver le vin. »

« Les maisons, spacieuses et rondes, étoient construites de poteaux et de claies, en dehors et en dedans desquelles on appliquoit des cloisons en terre, une large toiture, composée de bardeaux de chêne, et de chaume ou de paille hachée et pétrie dans l'ar-

gile, recouvroit le tout. La Gaule renfermoit des villages ouverts et des villes; celles-ci, entourées de murs, étoient défendues par un système de fortification dont il n'existoit pas ailleurs d'exemple : voici comment se construisoient ces remparts. On posoit d'abord une rangée de poutres de toute leur longueur, à la distance de deux pieds; on les lioit l'une à l'autre en dedans, et on les revêtoit d'une grande quantité de terre; les vides étoient comblés en avant avec de grosses pierres. On recommençoit alors un second rang, en conservant les mêmes intervalles, mais de manière que les poutres de ce second rang se trouvassent superposées aux pierres du premier, et réciproquement les pierres aux poutres; on achevoit ainsi l'ouvrage jusqu'à ce que le mur eût atteint sa hauteur. Ces poutres et ces pierres, entremêlées avec ordre, présentoient un aspect où la régularité se joignoit à la variété; et ce mode de fortifications avoit de grands avantages pour la défense, car la pierre bravait le feu, tandis que le bois n'avoit rien à craindre du choc du bélier. Les poutres ayant ordinairement quarante pieds de long, et se trouvant assujetties l'une à l'autre en dedans, aucun effort ne pouvoit les déjoindre ni les arracher. Telles on peut se représenter les fortifications des villes dans la partie civilisée et populeuse de la Gaule. Au nord et à l'ouest, parmi les tribus plus sauvages, il n'existoit pas de villes proprement dites; les lieux d'habitation ordinaires n'étoient protégés par aucuns travaux; mais de vastes enclos construits, au moyen d'abatis d'arbres croisés en tous sens, dans quelque îlot au milieu des

marais, ou dans quelque recoin embarrassé des bois, servoient de refuge et de citadelles. C'étoit là qu'au premier cri de guerre, la population, désertant ses chétives cabanes, couroit se renfermer avec ses troupeaux et ses meubles. »

« Outre son habitation de ville, le riche gaulois en possédoit ordinairement une seconde à la campagne, dans la profondeur des forêts, au bord de quelque rivière. Là, durant les jours pesans de l'été, il alloit se reposer des fatigues de la guerre; mais il en traînoit après lui tout l'attirail; ses armes, ses chevaux, ses chars, ses écuyers ne le quittoient point. Au milieu de ce tourbillon de factions et de querelles intestines, qui formoient, aux premier et deuxième siècles, la vie du noble gaulois, ces précautions n'étoient rien moins que superflues. Assailli par ses ennemis dans la paix de sa retraite, souvent le maître changeoit sa maison de plaisance en une forteresse; et ces bois, cette rivière qui charmoient la vue et apportoient la fraîcheur, savoient aussi rendre au besoin de plus chers et de plus importans services. »

« C'étoit, comme on l'a vu plus haut, dans la guerre, et dans les arts applicables à la guerre, que le génie gaulois avoit surtout pris son essor. Ce peuple faisoit de la guerre sa profession privilégiée, du maniement des armes son occupation favorite. Avoir une belle tenue militaire, se conserver long-temps dispos et agile, étoit non-seulement un point d'honneur pour les individus, mais un devoir envers la cité. A des intervalles de temps réglés, les jeunes gens alloient se

mesurer la taille à une ceinture déposée chez le chef politique de chaque village; et ceux qui dépassoient la corpulence officielle, sévèrement réprimandés comme oisifs et intempérans, étoient en outre punis d'une forte amende. »

« Le lecteur sait, par les récits qui précèdent, de quelle manière se formoient les expéditions guerrières à l'extérieur. Un chef d'une bravoure et d'une habileté éprouvées recrutoit des aventuriers de bonne volonté, et partoit avec eux; l'engagement étoit facultatif. Mais, dans les guerres intérieures ou défensives de quelque importance, les levées d'hommes avoient lieu forcément; et des punitions terribles frappoient les réfractaires, telles que la perte du nez, des oreilles, d'un œil, ou de quelque membre. S'il se présentoit de graves conjonctures, si l'honneur ou le salut de la cité venoient à être compromis, alors le chef suprême convoquoit un *conseil armé* : c'étoit la proclamation d'alarme. Tous les hommes en état de combattre, depuis l'adolescent jusqu'au vieillard, devoient alors se rassembler au lieu et au jour indiqués, pour délibérer sur la situation du pays, élire un chef de guerre, et discuter le plan de campagne; la loi vouloit que le dernier venu au rendez-vous fût impitoyablement torturé sous les yeux de l'assemblée. Cette forme de convocation étoit rare; on n'y recouroit qu'à la dernière extrémité, et plutôt dans les cités démocratiques que dans celles où l'aristocratie avoit la prépondérance. Ni les infirmités, ni l'âge, ne dispensoient le noble gaulois d'accepter ou de briguer les commandemens militaires; souvent on voyoit à la

tête de la jeunesse des chefs tout blanchis et tout cassés, qui même avoient peine à se tenir sur leurs chevaux. Ce peuple amoureux des armes eût cru déshonorer ses vieux guerriers en les forçant à mourir ailleurs que sur le champ de bataille. »

« A la brusque vivacité de l'attaque, et à la violence du premier choc, se réduisoit à peu près toute la tactique des armées gauloises, en plaine et en bataille rangée. Dans les terrains montagneux et boisés, surtout dans ces vastes et épaisses forêts du nord, la guerre ressembloit davantage à la chasse; elle se faisoit par petits corps, par embuscade, par ruses; et les dogues dressés à chasser l'homme dépistoient, assailloient, poursuivoient l'ennemi. Ces chiens, également bons à la chasse des bêtes fauves, étoient tirés, soit de la Belgique, soit de l'île de Bretagne. Une armée gauloise traînoit habituellement à sa suite une multitude de chariots de bagage qui embarrassoient sa marche. Chaque guerrier portoit pendue à son dos, en guise de sac, une botte de paille ou de branchages, sur laquelle il s'asseyoit dans les campements, ou même en ligne, en attendant l'instant de combattre. »

« Les Gaulois, comme tous les peuples du monde, tuèrent long-temps leurs prisonniers de guerre, les crucifiant à des poteaux, les garottant à des arbres pour en faire un but à leurs matras, ou les livrant aux flammes des buchers dans d'effroyables sacrifices. Mais déjà bien antérieurement au second siècle ces usages barbares étoient abolis, et les captifs des nations transalpines n'avoient plus à craindre que la servitude. Une

autre coutume non moins sauvage, celle de couper sur le champ de bataille les têtes des ennemis morts, fut plus lente à disparoître. Il fut long-temps de règle dans toutes les guerres que l'armée victorieuse s'emparât de ces hideux trophées; les fantassins les plantoient à la pointe de leurs piques, les cavaliers les suspendoient par la chevelure au poitrail de leurs chevaux; et l'expédition rentroit ainsi en grande pompe dans ses foyers, faisant retentir des cris de triomphe et des hymnes à sa gloire. Chacun alors s'empressoit de clouer à sa porte ou aux portes de sa ville l'irrécusable témoin de sa vaillance; et, comme on traitoit de même les animaux féroces tués à la chasse, un village gaulois ne ressembloit pas mal à un charnier. Embaumées et soigneusement enduites d'huile de cèdre, les têtes des chefs ennemis et des guerriers fameux étoient déposées dans de grands coffres, au fond desquels le possesseur les rangeoit par ordre de date; c'étoit le livre où le jeune Gaulois aimoit à étudier les exploits de ses aïeux, et chaque génération, en passant, s'efforçoit d'y ajouter une nouvelle page. Se dessaisir, à prix d'argent, d'une tête conquise par soi-même ou par ses pères, passoit pour le comble de la bassesse, et eût imprimé sur le coupable une tache ineffaçable d'avarice et d'impiété. Plusieurs se vantoient d'avoir refusé aux parens ou aux compatriotes du mort, pour telle tête, un égal poids d'or. Quelquefois le crâne nettoyé et enchassé précieusement servoit de coupe dans les temples, ou circuloit à la table des festins, et les convives y buvoient à la gloire du vainqueur et aux triomphes de

la patrie. Ces mœurs brutales et féroces régnèrent longtemps sur toute la Gaule : la civilisation, dans sa marche graduelle, les abolit petit à petit et de proche en proche; au commencement du second siècle, elles étoient reléguées chez les plus farouches tribus du nord et de l'ouest. C'est là que Posidonius les trouva encore en vigueur. La vue de toutes ces têtes défigurées par les outrages, et noircies par l'air et la pluie, d'abord lui souleva le cœur d'horreur et de dégoût; « mais, « ajoute naïvement le voyageur stoïcien, mes yeux s'y « accoutumèrent peu à peu. » Avant le milieu du premier siècle, il ne restoit pas, dans toute la Gaule, trace de cette barbarie. »

(*La suite au cahier prochain.*)

GESCHICHTE LEHREN, UND MEINUNGEN DER JUDEN. De l'histoire et de la doctrine des Juifs; par Peter BEER. *Leipsig* 1825. (Article tiré du *Quarterly Review*).

(*Premier extrait*).

UN orateur célèbre, l'évêque Walson, a dit en parlant des Juifs : « *Je considère ce peuple avec étonnement et respect, comme la preuve vivante d'un événement ancien des plus intéressans pour la race humaine. Dans quelque partie de la terre que nous rencontrions un*

Juif, nous avons devant les yeux un être dont l'existence et la conduite lient le temps présent avec le commencement de toute chose! » Mais il est d'autres circonstances encore qui concourent à rendre la condition du *peuple de Dieu* intéressante pour notre siècle.

Le nombre actuel des Israélites n'excède pas six millions, peut-être; mais c'est probablement plus que le roi Salomon n'eut de sujets à gouverner. Une bonne partie de ces six millions réside dans les pays contigus de Pologne, Moravie, Moldavie, Valachie et Crimée, ensorte qu'ils ne sauroient être nombreux dans les autres parties de l'Europe. Mais les rapports qui lient entr'eux les individus de cette nation, ou pour mieux dire de cette famille, sont si intimes, et leur fortune est d'une espèce si facile à réaliser, qu'ils ne doivent pas être considérés isolément, mais plutôt comme agrégation. Plût au ciel que la force du lien qui les unit n'eût pas pour principe l'amer souvenir des cruautés et des persécutions que leur firent endurer autrefois les nations d'Europe. Seroit-ce aller au-delà de la vérité, de dire que si nous les avons soufferts au milieu de nous, c'est en quelque sorte comme une vermine dont on ne sait comment se débarrasser, et non point à titre d'enfans du même père.

Mais s'ils sont unis par le sentiment d'une infortune commune, une foi vive dans un événement qu'ils regardent comme certain, contribue plus que toute autre chose à les maintenir en un corps de nation distinct, et à empêcher que nulle concession civile ne puisse les attacher d'une manière permanente au gouvernement

des Gentils. Ils doutent si peu que cette espérance ne se réalise, qu'en dernier lieu, un grand nombre d'entr'eux, persuadés que les prophéties qui prédisent le rétablissement du royaume d'Israël alloient s'accomplir, renoncèrent à la protection que leur accordoient les gouvernemens d'Europe et se transportèrent avec leurs familles et leurs richesses en Syrie pour se soumettre volontairement aux exactions tyranniques d'un pacha turc. A Saffet (1) et à Jérusalem, où l'on ne voyoit, il y a vingt ans, que quelques centaines de Juifs, on en compte maintenant plus de dix mille. Cette ferme attente les met à la merci du premier aventurier qui formera le projet de la faire tourner à son profit; témoin l'effet extraordinaire que produisit, il y a quelques années, l'adresse répandue mystérieusement d'un prétendu prince juif, qui régnoit, disoit-on, dans un état indépendant de l'Asie.

Le pays qui formoit autrefois le royaume de Pologne, est le point de l'Europe où les Juifs se trouvent maintenant rassemblés en plus grande masse. Mr. Beer nous dit qu'un nombre considérable d'Hébreux émigra il y a quelques siècles de France en Allemagne, d'où leurs descendans passèrent ensuite en Pologne; mais si le fait est vrai, ils doivent avoir séjourné long-temps en Allemagne avant que cette seconde migration ait eu lieu, car le langage des Juifs de Pologne, appelé juif-allemand, quoiqu'écrit en caractère rabbinique, est un

(1) Saffet ou l'ancienne Bethulie est considérée comme une ville sainte par les Juifs.

dialecte tudesque mélangé d'hébreu, et toujours plus de polonais à mesure qu'on avance vers le nord. La colonie obtint plusieurs privilèges de Casimir-le-Grand qui avoit épousé la belle juive Esther. On trouve encore beaucoup de Juifs dans les provinces turques contiguës à la Pologne. Ils y exercent les professions d'aubergistes, de marchands, de distillateurs, de brasseurs de bière, de maquignons, de changeurs et d'usuriers: quelques-uns cultivent la terre, mais c'est le très-petit nombre.

Ce peuple s'est tellement multiplié depuis quelques années, qu'il est devenu un sujet de grave embarras pour les gouvernemens des pays dont les principales ressources sont dans les produits du sol, à cause de l'aversion des Juifs pour les travaux de l'agriculture. L'inconvénient de l'accumulation de cette race, que ses intérêts, comme ses sentimens, isolent du reste de la population, est fortement senti en Russie. La situation misérable des Juifs rassemblés dans la Pologne russe a été l'objet de la sollicitude de son gouvernement. La même raison, leur multiplication surabondante, qui leur fait désirer de tenter la fortune ailleurs dispose aussi leurs hôtes à chercher un moyen de se débarrasser d'eux. Il faut remarquer encore que cet accroissement a surtout eu lieu dans un pays chrétien (la Pologne) où le sentiment national a été profondément blessé en dernier lieu, où l'intérêt des grands propriétaires a été froissé et sacrifié et où le système social violemment ébranlé est dans un état précaire, c'est-à-dire, tel que les Israélites le désirent, comme signe

que le temps de leur délivrance s'approche. La manière toute aristocratique dont la nation polonaise est constituée est un obstacle absolu à ce que les Juifs puissent jamais s'élever à une certaine hauteur dans l'échelle sociale. Il n'y a point de classe mitoyenne entre les seigneurs et les paysans, si ce n'est celle que les Juifs ont formée peu à peu, mais qui ne sauroit constituer le lien intermédiaire entre le noble et le serf chrétien.

Cependant, leur éducation, quelque fautive qu'elle soit, les place fort au-dessus de ces derniers, sous le rapport du développement de l'intelligence. On les dit forts de stature et très-bien faits. Les Juives de Varsovie sont célèbres pour la beauté de leurs traits et l'éclat de leur teint. Les hommes n'affectent rien extérieurement qui les distingue des chrétiens, mais leurs femmes ont conservé le vêtement de leur nation. Ceux qui possèdent une grande fortune déploient beaucoup de splendeur dans l'intérieur de leurs maisons.

La situation de l'Allemagne, relativement au commerce et à la civilisation, a été tout particulièrement favorable aux Juifs. On sait de quels immenses capitaux ils disposent sur les principales places de commerce. Depuis Mendelsohn, un grand nombre d'Hébreux étudient avec succès dans les universités; beaucoup de jeunes Juifs se sont distingués dans la guerre qui eut lieu pour soustraire l'Allemagne au joug de Bonaparte, et quelques-uns même ont obtenu des décorations. D'autres encore pratiquent la médecine. La détresse dans laquelle se trouvoient les grands proprié-

taires en Prusse, à la suite de l'occupation française, des contributions dont ils avoient été frappés et enfin des guerres subséquentes, engagea le gouvernement de ce pays à permettre que les Juifs, dans les mains desquels étoient toutes les richesses numéraires, pussent acquérir des propriétés seigneuriales (*ritter güter*) ce qui ajouta beaucoup à leur consistance politique; mais on crut néanmoins devoir suspendre pour eux l'exercice d'un privilège attaché à la possession de ces terres, celui de nommer aux bénéfices qui en dépendent, aussi long-temps que le propriétaire ne seroit pas converti à la foi chrétienne.

Mais il étoit dans le cours naturel des choses, qu'en voyant ces vastes propriétés, ainsi que les plus belles maisons de la capitale, passer dans les mains des Israélites, et ces étrangers infidèles monter sur le piedestal d'où les statues des barons chrétiens de race antique venoient d'être précipitées, le peuple s'émut d'une noble indignation. Une autre cause encore avoit puissamment aidé à attirer sur les Hébreux l'animadversion des patriotes allemands, c'est que lors de l'invasion des Français, les Juifs possesseurs de capitaux considérables traitèrent avec eux pour de fortes sommes, et aidèrent ainsi aux succès de leurs entreprises militaires.

Tous ces griefs et quelques imprudences d'ostentation, avoient provoqué la haine des nations germaniques à un degré qu'on n'auroit pu imaginer, avant que les événemens de Meiningen et de Wurtzbourg en 1820 eussent éclaté. L'effervescence avoit déjà gagné les rives du Rhin, lorsque les sages mesures des gou-

vernemens du nord de l'Allemagne réussirent à en arrêter les progrès. Mais bientôt on vit les mêmes scènes se répéter à Copenhague, et l'on entendit retentir de nouveau le cri de *hep! hep* (1)! qui sembloit oublié depuis plusieurs siècles.

Les Juifs sont soumis à l'enrôlement en Allemagne.

Dans ces derniers temps, diverses mesures ont été prises, pour l'amélioration de leur condition civile; mais surtout pour introduire parmi eux un meilleur système d'éducation. Les anciennes prohibitions contre les Israélites qui, pour la plupart, étoient dures et arbitraires, ont toutes été modifiées. Quoiqu'il reste encore beaucoup à faire sous ce rapport, nul doute, que les Juifs n'aient beaucoup gagné pour le caractère et le développement intellectuel. Les riches aident les pauvres avec munificence, et même ils ne bornent pas leurs charités aux individus de leur nation, quoique leur générosité n'ait pas obtenu l'approbation qu'elle méritoit. Il y a quelques années que l'un d'entr'eux souscrivit une forte somme pour la reconstruction d'une petite ville d'Allemagne, qu'un incendie avoit consumé. Deux ans plus tard, lorsqu'au retour d'un voyage, le même individu se présenta aux portes de cette ville, il y fut arrêté par une loi qui en défendoit l'entrée aux Israélites!

(1) Il est probable que le mot *Hep* est la contraction de *Hiero Solyma est perdita* qui étoit le cri de guerre en usage sur les bords du Rhin et surtout à Metz, lorsqu'au douzième siècle on massacroit les Juifs.



C'est ainsi qu'une longue oppression, et l'exclusion des professions nobles, ont réduit un peuple intelligent et énergique, dont l'existence dépendoit de son industrie, à ne la devoir qu'à un gain sordide. Mais qui peut douter, que si ces causes cessoient d'agir, le juif ne s'élevât de nouveau à cette dignité morale dont il est déchu? Qu'il aît supporté pendant tant de siècles le joug accablant qu'on lui imposoit sans y succomber est une preuve irrécusable de l'énergie et de l'élasticité de son caractère.

Nous renvoyons nos lecteurs à l'ouvrage de Beer pour connoître les sages mesures par lesquelles l'empereur Joseph II tira les Juifs de l'état d'abjection où on les avoit fait descendre dans des siècles de barbarie, et comment ils cessèrent d'être astreints à porter un vêtement distinctif, à habiter un quartier séparé et à payer la capitation. Il les préparoit ainsi à être identifiés avec ses autres sujets, à jouir des mêmes privilèges et à être régis par les mêmes lois. Il fonda des écoles où l'on enseignoit la langue allemande aux Juifs des deux sexes. Il leur ouvrit ses universités, et assigna des fonds pour aider ceux d'entr'eux qui annonçoient des dispositions particulière pour l'étude. L'Empereur actuel s'occupe aussi à neutraliser les mauvais effets du mode de vivre et du genre d'industrie des Juifs, en effaçant peu à peu les distinctions qui les séparent de ses sujets chrétiens. Le sixième article de l'acte de confédération germanique, dit : *que la Diète prendra en considération la meilleure manière d'améliorer l'état des individus qui professent la religion judaïque, et en particulier de*

les faire jouir dans tous les états de la confédération des droits civils, en retour des obligations civiles qui leur sont imposées.

En 1824 un ukase de l'empereur Alexandre ordonna que tous les Juifs de la Pologne russe, qui n'étoient pas voués à la médecine ou au *haut commerce* seroient transportés l'année suivante dans un climat doux où il leur seroit assigné des terres qu'ils cultiveroient, libres de toutes taxes pendant un espace de temps déterminé. Mais cet acte législatif n'étoit pas de nature à recevoir son exécution; et toute tentative pour l'effectuer eut infailliblement causé de violentes convulsions en Russie et de graves inconvéniens pour les pays limitrophes, où les Juifs alarmés se fussent précipités, pour se soustraire à cet acte d'une bienveillance méconnue.

On ne sauroit trop applaudir à une autre mesure de ce monarque, la formation à Varsovie d'une commission chargée de rechercher les meilleurs moyens pour améliorer le sort des Juifs. Un comité composé de quelques hommes de cette nation, institué par le même décret, s'y rassemble également pour lui soumettre ses plans.

Un établissement pour l'éducation des rabbins et des maîtres d'école, a été le premier résultat de leurs travaux. Des professeurs de langue hébraïque, allemande et polonaise, de mathématiques, d'histoire, de géographie et de littérature rabbinique donnent des cours réguliers; et l'on projette d'établir des écoles primaires dans tout le royaume de Pologne pour les enfans

enfans de cette nation. Dans les premiers examens qui ont eu lieu six mois après que les cours avoient commencés, les progrès des étudians ont tellement dépassé l'attente générale, que les riches juifs, qui d'abord avoient été contre le projet, ont démandé que leurs enfans y fussent reçus, en payant une pension; tous les autres sont instruits aux frais du gouvernement.

Le pharisaïsme a été transmis sans aucune altération aux Juifs de la secte rabbinique. Les rabbins de notre temps sont les descendans spirituels des scribes et des docteurs dont il est parlé dans l'Evangile. Il paroît que toutes les traditions additionnelles de la loi qui existoient alors sont encore en vigueur, et qu'elles ont même été déplorablement augmentées. Nous faisons grâce à nos lecteurs des citations nombreuses que l'auteur donne du Talmud, livre absurde et blasphématoire qu'ils prétendent basé sur des révélations que Moïse reçut de l'Eternel lorsqu'il lui livra les Tables sur le mont Sinaï (1). Nous ne parlerons pas des superstitions sans nombre qui tourmentent l'âme du Juif, non plus que de cette démonomanie qui arme un nombre infini d'esprits malfaisans et invisibles, contre le bonheur du genre humain. Dans la Pologne russe, les Israélites enterrent leurs morts, dès l'instant où la glace qu'on place près de leur bouche cesse de se ternir; et si le cahotement du char funèbre ramène la vie et le mouvement, ils pensent que c'est un démon qui a pris possession du corps, et

(1) L'auteur de cet ouvrage est juif lui-même, mais d'une secte anti-rabbinique.



ils agissent en conséquence. Ils sont prémunis contre nos raisonnemens sur l'Ancien-Testament, que du reste ils connoissent fort peu, par leurs rabbins qui prétendent que le Tout-Puissant a placé beaucoup de choses dans le texte, comme pierre d'achoppement pour les Gentils; mais que la véritable loi se trouve dans les notes marginales du Targum, qu'ils donnent comme les seuls guides infaillibles des Hébreux. Ils leur enseignent en outre, que les sept nations du pays de Canaan étoient chrétiennes et que Jésus-Christ n'étoit qu'un magicien. Cependant ils appellent de leur vœux un intercesseur céleste, et dans les jours de pénitence ils récitent une prière qui se termine par ces mots : *Malheur à nous, car nous n'avons point de médiateur !*

Le juif au lit de mort ne voit dans son Dieu qu'un juge inexorable dont il ne peut détourner la colère ou satisfaire la justice. Dans tous les temps, mais surtout lorsqu'il est atteint par la maladie, l'idée de la mort le remplit d'effroi. La crainte du *mauvais œil* (1) toujours si redoutable pour lui, devient alors un sujet de terreur constante qui lui fait redouter l'approche de ses parens et de ses plus intimes amis. On ne sait comment expliquer ces grossières superstitions chez un peuple qui eut pour guide Moïse et les prophètes, et qui vit depuis tant de siècles au milieu de l'Europe civilisée.

Mais il est encore un trait distinctif du caractère hébreu, qui mérite d'être remarqué. Tandis que toutes les races d'hommes long-temps foulées aux pieds, comme les Parias de l'Inde, perdent le sentiment de leur dégra-

(1) Evil-Eye.



dation et de l'injustice de leurs semblables, le Juif conserve intact au fond de son âme tout son orgueil national. Il se roidit contre l'infortune et ne cesse pas de mépriser ses oppresseurs. Cette fierté arrogante qui double sa souffrance est le principe de la résistance qu'il oppose depuis des siècles à l'opprobre dont il est abreuvé. C'est cette hauteur de caractère, en opposition avec sa situation actuelle, qui le rendra propre à réconquérir, dès que l'occasion s'en présentera, les nobles destinées dont il est déchu, et qu'il croit lui être promises dans un avenir glorieux. La connoissance du passé, une foi vive dans l'avenir nourrissent en lui cette énergie de caractère inconnue, d'ordinaire, aux peuples avilis par l'oppression.

Un autre principe de résistance se fait encore remarquer chez les Hébreux, c'est cette ténacité de caractère qu'on leur a reprochée en tout temps. A Londres, au Caire, comme dans les forêts de la Pologne, partout on le retrouve empreint de cette obstination dont il fit preuve dans le désert. La coupe de ses yeux, l'inclinaison de son nez et la forme étroite de sa mâchoire inférieure ne sont pas des signes plus distintifs de sa conformation physique que l'opiniâtreté n'est un trait caractéristique de sa disposition morale; et c'est cette disposition qui apporte le plus d'obstacles à nos rapports avec lui. La plupart des nations déchues ont dû leur décadence à l'oubli des principes religieux; la chute du peuple Hébreu fut, au contraire, la suite de son adhérence obstinée à une croyance que devoit remplacer un code de lois plus épuré.

toute la jeunesse juive de France et de Hollande accourut en Allemagne pour y être initiée, et que l'étude des connoissances plus solides fut complétement négligée. Un des résultats de cette migration fut l'établissement de trois universités hébraïques en Allemagne, l'une à Francfort sur le Mein, une autre à Fürth près de Nuremberg, et la troisième à Prague.

L'empereur Alexandre, fortement pénétré des dangereuses conséquences de l'autorité absolue que les rabbins exerçoient, décréta l'abolition des assemblées qui gouvernoient en son nom les communautés israélites du royaume de Pologne, donnant pour raison de cette mesure, que les biens de ces communautés devant être à l'avenir administrés par les anciens de la nation, on obvieroit ainsi aux abus qui avoient eu lieu jusque-là.

Le peuple hébreu ne semble pas fort curieux de s'enquérir pourquoi il se trouve placé sous la domination de ces chefs spirituels inconnus à la Loi, tandis qu'il a perdu l'ordre sacerdotal qu'elle avoit institué. Le prophète Daniel avoit dit, que *les oblations et les sacrifices cesseroient lorsque le Messie seroit retranché.* Ils ont cessé lors de la destruction de Jérusalem et n'ont pas eu lieu depuis, quoique cette ville ait été rebâtie et qu'un grand nombre de Juifs l'habitent maintenant, parce que ces cérémonies ne peuvent avoir lieu sans le ministère d'un prêtre de la race d'Aaron et de la tribu de Lévi. Pour l'accomplissement des prophéties, il falloit que ces cérémonies n'eussent pas lieu de nouveau, et rien autre chose que leur entier oubli ne pouvoit empêcher les Juifs de les reprendre. Il est bien

remarquable qu'ils n'en aient pas conservé le plus léger souvenir, tandis qu'ils n'ont rien oublié d'autre. On trouve encore, il est vrai, parmi eux des gens qui se font appeler Lévi et Cohen, c'est-à-dire prêtre, mais ils ne prétendent pas établir leur droit à ce titre par leur descendance; et cependant, tous les Juifs mettent la plus grande importance à conserver la généalogie des familles, et surtout ceux de la tribu de Juda où le Messie devoit naître.

Quand on réfléchit que ce peuple n'a d'autre guide en morale que les préceptes corrupteurs contenus dans le Talmud; et que toutes ses facultés intellectuelles sont employées à la poursuite d'un misérable gain, on ne s'étonne plus de son absence complète d'intégrité dans ses rapports avec des peuples qu'il déteste comme ses oppresseurs, et qu'il méprise comme impurs et idolâtres. Antonio Margarita, juif converti, reprochoit aux rabbins du seizième siècle, de donner le *col nidre*, c'est-à-dire, une absolution générale à tous ceux qui assistoient à certaine fête qu'ils célèbrent annuellement pour tous les actes de mauvaise foi, toutes les fraudes, tous les faux sermens dont ils s'étoient rendus coupables dans le cours de l'année. Son nom dérive des deux premiers mots d'une prière que les prêtres récitent dans cette occasion. Durant un jour et une nuit le Juif demeure revêtu du drap mortuaire dans lequel il doit être enseveli, et qu'il a reçu de son beau-père le jour de ses noces. Lorsque les vingt-quatre heures de pénitence sont écoulées, il reçoit une absolution entière de tous ses péchés. Mais Eisenmenger va plus loin dans

son *Entdecktes Judenthum* (le judaïsme dévoilé), publié dans le dix-septième siècle, il les accuse de prononcer cette absolution d'avance pour les péchés qui seront commis dans l'année qui suivra ; et un gouvernement d'Allemagne ayant eu connoissance de ce fait, ordonna que le témoignage des Juifs ne fût admis devant les tribunaux, qu'après qu'ils auroient fait serment de n'avoir pas assisté à la promulgation du *col nidre* de l'année précédente ; oubliant que, s'ils y avoient assisté, ils étoient absous d'avance du faux serment qu'ils alloient prêter. Voici un fait qui nous vient d'autorité sûre, Il n'y a pas long-temps qu'un Juif polonais acheta de son rabbin la promesse d'envoyer l'ange de la mort à un seigneur qui le menaçoit de le faire punir pour une fraude dont il s'étoit rendu coupable. A quelque temps de là, la femme du noble polonais mourut, mais le seigneur continuant à se bien porter, le Juif vint reprocher au rabbin de n'avoir pas tenu sa parole. Celui-ci s'en excusa en disant qu'il avoit bien envoyé l'ange exterminateur, mais que comme il n'avoit pas trouvé le comte chez lui il avoit fait de son mieux en tuant sa femme ; et cette explication parut suffisante au plaignant.

Tout ce que nous venons de dire au reste se rapporte uniquement aux Juifs de la secte rabbinique, et plus particulièrement à ceux de la Pologne. On en voit beaucoup dans les autres parties de l'Europe qui participent à l'avancement de la civilisation, et qui professent tous les principes de la morale évangelique, quoiqu'ils ne veuillent pas reconnoître son origine di-

vine. On trouve parmi eux des hommes éminens par leur caractère ; qui sont charitables envers leurs semblables et pleins de probité. Quoique le nombre de ceux d'Angleterre soit fort restreint, nous en connoissons dont les talens et les vertus honorent le pays qu'ils habitent. Mendelsohn, le traducteur du Pentateuque, porta le premier coup à la puissance des rabbins, en donnant une nouvelle direction à l'intelligence et aux talens des hommes de sa nation. Il fut secondé dans ses efforts par d'autres savans juifs qui s'associèrent à son œuvre, et ils réussirent à inspirer aux Juifs le goût de la science et des lettres. Un journal écrit d'abord en langue hébraïque et plus tard en allemand, contribua beaucoup à rabaisser le rabbinisme dans l'opinion des Israélites, et à libérer de son joug les générations qui s'élevoient. Il est maintenant grand nombre de Juifs assez éclairés en Allemagne pour déplorer l'abrutissant esclavage dans lequel les rabbins retiennent la masse de la nation ; et qui, après avoir secoué leur joug, ont établi ce qu'ils appellent un culte réformé. Ils se rassemblent pour écouter lire des fragmens de l'Ancien-Testament et pour entendre des discours de morale. Les prières qu'ils récitent, au lieu d'être dans la langue hébraïque que peu d'entr'eux entendent, comme dans les synagogues des rabbins, sont en allemand. Ce nouveau culte, au reste, n'est pas toléré dans les Etats prussiens, sans doute parce qu'il n'est point encore affermi sur des bases fixes. Le but de ces réformateurs est de ramener le judaïsme à sa simplicité primitive, en le débarrassant des fausses doctrines dont les rabbins l'ont

obscurci ; mais bien loin qu'ils tendent à le rapprocher du christianisme, leurs efforts ont pour principe des vues qui lui sont plutôt hostiles.....................

Si nous reportons nos regards sur les Juifs Caraïtes, le tableau qu'ils nous présentent forme un contraste parfait avec celui que nous venons de tracer. Ce petit troupeau, demeuré fidèle à la foi de ses pères, semble avoir été conservé pour l'édification des modernes, comme un échantillon de ce que fut jadis le peuple israélite et de ce qu'il peut encore redevenir s'il se relève de l'abaissement où l'a fait descendre un culte corrompu et des superstitions grossières. En tout pays, le Juif Caraïte est justement estimé pour sa bonne foi, son honnêteté, ses habitudes laborieuses; mais ses vertus n'ont pu le préserver de la haine des sectaires rabbiniques, qui les accusent de plusieurs hérésies. Bozalel Aschkonasi disoit dans le quatorzième siècle, que si un Caraïte tomboit dans un précipice il falloit bien se garder de l'aider à en sortir, et un autre rabbin ajouta à ce précepte que, si par hasard il se trouvoit une échelle à sa portée, c'étoit un devoir de la retirer. Il paroît que le crime de cette secte, aux yeux de ces fanatiques, est de suivre scrupuleusement les préceptes de l'ancienne loi écrite et de rejeter les additions et les explications que renferme le Talmud. Les Caraïtes, rigides moralistes, maintiennent que le divorce ne peut avoir lieu que pour cause d'adultère, tandis que les rabbins prononcent que le bon plaisir du mari doit en décider, soit qu'il veuille renvoyer sa femme pour en épouser une plus belle, ou qu'il soit mécontent des mêts qu'elle lui

apprête. Les chefs spirituels des premiers leur adressent, le jour du sabbat et dans les fêtes solennelles, des discours de morale, tandis que les rabbins ne s'acquittent de ce devoir que deux fois l'année.

Tout ce qui a été écrit jusqu'ici sur l'origine de cette intéressante secte, mérite peu de confiance. Les Caraïtes de Pologne se vouent au commerce des grains et du bétail ou bien ils se font charretiers, manouvriers, et quelquefois agriculteurs. A Baktiserai, où ils sont au nombre de onze cents, ils se livrent au même genre d'industrie. On sait que cette colonie vint s'établir il y a environ six cents ans sur une montagne en Crimée. Le Khan alors régnant lui accorda des priviléges dont elle jouit encore de nos jours. La forteresse pittoresque appelée Dschoufait-Kale, c'est-à-dire château des Juifs, les sentiers qui y conduisent et les bosquets qui ombragent les tombeaux de ce peuple ont été décrits par le Dr. Clarke et beaucoup d'autres voyageurs. On trouve dans ce lieu de sépulture une inscription qui a cinq cent soixante et dix années de date. Dans une pétition qu'ils adressoient à l'impératrice Catherine, ils justifioient leurs ancêtres d'avoir eu aucune part au crucifiement de Christ. Clarke, après avoir dit des Caraïtes que leur bonne foi étoit passée en proverbe, que leur simple promesse équivaloit à un contrat et que nous ne devions rien croire de ce que les rabbins rapportent de ce peuple, ajoute que les Caraïtes s'accordent à dire que leur séparation du reste de la nation juive eût lieu dans la première période de son histoire, et qu'elle date de la captivité de Babylone.

La colonie de Troki ne compte guère que cent soixante individus. Ceux-ci disent qu'ils descendent des Caraïtes de Crimée et qu'ils ne sont établis en Lithuanie que depuis quatre siècles. C'est un fait digne de remarque, qu'ils parlent encore le tartare et ignorent le dialecte juif-allemand : ils apprennent cependant le russe et le polonais. Ainsi que ceux de la Crimée, les Caraïtes de Lithuanie ont adopté le vêtement du peuple au milieu duquel ils vivent. Leurs manières sont simples et affables. L'Ancien-Testament est leur seule loi. Un auteur chrétien a dit, que durant quatre cents ans, aucun individu de cette petite peuplade n'avoit subi un jugement criminel. Un missionnaire qui s'étoit arrêté à Troki, et qui, dans les conversations qu'il eut avec des Caraïtes, cherchoit à faire pénétrer dans leur âme les vérités de l'Evangile, les trouva pleins de candeur et très-attentifs à suivre ses argumens qui lui parurent faire quelqu'impression...

Un fait intéressant, c'est que tandis que les Juifs de la secte rabbinique n'ont conservé aucune tradition sur l'histoire de cette branche de leur nation, des découvertes faites en dernier lieu sont venues confirmer les récits des Caraïtes. Un autre missionnaire, Mr. Wolff, ayant appris qu'une colonie de ceux-ci habitoit dans le désert de Hît à trois journées de Bagdad, alla la visiter. En réponse aux questions qu'il leur adressa, ils lui dirent : que durant la captivité en Chaldée, leurs ancêtres s'étant aperçus que leurs frères ne craignoient pas de corrompre la pureté du culte qui leur avoit été transmis, par le mélange des doctrines

chaldéennes, *allèrent s'asseoir aux bords des eaux de Babylonne et pleurèrent au souvenir de Sion;* que pour conserver pure dans leur cœur la tradition sacrée, ils lisoient incessamment la Bible ce qui leur valut le nom de Caraïtes, c'est-à-dire *Lecteurs;* et que lorsqu'ils furent revenus de captivité, ils se séparèrent du reste de la nation pour ne pas participer à sa faute et échapper au châtiment qu'elle auroit mérité et qu'ils s'étoient retirés dans cet endroit où leurs descendans continuoient à résider. Mr. Wolff ajoute que, *ces enfans de la Bible*, car c'est ainsi qu'ils se nomment eux-mêmes, vivent à la manière des patriarches, qu'ils forment une race superbe, et que leurs femmes sont d'une beauté très-remarquable. Ce qui le frappa surtout dans ce petit peuple, c'est son habitude de véracité dont ses voisins reconnoissent le mérite sans pour cela l'imiter. Leur réputation de probité n'est pas moins bien établie. Ils disent encore, que des colonies des leurs ont été se fixer au Caire et à Ispahan, où leurs synagogues portent des inscriptions qui montrent qu'ils ne forment qu'une seule nation. Benjamin Tudela trouva, dit-on, il y a six cents ans, ce même peuple établi dans le désert de Hit, et vivant de la même manière que de nos jours. Ils ne parlent que l'arabe et très-purement, mais ils lisent tous l'hébreu. Le nombre total des Caraïtes d'après leur rapport, ne s'élèveroit qu'à cinq mille, et tous seroient sortis de la souche primitive du désert. Ils appellent leurs conducteurs spirituels, *hommes sages*, et ne connoissent pas même le nom de rabbin.

Mr. Wolff, dans ses voyages en Orient, a visité plu-

sieurs peuplades israélites qui vivent dans des circonstances très-diverses. Les Juifs de Géorgie sont pour la plupart *ascripti glebæ*. Ceux du Yeman mènent la vie de pasteurs. Les colonies du Curdistan parlent le chaldéen, et se vouent au trafic. La condition de ceux de Perse est si déplorable que souvent ils fuient pour se réfugier sous le despotisme turc, qui leur paroît préférable. Ceux de Shiraz, connoissent l'Ancien-Testament, mais ils adhèrent à la doctrine du Talmud quoiqu'ils n'en possèdent point de copie. Les Juifs du Caucase, sans cesse à cheval, sont aussi sauvages que le peuple au milieu duquel ils vivent, et connoissent aussi peu le Talmud que l'Ancien-Testament. Les Zoharites croient, dit-on, à une Trinité. Cette secte date du septième siècle de notre ère. Ses doctrines sont secrètes. Les Chasidims qui, ainsi que les Zoharites, reconnoissent pour guide le Zohar, livre rabbinique qui date du premier siècle de l'ère chrétienne, forment une secte nombreuse qui s'est surtout étendue en Pologne dans les soixante et dix dernières années. On les dit très-fanatiques. Ils attribuent à leurs rabbins une puissance surnaturelle et ils croient qu'ils peuvent opérer des miracles par des moyens cabalistiques.

(La suite au prochain cahier).

VOYAGES.

FRAGMENT D'UN ARTICLE DU QUARTERLY REVIEW, relatif aux voyages de découvertes qui ont eu dernièrement lieu en Afrique. Juillet 1828.

Plusieurs journaux du continent ayant publié, à différentes reprises, des rapports non authentiques sur les voyageurs occupés de découvertes en Afrique, qui ont ensuite été pris par ceux de la Grande-Bretagne, nous croyons devoir faire connoître à nos lecteurs le résultat des informations que nous avons recueillies sur la destinée de ces courageux aventuriers.

Que la plupart d'entr'eux aient péri victimes d'un affreux climat, c'est ce dont on ne peut, malheureusement, plus guère douter; et si l'on en excepte MM. Laing et Dickson, du sort desquels nous sommes encore dans l'ignorance, nous avons des renseignemens à peu près certains sur la fin prématurée et déplorable de tous ces voyageurs. Quant aux rapports qui nous sont parvenus sur les deux premiers, ils sont divers et souvent contradictoires. On se rappellera que le major Gordon Laing s'offrit volontairement à entreprendre seul, le voyage de Tripoli à Tumbuctoo, pour de là suivre le cours du Niger jusqu'à sa source. Arrivé à Tripoli le 9 mai 1825, après les retards qu'on éprouve d'ordinaire quand on s'associe avec des Maures ou des Arabes, il quitta cette

ville le 17 juillet, accompagné du Sheik Babani qui avoit habité Tumbuctoo pendant vingt-deux ans, et y avoit encore sa femme et ses enfans. Celui-ci s'étoit engagé à y conduire Mr. Laing, en deux mois et demi, et il devoit le remettre entre les mains du Marabout Moucktar qui lui fourniroit les moyens de mettre à fin son entreprise. D'après le consul anglais à Tripoli, Babani avoit la meilleure réputation, il étoit généralement considéré, et dans ses lettres, le major Laing en faisoit les plus grands éloges.

Comme la révolte d'un chef du Bashaw rendoit la route au travers des montagnes de Gharian peu sûre, la caravane prit celle de Beneoleed, atteignit Shate le 21 août, et arriva le 13 de septembre à Ghadamis, après avoir parcouru plus de trois cent trente lieues de pays. Laing écrivoit de là que ce long voyage, la chaleur, le cahotement des chameaux avoient gâté tous ses instrumens. Le baromètre étoit cassé, l'hygromètre devenoit inutile à cause de l'évaporation de l'éther, les tubes d'ivoire des thermomètres étoient faussés, la glace de l'horizon artificiel obscurcie par le frottement continuel du sable qui s'introduisoit partout; enfin le chronomètre s'étoit arrêté, et pour combler la mesure de ses infortunes, un chameau avoit cassé la monture de son fusil en posant le pied dessus.

Le thermomètre s'élevoit dans le désert à 150° au milieu du jour, et deux heures avant le lever du soleil il étoit à 75°,68′ et quelquefois à 62°. Dans ces occasions-là, Mr. Laing remarquoit que la terre étoit couverte d'une couche de nitre; comme cela se voit dans tous

tous les déserts d'Afrique, de Tripoli au Cap de Bonne-Espérance.

Laing n'apprit qu'à son arrivée à Ghadamis que Babani en étoit gouverneur. Il le jugeoit un homme probe, d'un caractère conciliant et paisible, capable, cependant, de montrer de la fermeté dans l'occasion; mais il ne se doutoit point que ce fut un personnage aussi important. Le Sheik le logea dans une de ses maisons et se chargea de pourvoir à la nourriture des chameaux qui transportoient le bagage du Major.

Ghadamis, située sous le 30°,7′ latitude nord, et le 90°,16′ long. est, est une ville de quatre ou cinq milles d'étendue y compris ses jardins. Elle est entourée d'une muraille en terre. Sa température est si froide, que le thermomètre de Fahrenheit tomboit quelquefois à 43°. Un étang, situé au centre de la ville, fournit de l'eau en abondance pour la consommation de la ville et l'arrosement des jardins. Ses six ou sept mille habitans vivent du commerce et paient un tribut annuel aux Tuarics du désert de Saara, afin qu'ils respectent leurs koffilas lorsqu'elles vont à Soudan ou qu'elles en reviennent.

Nos voyageurs quittèrent Ghadamis le 27 octobre et arrivèrent le 3 décembre à Ensala, située sous le 27°,11′ lat. nord, et le 2°,15′ long. est; à l'extrémité orientale de la province de Tuat qui appartient aux Tuarics. Sa distance de Tumbuctoo est, dit-on, d'environ trente-cinq journées. A leur approche de la ville, quelques milliers de ses habitans, de tout âge et de tout sexe vinrent à leur rencontre et les comblèrent de témoignages de bienveillance, en retour desquels Mr,

Laing écoutoit le récit de leurs maux et leur administroit des médicamens.

Le 10 janvier 1826, la koffila quitta cette ville, et le 26 du même mois elle entra dans le désert aride de Tenezarof. Dans les lettres que le Major écrivoit à cette date, il disoit que sa santé n'avoit jamais été meilleure, et il parloit avec enthousiasme des résultats probables de son entreprise. Il racontoit aussi avec beaucoup de chaleur les nombreux services que lui avoit rendus l'ami du capitaine Lyon, le Tuaric Hattela. Il ajoutoit encore, que le Sheik Babani continuoit à veiller sur lui, comme un père veille sur son enfant.

Cependant, peu de temps après l'arrivée de ces dépêches, le bruit se répandit à Tripoli que la koffila avoit été attaquée par des voleurs, que les domestiques de Mr. Laing avoient été tués, et que lui-même étoit grièvement blessé. On ajoutoit qu'il s'étoit réfugié auprès du Marabout Mooktar, dont la résidence n'étoit qu'à cinq journées de Tumbuctoo. Pendant quelques temps, on ne voulut point croire à cette nouvelle; mais le 26 septembre, la fille du consul anglais à Tripoli, que le Major avoit épousée peu de temps avant son départ, reçut de lui une lettre qui faisoit vaguement allusion à cet événement : « Je profite, disoit-il, de l'occasion de ce Tuaric, pour vous donner de mes nouvelles. Je suis tout-à-fait remis de l'indisposition que j'éprouvai à mon départ de Tuat : s'il plait à Dieu, je serai à Tumbuctoo en moins de vingt jours, et à deux mois de là, j'espère que j'aurai atteint quelqu'endroit de la côte. J'ai éprouvé beaucoup de désagrémens de

la part des Tuarics qui ne sont pas du tout nos amis, comme vous le pensiez : le nombre de ceux qui ressemblent à Hattela est infiniment petit. A mon arrivée à Tumbuctoo je vous écrirai en détail les particularités de mon voyage. Pardonnez-moi si je ne vous dis rien de plus pour le moment, mais je vous écrits sur le chemin, au gros soleil, et je ne puis faire usage que de deux doigts, à cause d'une blessure que j'ai reçue à la main droite.»

Il est probable qu'il mentionnoit légèrement cette blessure, afin de tranquilliser les alarmes que causeroit à sa femme les rapports qui pourroient lui parvenir. Vers le milieu d'octobre, on apprit que le Major étoit arrivé chez le Marabout Mooktar, mais on disoit que son domestique juif et son nègre avoient été tués dans une attaque des Tuarics. Une partie de ce rapport fut bientôt confirmé par le domestique arabe du Major qui apportoit des lettres de son maître, datées d'Azoad du premier et 10 juillet.

«Je me suis arrêté ici,» disoit-il dans celle du premier, «pour administrer des remèdes aux malades atteints d'une fièvre épidémique qui a déjà moissonné la moitié de la population. Sidi Mooktar en a été atteint et y a succombé. J'ai pris moi-même la maladie en le soignant, et durant neuf jours j'ai été entre la vie et la mort, abandonné et sans secours; car le pauvre Jaques (1) étoit aussi tombé malade, et le matelot, seul aide qui nous restât, n'a jamais été d'aucun secours ni pour lui ni

(1) Jaques étoit un nègre à qui il avoit donné la liberté.

pour les autres. Ma fièvre a enfin cédé aux saignées et au calomel, mais Jaques a rendu le dernier soupir le 21 du mois passé, et le matelot, atteint aussi de cette fatale épidémie, y a succombé au troisième jour; ensorte que je suis demeuré le seul survivant de la mission. La perte du Marabout Mooktar m'est extrêmement sensible; il prenoit beaucoup d'intérêt à ma situation et avoit promis de me conduire à Nooshi et de me ramener. J'ai le regret de voir que le nouveau Sheik n'a ni la volonté ni le pouvoir de remplir la promesse de son père. »

Il finissoit, cependant, par dire qu'il avoit obtenu la permission de continuer sa route jusqu'à Tumbuctoo, mais que son voyage finiroit-là, parce qu'il n'avoit point de chameau pour le transporter plus loin. Il ne parloit pas de l'attaque des Tuarics, mais dans la lettre du 10 juillet, il disoit: « j'ai fait de rapides progrès dans ma convalescence, cependant j'éprouve de violentes douleurs dans la tête qui sont sans doute la suite de mes blessures, » puis il ajoutoit qu'il ne pouvoit pas écrire long-temps parce qu'il souffroit de son bras. Voici quel fut le récit de l'arabe Hamet.

« Après avoir quitté Tuat nous faisions, » dit-il, « vingt milles par jour, et souvent même des marches forcées lorsque nous étions long-temps sans trouver de l'eau. Au onzième jour de notre voyage, nous fumes joints par une troupe de Tuarics montés sur des maherries, et armés de fusils, de sabres et de pistolets. Lorsqu'au seizième jour, la koffila eut atteint un endroit appelé Wady-Ahennet, les Tuarics tombèrent

à l'improviste sur les autres voyageurs dont le nombre s'élevoit à quarante-cinq, entourèrent la tente du major Laing, en coupèrent la toile et les cordages, le surprirent dans son lit, lui tirèrent un coup de pistolet, et avant qu'il eut eu le temps de saisir ses armes il fut renversé à terre par un coup de sabre qui lui fit une large blessure à la cuisse. Pendant ce temps, Babani et ses gens demeuroient tranquilles spectateurs de cette scène. Les voleurs ne s'attaquèrent point à eux. Cependant, ce chef fit quelques remontrances aux Tuarics, et alla chercher un Marabout du voisinage qui leur fit promettre de ne plus molester à l'avenir le reste de la caravane. »

La conduite de Babani, dans cette circonstance, prêtoit certainement au soupçon, et il sembleroit que Mr. Laing le pensoit ainsi, quoiqu'il n'exprime rien de semblable dans sa lettre. Si on en croit le récit de l'Arabe, le jour qui précéda celui de l'attaque, le Major ayant tiré sur une corneille, Babani lui dit qu'il pouvoit se dispenser de recharger son fusil parce qu'ils n'avoient plus rien à craindre. Le même jour, il avoit ôté à l'Arabe et au Nègre leurs baudriers et leurs sacs à poudre, pour les remettre à un Tuaric. Néanmoins le Major n'avoit exprimé aucun soupçon, et il n'avoit pas chargé Hamet de rendre compte de ces faits; mais il avoit cependant reproché à Babani d'avoir donné au Tuaric les baudriers et la poudre.

Comme les lettres datées d'Azoad sont les dernières qu'on ait reçues du voyageur, le récit de l'Arabe, sur les événemens subséquens, acquiert beaucoup plus

d'importance. « Les blessures graves du Major, » disoit Hamet, « l'avoient obligé de demeurer quelques jours en arrière de la caravane, et le nègre Jaques, un des gens de Babani et lui-même étoient restés pour le soigner. Nous rejoignimes, dit-il, la koffila près d'une source d'eau où elle se reposa quarante-huit heures. Nous voyageames ensuite dix-neuf jours dans le désert avant d'arriver chez Mooktar. Le Marabout nous reçut avec beaucoup de bonté, et nous fournit du riz, un bœuf et d'autres provisions, promettant de nous conduire dans quelqu'endroit que nous voulussions aller, et de nous ramener ensuite. La koffila se remit en route au bout de six jours pour un endroit appelé Arwan; mais Babani conseilla au Major de demeurer auprès de Mooktar jusqu'à ce qu'il fut complétement rétabli, et il suivit ce conseil. Quelques jours plus tard Babani mourut de la dyssenterie, et Mooktar fit fermer la chambre qui contenoit ses bagages et ceux de Mr. Laing, jusqu'à ce que son neveu, qu'il avoit fait avertir, arrivât de Tumbuctoo; ensorte que le Major se vit forcé de retarder encore son départ jusqu'à l'arrivée de cet homme qui se fit attendre assez long-temps. Lorsque celui-ci eut réglé les affaires relatives à la succession de son oncle, il proposa au Major de l'emmener avec lui à Tumbuctoo. Mookta lui répondit que la personne du voyageur étoit trop précieuse pour l'exposer à de nouveaux dangers, qu'il se chargeroit de l'y conduire lui-même. Mais bientôt une fièvre maligne se déclara, et le Sheik en mourut. Son successeur proposa au Major

de le conduire à Tumbuctoo et de l'en ramener moyennant une somme de mille dollars. Celui-ci consentit à ce marché, disant que quoiqu'il n'eût pas d'argent il payeroit cette somme en objets de valeur qui lui restoient encore, et il devoit partir quinze jours après celui où je le quittai. »

Il paroît que l'attaque des Tuarics et la mort de ses camarades avoient frappé d'effroi l'Arabe, et lui avoient fait prendre la résolution de retourner à Tripoli avec la première koffila qu'il trouveroit se dirigeant sur ce point.

« A peine commençois-je à entrer en convalescence, » écrivoit Mr. Laing, « les corps de mon pauvre Jaques et du matelot étoient encore auprès de moi lorsque cet homme (Hamet), oubliant les plus simples devoirs de l'humanité, est venu me dire qu'il désiroit retourner à Tuat avec la koffila. Je lui ai répondu qu'il pouvoit aller : au fait, je ne saurois blâmer ceux qui cherchent à se mettre à l'abri des mauvaises chances. Je vous demande donc instamment de le laisser aller. Je lui ai donné un maherrie et des provisions, ensorte qu'il voyage comme un sultan. »

L'Arabe étoit aussi porteur d'une lettre de Mooktar au Bashaw de Tripoli, racontant l'attaque des voleurs, la mort de Babani, celle des domestiques du Major et sa maladie à lui-même. Le consul britannique ne recevant plus aucune nouvelle du voyageur s'adressa au Pasha afin qu'il envoyât des courriers dans toutes les directions pour obtenir des renseignemens sur la destinée de son gendre. Celui qui avoit été envoyé à Ghadamis rapporta, le 20 février 1827, des lettres

pour le Pasha et le consul, qui racontoient qu'un Tuaric avoit vu un des fils de Mooktar à Tuat qui lui avoit dit que le major Laing étoit à Tumbuctoo, en bonne santé. Pour tranquilliser les alarmes du consul, le Pasha lui avoit communiqué les copies de six lettres qu'il écrivoit à différentes personnes et dans lesquelles il disoit s'intéresser vivement au voyageur anglais, et demander à ses correspondans de faire leur possible pour éloigner de lui tout danger. Le 31 mars, le ministre de ce prince communiqua au consul quelques-unes des réponses que son maître avoit reçues. Elles disoient que le Chrétien qui étoit arrivé à Tumbuctoo avec le fils de Mooktar, avoit été assassiné. Que lorsque les Fellatas s'étoient rendus maîtres de Tumbuctoo, ils avoient demandé que le Chrétien fut renvoyé, sous peine de voir leur ville pillée; que les habitans de cette ville avoient alors facilité sa fuite, et lui avoient donné un guide pour le conduire à Barbaroa; mais que les Fellatas en ayant eu connoissance l'avoient poursuivi et mis à mort. Le même récit, à peu de chose près, étoit répété par tous les prétendus correspondans du Pasha, et c'est d'après ces données qu'un journal français, l'*Etoile*, publia le long article que les autres papiers-nouvelles ont ensuite copié.

Cependant, quelques circonstances firent soupçonner à Mr. Warrington que le Pasha le trompoit et qu'il avoit inventé cette histoire de concert avec quelques-uns de ses sujets, afin d'obtenir du gouvernement anglais qu'il payât le sauf-conduit du major Laing, ainsi qu'il l'avoit fait pour MM. Oudney, Clapperton et Denham,

Il fut confirmé dans ce soupçon par les rapports de quelques négocians de Tuat venus à Mourzouk et qui disoient que le voyageur anglais étoit à Tumbuctoo libre et en bonne santé. Les personnes composant la koffila de Ghadamis, arrivée le 18 juillet, nioient aussi que Laing eût été assassiné, et affirmoient que ce rapport n'avoit aucun fondement.

Le journal français continua néanmoins à répéter l'histoire du meurtre du Major, ajoutant de nouveaux détails qu'il disoit tenir du ministre du Pasha de Tripoli. Lorsque Mr. Warrington eut lu cet article, il pria le Pasha de faire questionner son ministre sur ce sujet, et celui-ci prêta serment qu'il n'avoit jamais rien dit de semblable, et que même il n'avoit jamais ajouté foi aux fâcheux rapports qu'on avoit fait parvenir à Tripoli.

Cependant, à la requête du consul, qui persistoit à croire que le Pasha ou son ministre n'agissoient pas avec bonne foi dans cette affaire et qu'ils empêchoient qu'aucun renseignement sur le Major ne put lui arriver jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu de l'argent, le commandant en chef de l'escadre de la Méditerranée expédia un vaisseau à Tripoli pour signifier au Pasha que, comme le major Laing avoit entrepris son expédition de son consentement et sous sa protection, il étoit responsable de sa vie, ou que tout au moins il devoit faire connoître par quel accident il avoit péri et faire restituer ses effets et ses papiers. Cette intimation parut produire l'effet désiré, car le consul écrivoit le 20 novembre 1827, que S. H. avoit envoyé deux personnes à Tumbuctoo pour recueillir sur le lieu même toutes les particula-

rités relatives au voyageur anglais, lui prêter assistance s'il y avoit lieu; ou s'il étoit mort, comme on l'avoit dit, pour réclamer ses papiers et son bagage. Le résultat de cette mission n'est pas encore connu. En attendant, les journaux continuent à rapporter des bruits fâcheux sur la destinée de ce voyageur. Quant à nous, nous ne voyons d'autre motif pour croire à quelqu'événement fatal, que le long silence du Major et le fait qu'il n'a point tiré de nouvelles lettres-de-change sur son beau-père; mais ces deux circonstances mêmes ne sont pas concluantes. Il n'y a maintenant plus de doute sur l'invasion des Fellatas et la prise de Tumbuctoo; mais la mort du voyageur chrétien n'a été mentionnée que dans les lettres que le ministre du Pasha prétendoit avoir reçues. Une des personnes questionnées par le consul avoit dit, qu'à leur entrée dans la ville, le Major avoit reçu l'ordre de s'en éloigner, et le scheik Habeek disoit de même, ajoutant que l'intention de Mr. Laing étoit d'abord de retourner à Tuat, mais qu'ensuite il s'étoit décidé à poursuivre jusqu'à Bambarra accompagné d'une seule personne, et qu'on le disoit arrivé à Sansanding sur les bords du Niger. Le récit d'une troisième personne, Abdullah Benhabi, étoit conforme à celui des deux autres. Il disoit que lorsqu'il avoit quitté Tumbuctoo au mois de juin, le Major y étoit encore. Si le fait que nous allons rapporter est vrai, il expliqueroit pourquoi celui-ci n'a pas redemandé de l'argent.

Le consul britannique de Tangier, Mr. Douglas, pendant qu'il étoit en Angleterre, reçut le 20 septembre

1827 une lettre sans date que lui adressoit l'agent en chef de commerce de l'empereur de Maroc, dans laquelle on lui mandoit que le ministre de l'empereur ayant demandé à un chef, qui arrivoit de Tumbuctoo, des nouvelles d'un ami à qui il avoit envoyé neuf cent quatre-vingt livres pour un chrétien (Belzoni), ce chef avoit répondu que le chrétien étoit arrivé et qu'on lui avoit remis la somme; que ce voyageur avoit passé six mois à Tumbuctoo à lever des plans, à prendre des notes, après quoi il étoit parti avec la caravane d'Arawan, et que quelque temps après le bruit s'étoit répandu à Tumbuctoo qu'il avoit été assassiné par les gens de la caravane, dont il avoit excité les soupçons en levant des plans partout où il passoit.

Maintenant il est parfaitement sûr que Belzoni avoit envoyé, par la voie du ministre de Maroc, deux cents livres à Tombuctoo; et s'il est vrai que Laing ait tiré cette somme, le reçu qui aura été envoyé au ministre pourra éclairer le mystère de la destinée de ce voyageur; mais ce rapport ne mérite pas que nous lui accordions un plus grand degré de confiance qu'à tout autre, car on sait que l'Arabe, comme le Maure, ne fait jamais un récit sans mêler quelque chose de son invention.

Quant à la supposition d'une intrigue pour intercepter les communications et répandre des rapports sinistres, Tripoli est un endroit très-propre à la réussite d'un projet de ce genre. Les koffilas de Soudan et de Bornou passent toutes par Ghadamis et Mourzouk situées aux deux extrémités des états du Pasha; et celui-ci

entretient des agens secrets dans chacune de ces villes. Lorsque Mr. Warrington fut informé de l'intention de Clapperton, d'aller de Soccatoo à Bornou, il écrivit au Scheik de cette dernière place pour l'en informer. Le Scheik répondit qu'il seroit charmé de voir arriver ce voyageur et qu'il aideroit de tous ses moyens à l'accomplissement de ses vues. Dès-lors le consul lui a écrit à plusieurs reprises sans recevoir aucune réponse, parce que, comme l'a affirmé cet homme de Tripoli que Mr. Tyrwhitt avoit pris à son service, Muckni le gouverneur de Mourzouk, qui hait les chrétiens, retenoit toutes les lettres de Mr. Warrington pour Elkami et celles de ce Scheik pour le consul. On sait encore positivement qu'on avoit adressé de Tripoli une lettre à ce chef, dans laquelle on lui disoit qu'autrefois les Mahométans l'avoient cru un vrai Marabout, un homme intègre; mais qu'on pensoit maintenant tout autrement de lui; qu'il n'étoit pas surprenant que Dieu refusât d'envoyer la pluie dans ses états, puisqu'il se montroit favorable à ces chiens de chrétiens. Le Sheik avoit répondu qu'aussi long-temps que les chrétiens payeroient les objets qu'il leur fournissoit et qu'ils se conduiroient bien avec lui, il rempliroit envers eux les devoirs de l'hospitalité; qu'au reste, s'il étoit menacé des punitions du ciel à cause de cela, il étoit singulier que Dieu n'eût pas déjà châtié le peuple de Tripoli où l'on permettoit à une foule de chrétiens de résider. Le Pasha a depuis reçu de vifs reproches de ces scandaleux procédés: il s'en est alarmé et a pris le parti de tout nier.

La portion du journal de Laing qui est parvenue au Bureau des colonies finit au départ d'Ensala; mais si, comme nous n'en doutons plus, il a pénétré jusqu'à Tumbuctoo, ses observations sur une ville qu'aucun Européen n'avoit visitée avant lui offriront un vif intérêt. On peut conjecturer qu'elle n'est qu'un assemblage de maisons de boue; mais comme c'est là que se tiennent les grandes foires centrales de Soudan, et que d'ailleurs on la suppose dans le voisinage d'un fleuve célèbre, il est fort à désirer que la suite de ce journal ne soit pas perdue.

Quant aux autres voyageurs, MM. Clapperton, Pearce, Morrison et Dickson, le vaisseau royal le *Brazen* mit à terre les trois premiers le 28 novembre 1825, à Badagry dans la rade de Benin, après avoir déposé, à sa demande, Mr. Dickson sur la côte de Whydah. Le roi de Badagry promit aux voyageurs anglais assistance et protection aussi loin que son influence pouvoit s'étendre, c'est-à-dire jusqu'à Jannah située près des frontières du royaume d'Hio ou Eyeo, sous le 6°56' lat. N., même méridien que Lagos. Ils franchirent cet espace de pays à pieds, et atteignirent Jannah le 18 décembre; mais cette marche prolongée au travers d'épaisses et humides forêts eut un effet fâcheux sur la santé des voyageurs. Le capitaine Pearce mourut le 27 décembre après une courte maladie. Quelques jours plus tard, le Dr. Morrison tomba aussi malade, et se décida, d'après l'avis de Clapperton, à retourner vers la côte, où un marchand, Mr. Houtson, qui avoit pris la résolution de les accompagner jusqu'à Katunga consentit

à revenir avec lui ; mais à peine avoient-ils regagné Jannah que le docteur mourut. Mr. Houtson, après lui avoir rendu les derniers devoirs, rejoignit Clapperton.

La distance qui sépare Jannah de Katunga, capitale du Youriba est, dit-on, de trente-trois journées. Nos voyageurs se dirigèrent ensuite vers cette dernière ville au travers d'une contrée montagneuse mais fertile, d'un aspect romantique, très-généralement cultivée et couverte de villes et de villages dont les habitans les accueilloient avec bienveillance, tandis que les chefs leur accordoient l'hospitalité et leur montroient toutes sortes d'égards. Il ne paroît pas qu'aucun mahométan habite dans cette partie du pays.

Le 27 février 1826, Clapperton écrivoit de Katunga son intention d'aller de là à Soccatoo en traversant Youri, pour demander à Bello de le faire conduire à Tumbuctoo d'où il gagneroit Adamowa puis Bornou en cotoyant les bords du lac Tsad. Pendant le séjour des voyageurs à Katunga, située sous le 9°.9' lat. N. et le 6°12' long. E., le thermomètre se maintint à 95°.75, et le baromètre ne fut jamais au-dessous de 28° 4'.

Mr. Houtson, qui revint seul à la côte sans éprouver aucun obstacle, raconta que le 7 mars Mr. Clapperton étoit parti de cette ville avec l'intention de traverser le pays de Borgho pour gagner Youri, et que déjà avant de quitter Katunga il avoit appris son arrivée et son départ de Yarro, province du même royaume. Le Roi étoit venu au-devant de lui à la tête de cinq ou six cents cavaliers, l'avoit accueilli avec cordialité, lui avoit fourni

des provisions en abondance et toutes les choses nécessaires pour son voyage. Clapperton devoit se diriger ensuite sur Wawa éloignée de quatre journées de Yarro.

Cependant Mr. Dickson, que nous avons laissé sur la côte de Whydah, ayant rencontré un gentilhomme portugais nommé Souza, qui avoit séjourné quelques temps à Abomey près du roi Dahomy, l'avoit engagé à retourner avec lui dans cette ville d'où il comptoit gagner Soccatoo. Dahomy les reçut avec bienveillance et promit à Mr. D. son assistance et sa protection jusqu'à Shar, ville frontière de son royaume, à vingt-deux journées d'Abomey. Celui-ci partit de cette dernière ville le 31 décembre avec l'espérance d'être à Shar avant la fin de janvier, et un marchand de la côte, nommé James, écrivoit de Whydah, qu'il y étoit arrivé en effet, en très-bonne santé et s'étoit mis tout de suite en route pour Yourri, située à cinq journées seulement de Soccatoo. Il ajoutoit que des informations sûres lui avoient appris l'arrivé de Clapperton dans la capitale des Fellatas, chez son vieil ami Bello.

Mais ici finissent tous les renseignemens qu'on avoit pu se procurer sur la destinée de ces voyageurs. Deux années s'étoient écoulées sans qu'on en eut obtenus d'ultérieurs, lorsqu'au mois de février 1828 on vit arriver à Badagry, le domestique de Clapperton, et le nègre Pascoe, qui avoient quitté Soccatoo neuf mois auparavant. Ce domestique, qui paroît fort intelligent, raconta que son maître étoit mort de la dyssenterie dans cette ville le 13 avril 1827, après un mois de maladie.

Il paroît que Bello lui avoit manqué de parole en tout ce qu'il lui avoit promis ; qu'il s'étoit emparé de vive force des présens destinés au Sheik de Bornou et avoit même ouvert les lettres qui lui étoient adressées. Ce procédé, si différent de ce que Clapperton avoit attendu l'affligea vivement, et si l'on en croit son domestique aida à hâter sa fin.

Cependant, ce n'étoit pas sans quelques motifs que Bello avoit changé de conduite. On peut se rappeler que Denham avoit donné au Sheik de Bornou quelques fusées à la Congrève. Celui-ci s'en étoit servi dans la guerre qu'il soutenoit contre Bello, pour brûler une ville des Fellatas et en épouvanter les habitans. Bello lui avoit dit encore qu'il avoit été averti par des gens digne de foi, de se tenir en garde contre les Anglais qui pénétroient dans son royaume, parce qu'ils n'avoient d'autre but que l'espionage.

Nos lecteurs apprendront, sans doute avec satisfaction, que le journal de Clapperton a été rapporté par son domestique. Il contient la relation de tout son voyage de Badagry à Soccatoo, au travers des montagnes de Kong ; la description des villes de Katunga, Wawa, Berghoo, Boosa (où Mungo Park fit naufrage et mourut), Nyfé ou Noufé, Youri et Kano. Il détermine la position de plusieurs centaines de villes, bourgs ou villages, et remplit ainsi les lacunes qui existoient dans la géographie centrale de l'Afrique septentrionale, de Tripoli à la baye de Benin. Cette relation est, dit-on, sous presse.

Quant à Mr. Dickson, dont on n'a pas entendu parler

ler à Soccatoo, non plus que sur la côte, il est bien à craindre qu'il n'aît aussi péri victime du climat pestilentiel d'Afrique, quoique ses amis persistent à croire qu'il reviendra. Nonobstant ces tristes résultats, qui sembleroient devoir décourager de ces sortes d'entreprises, le zèle pour les découvertes ne se ralentit point; et à chaque nouvelles victimes qui succombent, de nouveaux candidats s'offrent avec empressement pour remplir le vide qu'elles ont laissé. A toutes celles que nous avons nommées, il faut encore ajouter le fils du célèbre Mungo Park qui étoit parti sur le vaisseau la Sybille avec l'intention de s'acheminer de la côte, seul, à pied, vers l'endroit où son père avoit péri, afin d'obtenir de nouveaux détails sur les circonstances qui avoient accompagné sa mort. Parti d'Acra, il pénétra jusqu'à Yansong, capitale d'Acquimbo à cent quarante milles de la côte où les naturels célébroient la fête de Yam. Pour être témoin de leurs cérémonies religieuses sans être aperçu, il se cacha dans un arbre sacré (*fetich tree*) que les naturels n'oseroient approcher, et y demeura pendant plusieurs heures exposé à l'ardeur des rayons du soleil. On le vit, dit-on, boire une quantité de vin des palmiers. Il se laissa tomber ensuite d'une branche à terre et se plaignit d'une violente douleur à la tête. Le soir même il prit une fièvre ardente, et trois jours après il expira (31 octobre 1827).

Dès que le roi Akitto eut appris sa mort, il ordonna que tout ce qu'il laissoit fût apporté dans sa maison, et expédia tout de suite un messager pour Acra à qui il fit jurer *par la tête de son père* qu'il ne dormiroit

pas jusqu'à ce qu'il eut rendu son message, c'est-à-dire, informé le résident anglais de la mort de Park, en lui annonçant que tous les effets de celui-ci lui seroient envoyés, ce qu'il exécuta avec une fidélité scrupuleuse. Park étoit un jeune officier plein de zèle et d'énergie, qui donnoit les plus belles espérances. Il jouissoit d'une excellente santé; mais comme la plupart de ses compatriotes, il se fioit trop à la force de sa constitution. On répandit, dans le temps, le bruit qu'il avoit été empoisonné; mais cette supposition n'a pas le moindre fondement.

Nous espérons qu'à l'avenir il sera mis un terme au sacrifice de tant de précieuses vies employées à reconnoître un continent qui, à tout prendre, renferme peu de choses dignes d'être connues, mais qui est le siège de l'esclavage, le théâtre de crimes et de misères auxquels on ne peut penser sans frémir, et qui devient le tombeau de tous les Européens qui essaient d'y pénétrer; un pays, enfin, où un nombre infini de petits despotes se font une guerre acharnée dans le seul but de se rendre maître des habitans primitifs de cette terre malheureuse pour les livrer à un esclavage perpétuel. Ses productions commerciales sont peu considérables; car les deux tiers des terres intérieures ne sont que des déserts arides qui peuvent à peine nourrir les hordes pillardes qu'ils récèlent. La découverte que fit Park d'une rivière qui couloit dans une direction contraire à celle qu'on lui avoit supposée dans les temps modernes, et que l'on conjectura être le Niger des anciens, donna à ce fleuve une célébrité à laquelle il paroît maintenant qu'il

avoit peu de droit, soit sous le rapport de sa direction, de sa largeur ou de la longueur de son cours. Selon toute apparence, sa direction vers l'est ne se prolonge pas au-delà de Tumbuctoo; et s'il atteint la mer quelque part dans la baie de Benin, ce qui est encore douteux, la longueur totale de son cours n'excéderoit pas deux mille milles, tandis que sa largeur à Noosé est à peine les deux tiers de celle de la Tamise près du pont Westminster. Du reste, la question de savoir s'il a son embouchure dans la baie de Benin, ne peut rester long-temps douteuse. Les communications faciles et fréquentes qui vont avoir lieu avec les rivières de cette baie, au moyen du nouvel établissement de Fernando-Po, engageront, sans doute, quelqu'agent de commerce à remonter le fleuve Benin deux ou trois cents milles au-delà de Gatto; et dès-lors le problème sera résolu.

Clapperton a eu seul le mérite de pénétrer, dans ses deux missions sussessives, au cœur de l'Afrique septentrionale, de Tripoli à la baie de Benin et des rives du lac Tsad à Soccatoo. Les terres à l'orient de ce lac demeuroient presqu'en entier inconnues; mais un Français, nommé Linan, employé par la Société africainne, a remonté fort avant le Bahr-el-Abiad et seroit allé plus loin si les eaux du fleuve, trop basses dans la saison sèche, ne l'avoient forcé de s'arrêter dans un endroit où elles s'étendent sur un grand espace de terrain, parce que sa barque, la même avec laquelle il avoit traversé les cataractes du Nil tiroit trop d'eau. Peut-être aussi étoit il sorti de la principale branche, et n'avoit pu y rentrer; mais quoiqu'il en soit, la conjecture de ce

voyageur est que cette rivière sort du lac Tsad. Il compte renouveler ses recherches en voyageant par terre à dos de chameau. Il décrit les rivages du Bahr-el-Abiad fertiles, bien cultivés et abondans en bétail. Il ne dit point avoir éprouvé des obstacles de la part des naturels. S'il réussit à pénétrer jusqu'au Tsad et à découvrir ainsi une communication par eau avec le Nil, nous n'aurons pas seulement fixé de nombreuses positions géographiques; mais nous aurons encore obtenu la connoissance de tout ce qui méritoit d'être connu dans cette terre d'esclavage, de maladie et de mort.

MÉLANGES.

RÉCIT DE LA BATAILLE D'AYACUCHO, extrait des Mémoires du général Miller, écrits pendant la durée de son service dans les armées de la république du Pérou. Deux vol. in-8.° *Londres* 1828. Longman et C.e

---

L'AUTEUR de cet ouvrage, après avoir servi sous lord Cochrane dans la guerre de l'indépendance, a fait plusieurs campagnes avec les armées péruviennes. Ses aventures personnelles et ses rapports avec la plupart des hommes qui ont joué un rôle important dans cette longue lutte, donnent à la lecture de ses Mémoires un intérêt assez piquant; mais comme, dans les morceaux

que nous avons extrait du journal du capitaine Basile Hall, en 1824, nous avons donné les réflexions de cet auteur sur la dure oppression que le gouvernement espagnol avoit fait peser sur ses provinces d'outre-mer, ainsi que la narration des événemens qui accompagnèrent les commencemens de la révolution, nous choisirons de préférence, dans l'ouvrage du général Miller, le récit de la bataille d'Ayacucho, qui consolida, en décembre 1824, l'ouvrage du général St. Martin en affermissant l'indépendance du Pérou. On peut voir dans nos extraits du journal de Hall, ce qu'il dit de la conduite et du caractère de ce chef, qui après avoir conquis la liberté pour son pays, abdiqua la dictature en 1822 et se retira à Bruxelles pour se dévouer à l'éducation de sa fille unique. Nous allons prendre les Mémoires de Mr. Miller au moment où les troupes patriotes venoient d'éprouver un échec.

«Le général Sucre conduisit la retraite avec beaucoup d'habileté; mais le nombre de ses troupes étoit tellement réduit, que rien autre qu'un effort désespéré ne pouvoit sauver l'armée. Le vice-roi avoit envoyé des détachemens à Marca, à Mayoc et ailleurs pour occuper les défilés et détruire les ponts; il avoit aussi engagé les Indiens de Guanta, de Guanavelica, de Chincheros et d'Huando à faire la guerre aux troupes indépendantes, ceux-ci avoient surpris les convois de malades et les avoient égorgés au nombre de cent, ainsi que l'escorte qui les accompagnoit. Les collines qui dominent le village de Quinua étoient occupées par ces Indiens qui s'enhardirent à faire des incur-

sions jusqu'à un mille du campement des patriotes, et réussirent à leur enlever un troupeau de bœufs. En moins de quinze jours, la perte des indépendans s'étoit élevée à douze cents hommes, ensorte que l'armée de Quinua comptoit à peine encore six mille hommes. La cavalerie, qui avoit perdu ses mules de transport, étoit à pied, et la plupart des chevaux étoient boiteux ou déferrés. Un détachement qui accompagnoit les convalescens de Xauca au cantonnement, fut attaqué de nuit par les Indiens et se retira avec une grande perte. Tout sembloit concourir à rendre désespérée la position de cette armée, qui ne pouvoit ni faire sa retraite ni attaquer les royalistes parce qu'un torrent, dont le lit avoit six cents pieds de profondeur, séparoit les deux armées, tandis que le manque de provisions rendoit la prolongation de son séjour dans ce lieu impossible. De quelque côté que les patriotes jetassent les yeux, ils ne voyoient que des dangers à craindre, mais leur énergie sembloit croître avec les difficultés; et ils montrèrent, par leur exemple, ce que peut une armée de braves lorsqu'elle combat pour sa liberté. »

« La nuit qui précéda la journée du 9 s'écoula dans une attente pleine de perplexité. Une bataille étoit inévitable pour le lendemain, et cette bataille devoit décider des destinées de l'Amérique méridionale. Les patriotes n'ignoroient pas que l'armée ennemie étoit deux fois plus nombreuse que la leur, qu'une victoire décisive pouvoit seule garantir leur pays d'une servitude ignominieuse, et qu'une mort certaine attendoit les généraux et les officiers en cas de défaite. Ils pré-

voyoient enfin de quelles cruelles représailles useroient les Espagnols s'ils étoient victorieux ; car quoique le vice-roi fût personnellement humain, il avoit pour conseillers des hommes sanguinaires, et entr'autres deux individus, dont l'un avoit, dans la bataille d'Iva, passé son épée à travers le corps du major Gumer, blessé et sans défense, et l'autre ordonné de faire feu sur deux officiers qui traversoient le défilé de San Mateo. »

« L'aurore du 9 annonçoit une belle journée, et les rayons d'un soleil brillant vinrent bientôt animer le courage des soldats. De part et d'autre on se montroit disposé à la confiance. A neuf heures, la division Willalobos se mit en marche le vice-roi en tête, et les rangs défilèrent le long des pentes escarpées de Condorkanki, en se dirigeant un peu vers la gauche. La division Monet, qui formoit la droite de l'armée royaliste, commença en même temps à déboucher directement dans la plaine. La cavalerie conduisant ses chevaux par la bride, opéra le même mouvement, mais non sans quelques difficultés et en s'avançant par intervalles entre les corps d'infanterie. A mesure que les troupes arrivoient dans la plaine, elles se formoient en colonnes. Durant ces mouvemens de l'ennemi, dont l'effet étoit très-imposant, le général Sucre parcouroit à cheval les rangs de son armée, adressant aux soldats des paroles propres à leur inspirer le courage ; et se plaçant enfin au point central du front de son armée, il s'écria d'une voix forte et du ton de l'inspiration, qu'une gloire nouvelle alloit couronner leur courageuse persévérance, et que du succès de la journée dépen-

doit le sort à venir de l'Amérique méridional. Des acclamations enthousiastes accueillirent les paroles de ce général. »

« Lorsque plus de la moitié des divisions royalistes, Monet et Villalobos se furent formées dans la plaine ; le général Sucre ordonna à la division Cordova et à deux régimens de cavalerie de commencer l'attaque. Le brave Cordova mit pied à terre, et se plaça à vingt pas en avant de sa division, qui s'étoit formée en quatre colonnes d'attaque avec la cavalerie dans les intervalles. Agitant de la main gauche son chapeau au-dessus de sa tête, il s'écria à haute voix : *Adelante paso de vencedores !* (En avant, au pas de vainqueurs !) Ces paroles, prononcées avec feu, furent entendues distinctement par les quatre colonnes, qui, animées de l'enthousiasme de leur chef, s'avancèrent aussitôt dans le meilleur ordre. Les Espagnols attendoient de pied feme, et paroissoient plein de confiance. Le vice-roi et les généraux Monet et Villalobos, faisoient déployer leurs colonnes à mesure qu'elles débouchoient dans la plaine. bientôt les bayonnettes se croisèrent, et la lutte resta quelque temps indécise. Dans ce moment la cavalerie colombienne, conduite par le colonel Silva, fit une charge brillante. Ce brave officier tomba couvert de blessures, mais l'impétuosité de l'attaque fut irrésistible. Les royalistes lâchèrent pied, et furent chassés l'épée dans les reins, sur les hauteurs de Condorkanki. Le vice-roi fut blessé et fait prisonnier. Les patriotes dirigèrent un feu vif de mousqueterie sur les fuyards qui gravissoient les pentes de Condorkanki. On les

voyoit en grand nombre tomber, et rouler le long des précipices, jusqu'à ce qu'ils fussent arrêtés par des rochers ou des buissons. Le général Miller qui accompagnoit la division Cordova, voyant cette victoire complète, alla rejoindre le régiment des hussards de Junin, qui, heureusement, comme l'événement le prouva, avoit été placé en réserve. Au point du jour, la division royaliste Valdez, s'étoit mise en marche pour faire un détour de près d'une lieue. Descendant des hauteurs de Condorkanki, Valdez étoit venu se placer à une portée de fusil, sur la gauche des patriotes, dont il étoit séparé par un ravin. Au moment où la bataille s'engagea, il ouvrit un feu roulant de mousqueterie, et de quatre pièces de canon, qui força bientôt deux bataillons de la division péruvienne de La Mar, à céder le terrain. Le bataillon colombien, Bargas, envoyé pour les soutenir, fut obligé de céder aussi. Deux bataillons royalistes franchirent alors le ravin, et se portèrent au pas de course à la poursuite des patriotes. Ce fut dans ce moment critique que le général Miller vint tomber sur les Espagnols victorieux, avec les hussards de Junin; cette charge faite bien à-propos, et soutenue par les grenadiers à cheval, et la division La Mar qui s'étoit ralliée, rejeta les royalistes au-delà du ravin. L'artillerie de Valdez fut enlevée, sa cavalerie se mit en retraite, et son infanterie se dispersa. Le combat avoit duré une heure. Les royalistes eurent quartorze cents hommes tués, sept cents blessés, et perdirent quinze pièces de canon. La perte des patriotes fut de trois cent soixante et dix morts, et de six cent neuf blessés....»

« Le plan des royalistes étoit d'attendre que Valdez eût tourné et enlevé la gauche de la position de Sucre, le vice-roi se seroit alors avancé, et auroit achevé la défaite. Le principal tort du vice-roi fut de se laisser entraîner à combattre par l'ardeur que ses troupes témoignoient d'en venir aux mains. Leur patience avoit été épuisée par de longues marches qui leur paroissoient interminables. A Guamanguilla des placards satyriques, à la façon de Pasquin, avoient été affichés sur les tentes du vice-roi, de Canterac et des autres chefs, et on peut dire qu'ils furent poussés, contre leur propre conviction, à livrer bataille. Les royalistes se rallièrent tant bien que mal sur les hauteurs de Condorkanki. Les divisions patriotes de La Mar et Lara les atteignirent à une heure de l'après-midi. Un peu avant le coucher du soleil, Canterac demanda à parlementer, et descendit lui-même à la tente du général Sucre, où on convint des termes de la capitulation. Les généraux Laserna, Canterac, Valdez, Carratala, Monet, Villalobos, Ferraz, Bedoya, Somocursio, Cacho, Atero, Landazuri, Garcia-Camba, Pardo, Vigil et Tur, seize colonels, soixante-huit lieutenant-colonels, 484 officiers, et 3200 soldats, restèrent prisonniers de guerre. Tout le reste s'étoit dispersé. »

« La bataille d'Ayacucho est l'affaire la plus brillante de toutes les guerres de l'Amérique du sud. Les troupes des deux partis auroient fait honneur, par leur tenue et leur discipline, à une armée européenne ; les chefs les plus habiles étoient en présence. Il est difficile de dire de quel côté on désiroit le plus vivement en venir

aux mains, et chaque soldat combattit avec bravoure. Les patriotes étoient en petit nombre, mais pleins d'enthousiasme, et ils savoient que s'ils étoient battus; toute retraite étoit impossible. »

Nous ne citerons qu'une des anecdotes qui sont rapportées à la suite de la bataille.

« Les cavaliers de tout un escadron, et les officiers de tout un régiment de cavalerie royaliste, portoient des casques d'argent, qui dans la déroute, devinrent l'objet particulier de l'attention des patriotes. Quelques-uns de ces cavaliers eurent la présence d'esprit d'ôter leurs casques et de les jeter loin d'eux, et parvinrent ainsi à échapper aux patriotes pour lesquels ces précieux trophées avoient autant d'attraits que les pommes d'or d'Hippomène pour Atalante. Au bout de quelques heures, tous les casques d'argent avoient changé si non de têtes, du moins de maîtres, car ils étoient tous brisés, et emballés dans les valises des vainqueurs........ »

Le général Miller fut retenu jusqu'à une heure avancée par les fonctions de sa place. Vers minuit il alla rendre visite au vice-roi prisonnier, qui avoit été placé provisoirement dans une misérable hutte du village de Guinua. Il le trouva assis sur un banc, la tête appuyée contre le mur de terre de la cabane. La foible lumière d'une petite lampe laissoit à peine distinguer son visage, caché en partie par ses cheveux blancs que le sang d'une blessure à la tête souilloit encore. Sa taille élevée, et sa physionomie pleine de dignité, lui donnoient un aspect vénérable que réhaussoit encore sa malheureuse situation. On peut

se figurer avec quels sentimens le général Miller, frappé des vicissitudes du sort, s'approcha de ce captif qui, peu d'heures auparavant, exerçoit encore l'autorité d'un souverain. Le vice-roi prit le premier la parole, et tendant sa main vers Miller, il lui dit : « Malgré tout le mal que vous nous avez fait, et la grandeur des infortunes que vous avez attiré sur ma tête, je suis cependant bien aise de vous voir, car je vous crois personnellement mon ami : » puis il ajouta, « c'est sans doute par méprise que cette sentinelle se trouve dans la hutte qu'on m'a assignée ? Je dois vous dire aussi que dans la confusion du moment on n'a point encore songé à faire examiner ma blessure. » — Le général Miller renvoya immédiatement la sentinelle et fit appeler un chirurgien. Lorsque la blessure eut été pansée, il réitéra l'offre de ses services en exprimant son regret de n'avoir pour le moment d'autre rafraîchissement à lui proposer qu'un peu de thé, qu'il avoit heureusement sur lui, ajoutant qu'il étoit probablement la seule personne dans l'armée qui en eût à sa disposition. Le vice-roi, qui se sentoit affoibli par la perte de son sang, parut se ranimer lorsqu'on lui proposa cette boisson : « C'est, dit-il, la seule chose que je fusse en état de prendre. Une tasse de thé me ranimeroit et préviendroit l'évanouissement. » Lorsqu'on lui en eut apporté, il le but avec empressement, et témoigna plus de reconnoissance pour ce soulagement, qui arrivoit si à propos, que pour tous les services plus importans qu'on lui rendit ensuite, et le général Miller s'estima heureux d'avoir pu apporter un léger adoucissement à la triste situation de ce vénérable vieillard ; car il savoit que

le vice-roi avoit dit avant la bataille que si le général Miller étoit fait prisonnier, il le traiteroit en frère d'armes, et ne lui imposeroit d'autre condition que celle de retourner dans son pays en lui en fournissant les moyens. »

« Laserna avoit commencé sa carrière militaire dans l'artillerie. En 1809, il étoit lieutenant-colonel à Saragosse, sous les ordres du célèbre Palafox. Il s'est maintenant retiré des affaires publiques et il vit à Xerès, sa ville natale en Andalousie. »

En quittant le vice-roi, le général Miller fut rejoindre le général Sucre, qu'il trouva avec Canterac et quelques autres officiers Espagnols qui avoient accompagné ce dernier à Quina, où il venoit pour traiter des termes de la capitulation. Ceux-ci se retirèrent dans la hutte de Mr. Miller, mais ils eurent bien de la peine à trouver un coin de terre sec où ils pussent s'étendre pour passer le reste de la nuit, parce que la pluie y pénétroit de toute part. Cependant ils ne tardèrent pas à s'endormir, à l'exception des généraux Canterac et Miller qui s'entretinrent long-temps des événemens de la dernière campagne. Le premier étoit dans une violente agitation, il s'écrioit à chaque instant, général Miller! général Miller! tout ceci me semble un rêve! (*estò parece sueno!*) Que les vicissitudes de la guerre sont d'étranges choses. Qui auroit pu prévoir, il y a vingt-quatre heures que je serois maintenant votre hôte? mais qu'y faire, c'est un malheur sans remède! Cette guerre acharnée est maintenant à sa fin, et pour vous parler franchement, nous en étions tous bien las! » (Le général Canterac est Français d'origine.)

NOTICES GÉOGRAPHIQUES ET STATISTIQUES SUR L'EMPIRE DE RUSSIE. (V. *Morgemblatt für gebildete stände*, 1828. N.° 113-116.)

L'EMPIRE de Russie renferme dans son immense étendue des provinces que nous connoissons à peine de nom, et que les voyageurs, d'ordinaire, ne se soucient guère de visiter, soit à cause de leur éloignement de l'Europe civilisée, soit parce qu'elles n'offrent pas assez d'attrait à la simple curiosité. Nous ne pouvons espérer d'obtenir sur elles des renseignemens positifs que par des Russes, que leurs affaires particulières ou les fonctions publiques dont ils sont revêtus, conduisent jusqu'aux frontières extrêmes de leur empire. Heureusement il se manifeste depuis quelques années parmi cette classe de voyageurs une louable tendance à profiter des courses qu'ils sont dans le cas de faire dans des provinces peu connues, pour recueillir des informations sur la géographie et la statistique du pays, ainsi que sur les mœurs des habitans, et à les communiquer au public par la voie de l'impression. Nous avons trouvé dans un journal allemand quelques-unes de ces publications qui ne sont pas sans intérêt, et nous nous empressons d'en faire part à nos lecteurs.

Mission anglaise à Selenginsk en Sibérie.

A l'extrémité de la Sibérie, au milieu des hordes des

Burètes qui passent pour les partisans les plus zélés du paganisme, et près de la résidence du grand-prêtre de cette peuplade, se trouve une petite colonie de missionnaires qui, avec un courage véritablement héroïque, ont bravé des privations de tout genre, et surmonté des difficultés innombrables pour s'établir dans ce pays inhospitalier, et pour faire participer ses habitans aux bienfaits du christianisme. Cette colonie n'est composée que d'un Anglais et de deux Ecossais avec leurs familles, qui habitent deux maisons spacieuses, construites en 1820 aux frais du gouvernement russe, au milieu d'une vallée sablonneuse, située sur les bords du Selenga, et entourée de rochers, qui de loin ont l'apparence de fortifications. Pendant l'été, les trois missionnaires parcourent le pays habité par les Burètes, visitent les peuplades voisines, et poussent leurs excursions jusqu'à Kijachta sur la frontière de la Chine; ils emploient l'hiver à étudier les dialectes de la Sibérie, à traduire des fragmens des Livres saints dans la langue des Burètes, et à rendre compte de leurs travaux à la Société des missions de Londres, avec laquelle ils entretiennent des relations régulières. Leurs femmes tâchent de les seconder, en enseignant aux jeunes filles Burètes différens ouvrages, et en répandant quelques idées de civilisation parmi la partie féminine de la population sibérienne. Jusqu'à présent, cependant, cette mission ne peut se vanter d'avoir eu des succès marquans; ce n'est encore qu'un foible germe qui ne pourra guère se développer que lorsque le gouvernement chinois, devenu plus tolérant, se sera relâché de la sévérité qu'il met actuellement à in-

terdire à ses sujets des communications intimes avec les étrangers. Si un jour les missionnaires de Canton peuvent donner la main à ceux de Selinginsk, alors seulement on peut espérer de voir le christianisme s'introduire parmi les peuples payens de l'Asie orientale.

Maimadschan, ville frontière de la Chine.

La ville chinoise de *Maimadschan*, bâtie près de la frontière, à 230 pas seulement de la ville russe de *Kijachta*, compte environ 170 maisons, dont l'architecture n'a rien de remarquable. Le commerce est l'unique occupation des habitans; aussi l'on ne voit partout que des magasins et des boutiques. Celles-ci sont très-spacieuses, tenues très-proprement et ornées de tableaux qui, pour la plupart, représentent des paysages chinois. Les marchandises sont renfermées dans des armoires de bois d'ébène, ce sont des étoffes de soie qui ne le cèdent en rien aux étoffes de Lyon, des vases de porcelaine d'une grande beauté, des papiers peints et une foule d'autres objets qui donnent une haute idée des progrès de l'industrie parmi les Chinois. Dans chaque boutique on voit l'image de la principale divinité des Chinois (Foo-khon) placée dans une niche et couverte d'un rideau de soie; deux lampes brûlent continuellement devant cette image, et à certains jours de fête on allume devant elle des cierges composés d'herbes aromatiques.

Malgré le mouvement occasionné par les caravanes qui arrivent à tout moment à Maimadschan, et par le transport

transport des marchandises que l'on expédie à Kjachta, les rues sont d'une grande propreté; on peut en dire autant des maisons et des cours qui les séparent de la rue; le soir, ces cours sont éclairées par des lanternes de papier de couleur, ensorte que de loin on croit voir une illumination.

L'hiver est très-rude à Maimadschan; il n'est pas rare de voir descendre le thermomètre de Réaumur jusqu'à 30 degrés au-dessous de zéro. Les maisons sont réchauffées par d'immenses poëles qui, dans la saison rigoureuse, servent de lit; mais le costume des Chinois ne paroît pas bien calculé pour le climat. Ils portent toute l'année une tunique d'étoffe de soie ou de nankin, boutonnée par devant; l'hiver ils mettent par dessus une espèce de spencer garni en fourrure. A la ceinture qui serre la tunique est suspendue une bourse qui renferme un couteau, une pipe, et une petite baguette qui leur sert de fourchette. Leurs bottes ont des talons très-hauts et sont de satin noir. Leur coeffure consiste en un bonnet de fourure qu'ils n'ôtent jamais, mais qui ne leur couvre que le haut de la tête et laisse les oreilles découvertes. Ils portent constamment à la main une espèce de chapelet de petites boules d'os, ou de noix, qu'ils roulent entre leurs doigts.

Dans toutes les maisons, on trouve sur une petite table en laque, depuis le matin jusqu'au soir, une grande théyère de cuivre jaune, placée sur un réchaud rempli de charbons ardens, afin de pouvoir servir du thé à tout instant, soit aux étrangers qui arrivent, soit aux habitans de la maison qui en font un usage continuel;

ceux-ci sont dans l'habitude de fumer en même temps; les pipes dont ils se servent sont en métal, de la grandeur d'un dez à coudre.

Quoique les habitans de Maimadschan aient des rapports continuels avec les Européens, ils n'en conservent pas moins envers ceux-ci la défiance qui caractérise les Chinois en général. Ils sont polis mais froids, et ils traitent les affaires les plus minutieuses avec un air d'importance qui est très-risible. Etrangers à toute intolérance, ils permettent aux chrétiens d'assister à leurs cérémonies religieuses; et ne se font aucun scrupule de fréquenter les églises de Kijachta..................

De la Sibérie orientale.

Le climat de la Sibérie n'est pas en général aussi rigoureux qu'on le croit; jusqu'au 55e degré de latitude nord on y cultive les céréales avec succès. Les districts méridionaux de cet immense pays ont à peu près le climat de Pétersbourg. Dans les environs de *Krasnojarsk*, la première ville de la Sibérie orientale, la neige disparoît au commencement d'avril et tout commence à verdir. Cette ville est située entre les rivières de Jenisey et de Katscha; des montagnes boisées de formes pittoresques, l'entourent de tous les côtés. Le district qui la renferme est très-fertile: le seigle y donne le vingt-cinq pour un et l'avoine le trente pour un; aussi les vivres de première nécessité y sont-ils extrêmement bon marché; ainsi, par exemple, un pud (quarante livres

pesant) de farine de seigle coûte trente copeks (1), un pud d'avoine douze copeks, un pud de viande, un rouble et demi en papier (2). Les paysans sibériens ont plus de propreté que les Russes, et leurs cabanes sont très-bien tenues. Leurs souliers sont de cuir et non d'écorce d'arbre, comme ceux de la plupart des paysans russes.

Irkutsk, la capitale de la Sibérie orientale, est située sur le fleuve Angara, qui la partage en deux moitiés à peu près égales. Des quais de bois, d'une construction élégante, bordent le fleuve des deux côtés et servent à l'embellissement de la ville. Irkutsk est le grand entrepôt du commerce de la Russie avec la Chine. Les principaux articles d'exportation sont des fourrures de prix et des draps provenant des manufactures russes et prussiennes; l'importation consiste presqu'exclusivement en thé et nankin. Parmi les négocians d'Irkutsk il y a plusieurs millionnaires; ce sont en général des hommes d'un esprit cultivé, qui aiment la lecture et donnent à leurs enfans une éducation soignée.

Irkutsk renferme environ deux mille maisons, la plupart en bois, et possède une population de vingt mille âmes. Les édifices les plus remarquables sont les églises, surtout la cathédrale fondée en 1746. On y trouve aussi quelques maisons particulières, très-bien bâties; celle de Mr. Sibirakow, premier magistrat de la ville, ne seroit pas déplacée au milieu des palais de Pétersbourg;

(1) On sait que le rouble est subdivisé en cent kopeks.

(2) Le rouble en papier vaut environ 20 sols de France.

et dans les cercles élégans et choisis qui s'y rassemblent, on oublie complétement qu'on est en Sibérie, et l'on se croit transporté dans les salons de quelque grande capitale de l'Europe.

THE LAST CLONMEL ASSIZES. **Dernières assises de Clonmel, fragment tiré des Esquisses des tribunaux irlandais.**

(L'AUTEUR du morceau suivant a déjà publié dans un journal anglais quelques fragmens du même genre tirés, comme celui-ci, des causes dont les tribunaux irlandais ont eu à s'occuper depuis quelques années. Celui que nous allons transcrire nous a paru particulièrement remarquable, en ce qu'il peint avec énergie les mœurs sauvages et même barbares des paysans irlandais.)

Dans le mois d'avril 1827 un individu, nommé Chadwick, fut assassiné en plein jour dans un lieu situé près de l'ancienne abbaye d'Holycross. Mr. Chadwich, membre d'une famille influente, étoit employé par elle en qualité d'intendant ou de collecteur des fermages. L'exercice de cette charge est toujours plus ou moins dangereuse en Irlande. Dans les temps de détresse publique, le seigneur, pressé par ses créanciers,

pousse son agent à user de sévérité avec les paysans auxquels il a à faire. J'ai ouï dire que Mr. Chadwick n'étoit point très-rigoureux à exiger les payemens, mais qu'il étoit maladroit dans sa manière d'agir envers ses subordonnés. Il croyoit en être détesté, et son courage personnel le portoit à défier leur haine, et à y répondre par du mépris. On disoit qu'il se montroit souvent au milieu des rassemblemens de paysans, et répondoit à ceux qui le félicitoient sur son embonpoint : « Je crois que je m'engraisse de vos malédictions. » En réponse à ces railleries, les paysans auxquels elles s'adressoient, habiles dans l'art de cacher leurs plus violentes passions, affectoient de rire et disoient que grâce à Dieu son honneur avoit toujours l'esprit plaisant. Mais cette apparence de bonhommie voiloit des projets sanguinaires, et ils n'attendoient qu'une occasion favorable pour se venger. Une circonstance en hâta le moment. Mr. Chadwich avoit annoncé l'intention de prendre des mesures vigoureuses pour se faire obéir, et peu après il s'occupa à faire construire une maison d'arrêt à Rath-Canon. Dès-lors sa mort fut résolue. Cette décision ne fut point le résultat d'une vengeance individuelle; une réunion nombreuse des habitans de Tipperary tint conseil, et l'aréopage villageois prononça la sentence : Patrick Grace s'offrit pour l'exécuter. Ce jeune homme, à peine sorti de l'enfance, étoit déjà renommé pour son courage intrépide, et sa haine contre la noblesse. Animé d'un esprit de chevalerie barbare il se montroit toujours disposé à prendre fait et cause pour ceux qui avoient quelques

sujets de plaintes contre les seigneurs. Il se rendit au jour convenu à Rath-Canon, et là, de plein jour, en présence d'un grand nombre de passans qui traversoient la grande route, il tua d'un coup de fusil le malheurex Chadwick qui étoit en ce moment occupé à inspecter les travaux du nouveau bâtiment.

Cet assassinat produisit une grande sensation, non seulement dans les environs du lieu où il avoit été commis, mais encore dans toute l'Irlande. On s'effraya à Dublin des dispositions factieuses et sanguinaires que ce crime révéloit parmi les paysans, et des conséquences qui pourroient être la suite de leur émancipation. Patrick Grace, se confiant en la terreur qu'inspireroit la ligue dont il avoit été l'instrument, comptoit sur l'impunité, car il ne supposit pas qu'un seul des individus qui le connoissoient comme auteur du meurtre de Chadwick, voulut ou osat le dénoncer. Cependant un homme honnête et religieux, nommé Philippe Mara, avoit été témoin de l'assassinat, et il jugea qu'il étoit de son devoir de faire sa déposition à un magistrat. Patrick fut arrêté et comparut aux assises de l'été 1827. Je n'assistai point à son interrogatoire, mais j'ai su qu'il y avoit montré beaucoup de courage et de sang-froid, et qu'en apprenant que Philippe Mara étoit son dénonciateur il avoit dit qu'il seroit vengé avant que l'année fut révolue. On le condamna à perdre la vie dans le lieu même où s'étoit commis l'assassinat; mais cette mesure peu judicieuse produisit l'effet contraire à celui qu'on en attendoit. L'abbaye d'Holycross est la ruine

monastique la plus imposante qu'on connoisse en Irlande, et son aspect rendoit encore plus frappante la scène qui eut lieu dans son voisinage. Plus de cinq mille personnes s'étoient rassemblées autour de l'échafaud; en considérant la beauté et la contenance héroïque du condamné, la plupart ne virent en lui qu'un objet de pitié et d'admiration. Lorsque, monté sur l'échafaud, il jeta un dernier regard sur la multitude qui l'entouroit et sur les ruines de l'édifice consacré autrefois au culte de ses pères, on douta un instant s'il alloit en appeler à la vengeance de ses amis ou à la miséricorde divine. Ses parens, les compagnons de sa jeunesse et les complices de son crime, le considéroient dans une attente solennelle. A ses côtés un prêtre cherchoit, avec une douceur toute chrétienne, à faire naître dans son cœur des sentimens de repentance et d'amour qui lui valussent le pardon de son crime. Le résultat de ses admonitions fut tel qu'il pouvoit le désirer, et à la grande surprise de ses complices, Patrick exprima avant de mourir une profonde contrition, et sans laisser voir aucune crainte de la mort, il exhorta fortement les témoins de son supplice à regarder ce juste châtiment comme un avertissement salutaire. Un incident remarquable eut encore lieu peu de momens après sa mort. Aussitôt qu'il eût cessé de vivre un de ses parens prit les gants de Patrick et les remit à un vieillard nommé Russel pour qu'il les conservât comme un gage sacré. Russel les mit aussitôt à ses mains en faisant le serment de les porter jusqu'au moment où Paddy Grace seroit vengé.

Il le fut en effet dans le terme qu'il avoit annoncé lui-même, et d'une manière aussi barbare qu'extraordinaire.

Le gouvernement avoit fourni à Philippe Mara les moyens de passer en Angleterre, car chacun regardoit comme certain que sa vie seroit exposée à mille dangers, s'il demeuroit dans le comté de Tipperary. En voyant s'échapper leur proie, les ennemis de Mara résolurent d'assouvir leur vengeance sur les frères que celui-ci laissoit parmi eux. Leur proche parenté avec celui qu'ils regardoient comme un traître étoit selon eux un crime qui méritoit la mort, et si l'on ne pouvoit verser le sang du vrai coupable, il falloit tout au moins répandre celui qui sortoit de la même source.

Les crimes des Irlandais ont souvent la même origine que leurs vertus, et dans ce cas, ce barbare expédient, dont leurs annales offrent de fréquens exemples, leur fut inspiré par la connoissance de l'union intime qui règne chez eux entre les membres d'une famille. Ils choisirent avec une sorte de cruauté ingénieuse un mode de vengeance qu'ils savoient devoir être vivement sensible à l'objet de leur haine. Non-seulement les paysans de Rath-Canon, mais encore tous ceux qui habitoient dans ses environs, formèrent une ligue générale pour mettre à exécution cet abominable projet; et tandis que les individus voués à la mort étoient dans l'ignorance du sort qui les menaçoit, il n'y avoit pas auprès d'eux un homme, une femme ou un enfant qui ne les regardât comme des êtres marqués pour le sacrifice.

Les frères de Mara étoient au nombre de trois, maçons de leur métier et employés à la construction du bâtiment de Rath-Canon, auprès duquel l'assassinat de Chadwick et l'exécution de Patrick avoient eu lieu. Cette dernière circonstance augmentoit la malveillance des paysans contre eux. Daniel, Laurence et Timothée Mara, se rendirent à l'ouvrage dans la matinée du premier octobre, accompagnés d'un jeune apprenti nommé Hickney. A cinq heures du soir, comme ils retournoient à leurs demeures, ils se virent tout-à-coup attaqués par huit hommes armés. On commença par leur tirer dessus, mais les armes des assassins étoient en si mauvais état, que cette décharge ne blessa personne. Laurence, Timothée et l'apprenti, s'enfuirent dans différentes directions, et s'échappèrent; mais Daniel manqua de présence d'esprit, et au lieu de gagner le large comme les autres, il se réfugia dans la cabane d'une pauvre veuve. Les meurtriers l'y poursuivirent; l'un d'eux pénétra par la fenêtre, les autres enfoncèrent la porte, et ils massacrèrent le malheureux Daniel avec la plus barbare cruauté.

La nouvelle de cet événement ne causa pas moins d'impression en Irlande que ne l'avoit fait celle du meurtre de Chadwick, et dans la capitale le gouvernement en redouta les conséquences politiques. Il fit sur le champ publier des proclamations dans lesquelles il offroit deux mille liv. sterl. de récompense à celui qui dénonceroit les assassins à la justice. On espéroit qu'une somme aussi considérable seroit un appas irrésistible pour des gens dans la misère, et il sembloit impossible

que parmi les centaines d'individus qui avoient connoissance du fait, il ne s'en trouvât pas un qui se laissât tenter par une telle récompense. Plusieurs mois s'écoulèrent, cependant, sans qu'on obtint la moindre révélation ou qu'on découvrît le plus léger indice qui put mettre sur la trace des coupables. Quelques personnes furent arrêtées, mais on les relâcha bientôt, faute de preuves. Mr. Doherty, le procureur-général, se rendit sur les lieux et y fit des enquêtes rigoureuses qui n'eurent pendant long-temps aucun résultat. A la fin, cependant, un individu, nommé Fitz Gerald ayant été arrêté comme voleur de grands chemins, on obtint, en lui assurant la vie, qu'il fit des révélations importantes. Aussitôt que Fitz Gerald eut parlé, on arrêta plusieurs autres coupables, et peu après, les assises ayant été convoquées, on amena à la barre le 31 mars 1828, Patrick Lacy et John Walsh, comme accusés d'avoir pris une part active dans le meurtre de Daniel Mara.

La salle du tribunal présentoit ce jour-là un spectacle très-imposant. Tous les notables du comté s'y étoient réunis pour assister à un procès dont le résultat intéressoit la sûreté de leur vie et de leurs propriétés. La noblesse remplissoit la galerie du grand juri, et une foule immense de paysans se pressoit autour de l'enceinte réservée aux prisonniers. On lisoit sur leurs physionomies les différens degrés de relation qui les attachoient aux accusés. Leurs proches parens se distinguoient à leur profonde émotion, tandis que le grand nombre de ceux qui avoient conspiré avec les meurtriers mettoient au résultat de l'interrogatoire un

intérêt en quelque sorte personnel. Mais outre les parens et les complices, il y avoit encore une troisième classe de spectateurs disposée à sympathiser avec les coupables. Elle se composoit de ceux des paysans du comté qui, sans avoir trempé dans la conspiration, étoient cependant portés par leurs mœurs et leurs préjugés à vouloir du bien à des gens qui avoient exposés leur vie pour la cause commune. On entrevoyoit parmi la foule un certain nombre de gendarmes dont les uniformes verts, les bonnets élevés et les armes brillantes contrastoient avec les vêtemens déguenillés des paysans qui les entouroient. Près du tribunal, le gouverneur de la prison se faisoit reconnoître à l'énorme trousseau de clefs qui désignoit son office. Le président du tribunal avoit revêtu ce jour-là sa robe rouge et noire, et son aspect témoignoit qu'il alloit s'aquitter d'un devoir solennel. Près de lui étoit placé le duc de Kingston, venu du comté de Cork pour assister aux interrogatoires; ses grandes possessions devant le rendre particulièrement attentif à une affaire qui pouvoit avoir des conséquences importantes pour l'ordre public. Sa taille massive, sa physionomie austère et impérieuse qu'ombrageoit une profusion de cheveux noirs, le faisoient remarquer, indépendamment de son haut rang et du rôle politique qu'il a joué en différentes occasions. Les accusés paroissoient fermes et de sang-froid. Lacy, le plus jeune, étoit vêtu avec beaucoup de soin. Ce jeune homme avoit une belle figure, la taille élevée, le teint beau, et le regard doux et brillant. Je fus frappé de l'extrême blancheur de ses mains,

qui étoient étroitement enchaînées l'une à l'autre. Walsh, son compagnon, étoit robuste et bien fait quoique petit, mais il avoit beaucoup plus que Lacy l'air grossier et la physionomie d'un malfaiteur. Cependant, Walsh avoit eu jusqu'alors une excellente réputation, tandis que Lacy s'étoit déjà trouvé souvent compromis dans de mauvaises affaires.

Au commencement de la séance, le procureur-général Doherty, prit la parole. Il paroissoit fortement pénétré de l'importance de la tâche qui lui étoit confiée, et la manière dont il rendit compte d'une suite de faits déjà si intéressans en eux-mêmes captiva si bien l'attention de ses auditeurs, que pendant plusieurs heures que dura son discours, il régna dans la salle un profond silence. Quoique les prisonniers laissassent, de temps en temps, échapper un mouvement de surprise en entendant Mr. Doherty rendre compte de quelques circonstances secrètes qui prouvoient qu'il étoit mieux instruit qu'ils ne le pensoient; ils écoutèrent cependant, sans s'émouvoir, la déposition de Fitz Gerald; car ils savoient que le témoignage d'un complice n'auroit pas un grand poids, et que le jury demanderoit d'autres preuves pour les condamner. Par la même raison, ils apprirent sans se déconcerter, qu'un autre traître, nommé Ryan, avoit déposé contre eux. Ils partageoient avec leur avocat l'opinion que le gouvernement ne pourroit produire d'autres témoins que des complices; en sorte qu'ils ne prirent véritablement l'alarme qu'au moment où Mr. Doherty nomma Kate Costello. Son réquisitoire, dont la parfaite exac-

titude fut vérifiée par la procédure, faisoit connoître l'étendue de la conspiration tramée contre les trois frères Mara. Les parens de Patrick Grace s'étoient adressés à Lacy et à Fitz Gerald, quoiqu'ils n'habitassent pas dans le voisinage de Rath-Canon, parce qu'ils jugeoient qu'ils trouveroient en eux des gens disposés à s'associer à leur coupable entreprise. Au jour fixé, ces deux individus rejoignirent le reste de la bande au lieu du rendez-vous, mais une circonstance imprévue ayant empêché les victimes de se rendre là où on les attendoit, l'exécution du complot fut remise à la semaine suivante. Ce retard ne ralentit point le zèle des assassins, mais ils recrutèrent au contraire d'autres complices, et le 30 septembre au soir, jour qui précéda celui du meurtre, ils se réunirent pour passer la nuit dans la maison d'un fermier, nommé Jack Kœgh, qui habitoit près du lieu où travailloient les frères Mara. Ils y furent accueillis par Kate Costello qui étoit en service chez Kœgh son parent, celle-là même dont le témoignage pouvoit les perdre. Dans la matinée du lundi premier octobre, ils se rendirent ensemble sur une colline boisée qui dominoit le bâtiment en construction dont nous avons déjà parlé, et où leurs armes avoient été déposées. Kate Costello leur apporta dans ce lieu de l'eau-de-vie et des alimens. Ils y demeurèrent en embuscade jusqu'à cinq heures de l'après-dîner; moment auquel ils virent que les Mara quittoient l'ouvrage. Ainsi que nous l'avons vu, les assassins les attaquèrent au nombre de huit, mais ils ne purent tuer que l'un des trois frères. Les circonstances qui suivirent l'assassinat

sont encore plus caractéristiques. Les meurtriers se rendirent aussitôt après chez un fermier du voisinage, nommé Russel. C'étoit un homme dans l'aisance, placé au-dessus de la classe ordinaire des paysans. Il avoit quelqu'instruction, son extérieur étoit décent, et sa réputation excellente.

Cependant, loin de fermer sa porte aux assassins dont les mains étoient teintes de sang, ils les accueillit hospitalièrement et leur fit servir à boire et à manger. Deux femmes se trouvoient dans la chambre où ils entrèrent. L'une étoit Marie Russel, fille du maître de la maison. Elle étoit fort jeune et d'une figure charmante. Ses manières étoient comme il faut, et sont caractère fort doux. L'autre étoit une de ses parentes, femme extrêmement âgée. Au moment où les conjurés entrèrent, Marie se précipita au-devant d'eux en s'écriant avec empressement. « Avez-vous fait une bonne œuvre ? » Ils lui racontèrent ce qui s'étoit passé. Pendant leur récit, l'attention de la vieille femme, qui paroissoit assoupie par l'âge, s'éveilla tout-à-coup, elle leva ses mains décharnées et s'écria avec véhémence. « Il valoit autant ne rien faire, que d'en laisser échapper deux! »

Etrange et déplorable état de l'Irlande! Le témoin d'un meurtre dénonce l'assassin à la justice. Il doit fuir et ses frères mourront à sa place. Une population entière concerte leur perte. La conspiration se trame avec ordre et méthode, et aucune hésitation ne vient en ralentir la marche. La victime est sacrifiée publiquement, et au moment où ses meurtriers la laissent expirant, loin de les voir avec horreur, les femmes et

les jeunes filles ne leur reprochent que le peu de sang qu'ils ont versé.

Après que le procureur du roi eut cessé de parler, on appela le premier témoin Fitz Gerald qu'on avoit tenu éloigné pendant le discours de Mr. Doherty, afin qu'il ne pût accorder son témoignage avec ce qu'il avoit entendu. Dans les instans qui précédèrent son arrivée, j'eus le temps de faire quelques conjectures sur l'apparence de ce personnage qui étoit attendu avec une vive impatience. Je me figurois que la physionomie de ce traître devoit porter l'empreinte de la bassesse du dénonciateur, jointe à la férocité de l'assassin. Je fus donc surpris en voyant s'avancer avec une sorte d'aisance et de noblesse, un jeune homme de vingt-deux ans environ, dont les traits étoient réguliers et expressifs, et la taille athlétique parfaitement bien prise. Sa tête petite et bien placée surmontoit un buste dont les belles proportions indiquoient une force peu commune; ses yeux noirs brilloient d'intelligence et d'énergie, et son regard hardi indiquoit à la fois un caractère emporté et un esprit observateur. Ses lèvres, un peu fortes mais bien découpées, laissoient voir des dents magnifiques. Le costume de ce drôle étoit propre à faire valoir les avantages de sa figure; ses épaules et sa poitrine étoient à peu près nues ainsi qu'une partie de ses jambes. Il se plaça sur le banc des témoins et adressa à la cour un récit détaillé de la conspiration dans laquelle il avoit figuré au premier rang. Il le fit avec une clarté et une précision remarquables, mais loin de chercher à atténuer ses torts, il peignit sa propre conduite sous

les couleurs les plus odieuses, et prouva qu'il avoit joué l'un des premiers rôles dans cette criminelle entreprise. La vie qu'il avoit menée jusqu'à cette époque étoit aussi extraordinaire que coupable. Il passoit d'ordinaire ses nuits à commettre des déprédations de tout genre, et ses journées à imposer aux paysans l'obligation de lui rendre hommage. Cheminant toujours armé dans les campagnes il exigeoit de la nourriture et un logement partout où il lui prenoit la fantaisie de s'arrêter; et par un caprice tyrannique et bizarre il forçoit les individus qu'il rencontroit sur son chemin à s'agenouiller devant lui. Il étoit, cependant, presqu'autant admiré que craint par les habitans des campagnes. Quelque pervers que fut ce brigand, ce ne fut point la cupidité qui lui fit trahir ses associés; mais la crainte seule de la mort l'engagea à faire des révélations pour prix desquelles on lui promettoit la vie. Il paroissoit mettre un grand prix à convaincre l'auditoire que l'amour de l'or ne l'avoit point porté à la trahison. L'avocat des accusés essaya vainement d'ébranler l'évidence de ses témoignages par des questions insidieuses. Rien ne put le mettre en défaut, et sa franchise impudente dérouta tous les expédiens dont les avocats font usage en pareille occasion, pour entraîner les accusateurs dans des contradictions. La plupart des dénonciateurs prétendent être guidés par l'amour de la justice et de la vérité, et ces déclarations sont propres à faire douter de leur bonne foi; mais Fitz Gerald adopta une conduite toute opposée. Il rejeta toute prétention à servir la cause de la justice, et répéta à plusieurs

reprises,

reprises, qu'il n'avoit parlé que pour éviter la corde.

Un autre complice, nommé Ryan, fut interrogé après lui, et ses réponses confirmèrent exactement le témoignage de Fitz Gerald, quoiqu'on eût pris des mesures sévères pour qu'ils ne pussent se concerter avant l'interrogatoire. Il assura, ainsi que ce dernier, que l'amour de la vie l'avoit seul engagé à rompre le silence. D'autres temoins succédèrent à ceux-ci et rapportèrent quelques incidens de peu d'importance, mais propres cependant à confirmer ce qui avoit été dit auparavant. Il manquoit encore à la conviction du jury, qu'un témoin plus digne de foi que les deux complices, déposât sur les faits principaux. La déposition de Kate Costello étoit donc attendue avec une vive impatience. Lorsque le moment de l'introduire fut arrivé, on la somma à plusieurs reprises de comparoître avant qu'elle y consentît; et déjà les nombreux partisans de la cause des prisonniers commençoient à se dire à demi-voix que Kate Costello ne trahiroit point la cause des siens, lorsque la porte qui communiquoit avec la chambre où se tenoit les témoins, s'étant ouverte, on vit paroître l'une des plus étranges figures qui ait jamais figuré dans une Cour de justice irlandaise. Une femme extraordinairement maigre et petite, qui sembloit pouvoir à peine se soutenir, s'avança, en chancelant, dans la salle. Elle étoit voilée et demeura quelques instans ainsi, après s'être placée sur le banc des témoins, tandis que le tremblement convulsif de ses membres attestoit son agitation. Lorsque son voile fut levé, on aperçut un visage dont la pâleur et l'altération étoient propres à inspirer

la pitié et l'effroi. Ses cheveux noirs, tombant en désordre sur son visage, ajoutoient encore à l'égarement de sa physionomie. Elle parut à peine entendre les premières questions qui lui furent adressées, et ce ne fut qu'après qu'on lui eut administré quelques secours qu'elle fut en état de répondre; mais ses paroles étoient à peine intelligibles. On obtint cependant qu'elle racontât lentement et par intervalles, tout ce qui s'étoit passé sous ses yeux, entre les conspirateurs, jusqu'au moment où elle les avoit quittés sur la colline. Il restoit encore à lui faire reconnoître les accusés, et la baguette destinée à désigner les coupables fut mise entre ses mains, tandis qu'on lui enjoignoit de déclarer si elle reconnoissoit, dans les deux prisonniers placés à la barre, les mêmes individus qu'elle avoit vus sur la colline le jour du meurtre. Elle se leva avec effort de son siège et alloit se tourner du côté des accusés, lorsque Walsh s'écria avec véhémence, « Miséricorde! vous voulez donc m'assassiner! Dieu me protège! » Ce cri de désespoir surprit beaucoup l'auditoire, et les juges en demandèrent la raison au prisonnier. Walsh expliqua alors qu'il trouvoit injuste de demander à Kate Costello de désigner les coupables lorsqu'on n'offroit à ses regards que Lacy et lui-même. On trouva que sa réclamation étoit fondée, et le président ordonna que d'autres prisonniers étrangers à l'affaire fussent amenés sur-le-champ et placés à la barre. Comme la prison étoit à quelque distance, il s'écoula un certain temps avant que cet ordre pût être exécuté. Pendant cet intervalle, Kate retomba comme anéantie sur son siége, et les assis-

tans se communiquèrent leurs doutes et leurs conjectures sur l'issue probable de cette affaire. Enfin le bruit des fers annonça l'arrivée des prisonniers, et ils furent introduits dans la salle. Il étoit quatre heures du matin, et les lampes qui éclairoient le tribunal ne jetoient plus qu'une lueur douteuse, mais l'attention des spectateurs se soutenoit dans toute sa vivacité quoiqu'ils fussent épuisés de fatigue. Le groupe de malfaiteurs enchaînés, parmi lesquels on fit placer les deux accusés, offroit un spectacle propre à inspirer de tristes réflexions. Ces prisonniers, qui venoient d'être surpris au milieu de leur sommeil dans leur triste demeure, avoient l'aspect de la force et de la santé, et la pâle lueur des lampes expirantes ne pouvoit nuire à l'animation de leur teint. Je ne pouvois m'empêcher de me dire, en les voyant, que ceux qui ne craignoient pas de maintenir dans la dégradation une si belle race d'hommes chargeoient leur conscience d'une terrible responsabilité.

On conduisit enfin le témoin devant les prisonniers, et un silence profond régna dans la salle, tandis que Kate Costello, la baguette fatale dans la main, laissoit errer sur eux des regards qui s'arrêtèrent un moment sur Walsh. Elle ne parut cependant reconnoître personne au premier abord; mais après quelqu'hésitation elle leva sa baguette et alloit désigner un coupable lorsqu'elle fut arrêtée par une exclamation qui partoit du milieu de la foule. Une voix de femme s'écria d'un ton suppliant, «O Kate!» cet appel parut faire une vive impression sur celle à qui il s'adressoit; cependant elle n'en persista pas moins au bout d'un moment dans son dessein

et, s'avançant de nouveau vers Walsh, elle posa la baguette sur sa tête. Ce malheureux qui, tant qu'il avoit conservé quelque espérance, avoit été dans une sorte d'agitation convulsive, reprit le calme du désespoir, lorsqu'il vit que tout étoit perdu pour lui. Lacy fut désigné à son tour par Kate Costello. Au moment où les spectateurs virent le dénouement de cette scène tragique ils se livrèrent aux divers mouvemens que l'attente avoit suspendus jusqu'alors. Un murmure confus, au milieu duquel on distinguoit des gémissemens et des malédictions, remplit la salle. Il est presqu'inutile d'ajouter que le jury prononça la culpabilité des deux accusés.

Kate Costello, dont le témoignage avoit été si important dans cette affaire, étoit proche parente du fermier Kœgh, chez lequel elle servoit en qualité de domestique. Il est assez commun de voir en Irlande les membres d'une même famille servir les uns chez les autres; mais il règne alors entr'eux un certain degré d'égalité. Kate Costello mangeoit à la table de ses maîtres et étoit traitée comme un des enfans de la maison. On ne se défia donc point d'elle dans cette occasion, et les conspirateurs se crurent assurés qu'elle ne les trahiroit jamais. En effet, Kate Costello n'eût point parlé si la terreur ne lui eût arraché des aveux; mais lorsque Fitz Gerald eut fait des révélations on la fit arrêter, et ce ne fut qu'en la menaçant du gibet qu'on obtint d'elle qu'elle avouât la vérité. Lorsqu'elle fut interrogée comme témoin, dans le jugement de Lacy et de Walsh, son émotion ne provenoit point de l'intérêt qu'elle leur

portoit, mais de la conviction que s'ils étoient jugés coupables, ses parens le seroient aussi. L'interrogatoire de John et de Patrick Kœgh eut lieu peu de jours après celui de Lacy et de Walsh, qui avoient été exécutés dans l'intervalle. Ce second jugement n'étoit pas attendu avec moins d'impatience que ne l'avoit été le premier, et il s'y mêloit peut-être plus d'incertitude, car bien des personnes assuroient que Kate Costello ne porteroit point témoignage contre ses maîtres et ses parens. On croyoit en être d'autant plus assuré qu'il paroissoit qu'un attachement avoit existé entr'elle et l'un des fils de la maison. La salle de justice étoit donc aussi pleine que lors du jugement que nous avons rapporté, le jour où les deux frères Kœgh furent amenés à la barre. L'accusation portée contr'eux les plaçoit parmi les plus coupables dans cette affaire, et une des circonstances aggravantes de leur crime étoit l'intimité qui les avoit unis avec les frères Mara. Lorsqu'ils parurent devant les juges, les assistans furent frappés du contraste qu'offroit leur extérieur avec le crime dont ils s'étoient rendus coupables. Patrick, le cadet, étoit vêtu avec la plus grande propreté. Il portoit un habit bleu et un gilet blanc d'étoffes très-fines. Sa cravatte de soie noire étoit nouée avec soin. Il étoit de taille médiocre ; il avoit l'air vif, alerte et hardi. John, son frère aîné, étoit d'une grandeur gigantesque et d'une grosseur proportionnée. Il dépassoit de la tête tous les hommes qui l'entouroient. Son visage étoit florissant de santé, son expression ouverte, A gauche des deux jeunes gens étoit assis un vieillard à cheveux blancs, dont l'as-

pect annonçoit encore la vigueur. Je ne le remarquai pas au premier moment, mais pendant l'interrogatoire, l'expression passionnée de ses regards et les fréquentes variations de son teint attirèrent mon attention : j'appris que c'étoit le père des accusés. Il ne prononça pas une parole durant la séance, qui fut de quinze à seize heures, et l'arrivée de Kate Costello dont la trahison devoit lui être si sensible, ne put lui faire rompre ce terrible silence. Celle-ci, trompant les espérances de ceux qui avoient compté qu'elle ne déposeroit pas contre *son sang*, fit sa déposition avec plus de fermeté qu'auparavant. Ses yeux avoient repris de la vivacité et de l'expression. Je fus grandement surpris de ce changement et j'eus peine à m'en expliquer les motifs; mais, quoiqu'il en soit, elle ne témoigna aucun remords en livrant ses cousins à la justice, et posa sans hésiter la baguette accusatrice sur la tête de son amant. Le dimanche, de grand matin, le jury déclara la culpabilité des deux accusés, mais les juges refusèrent de prononcer ce jour-là la sentence de mort, parce que c'étoit le dimanche de Pâques. Les prisonniers entendirent sans surprise la déclaration du jury; mais ils changèrent de couleur; et John, dont le teint étoit si animé quelques heures auparavant, devint aussi pâle que la mort. Ils demandèrent ensuite que leurs corps fussent rendus à leur père. Au moment où ils alloient être reconduits en prison le malheureux vieillard s'approcha de ses fils, soutenu par deux de ses amis, et les pressa long-temps entre ses bras, tandis qu'ils versoient d'abondantes larmes. Les prisonniers

reçurent ensuite le signal du départ et la salle se vida peu à peu, mais le père demeura long-temps immobile à sa place et comme insensible à tout ce qui se passoit autour de lui. Lorsqu'il sortit du tribunal, accompagné de ses deux amis, je suivis ses pas; la nuit étoit sombre et orageuse, et le vent faisoit chanceler cet infortuné. Ses compagnons lui adressoient de temps en temps quelques paroles de consolations religieuses; car il est à remarquer que les paysans irlandais ne sont, pour la plupart, point étrangers aux idées religieuses; mais le vieillard n'y répondoit que par des gémissemens. Ce ne fut pas sans une profonde pitié que je vis ce malheureux entrer dans la misérable demeure où il devoit passer la nuit, et lorsqu'il se jeta à genoux dans l'agonie de son désespoir, je ne pus retenir mes larmes.

Ces scènes tragiques se renouvelèrent encore. Le vieux John Russel s'avoua coupable. Il avoit deux fils de quinze et seize ans, et ce fut dans l'espérance de les sauver qu'il s'accusa lui-même. « Qu'on me mène à l'échafaud, » répétoit-il dans la prison où je le vis, « mais qu'on laisse vivre ces deux enfans. »



HISTOIRE.

HISTOIRE DES GAULOIS depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission de la Gaule à la domination romaine ; par Amédée THIERRY. *Paris*, chez A. Sautelet et Ce, libraires, rue de Richelieu n.° 14. 1828. 3 vol. in-8.°

(*Second extrait*).

(NOUS donnerons dans ce second extrait le tableau, que présente l'auteur, de l'ordre des Druides, et des croyances religieuses de la Gaule).

« Deux ordres privilégiés dominoient en Gaule le reste de la population : l'ordre électif des prêtres, qui se recrutoit indistinctement dans tous les rangs, et l'ordre héréditaire des nobles ou chevaliers ; celui-ci se composoit des anciennes familles souveraines des tribus et des notabilités récentes créées, soit par la guerre, soit par l'influence de la richesse. La multitude se partageoit en deux classes : le peuple des campagnes et le peuple des villes. Le premier formoit les tribus ou la clientelle des nobles familles ; le client appartenoit au patron dont il cultivoit les domaines, dont il suivoit l'étendard à la guerre, sous lequel il étoit membre d'une petite autocratie patriarcale ; son devoir étoit de le défendre jusqu'à la mort envers et

contre tous : abandonner son patron dans une circonstance périlleuse passoit pour le comble de la honte et pour un crime. Le peuple des villes, par sa situation en dehors de la vieille hiérarchie des tribus, jouissoit d'une plus grande liberté, et se trouvoit heureusement placé pour la soutenir et pour l'étendre. Au-dessous de la masse du peuple, venoient les esclaves qui ne paroissent pas avoir été fort nombreux.»

«Les deux ordres privilégiés firent peser tour à tour sur la Gaule le joug de leur despotisme ; tour à tour ils exercèrent l'autorité absolue et la perdirent par suite de révolutions politiques. L'histoire du gouvernement gaulois offre trois périodes bien distinctes : celle du règne des prêtres ou de la *théocratie* ; celle du règne des chefs de tribus ou de l'*aristocratie militaire* ; enfin celle des *constitutions populaires*, fondées sur le principe de l'élection et de la volonté du plus grand nombre. L'époque dont nous nous occupons vit s'accomplir cette dernière et grande révolution ; et des constitutions populaires, quoique encore mal affermies, régissoient enfin toute la Gaule au milieu du premier siècle. Mais avant d'entrer dans le détail des événemens de cette époque, nous devons exposer la situation antérieure du pays, et faire connoître d'abord ses croyances et ses rites religieux, qui furent toujours liés d'une manière plus ou moins intime à son état politique.»

«Lorsqu'on examine attentivement le caractère des faits relatifs aux croyances religieuses de la Gaule, on est amené à reconnoître deux systèmes d'idées, deux corps de symboles et de superstitions tout-à-fait dis-

tincts, en un mot, deux religions : l'une toute sensible, dérivant de l'adoration des phénomènes naturels, et par ses formes ainsi que par la marche libre de son développement rappelant le polythéisme de la Grèce ; l'autre, fondée sur un panthéisme matériel, métaphysique, mystérieuse, sacerdotale, présentant avec les religions de l'Orient la plus étonnante conformité. Cette dernière a reçu le nom de *druidisme*, à cause des Druides qui en étoient les fondateurs et les prêtres ; nous donnerons à la première le nom de *polythéisme* gaulois.»

« Quand bien même aucun témoignage historique n'attesteroit l'antériorité du polythéisme gaulois sur le druidisme, la progression naturelle et invariable des idées religieuses chez tous les peuples du globe suffiroit pour l'établir. Mais il n'en est pas ainsi. Les antiques et précieuses traditions des Kimris attribuent à cette race, de la manière la plus formelle et la plus exclusive, l'introduction de la doctrine druidique dans la Gaule et dans la Grande-Bretagne, ainsi que l'organisation d'un sacerdoce souverain. Suivant elles, ce fut le chef de la première invasion. Hu, Heus ou Hesus, surnommé *le puissant*, qui implanta sur le territoire conquis par sa horde le système religieux et politique du druidisme ; guerrier, prêtre et législateur durant sa vie, Hésus jouit en outre d'un privilège commun à tous les fondateurs de théocraties, il fut dieu après sa mort. »

« Maintenant si l'on demandoit comment le druidisme prit naissance chez les Kimris, et de quelle

source découloient ces frappantes similitudes entre sa doctrine fondamentale et la doctrine fondamentale des religions secrètes de l'Orient, entre plusieurs de ses cérémonies et les cérémonies pratiquées à Samothrace, en Asie, dans l'Inde, on ne trouveroit point cette question éclaircie par l'histoire. Ni les documens recueillis par les écrivains étrangers, ni les traditions nationales n'en donnent une solution positive. Mais on peut raisonnablement supposer que les Kimris, durant leur long séjour soit en Asie, soit sur la frontière de l'Asie et de l'Europe, furent initiés à des idées et à des institutions qui, circulant alors d'un peuple à l'autre, parcouroient toutes les régions orientales du monde. »

« Le druidisme, importé en Gaule par la conquête, s'organisa dans les domaines des conquérans plus fortement que partout ailleurs; et après qu'il eut converti à sa croyance toute la population gallique et probablement une partie des Ligures, il continua d'avoir, au milieu des Kimris, dans l'Armorike et l'île de Bretagne, ses colléges de prêtres les plus puissans et ses mystères les plus secrets. »

« L'empire du druidisme n'étouffa point cette religion de la nature extérieure qui régnoit avant lui en Bretagne et en Gaule. Toutes les religions savantes et mystérieuses tolèrent au-dessous d'elles un fétichisme grossier, propre à occuper et à nourrir la superstition de la multitude, et qu'elles ont soin de tenir toujours stationnaire. Tel il resta dans l'île de Bretagne. Mais en Gaule, dans les parties de l'est et du midi, où le druidisme n'avoit pas été imposé par les armes, quoiqu'il fût devenu le culte

dominant, l'ancien culte national conserva plus d'indépendance, même sous le ministère des Druides, qui s'en constituèrent les prêtres. Il continua d'être cultivé, si j'ose employer ce mot ; et suivant la marche progressive de la civilisation et de l'intelligence publique, il s'éleva graduellement du fétichisme à des conceptions religieuses de plus en plus épurées. »

« Ainsi l'adoration immédiate de la matière brute, des phénomènes et des agens naturels, tels que les pierres, les arbres, les vents, et en particulier le terrible *Kirk* ou *Circius*, les lacs et les rivières, le tonnerre, le soleil, etc., fit place avec le temps à la notion abstraite d'*esprits* ou divinités réglant ces phénomènes, imprimant une volonté à ces agens : de là le dieu *Tarann*, esprit du tonnerre ; le dieu *Vosège*, déification des Vosges, le dieu *Pennin* des Alpes, la déesse *Arduinne* de la forêt des Ardennes ; de là le *Génie des Arvernes*, la déesse *Bibracte*, déification de la ville capitale des Edues, le dieu *Némausus* chez les Arécomikes, la déesse *Aventia* chez les Helvètes, et un grand nombre d'autres. »

« Par un degré d'abstraction de plus, les forces générales de la nature, celle de l'âme humaine et de la société furent déifiées. *Tarann* devint le dieu du ciel, le moteur de l'univers, le juge suprême qui lançoit sa foudre sur les mortels. Le soleil, sous le nom de *Bel* et de *Belen*, fut une divinité bienfaisante, qui faisoit croître les plantes salutaires et présidoit à la médecine. *Heus* ou *Hesus*, malgré son origine druidique, prit place dans le polythéisme gaulois, comme dieu de la

guerre et des conquêtes ; ce fut probablement une intercalation des Druides. Un bas-relief nous montre ce prêtre-législateur couronné de feuillages, à demi-nu, une cognée à la main et le genou gauche appuyé sur un arbre qu'il coupe, donnant à ses sujets l'exemple des travaux rustiques. Dans les traditions des Kimris, Heus a quelquefois le caractère du dieu par excellence, de l'*être-suprême.* Le génie du commerce reçut aussi les adorations des Gaulois sous le nom de *Teutatès*, inventeur de tous les arts et protecteur des routes. Les arts manuels avoient leurs divinités particulières et une divinité collective. Enfin le symbole des arts libéraux, de l'éloquence et de la poésie, fut déifié sous la figure d'un vieillard armé, comme l'Hercule grec, de la massue et de l'arc, mais que ses captifs suivoient gaiement, attachés par l'oreille à des chaînes d'or et d'ambre qui sortoient de sa bouche : il portoit le nom d'*Ogmius*. On voit qu'avec de légères différences, c'étoit l'Olympe des Grecs et des Romains presque complet. »

« Des rapports si frappans ne furent pas sans étonner les observateurs romains, qui retrouvoient en Gaule tous leurs dieux. « Les Gaulois, dit César, reconnoissent « *Mercure*, *Apollon*, *Jupiter*, *Mars* et *Minerve*. Mais « ils ont pour Mercure une vénération particulière. Leur « croyance à l'égard de ces divinités est presque la « même que la croyance des autres peuples ; ils re- « gardent Mercure comme l'inventeur de tous les arts ; « ils pensent qu'il préside aux chemins et qu'il a une « grande influence sur le commerce et les richesses, « qu'Apollon éloigne les maladies, qu'on doit à Minerve

« les élémens de l'industrie et des arts mécanique, que « Jupiter régit souverainement le ciel, et que Mars est « le dieu de la guerre. »

« La ressemblance se changea même en une entière identité, lorsque la Gaule, soumise à la domination de Rome, eut subi, quelques années seulement, l'influence des idées romaines. Alors le polythéisme gaulois honoré et favorisé par les empereurs, après un règne brillant, finit par se fondre dans le polythéisme de l'Italie, tandis que le druidisme, ses mystères, sa doctrine, son sacerdoce étoient cruellement proscrits et furent éteints dans des flots de sang. Cette fortune si différente des deux religions et les rapports qu'elle eut avec la situation politique du pays, nous occuperont plus en détail dans la suite de cet ouvrage ; qu'il nous suffise pour le moment d'avoir marqué leur séparation et fait connoître leurs caractères distinctifs : nous allons passer à l'examen du druidisme. »

« Les Druides enseignoient que la matière et l'esprit sont éternels ; que l'univers, bien que soumis à de perpétuelles variations de forme, reste inaltérable et indestructible dans sa substance ; que l'eau et le feu sont les agens tout-puissans de ces variations, et par l'effet de leur prédomination successive, opèrent les grandes révolutions de la nature ; qu'enfin l'âme humaine, au sortir du corps, va donner la vie et le mouvement à d'autres êtres. L'idée morale de peines et de récompenses n'étoit point étrangère à leur système de métempsycose : ils considéroient les degrés de transmigration inférieurs à la condition humaine comme des

états d'épreuve ou de châtiment; ils avoient même un *autre monde* semblable à celui-ci, mais où la vie étoit constamment heureuse. L'âme qui passoit dans ce séjour d'élection y conservoit son identité, ses passions, ses habitudes; le guerrier y retrouvoit son cheval, ses armes et des combats; le chasseur avec ses chiens continuoit à y poursuivre le buffle et le loup dans d'éternelles forêts; le prêtre à instruire les fidèles; le client à servir son patron. Ce n'étoient point des ombres, mais des hommes vivant d'une vie pareille à celle qu'ils avoient menée sur la terre. Toutes relations ne cessoient pas entre les habitans du pays des âmes, et ceux qu'ils avoient laissés ici-bas, et la flamme des bûchers pouvoit leur porter des nouvelles de notre monde: aussi durant les funérailles on brûloit des lettres que le mort devoit lire ou qu'il devoit remettre à d'autres morts.»

«Cette croyance, en augmentant chez les Gaulois le mépris de la vie, entretenoit leur ardeur guerrière. Comme toutes les superstitions fortes, elle donna naissance à des dévouemens admirables et à des actions atroces. Il n'étoit pas rare de voir des fils, des femmes, des cliens, se précipiter sur le bûcher pour n'être point séparés du père, du mari, du patron qu'ils pleuroient. La tyrannie s'empara de ces touchantes marques d'affection et les transforma en un devoir affreux. Dès qu'un personnage important avoit fermé les yeux, sa famille faisoit égorger un certain nombre de ses cliens et les esclaves qu'il avoit le plus aimés, on les brûloit ou on les enterroit à ses côtés, ainsi que son cheval de bataille, ses armes et

ses parures, afin que le défunt pût paroître convenablement dans l'autre vie et y conserver le rang dont il jouissoit dans celle-ci. La foi des Gaulois en ce monde à venir étoit si ardente et si ferme, qu'ils y renvoyoient souvent la décision de leurs affaires d'intérêt; souvent aussi ils se prêtoient mutuellement de l'argent payable après leur commun décès.»

« Ces deux notions combinées de la métempsycose et d'une vie future formoient la base du système philosophique et religieux des Druides, mais leur science ne se bornoit pas là. Ils prétendoient connoître la nature des choses, l'essence et la puissance des dieux ainsi que leur mode d'action sur le monde, la grandeur de l'univers, celle de la terre, la forme et les mouvemens des astres, la vertu des plantes, les forces occultes qui changent l'ordre naturel et dévoilent l'avenir : en un mot ils étoient métaphysiciens, physiciens, astronomes, médecins, sorciers et devins. »

« Malheureusement pour l'histoire rien n'est resté de toutes ces discussions métaphysiques qui agitoient si vivement les prêtres de la Gaule dans leurs solitudes. Le peu que nous savons de leur astronomie fait penser qu'ils ne s'étoient pas appliqués sans succès à cette science, du moins à sa partie pratique; l'observation des phénomènes planétaires jouant un rôle important dans tous leurs rites religieux comme dans beaucoup d'actes de leur vie civile. Leur année se composoit de lunaisons. Leur mois commençoit non à la syzygie ou nouvelle lune, ni à la première apparition de cet astre mais au premier quartier, lorsque près de la moitié de

son disque est éclairé; phénomène invariable, tandis que la syzygie dépend toujours d'un calcul et que le temps de la première apparition est sujet à des variations. »

« Leur plus longue période d'années ou siècle étoit de trente ans, au bout desquels il y avoit concordance entre l'année civile et l'année solaire; c'est-à-dire que les points cardinaux des équinoxes et des solstices, chaque trentième année civile, revenoient au même quantième des mêmes lunes. Ce retour suppose nécessairement dans le calendrier une intercalation de onze lunes en trente ans, ou, ce qui est la même chose, sur les trente années, onze années de treize lunes. Par le moyen de cette intercalation les lunaisons demeuroient attachées sensiblement aux mêmes saisons, et à la fin du siècle gaulois il s'en falloit seulement d'un jour et de dix heures que la concordance de l'année civile avec la révolution solaire fût complète; différence qui pouvoit se corriger aisément, et qu'ils faisoient sans doute disparoître. Ces résultats prouvent que les Druides recueilloient des observations et se livroient à des études suivies. Le sixième jour de la lune étoit donc chez les Gaulois un jour sacré qui ouvroit le mois, l'année et le siècle, et présidoit aux plus augustes solennités de la religion. On représentoit souvent les Druides tenant dans leurs mains un croissant pareil au croissant de la lune à son premier quartier. Cette supputation du temps par lunaisons fit dire aux Romains que les Gaulois mesuroient la durée par nuits et non par jours; usage qu'ils attribuoient à l'origine infernale de ce peuple et à sa descendance du dieu Pluton. »

« La médecine des Druides étoit fondée presque uniquement sur la magie, quoique les herbes qu'ils employoient, telles que la sélage et la jusquiame, ne fussent point dénuées de toute propriété naturelle. Mais leur recherche et leur préparation devoient être accompagnés d'un cérémonial bizarre et de formules mystérieuses, d'où elles étoient censées tirer, au moins en grande partie, leurs vertus salutaires. Ainsi il falloit cueillir le *samolus* à jeun et de la main gauche, l'arracher de terre sans le regarder, et le jeter de la même manière dans les réservoirs où les bestiaux alloient boire; c'étoit un préservatif contre leurs maladies. La sélage, espèce de mousse qui croît dans les lieux ombragés des montagnes et dans les fentes des rochers, et qui agit assez violemment comme purgatif, demandoit pour être récoltée bien plus de précautions encore. On s'y préparoit par des ablutions et une offrande de pain et de vin; on partoit nu-pieds, habillé de blanc; sitôt qu'on avoit aperçu la plante on se baissoit comme par hasard, et glissant sa main droite sous son bras gauche, on l'arrachoit sans jamais employer le fer, puis on l'enveloppoit d'un linge qui ne devoit servir qu'une fois. C'étoit un autre cérémonial pour la verveine, très-estimée comme un remède souverain contre les maux de tête. Mais de tous les spécifiques de la médecine druidique, aucun ne pouvoit être mis en parallèle avec le fameux gui de chêne; il réunissoit à lui seul plus de vertus que tous les autres ensemble, et son nom exprimoit l'étendue de son efficacité : les Druides l'appeloient d'un mot qui signifioit *guérit-tout.* »

« Le gui est une plante vivace et ligneuse qui ne croît point sur la terre, mais sur les branches des arbres où elle semble greffée; elle y végète dans toutes les saisons et s'y nourrit de leur sève par ses racines fixées dans leur écorce. Ses fleurs taillées en cloche, jaunes et ramassées par bouquets, paroissent à la fin de l'hiver, en février ou en mars, quand les forêts sont encore dépouillées de feuilles: elles produisent de petites baies ovales, molles et blanches, qui mûrissent en automne. Le gui se trouve communément sur le pommier, le poirier, le tilleul, l'orme, le frêne, le peuplier, le noyer, etc., rarement sur le chêne dont ses radicules ont peine à pénétrer l'écorce. »

« A cette rareté qui avoit mis en grand crédit le gui né sur cet arbre, se joignoit la vénération dont le chêne lui-même étoit l'objet, car les Druides habitoient des forêts de chêne et n'accomplissoient aucun sacrifice où le chêne ne figurât. Ils croyoient qu'il y étoit semé du ciel par une main divine. L'union de leur arbre sacré avec une plante dont la verdure perpétuelle rappeloit l'éternité du monde, étoit à leurs yeux un symbole qui ajoutoit aux propriétés naturelles du gui des propriétés occultes. On le cherchoit avec soin dans les forêts; et lorsqu'on l'avoit trouvé, les prêtres se rassembloient pour l'aller cueillir en grande pompe. Cette cérémonie se pratiquoit en hiver, à l'époque de la floraison, lorsque la plante est le plus visible, et que ses longs rameaux verts, ses feuilles et les touffes jaunes de ses fleurs, enlacés à l'arbre dépouillé, présentent seuls l'image de la vie au milieu d'une nature stérile et morte. »

« C'étoit le sixième jour de la lune que le gui devoit être coupé, et il devoit tomber non pas sous le fer, mais sous le tranchant d'une faucille d'or. Une foule immense accouroit de toutes parts pour assister à la fête: et les apprêts d'un grand sacrifice et d'un grand festin étoient faits sous le chêne privilégié. A l'instant marqué, un Druide en robe blanche montoit sur l'arbre, la serpe d'or à la main, et tranchoit la racine de la plante, que d'autres Druides recevoient dans une saie blanche, car il ne falloit pas qu'elle touchât la terre. Alors on immoloit deux taureaux blancs dont les cornes étoient liées pour la première fois, et l'on prioit le ciel de rendre son présent salutaire à ceux qu'il en avoit gratifiés. Le reste de la journée se passoit en réjouissances. »

« Le gui de chêne, comme nous l'avons dit, étoit aux yeux des Gaulois un remède universel; spécialement il passoit pour un antidote à tous les poisons, et pris par infusion, il guérissoit la stérilité. Tout porte à croire que les Druides faisoient commerce de cette panacée, dont la vente devait produire à leur ordre une source inépuisable de revenus (1). »

« L'Armorike, mais surtout l'île de Bretagne acquirent une haute célébrité pour tout ce qui concernoit la magie; et les récits extraordinaires publiés par les voya-

(1) La croyance aux vertus occultes du gui se conserva en France, pendant le moyen âge, parmi le peuple et même parmi les médecins, il n'y a pas encore long-temps que l'eau distillée de gui de chêne étoit fort en crédit dans les pharmacies. Le gui n'est pourtant pas une substance complètement inerte. De célèbres praticiens du dernier siècle, Boerhave, Van-Swieten et Déhean, assurent l'avoir employé

geurs sur les prodiges dont cette île ainsi que les petites îles de l'archipel armoriçain étoient le théâtre, mirent la réputation des Druides au-dessus même de celle des Mages de la Perse. L'art de la divination ne fut pas cultivé avec moins de soin par ces prêtres, qui prétendoient connoître l'avenir, moitié par conjecture, moitié par les signes mystérieux qu'ils savoient lire dans le vol des oiseaux, et dans les victimes des sacrifices. Ils fabriquoient aussi des talismans, dont la vertu garantissoit de tous les accidens de la vie; tels étoient les chapelets d'ambre que les guerriers portoient sur eux dans les batailles, pour éloigner la mort, et qu'on retrouve souvent enfouis à leur côté dans les tombeaux. Mais aucun de ces préservatifs sacrés ne pouvoit soutenir la comparaison avec l'œuf symbolique, connu sous le nom d'*œuf de serpent.* »

« Ce prétendu œuf, qui paroît bien n'avoir été autre chose qu'une *échinite* ou pétrification d'oursin de mer, présentoit la figure d'une pomme de moyenne grosseur, dont la substance dure et blanchâtre étoit recouverte de fibres et d'excroissances pareilles aux tentacules du polype. La religion n'étoit pas étrangère au choix que les Druides avoient fait de ce fossile et à l'origine qu'ils lui supposoient, car ces idées d'œuf et de serpent rappellent l'œuf cosmogonique des mythologies orientales,

---

avec succès dans les affections nerveuses; mais aujourd'hui l'usage en est tout-à-fait abandonné. L'écorce de ce végétal et ses baies amères et visqueuses possèdent une faculté astringente assez active; du reste le gui de chêne ne diffère en rien de celui qui pousse sur les autres arbres.



ainsi que la métempsycose et l'éternelle rénovation dont le serpent étoit l'emblème. Au reste ils répandoient sur la formation de ce précieux talisman des fables absurdes. auxquelles pourtant le plus célèbre des naturalistes de l'antiquité semble ne pas refuser toute croyance. « Du« rant l'été, raconte-t-il, on voit se rassembler dans « certaines cavernes de la Gaule des serpens sans nombre « qui se mêlent, s'entrelacent, et avec leur salive, jointe « à l'écume qui suinte de leur peau, produisent cette « espèce d'œuf. Lorsqu'il est parfait, ils l'élèvent et le « soutiennent en l'air par leurs sifflemens ; c'est alors « qu'il faut s'en emparer, avant qu'il ait touché la terre. « Un homme aposté à cet effet s'élance, reçoit l'œuf « dans un linge, saute sur un cheval qui l'attend, et « s'éloigne à toute bride, car les serpens le poursuivent « jusqu'à ce qu'il ait mis une rivière entr'eux et lui. » Pour que cet œuf fût réputé de bon aloi au jugement des Druides, il devoit surnager lorsqu'on le plongeoit dans l'eau, même entouré d'un cercle d'or ; il falloit aussi qu'il eût été enlevé, à une certaine époque de la lune. Quand il avoit été éprouvé, on l'enchâssoit précieusement, et on le suspendoit à son cou ; il étoit doué d'une vertu miraculeuse pour faire gagner les procès et ouvrir un libre accès auprès des rois. Les Druides le portoient parmi leurs ornemens distinctifs ; ils ne refusoient pourtant pas de s'en défaire, à très-haut prix, en faveur des riches Gaulois qui avoient des procès ou vouloient faire leur cour aux puissans. »

« Des magiciennes et des prophétesses étoient affiliées à l'ordre des Druides, mais sans partager ni les préro-

gatives, ni le rang élevé du sacerdoce : elles servoient d'instrument aux volontés des prêtres ; elles rendoient des oracles, présidoient à certains sacrifices, et accomplissoient des rites mystérieux, d'où les hommes étoient sévèrement exclus. Leur institut leur imposoit, de la façon la plus bizarre, tantôt les violations des lois de la pudeur, tantôt la violation des lois de la nature : ici la prêtresse ne pouvoit dévoiler l'avenir qu'à l'homme qui l'avoit profanée ; là, elle se vouoit à une virginité perpétuelle ; ailleurs, quoique mariée, elle étoit astreinte à de longs célibats. Quelquefois ces femmes devoient assister à des sacrifices nocturnes, toutes nues, le corps teint de noir, les cheveux en désordre, s'agitant, dans des transports frénétiques ; une torche enflammée à la main. »

« C'étoit sur des écueils sauvages, au milieu des tempêtes de l'archipel armoricain, que les plus renommées de ces magiciennes avoient placé leur résidence. Le navigateur gaulois n'abordoit qu'avec respect et terreur leurs îles redoutées ; on disoit que plus d'une fois des étrangers, assez hardis pour y descendre, avoient été repoussés par les ouragans, par la foudre et par d'effrayantes visions. »

« L'oracle de *Séna*, plus que tous les autres, attiroit les navigateurs de la Gaule. Cette île située vis-à-vis du cap le plus occidental de l'Armorike, renfermoit un collége de neuf vierges qui, de son nom, étoient appelées *Sènes*. Pour avoir le droit de les consulter, il falloit être marin, et encore avoir fait le trajet dans ce seul but. On croyoit à ces femmes un pouvoir illimité

mité sur la nature : elles connoissoient l'avenir; elles guérissoient les maux incurables; la mer se soulevoit ou s'appaisoit, les vents s'éveilloient ou s'endormoient à leurs paroles; elles pouvoient revêtir toute forme, emprunter toute figure d'animaux.»

« Un autre collége de prêtresses, soumises à une autre règle, habitoit un des îlots qui se trouvent à l'embouchure de la Loire. Celles-ci appartenoient toutes à la nation des Nannètes. Quoiqu'elles fussent mariées, nul homme n'osoit approcher de leur demeure ; c'étoient elles qui, à des époques prescrites, venoient visiter leurs maris sur le continent. Parties de l'île, à la nuit close, sur de légères barques qu'elles conduisoient elles-mêmes, elles passoient la nuit dans des cabanes préparées pour les recevoir ; mais dès que l'aube commençoit à paroître, s'arrachant des bras de leurs époux, elles couroient à leurs nacelles, et regagnoient leur solitude à force de rames.»

« Une fois chaque année, si l'on en croit les écrivains anciens, ces femmes célébroient une fête sanguinaire, où elles-mêmes étoient meurtrières et victimes. Il leur étoit ordonné d'abattre et de reconstruire le toit de leur temple, tous les ans, dans l'intervalle d'une nuit à l'autre; cérémonie symbolique qui retraçoit sans doute le dogme fondamental du druidisme. Au jour marqué, aussitôt que le premier rayon du soleil avoit brillé, couronnées de lierre et de vert feuillage, elles se rendoient au temple; là chacune se hâtoit de démolir l'ancien toit, de briser sa charpente, de disperser le chaume qui le recouvroit; puis elles

travailloient avec ardeur à porter et à poser les matériaux du nouveau. Mais si l'une d'elles, par malheur, laissoit tomber à terre quelque chose de ces matériaux sacrés, elle étoit perdue ; un horrible cri, poussé par toute la bande, étoit son arrêt de mort ; transportées d'une frénésie soudaine, toutes accouroient se jeter sur leur compagne, la frappoient, la mettoient en pièces, et semoient çà et là ses chairs sanglantes. Les Grecs crurent retrouver dans ces abominables rites le culte non moins abominable de leur Bacchus ; ils assimilèrent aussi aux orgies de Samothrace d'autres orgies druidiques, célébrées dans une île voisine de Bretagne, où les voyageurs n'abordoient pas, mais d'où retentissoient au loin, sur la mer, des cris furieux et l'harmonie bruyante des cymbales. »

« La religion druidique avoit sinon institué, du moins multiplié en Gaule les sacrifices humains ; elle professoit que la vie d'un homme pouvoit être rachetée par la vie d'un autre homme, comme s'il eût dépendu du prêtre de conjurer une transmigration imminente, en livrant aux agens de la métempsycose une autre créature de la même espèce. C'étoit donc autant par intérêt superstitieux que par vengeance barbare, que les Gaulois massacrèrent long-temps leurs prisonniers de guerre ; la même superstition leur fit chercher dans le sein d'un ennemi torturé les secrets de leur propre destinée, ou le succès d'une bataille prochaine et l'avenir de leur patrie. De vieilles femmes, aux pieds nus, aux cheveux blancs, aux vêtemens blancs, retenus par une ceinture garnie d'airain, accompagnoient chez les Kimris trans-

rhénans toutes les expéditions militaires; et dressoient au milieu du camp leur appareil de sorcellerie, consistant en une énorme chaudière de cuivre, de longs couteaux et un escabeau. Lorsque ces hideuses prêtresses avoient choisi une victime parmi les captifs, elles la garottoient, et la suspendoient au-dessus de la chaudière; une d'elles, montant sur l'escabeau, la frappoit à la gorge, et recevoit le sang dans une coupe : la couleur de ce sang, sa rapidité, sa direction faisoient autant de signes prophétiques qu'on interprétoit; ses compagnes se partageoient ensuite les membres et les entrailles palpitantes. »

« En Gaule, c'étoient des hommes qui présidoient à ces superstitions barbares; ils perçoient la victime au-dessus du diaphragme, et tiroient leurs pronostics de la pose dans laquelle elle tomboit, des convulsions de ses membres, de l'abondanee et de la couleur de son sang; quelquefois ils la crucifioient à des poteaux dans l'intérieur des temples, ou faisoient pleuvoir sur elle, jusqu'à la mort, une nuée de flèches et de dards. »

« Le cérémonial le plus usité et le plus solennel, pour les sacrifices humains, étoit aussi le plus affreux. On construisoit en osier ou en foin un immense colosse à figure humaine, on le remplissoit d'hommes vivans, on le plaçoit sur un bûcher, un prêtre y jetoit une torche brûlante, et le colosse disparoissoit bientôt dans des flots de fumée et de flammes. Alors le chant des Druides, la musique des bardes, les acclamations de la foule, couvroient les cris des victimes, et le Gaulois crédule croyoit avoir sauvé les jours de sa famille,

prolongé les siens, affermi la gloire de sa patrie, et fait monter vers le ciel un encens de prédilection. Au reste le polythéisme gaulois n'étoit pas moins cruel que le druidisme : les autels de Tarann et de Teutatès ne virent pas couler moins de sang que le chêne consacré à Hésus ou les orgies de l'Armorik. »

« Détournons nos regards de ces horreurs qui, hâtons-nous de le dire, n'étoient heureusement plus qu'un souvenir, à l'époque dont nous retraçons le tableau. A cette époque, si le colosse d'osier s'ouvroit encore, si des voix humaines sortoient encore du milieu des flammes, c'étoient les voix des malfaiteurs condamnés par la justice à la peine capitale; car la loi, chez les Gaulois, dérivant d'une source céleste, le châtiment étoit infligé au nom de la religion, par le ministère des prêtres. Les meurtriers, les voleurs, subissoient ainsi le supplice du feu. Un historien affirme, il est vrai, qu'à défaut de criminels, le bûcher recevoit quelquefois des innocens; mais les victimes volontaires ne manquoient jamais chez ce peuple, prodigue de sa vie; et les fanatiques qui se tuoient pour accompagner au pays des âmes un père, un ami, un patron, ne reculoient pas devant quelques souffrances de plus, quand il s'agissoit de sauver ses jours. C'étoit aux Druides qu'appartenoient la garde des condamnés réservés aux sacrifices privés et publics; ils les tenoient quelquefois jusqu'à cinq années en prison, pour en disposer plus avantageusement; et lorsque, par l'adoucissement des mœurs; les immolations humaines devinrent très-rares, ils firent payer chèrement aux riches malades le privilège

de pareilles victimes. Pour la foule qui n'y pouvoit prétendre, des dons votifs les remplacèrent, et d'immenses richesses en lingots d'or et d'argent, en monnoies, en vases précieux, en butin conquis sur l'ennemi, s'accumulèrent dans les temples, et dans les lacs sacrés. Elles y restoient en sûreté, quoique ces lacs et ces temples fussent la plupart du temps sans clôture ni gardien; mais nul n'eût osé porter une main sacrilège sur cette propriété des dieux. »

«Il est temps que nous exposions l'organisation du sacerdoce druidique ainsi que l'étendue de ses prérogatives; et d'abord il renfermoit trois degrés de hiérarchie : les *Druides* proprement dits, les *Ovates* ou *Vates* et les *Bardes*. »

«Les Druides ou *hommes des chênes* devoient ce nom à la vie solitaire qu'ils menoient dans de vieilles forêts consacrées au culte, et qui étoient de préférence des forêts de chênes. Ils formoient la classe supérieure et savante de l'ordre, car l'étude des hautes sciences religieuses et civiles, de la théologie, de la morale, de la législation leur étoit dévolue exclusivement. L'éducation publique faisoit aussi partie de leurs attributions, et n'en étoit pas la moins importante. Leur enseignement tout verbal étoit rédigé en vers pour qu'il se gravât mieux dans la mémoire. Ils n'écrivoient rien, ou du moins, lorsque, par suite des relations commerciales avec Massalie, l'usage des caractères grecs fut devenu commun dans la Gaule, ils ne permirent pas aux profanes de rien écrire de ce qu'ils enseignoient.»

«Les Ovates étoient chargés de la partie extérieure

et matérielle du culte et de la célébration des sacrifices. En cette qualité, ils étudioient spécialement les sciences naturelles appliquées à la religion : l'astronomie, la divination par les oiseaux et par les entrailles des victimes, la médecine, en un mot, ce que les Grecs entendoient sous le nom de *physiologie*. Ils vivoient dans la société, dont ils dirigeoient en grande partie les mouvemens. Au sein des familles, à la cour des chefs, à la suite des armées, dans toutes les circonstances de la vie, ils imposoient la volonté du corps puissant dont ils étoient les interprètes : aucune cérémonie publique ou privée, aucun acte civil ou religieux ne pouvoit s'accomplir sans leur ministère. »

« Le troisième et dernier degré du sacerdoce comprenoit les Bardes, qui étoient les poètes sacrés et profanes de la Gaule. Comme les Ovates, ils menoient la vie séculière ; leur ministère étoit tout d'instruction et de plaisir : c'étoient eux qui récitoient, dans les assemblées du peuple, les traditions nationales, au foyer du chef, les traditions de la famille ; eux qui animoient les guerriers sur le champ de bataille, célébroient leur gloire après le succès, et distribuoient à tous le blâme et l'éloge, avec une liberté que pouvoit seule donner un caractère inviolable. Aussi l'autorité de leurs paroles étoit grande et l'effet de leurs vers tout puissant sur les âmes. Souvent on les vit, dans les guerres intestines de la Gaule, désarmer, par leur seule intervention, des combattans furieux, et arrêter l'effusion du sang : à l'harmonie touchante de leurs lyres, disoit un écrivain de l'antiquité, les passions les plus sauvages s'ap-

paisent, comme les bêtes féroces au charme du magicien. En chantant, ils s'accompagnoient sur un instrument appelé *rotte*, qui avoit beaucoup de ressemblance avec la lyre des Hellènes.»

«L'ordre des Druides étoit électif, et comme il possédoit le monopole de l'éducation, il pouvoit à loisir se former des adeptes, au moyen duquel il se recrutoit. Le temps du noviciat, mêlé de sévères épreuves, et passé, dans la solitude, au fond des bois et dans les cavernes des montagnes, duroit quelquefois vingt ans; car il falloit apprendre de mémoire cette immense encyclopédie poétique qui contenoit la science du sacerdoce. Chacune des deux classes inférieures de la hiérarchie étudioit la partie relative à son ministère; mais le Druide devoit tout savoir. Un Druide suprême ou grand pontife investi, pour toute sa vie, d'une autorité absolue, veilloit au maintien de l'institution; à sa mort, il étoit remplacé par le Druide le plus élevé en dignité après lui; s'il se trouvoit plusieurs prétendans dont les titres fussent égaux, l'ordre prononçoit, en conseil général, à la pluralité des voix. Il n'étoit pas sans exemple que ces élections se terminassent par la violence; les candidats rivaux déployoient, chacun de leur côté, l'étendard de la guerre civile, et l'épée décidoit. Les Druides se formoïent, à certaines époques de l'année, en cours de justice. Là se rendoient ceux qui avoient des différends; on y conduisoit aussi les prévenus de crimes et de délits; les questions de meurtre et de vol, les contestations sur les héritages, sur les limites des propriétés, en un mot, toutes les affaires

d'intérêt général et privé, étoient soumises à leur arbitrage. Ils infligeoient des peines, fixoient des dédommagemens, octroyoient des récompenses. La plus solennelle de ces assemblées se tenoit une fois l'an sur le territoire des Carnutes, dans un lieu consacré qui passoit pour être le point central de toute la Gaule; on y accouroit avec empressement des provinces les plus éloignées. »

« Qu'on s'imagine maintenant quel despotisme pouvoit et devoit exercer sur une nation superstitieuse cette caste d'hommes, dépositaires de tout savoir, auteurs et interprètes de toute loi divine et humaine, rémunérateurs, juges et bourreaux; en partie répandus dans la vie civile dont ils épioient et obsédoient toutes les actions, en partie cachés aux regards, dans de sombres retraites, d'où partoient leurs arrêts sans appel. Malheur à qui méconnoissoit ces arrêts redoutables! Son exclusion des choses saintes étoit prononcée; il étoit signalé à l'horreur publique comme un sacrilège et un infâme; ses proches l'abandonnoient; sa seule présence eût communiqué le mal contagieux qu'il traînoit à sa suite; on pouvoit impunément le dépouiller, le frapper, le tuer, car il n'existoit plus pour lui ni pitié ni justice. Aucune considération, aucun rang ne garantissoient contre les attaques de l'excommunication. Tant que cette arme subsista toute-puissante dans la main des Druides, leur empire n'eut pas de bornes, et les écrivains étrangers purent dire: « que les rois de la Gaule, sur leurs « sièges dorés, au milieu de toutes les pompes de leur « magnificence, n'étoient que les ministres et les ser-« viteurs de leurs prêtres. »

« Ils ne se résignèrent pas éternellement à l'être. Les familles souveraines des tribus s'insurgèrent, et, après avoir brisé une partie de l'ancien joug, établirent une aristocratie militaire indépendante. La Gaule présenta alors un spectacle pareil à celui de l'Europe moderne durant la féodalité, ou plutôt à celui de l'Irlande et de l'Ecosse sous l'autocratie des chefs de clans : ce fut le règne illimité, mais passager, de la violence et de l'anarchie. Cette anarchie étoit dans toute sa force pendant la première moitié du troisième siècle et la dernière moitié du second. Il ne se faisoit plus d'expédition à l'extérieur, l'intérieur étant déchiré par des guerres sans nombre et sans terme. Chaque petit chef, despote absolu chez lui, ne vouloit reconnoître au-dehors de règle de subordination que la force numérique des tribus ; des coalitions se formoient pour conquérir et piller ; des monarchies éphémères, construites par le sabre en peu d'années, en moins de temps encore étoient renversées par le sabre. C'est ainsi que les rois Arvernes opprimèrent un moment tout le midi de la Gaule, depuis la Méditerranée jusqu'à l'Océan ; c'est ainsi que les rois Bellovakes et Atrébates bouleversèrent, chacun à leur tour, la Belgique, et que le roi Suession Divitiac non-seulement mit la Belgique sous le joug, mais encore ouvrit pour la première fois l'île de Bretagne aux invasions des Belges et en subjugua toute la côte orientale. »

« Pourtant cette révolution ne dépouilla pas complétement le sacerdoce ; son influence comme ordre religieux et savant, lui resta intacte, et avec elle une

portion de ses prérogatives civiles : son rôle fut encore assez beau. Il continua d'être exempt des charges publiques et du service militaire, de diriger l'éducation, d'appliquer les lois tant civiles que criminelles. Ces privilèges sauvés du naufrage, regardoient presque uniquement, il est vrai, le degré supérieur de l'ordre, cette classe de Druides spéculatifs qui vivoit solitaire, hors du mouvement de la société; mais les deux classes séculières, des Ovates et des Bardes, en ressentirent fortement l'atteinte, et portèrent dès-lors la marque d'une dégradation profonde. Les Ovates ne furent plus que les devins des armées, et, si j'ose me servir de ce terme, les aumôniers des chefs de tribus et des rois. Le caractère du Barde se corrompit davantage; avec la considération de son ministère il perdit toute dignité personnelle. On cessa de trouver en lui ce poète si fier qui puisoit son inspiration dans une autorité supérieure au monde, dont la voix faisoit taire le bruit des armes, dont l'éloge toujours véridique étoit une récompense enviée et le blâme un châtiment. Les Bardes du nouveau régime furent des domestiques attachés à la cour des grands, des *parasites* (c'est le terme par lequel les étrangers les désignèrent), louangeurs officiels du maître, et satyriques gagés pour dénigrer ses ennemis. »

« Le trait suivant fera assez connoître combien leur condition servile fit déchoir en peu de temps ces nobles ministres de la science. Un roi des Arvernes, le fameux Luern, dont nous avons raconté plus haut la magnificence et les festins somptueux, entretenoit auprès de lui plusieurs de ces Bardes à gages. Un jour qu'il trai-

toit grandement sa cour, un d'eux, ayant manqué l'heure du repas, arriva comme on quittoit la table et que Luern remontoit dans son char. Chagrin de ce contre-temps, le poète saisit sa *rotte*, et sur une modulation triste et grave, il célébra d'abord la générosité de son maitre et la splendeur de ses festins; puis il déplora le sort du pauvre Barde que sa mauvaise fortune y amenoit trop tard. Tout en chantant, il couroit auprès du char royal. Ses vers plurent au monarque, qui, pour le consoler, lui jeta une bourse remplie d'or. Le Barde se courba, la ramassa et reprit aussitôt ses chants: mais la modulation étoit bien changée; de grave elle étoit devenue gaie, au lieu de la tristesse, c'étoit le contentement qu'elle respiroit: « O roi! » s'écrioit le poète dans l'ivresse de la reconnoissance, « l'or germe « sous les roues de ton char, et tu fais naître sur ton « passage les félicités des mortels. »

« Malgré les prérogatives restées aux Druides proprement dits, l'avilissement des deux classes inférieures, en désorganisant le corps sacerdotal, enlevoit à la théocratie tout espoir de se relever. Et même, à mesure que le nouvel état de choses se consolida, que la civilisation fit des progrès, que les lumières apportées du dehors vinrent dissiper la nuit d'ignorance où le sacerdoce gaulois retenoit la Gaule, il se vit enlever pièce à pièce quelques-uns de ses privilèges; l'autorité politique resserra chaque jour davantage la suprématie civile des prêtres. Les études et la science des Druides se ressentirent de cet état de lutte et d'infériorité: il fallut bientôt que les jeunes gens qui se des-

tinoient au ministère sacré, passassent dans l'île de Bretagne pour y trouver une instruction plus forte, en même temps qu'une image vivante de l'organisation et de la puissance dont la Gaule n'offroit plus qu'une ombre et un souvenir. »

GESCHICHTE LEHREN, UND MEINUNGEN DER JUDEN. De l'histoire et de la doctrine des Juifs; par Peter BEER. *Leipsig* 1825. (Article tiré du *Quarterly Review*).

(*Second extrait*).

Si nous nous sommes, jusqu'ici, exclusivement occupés des Juifs d'Allemagne et de Pologne, c'est qu'ils exercent, relativement à la religion et aux intérêts politiques de la nation, une influence dominante sur tous ceux qui sont répandus dans le reste de l'Europe.

On peut évaluer à trente ou quarante mille le nombre de ceux qui habitent la France. Ils affluent surtout à Metz, sur les rives du Rhin, à Marseille et à Bordeaux. On les disoit deux fois plus nombreux sous l'empire de Bonaparte; mais c'est que dans le dénombrement contenu dans le rapport du Samhedrim qu'il avoit fait assembler, les Juifs de ses provinces d'Allemagne et d'Italie y étoient sûrement compris. En France comme en Hollande, ils sont libres de toute entrave

civile. Les Juifs d'origine allemande ou portugaise, sont très-nombreux dans cette dernière contrée. Il paroît que l'arrivée de ceux-ci date de la séparation des Provinces-Unies d'avec l'Espagne. Ils ont une superbe synagogue à Amsterdam. L'hérésie a, dit-on, fait plus de progrès parmi eux que chez les Juifs d'origine allemande. Les Israélites sont en très-petit nombre en Italie, sauf à Gênes et à Rome où l'on dit qu'ils sont au nombre de quatre mille environ. En parlant des différentes sectes hébraïques, nous avons passé sous silence ceux à qui la terreur de l'inquisition avoit fait prendre le masque du christianisme. Ils occupèrent autrefois en Portugal et en Espagne des postes élevés, et ils y avoient acquis de grandes richesses. Il est curieux d'observer comme dans un autre pays, les mêmes motifs ont provoqué une dissimulation semblable. A Salonique où les Hébreux, au nombre de vingt-cinq mille, ont trente synagogues et professent ouvertement leur religion, on a découvert dernièrement, que le corps entier de ceux qui avoient extérieurement embrassé le mahométisme étoit resté secrètement fidèle à la foi judaïque.

Les Juifs très-nombreux de Barbarie, forment une race superbe; mais on dit, que ceux de Mésopotamie l'emportent encore pour la beauté sur tous les autres. Ces derniers ont pour chef un arabe qui se fait appeler Job. Il possède de nombreux troupeaux de bétail, de chameaux, d'ânes et de moutons. Son amour de la justice et la manière dont il exerce l'hospitalité, lui ont acquis une renommée semblable à celle du patriarche du même nom dont il prétend descendre.

Les quarante mille Juifs de Constantinople, de même que ceux des autres parties de la Turquie d'Europe, parlent l'espagnol et descendent, à ce qui paroît, des Israélites que la persécution chassa autrefois d'Espagne. La Société biblique fait maintenant imprimer à Corfou une édition du Nouveau-Testament qui leur est destinée.

L'histoire des Hébreux est interrompue pour nous dès l'époque de la destruction de Jérusalem, pendant une longue suite de siècles. Le premier corps savant de cette nation qui attira l'attention de l'Europe fut celui d'Espagne. Ce peuple accomplit à la lettre cette prophétie : *qu'il seroit répandu sur toute la surface de la terre.* On sait que depuis un temps immémorial il y a des Juifs en Chine où les étrangers sont abhorrés, ainsi que dans l'Abyssinie, où l'on éprouve tant de difficultés à pénétrer, mais plus encore, peut-être à en sortir. L'histoire de la colonie, qui, à une époque inconnue, s'établit dans cette dernière contrée où elle règne maintenant sur tout un royaume, nous semble mériter tant d'intérêt, que nous regrettons de ne pouvoir nous en occuper d'une manière plus étendue. Ils sont aussi très-nombreux dans la Barbarie où l'on en trouve de couleur blanche et de couleur noire, ainsi que sur la côte de Malabar. Une chose à remarquer, c'est que toutes les familles juives découvertes jusqu'ici prétendent être sorties originairement du royaume de Judée.

Quant à ceux d'Europe et aux mesures que les gouvernemens doivent prendre à leur égard, deux partis

seulement semblent s'offrir. L'un, de les chasser du milieu de nous, chose à laquelle un homme d'état, dans son bon sens, ne pourra jamais songer; l'autre de travailler à les éclairer afin de les identifier, autant que possible, avec les différens corps politiques et confondre leurs intérêts avec ceux des Chrétiens; enfin leur donner une éducation qui les rende propres à remplir tous les devoirs civils qui leur seront imposés.

Mais si nous venons à réfléchir sur les moyens à employer pour amener ces résultats, et apporter ainsi un remède au malaise que leur situation actuelle fait éprouver aux nations chrétiennes avec lesquelles ils se trouvent mélangés, nous sommes effrayés de la masse d'obstacles qui se présente. Si la position forcée de ce peuple naît de sa croyance religieuse et du refus qu'il fait d'adopter la nôtre, alors toutes les règles d'une saine politique nous commandent de travailler à lui inculquer par la persuasion les doctrines de l'Evangile. Quant aux concessions civiles qu'un tel plan suppose elles ne sauroient être accordées sans de mûres réflexions. Des tentatives trop brusques, quoique faites en vue de son bien, pourroient avoir un effet dangereux pour lui comme pour nous. La raison et la charité s'accordent à nous commander de réformer dans nos codes tout ce qui peut blesser les sentimens ou nuire aux intérêts de ces étrangers fixés au milieu de nous, car nous ne pourrions sans injustice et sans imprudence continuer à les maintenir dans un état qui les isole du reste de la population. Mais d'un autre côté, si nous leur accordons tous les droits de citoyens, tandis qu'ils

adhèrent encore au judaïsme; nous nous lions par un contrat solennel envers des gens à qui leur croyance défend de s'engager à leur tour; et nous leur fournissons des armes qu'ils pourroient tourner un jour contre leurs protecteurs.

Quoique la conversion des Juifs nous semble très-désirable dans l'intérêt des gouvernemens, nous sommes loin de conseiller à ceux-ci une intervention directe qui iroit à fin contraire en excitant la défiance; mais nous ne doutons pas qu'en employant seulement les avis et les encouragemens, on ne les trouvât favorablement disposés à entrer dans des vues dont ils ne pourroient méconnoître l'intention. Et si une sage politique nous conseille cette conduite, la religion nous en fait encore un devoir.

Mais la disposition malveillante envers ce peuple, qu'une longue habitude a invétérée parmi les Chrétiens, se manifeste dans le peu d'encouragement qu'obtiennent les efforts de ceux qui travaillent à sa conversion. Les mêmes gens qui contribuent avec largesse pour le soutien des missions destinées à porter l'Evangile à des nations idolâtres, refusent d'aider à la régénération des Juifs qui vivent au milieu de nous, et à qui nous devons de réparer la longue oppression que nous avons fait peser sur eux. Cette dégradation morale qui sembleroit devoir appeler tout notre zèle est précisément le motif qu'on allègue pour se dispenser d'aucun effort en faveur de cette race malheureuse. S'ils demeurent fidèles à la foi de leurs pères, on les accuse d'obstination, de perversité; et s'ils y renoncent on les traite comme

comme des renégats, on les méprise pour la cupide fausseté qu'on suppose avoir dicté ce changement. D'autres s'appuyant de ce que dit St. Paul : « *Que si une partie d'Israël est tombée dans l'endurcissement, ce n'est que jusqu'à ce que la plénitude des Gentils soit entrée dans l'Eglise* (1); » pensent que tout effort dans ce sens n'obtiendroit aucun succès jusqu'à ce que la prophétie soit accomplie. Mais sans entrer dans la discussion du sens de ces paroles, *plénitude des Gentils*; nous ferons remarquer que l'Apôtre dit : *une partie d'Israël* seulement ; et si nous nous abstenons d'aider à la conversion des Juifs jusqu'à ce que l'événement ait eu lieu, nous décidons ainsi, que cet aveuglement, au lieu d'être partiel, sera général et nous refusons notre participation à cette belle dispensation qui doit éloigner toute amertume entre les Juifs et les Gentils, et compléter la réciprocité de bienfaits en rendant à ceux qui sont tombés dans l'aveuglement, l'Evangile que nous avons reçu de leurs pères...............

....

C'est à Halle, siège d'une université dans la Saxe prussienne que se forma, en 1728, la première association en vue d'amener les Juifs à la foi chrétienne. L'institution Callenberg se soutenoit par des contributions volontaires recueillies en Allemagne, elle périt faute de fonds vers le commencement de la révolution française. Parmi les ouvrages qu'elle fit publier, on remarque les voyages du missionnaire Schultze en Eu-

(1) Epitre aux Romains, chap. XI.

rope, en Asie et en Afrique. Elle fit imprimer des fragmens du Nouveau-Testament dont on a encore retrouvé dernièrement plusieurs exemplaires chez des Juifs de Pologne et d'Alep, ce qui prouve que ses travaux n'avoient pas été infructueux. Il n'y a pas long-temps qu'un exemplaire d'une édition de l'Evangile de St. Luc, publié aussi par cette Société, fut trouvé chez un Juif de Bombay qui l'échangea contre une Bible, refusant tout autre mode de paiement. Il est maintenant en Angleterre; les longs voyages qu'il doit avoir fait entre les mains de Juifs seulement, et le prix auquel on le céda, disent assez le cas qu'on en faisoit.

La seconde association qui s'est formée dans le même but est celle de la *Société de Londres*, instituée en 1809, *pour la propagation de l'Evangile parmi les Juifs*. Ses fondateurs ne paroissent pas avoir eu connoissance de celle de Callenberg. Pendant plusieurs années, elle se composa uniquement d'ecclésiastiques anglicans. Ses revenus proviennent de contributions volontaires, et ils s'élevoient, l'année dernière, à quatorze ou quinze cents livres sterlings. Elle a fait réimprimer en hébreu le Nouveau-Testament, et envoye des missionnaires dans les pays étrangers, surtout en Pologne où ils jouissent de la protection du gouvernement. D'autres Sociétés ont ensuite été créé sur ce modèle en Angleterre, en Irlande et sur le continent. La Société de Berlin s'est formée sous la protection du roi, un de ses aides-de-camp en est le président, et l'on compte parmi ses membres des personnes de la plus haute

distinction. Ses missionnaires obtiennent, dit-on, beaucoup de succès, soit en Prusse, soit en Pologne. Quant à celle de Pétersbourg, elle a été instituée en vue d'assurer une protection aux Juifs déjà convertis.

Si l'on veut se former une idée des résultats que ces Sociétés pourront obtenir, il faut se rappeler, que vingt ans plutôt, les Chrétiens comme les Juifs étoient peu préparés à des projets de ce genre; mais que dès lors, les chefs des plus grands états ont donné des témoignages de l'intérêt qu'ils y prennent. Grand nombre de Chrétiens font preuve envers les Juifs d'une bienveillance dont la manifestation doit produire une impression favorable sur un peuple que la violence de sa haine ne caractérise pas plus que la force de ses liens d'affection. Cependant, ont ne doit pas se dissimuler les nombreuses difficultés qu'on aura à surmonter dans cette entreprise. Les traditions sur lesquelles les Hébreux s'appuyèrent autrefois pour rejeter l'Evangile, se sont multipliées dès-lors au centuple. Une des causes principales de la répugnance qu'ils montrent à embrasser la foi chrétienne, c'est qu'elle est la religion de leurs persécuteurs. Les Juifs firent mourir Jésus parce qu'il appeloit les Gentils à la connoissance de la loi, et comme ils ont ensuite été opprimés par ceux-ci pendant une longue suite de siècles à cause de leur obstination à repousser l'Evangile, ils voient dans son auteur la source primitive de tous leurs maux, et ils lui ont voués une

haine dont le Talmud et ses commentaires font foi (1). Leurs législateurs et chefs spirituels les rabbins ont, en outre, un motif temporel pour s'opposer aux progrès du christianisme parmi les gens de leur nation, ensorte qu'ils tourmentent de mille manières ceux qui montrent quelqu'inclination à l'adopter, ils les maudissent et leur adressent toutes les imprécations que leur mémoire exercée peut leur fournir ou que leur imagination orientale sait inventer. On dit, cependant, qu'ils ont beaucoup perdu de leur influence par la diminution de leurs richesses. Néanmoins, dans notre situation sociale, si différente de la leur, nous ne saurions comprendre la force du lien qui unit les Juifs entr'eux pour la sûreté de leurs intérêts temporels les plus chers, non plus que l'énergie de leur sentiment national, et la puissance de leurs affections domestiques; ils sont tels, que l'un d'entr'eux ne sauroit, sans de violens efforts, séparer ses intérêts religieux de ceux de sa nation. Ils nous méprisent comme des êtres souillés par l'usage des viandes défendues, étrangers à Dieu, et que sa colère doit anéantir un jour. On sait, d'ailleurs, que les Juifs rabbiniques s'attendent à la destruction prochaine de toutes les nations chrétiennes de l'Europe surtout à celle des catholiques romains,

(1) Les enfans des Juifs célèbrent encore la chute et la mort de Haman. Le jour de cet anniversaire ils frappent violemment la terre avec des marteaux de bois, en signe des coups qu'ils auroient voulu lui porter. On a dernièrement défendu l'exercice de cette coutume dans le grand duché de Baden.

comme accomplissant les prophéties relatives à Edom et à Babylonne.........................

Le refus que font une partie des Chrétiens de croire à leur réhabilitation en Palestine, les exaspère au dernier degré; ils nous accusent de partialité, d'injustice, et d'une grossière ignorance dans notre manière d'interprêter les prophéties de l'Ancien-Testament qui y sont relatives.

Un autre obstacle encore, c'est la dépravation et la misère des classes inférieures qui les engagent à feindre leur conversion, pour obtenir des avantages temporels. Mais, comme les Sociétés nouvelles se sont fait une règle de ne jamais accorder des secours pécuniaires aux néophytes, ce danger est moins à craindre pour l'avenir.

Si nous avons cru devoir exposer les obstacles qui s'opposent à la diffusion de l'Evangile parmi les Juifs, afin de prévenir des espérances trop ardentes, nous devons dire aussi, pour empêcher le découragement que cette connoissance pourroit faire naître, que le goût de l'instruction; plus généralement répandu de nos jours parmi les Juifs, est très-favorable aux vues des Sociétés créées en leur faveur. Les violentes commotions politiques qui ont récemment ébranlé l'Europe, et plus tard la révolution grecque, ont excité à un degré extraordinaire l'attention de ce peuple qui vit de son espérance dans l'avenir. Elles lui ont appris à employer ses moyens intellectuels d'une manière toute nouvelle, en même temps que l'intérêt que l'on commençoit à prendre à sa propre destinée éveilloit en lui des sentimens analogues. L'ardente activité de l'esprit humain

de nos jours, l'accroissement des connoissances, les mesures que les gouvernemens ont prises pour faciliter de plus en plus son instruction, ont donné à son énergie une impulsion toute nouvelle. Il paroît maintenant que dans leurs discussions avec les missionnaires, les Juifs opposent moins d'argumens captieux que Schultze et ses contemporains n'en eurent à combattre et qu'ils se montrent plus accessibles aux preuves de sentimens.....................................

....

Les missionnaires de la Pologne ont souvent trouvé chez les Juifs qu'ils visitoient, pour la première fois, des fragmens des Evangiles qui leur avoient été transmis par des gens de leur nation, tandis que Mr. Wolff retrouvoit à Ispahan et à Cachan des exemplaires du Nouveau-Testament en langue hébraïque, qu'il avoit donnés à des Israélites d'Alep et de Jérusalem, et dont on recommandoit la lecture aux Juifs de la Perse dans des notes écrites à la marge. Il paroît aussi, qu'une partie des exemplaires donnés aux Juifs d'Ispahan ont été envoyés par eux à leurs frères de Bokhara, de Balk et d'Afghanistan. Les chefs d'un de leurs colléges de Mosul, près de l'endroit où l'on suppose qu'étoit l'ancienne Ninive, montrèrent à ce missionnaire un Nouveau-Testament arabe, écrit en caractères hébraïques, dont la traduction lui parut très-fidelle. Le rabbin qui l'avoit traduit étoit mort, mais ses fils vivoient encore. Ils ne voulurent s'en séparer à aucun prix, parce que leur père y avoit écrit l'injonction à tous les membres de sa famille et à leurs descendans, d'en faire la lecture.

Les efforts des missionnaires d'Allemagne, n'ont pas été infructueux ; et quoiqu'il y ait eu quelques exemples de fraude et d'apostasie, on a de fortes raisons de croire que la plupart des prosélytes sont de bonne foi. Dans l'année 1825, on en a baptisé une centaine à Berlin seulement. Il y a maintenant dans la prison de l'arsenal de Constantinople deux Juifs convertis à qui les géoliers turcs, gagnés par les rabbins, font endurer des tourmens dont la seule pensée fait frémir. Un ecclésiastique anglais, témoin de leurs souffrances, dit que la mort seroit douce en comparaison ; et cependant, elles n'ont pu ébranler leur résolution de demeurer fidèles à leur nouvelle croyance. . . . .

. . . .

Mais à la vérité, quelque soit le nombre des conversions particulières, nous ne saurions leur accorder beaucoup d'importance, aussi long-temps que la position sociale de la nation demeure la même. L'objet qu'on doit avoir en vue pour le moment n'est point la poursuite de ces conversions individuelles, mais bien d'affoiblir les préjugés sans nombre qui offusquent encore l'esprit de ce peuple, d'adoucir ses mœurs, et de préparer les voies à l'adoption générale du christianisme, au moyen des extraits du Nouveau-Testament répandus avec abondance et des fréquentes explications orales. Les Juifs ont maintenant des notions assez justes sur les doctrines de l'Evangile pour renoncer aux sentimens hostiles qu'ils entretenoient autrefois. La manière toute bienveillante dont elles leur sont présentées les a presque généralement convaincu de la droiture

de ceux qui les leur prêchent. Leur empressement à rechercher les missionnaires, le libre accès qu'ils leur ouvrent parmi eux, sont des preuves incontestables que leur sentiment et leurs opinions à cet égard sont modifiés. Ils admettent maintenant la possibilité que les Juifs convertis soient de bons Chrétiens, et, chose remarquable, ils leur permettent de leur prêcher l'Evangile et prêtent beaucoup d'attention à leurs discours. C'est ainsi que les Juifs d'Ispahan se conduisoient avec Mr. Wolff, et leur bienveillance alla même jusqu'à l'aider de leur bourse lorsque ses ressources furent épuisées.

(Nous en avons dit assez maintenant pour faire comprendre que le rabbinisme, attaqué tout à la fois par les Juifs éclairés et par les gouvernemens chrétiens, pourra bien résister encore long-temps, car il a de profondes racines, mais que plus tôt ou plus tard sa chute est certaine. Les Juifs eux-mêmes sont conduits à croire par les prophéties, qu'une nouvelle et importante dispensation de la Providence en leur faveur est au moment de se manifester. Mais alors se présente cette grave question, quelle sera la forme de culte qui remplacera le rabbinisme? Comme les raisonnemens théologiques par lesquels l'auteur y répond ne sont pas de notre ressort, nous terminerons ici notre extrait.)

ÉCONOMIE POLITIQUE.

FAITS, CALCULS ET OBSERVATIONS SUR LA DÉPENSE D'UNE DES GRANDES ADMINISTRATIONS DE L'ÉTAT A TOUTES LES ÉPOQUES, DEPUIS LE RÈGNE DE LOUIS XIV, ET INCLUSIVEMENT JUSQU'EN 1825, suivi d'un Appendice sur la progression des dépenses dans la succession des temps, et de tableaux du prix des principaux objets de consommation à la fin du dix-septième siècle ; par le comte d'HAUTERIVE, membre de l'Institut. *Paris*, Le Filleul, libraire, rue de Castiglione, N.° 7, 1828. Un vol. in-8.° (160 pages).

(*Extrait*).

Le but de l'estimable auteur, dans l'intéressant travail qu'il vient de publier, avoit été d'abord uniquement de réfuter quelques inductions fausses et quelques conséquences peu fondées, auxquelles avoit donné lieu une comparaison historique et critique entre les dépenses des temps antérieurs et celles du temps présent. Cette comparaison, amenée par la discussion annuelle du budjet à la Chambre des pairs, ne pouvoit être discutée d'une manière approfondie, qu'à l'aide de renseignemens difficiles à réunir, et de cal-

culs basés sur des données de fait, exactes, nombreuses et variées. Mr. le comte d'Hauterive s'est attaché en conséquence a faire une histoire aussi complète que possible des dépenses comparées, sans sortir toutefois des termes mêmes de la comparaison : c'étoit là en effet le meilleur moyen d'éclairer le sujet, et de ramener la question à son véritable point de vue.

Les recherches nécessaires pour ce travail, ont conduit l'auteur à l'examen d'un problème plus général, et d'une des questions les plus intéressantes de l'économie politique ; savoir, la progression des dépenses dans la succession des temps ; et l'attrait de cette étude l'a encouragé à chercher la solution de ce problème dans la période de temps qui a fait l'objet de la comparaison controversée. De là, la seconde partie de l'ouvrage, qui est accompagnée des tableaux du prix des principaux objets de consommation du dix-septième siècle. Ce sont ces tableaux même qui ont servi de base aux calculs de l'auteur. Cet appendice du livre de Mr. d'Hauterive, par la généralité du sujet qu'il embrasse, nous a paru de nature à intéresser plus particulièrement nos lecteurs. L'auteur débute par énoncer ainsi le problème à résoudre.

«Quelle est la mesure de la progression des dépenses en prenant pour les deux extrêmes de la comparaison le règne de Louis XIV et le temps présent? et quelle est l'influence que cette progression a dû avoir sur l'existence sociale des diverses classes de la société? telles sont les deux questions qui sont à discuter.»

«La solution désirée seroit une tâche bien difficile

et probablement impossible à remplir, si elle compre-noit la durée entière de ce long et mémorable règne, et qu'on eût à exprimer nominativement la généralité de toutes les dépenses : car ici on ne peut procéder que par des exemples, et les solutions partielles ne pouvant s'appliquer que dans une mesure bornée et seulement à la nature des dépenses prises dans les exemples comparés, il faudroit donc, pour arriver à un résultat général, soumettre à une liquidation uniforme toutes les dépenses du règne, sans exception de mesure et de date : et dans un système de comptabilité aussi imparfait que celui qui a existé en France avant le milieu du dernier siècle, un tel travail seroit d'une exécution impossible ; autant vaudroit entreprendre de débrouiller le chaos. Il faut sur ce point borner ses vues à des résultats approximatifs, et chercher des généralités, même incomplètes, par la voie des inductions, et en se contentant pour les unes et pour les autres de tout ce qui peut leur donner le plus haut caractère de vraisemblance, et les présenter sous le jour le plus plausible. On se fatigueroit vainement à multiplier les exemples : puisqu'on ne peut pas les rassembler tous, il faut donc choisir ceux qui renferment un plus grand nombre et une plus grande diversité de dépenses. Il y en a d'ailleurs de fort diverses dans leur objet, et qui se rapprochent souvent par de grands rapports d'analogie. Souvent ces rapports sont tels, que l'application du résultat de la comparaison de l'une de ces dépenses peut devenir commune à toutes les autres, et c'est sur des données de ce genre que je vais procéder. »

« Je prendrai des exemples qui renferment tant et de si diverses dépenses, que j'espère pouvoir déduire, sans témérité, de leur rapprochement avec des exemples analogues pris dans l'état présent, des résultats qui ne seront pas fort éloignés d'avoir en même temps le caractère d'exactitude, ou du moins d'extrême vraisemblance et de généralité, que je recherche. »

« Ces exemples sont ceux des grands monumens qui ont jeté un si grand lustre sur le règne de Louis XIV, et qui signaleront dans la postérité la plus reculée la munificence de ce prince. Tous les arts mécaniques, tous les arts libéraux, tous les moyens que l'industrie, que l'esprit d'association, que le crédit peuvent réunir, pour conduire à leur terme d'immenses et dispendieuses entreprises, furent mis en œuvre avec une suite, une persévérance et un ordre admirables ; et on connoît dans le plus grand détail le temps qui fut employé, la progression et la somme des travaux ainsi que la progression et la somme finale des dépenses. »

« Tout ce qui se rapporte au prix des matériaux de tout genre, depuis le sable dont se forme le ciment jusqu'au marbre extrait des riches mines d'Italie, jusqu'à l'or qui entre dans la formation des ornemens des palais et des vases sacrés des temples, jusqu'aux pierres précieuses qui servent à la décoration des insignes de la royauté; tout ce qui se rapporte au prix de travaux, depuis le simple labeur du manœuvre qui transporte la charge de mortier du lieu où il se pétrit à celui où il sert à l'assemblage des pierres, jusqu'au travail, fruit de longues et pénibles habitudes, qui forme de riches

tissus ou qui produit des ouvrages de marqueterie, des décors, etc., d'un fini précieux, doit se trouver comme élémens de calcul dans l'évaluation générale des dépenses. »

«Et en même temps, dans cette évaluation, on peut, par une combinaison soigneusement faite de la méthode analytique et de la méthode synthétique, espérer de trouver des moyens plausibles de faire, sous le rapport économique, l'appréciation du gain journalier et du gain annuel, c'est-à-dire, de la recette et de la dépense de toutes les classes des agens du travail qui ont coopéré à la formation de ces monumens, depuis celles des simples ouvriers jusqu'à celles des entrepreneurs des travaux de serrurerie, de charpente, de menuiserie et d'orfévrerie, jusqu'à celles des grands artistes dont les ouvrages ont servi à la décoration intérieure et à l'embellissement des dehors et de l'intérieur des monumens, jusqu'à celles enfin des capitalistes qui ont fait, en temps opportun, les avances et les distributions journalières de l'argent destiné au paiement de tous les travaux et à l'acquit de tous les salaires. »

«La formation de ces monumens a fait vivre la nombreuse population des classes qui ne cherchent et ne trouvent que leur subsistance dans l'emploi de leur temps; et dans les classes plus élevées de l'industrie, elle a enrichi les hommes qui cherchent et trouvent les moyens de fonder une grande fortune sur un heureux usage de leurs talens; et comme, dans le siècle où ces monumens furent formés, parmi les hommes de

cette dernière classe, il y en eut qui, par leur caractère et par leurs mœurs, réussirent à franchir les distances que le rang, la naissance et même le pouvoir, avoient mis entr'eux et la classe la plus éminente de la société, et que l'on vit, par exemple, un peintre tel que Mignard, et un capitaliste tel que Samuel Bernard, s'allier aux premières familles de l'état et rivaliser de dépenses avec les plus opulentes de la cour, je crois qu'on peut dire sans paradoxe que dans toutes les colonnes de chiffres des états de dépenses de la construction d'un grand monument on doit trouver les élémens d'un calcul qui, en s'appliquant à l'appréciation des dépenses de chaque famille, pourra servir à former l'échelle graduée de toutes les existences sociales du temps, considérées sous le rapport des dépenses qui subvenoient alors à leur entretien.»

«De là, en se reportant au second terme de la comparaison, on peut rechercher quelle seroit la dépense que coûteroit un tel monument, s'il n'avoit pas été construit et que l'on fît aujourd'hui l'entreprise de le construire; ou, en d'autres termes, quelle est maintenant la valeur de ce monument, en appréciant cette valeur par le prix que coûteroient, au temps présent, les matériaux à employer, les salaires des ouvriers à payer, les chefs-d'œuvre de tous les arts mécaniques et libéraux à acheter, et le bénéfice des entrepreneurs de toutes les sortes d'ouvrages dont l'ensemble devroit concourir à l'exécution de l'entreprise; ou encore, que vaut tel monument contemporain qui vient d'être terminé, et quel est le rapport de sa valeur comparative

avec celle d'un monument analogue construit sous le règne de Louis XIV. N'est-il pas évident que ces différences nous mettroient sur la voie de connoître celle des salaires, des bénéfices, du revenu, et enfin de l'existence sociale des classes d'ouvriers, d'artisans, des grands artistes et des capitalistes opulens qui, aux deux époques, ont concouru ou concourent à l'érection de ces monumens, et qu'ainsi, nous serions, par des moyens simples et faciles, parvenus à trouver la solution du problème d'économie politique que je me suis proposé de résoudre. »

« J'avoue que les connoissances pratiques me manquent pour bien apprécier tous les élémens de cette dernière partie de la discussion. Je ne suis ni entrepreneur ni architecte, et je ne puis guère fonder sur ce point mes opinions que sur des évaluations hasardées; mais on retranchera ce qu'on voudra des résultats, et je suis assuré qu'à quelque point qu'on les réduise, il restera toujours entre les deux termes de la comparaison une distance telle, qu'elle suffira, je l'espère, pour donner au noble auteur du rapport à la Chambre des pairs un juste et sincère regret d'avoir mis en avant; d'une manière aussi positive, une évaluation qui ne peut être fondée sur aucun document authentique, et surtout d'en avoir tiré les motifs de la censure hasardée qu'il s'est cru autorisé à en déduire. »

« Telle est la diversité des impressions que fait sur des esprits d'une trempe différente la vue du meme objet. En passant devant un édifice imposant, et, par exemple, devant l'hôtel des Invalides, tel homme ne jugera pas

devoir s'arrêter un instant pour le considérer, tel autre sera frappé de l'aspect qu'il présente; à la première vue, il rendra hommage au talent de l'architecte qui en a conçu le plan et à la munificence du gouvernement qui l'a fait exécuter. Un autre observateur s'arrêtera sur cette dernière idée; il voudra connoître l'ensemble de l'édifice, et, à mesure qu'il en observera les détails, sa destination, l'objet moral, politique, le grand but d'édilité que l'auguste fondateur a eu en vue, frapperont de plus en plus son esprit; son imagination s'exaltera aux idées d'honneur, de dévouement, de gloire, de nobles sacrifices faits à la patrie, de nobles récompenses accordées au courage de ceux qui ont succombé, de ceux qui ont survécu. Ce magnifique édifice sera bien plus à ses yeux qu'un simple ouvrage de l'art et de la réunion de tous les arts: il aura vu l'immortel trophée des mémorables victoires d'un glorieux règne, et à ses yeux cet admirable monument déposera à jamais du caractère d'un grand souverain et de celui d'un grand peuple.»

«En rentrant chez lui, de nouvelles idées auront fait de nouvelles impressions sur son esprit. Ce monument n'est pas le seul qui signale et constate les idées et les impressions dominantes de ce temps. La France entière en est couverte; dans toutes les villes principales, des places, des édifices, des temples, des hôpitaux, attestent que le souverain qui a fait construire Versailles, St.-Germain, le Louvre, l'Observatoire, la porte St.-Denis, etc., porta sa sollicitude et ses vues de magnificence sur l'étendue entière de ses états. Des routes

routes nouvelles tracées sur des dimensions d'une grandeur jusqu'alors inconnue, des canaux devant servir à mettre en communication les provinces les plus éloignées, des places fortes destinées à former une enceinte défensive autour de son royaume, furent le fruit de ses nobles vues. Comment se fait-il qu'aucun monument semblable ne date d'une époque antérieure à ce règne, et comment, dans la période de cent dix ans qui a suivi l'érection de tous ces monumens jusqu'au commencement du siècle où nous vivons, ne voyons-nous s'élever qu'à de grandes distances de temps quelques monumens dont aucun n'égale en grandeur, en beauté et en richesse, ceux de ce grand et somptueux règne ? »

« Le caractère d'un prince ne suffit pas ici pour rendre raison de ces différences, quelque honorables qu'elles soient pour sa renommée. De grandes, d'énormes dépenses, furent faites pour exécuter de telles entreprises : de quelles sources parvint-on à se procurer les moyens d'y subvenir ? »

« Avant Louis XIV, il n'y avoit point en France de règle fixe et générale d'administration. Des hommes d'état tels que Louis XI, d'Amboise, Lhospital, Henri IV, avoient établi quelques principes ; leurs successeurs ne surent ou ne purent pas suivre la route qu'ils avoient tracée. Le génie de Richelieu eut tant d'obstacles à vaincre et tant de périls à prévenir, que sa vie fut toute entière occupée à se préserver et à sauver la monarchie des factions du dedans et des ennemis du dehors. Le cardinal Mazarin n'avoit d'autres idées de gouvernement que celles qui se rapportent aux manœuvres, aux

subtilités, aux intrigues de la politique intérieure. A sa mort le pouvoir royal, dont il disposoit sans contrôle, ne trouvoit plus d'obstacles nulle part ; l'esprit de faction étoit dompté sans retour, et le traité de Westphalie avoit déterminé le haut rang que la France devoit occuper pour toujours dans la hiérarchie des puissances : voilà les titres de gloire de Mazarin. Mais il laissa l'état obéré, sans revenus, sans finances, sans administration; des emprunts contractés à 20, 30, 40 pour cent, avoient fait des impositions établies la proie des traitans; les recettes de plusieurs années leur appartenoient par anticipation. »

« Mais l'époque de la mort de ce ministre fut celle de l'éveil du jeune roi. Il étoit né avec un esprit d'ordre et de prévoyance, qui lui fit apercevoir, comme par instinct, la cause du mal et le principe du remède. En prenant les rênes du gouvernement, Louis XIV se fit *administrateur*, et cette qualification, que l'ignorance cherche aujourd'hui à déprimer, fut alors la première cause de sa puissance et sera toujours le premier titre de sa gloire. Il appela auprès de lui les hommes les plus capables d'établir dans toutes les branches de l'administration des règles appropriées à leur objet, aux besoins du temps, aux circonstances; de grands règlemens d'administration publique furent conçus, mûris, sanctionnés, exécutés. La propriété, toutes les propriétés, toutes les industries, répondirent à cet appel ; partout des agences administratives régulièrement, libéralement organisées, vinrent s'interposer entre le pouvoir et les intérêts privés ; dans toutes les parties

du royaume ces agences, par l'établissement et le maintien de l'ordre public, par une justice impartialement rendue à tous, par la conciliation de tous les droits et de tous les intérêts, et enfin par une protection généreuse, impartiale et éclairée, mirent le gouvernement du roi en mesure et en droit de recueillir le prix des rétributions que des règles de perception justes et modérées l'autorisoient à recevoir au profit de l'état, de toutes les branches de l'industrie; et le résultat de cette grande régénération fut que la France, qu'on avoit vue, pendant toute la durée du gouvernement de Mazarin, gémir sous le poids d'un système d'exaction qui ne faisoit qu'aggraver de plus en plus la détresse de l'état et la misère des peuples, devint en peu d'années la plus opulente nation de la chrétienté, et que ce même monarque qui, avant l'époque de son règne effectif, n'avoit pas de quoi fournir à sa dépense personnelle, et se voyoit souvent obligé d'aller dîner chez son ministre, faute de pouvoir subvenir à l'entretien de sa maison, devint enfin, par l'heureux emploi qu'il sut faire de son autorité ainsi que de son caractère, le plus puissant, le plus riche et le plus magnifique souverain de son temps. »

« C'est ainsi que s'explique l'érection des magnifiques monumens de ce règne. »

« Si les règnes antérieurs ne l'ont pas précédé en ce point, c'est que les lumières manquèrent aux princes pour se faire des idées plus justes de la manière d'administrer les affaires d'un grand état, ou que l'imperfection de l'état social ne leur donna pas les moyens

de réaliser les vues que leur sagesse auroit pu leur faire concevoir. Les guerres malheureuses qui ont terminé ce règne, les troubles de la régence, les désordres de mœurs qui ont suivi cette désastreuse époque, l'influence de cette fatale immoralité sur les opinions de toutes les classes, l'altération des principes monarchiques, l'autorité royale d'abord travestie en pouvoir ministériel, ensuite mal servie par l'assistance impuissante et trop méconnue des conseils, et enfin presque habituellement entravée par les résistances parlementaires, rendent suffisamment raison et de la décadence du goût, et de l'insuffisance des moyens, et de la pauvreté du trésor, et des souffrances du peuple. Et c'est ainsi que s'explique la différence qu'on remarque du grand nombre et du grand caractère des monumens du règne de Louis XIV à la rareté et à l'infériorité des monumens des règnes qui le précédèrent et de ceux qui l'ont suivi. »

« Mais je me suis fort éloigné du premier objet que j'avois en vue en commençant ce travail. Je n'en ai aucun regret, car je me trouve satisfait toutes les fois que l'occasion se présente à moi de rendre un hommage de respect et de gratitude à la mémoire du grand roi. Mais je reviens à mon sujet, et je vais chercher si je peux apprécier, au moins approximativement, la dépense comparative des monumens du règne de Louis XIV et de ceux du temps présent, et trouver dans cette appréciation le moyen de connoître la différence des mêmes existences sociales aux deux époques, sous le rapport de la dépense. »

« Les Invalides sont un des plus nobles monumens de ce règne. Si on le considère sous le rapport de son objet, je crois qu'on doit convenir que son fondateur, à qui les règnes précédens et ceux des princes ses contemporains n'avoient offert aucun exemple à imiter, peut bien sur ce point revendiquer sur les siècles suivans l'honneur d'avoir le premier conçu et exécuté le plan du plus utile, du plus libéral établissement philantropique qui ait jamais existé. Sous le rapport de l'exécution, l'édifice est compté parmi les plus somptueux et les plus riches de tous ceux qui contribuèrent à l'embellissement de la capitale du royaume. Les règlemens d'administration, qui furent tracés ou inspirés par le roi lui-même, et qui depuis n'ont éprouvé que peu de changemens, sont un modèle d'ordre, de régularité, de prévoyance et de bonté. On les trouve dans la magnifique collection du cabinet du roi, vol. 12. »

« C'est sous le rapport de la dépense que j'ai à le considérer. Cet édifice, ou plutôt cette masse d'immenses constructions, se compose de cinq groupes de bâtimens indépendans, de ses deux églises, et chacun de ces groupes considéré isolément, surpasse en volume et en dimension de tous genres celle de tout autre monument pris parmi ceux qui se font le plus remarquer dans la capitale, à la seule exception du palais qui sert aujourd'hui d'habitation à nos rois. »

« La superficie de la base est de 12,840 toises sur une longueur de 120 toises, et une largeur de 107 toises; hors les espaces vides de quatre cours, d'un promenoir et du jardin, les uns et les autres de très-peu d'é-

tendue, toute cette surface est surchargée de constructions colossales. L'élévation la plus générale est de près de 15 toises; celle du portail du temple est de 30, et celle du dôme de 50 toises. »

« Les plus solides, les plus durables matériaux, ont été employés à former toutes ces constructions. La partie extérieure est décorée des plus beaux, des plus précieux ouvrages de sculpture et d'architecture. La peinture a réuni ses chefs-d'œuvre à ces deux arts pour compléter la décoration de toutes les parties intérieures du monument. L'autel et le pavé du temple sont composés des marbres les plus rares, et les trois arts se sont accordés pour relever le prix de la matière par l'éclat des couleurs, le bon goût des rapprochemens, le choix et la richesse des formes. »

« Ce monument a été l'ouvrage de treize ans, dont la suite se trouve comprise entre les années 1670 et 1683. Il paroîtroit, d'après un document original contemporain, et qui porte tous les caractères de l'authenticité, que la dépense qui s'est faite successivement et régulièrement par annuités inégales, auroit été effectuée dans une autre série d'années, c'est-à-dire entre les années 1679 et 1691. Leur diversité fournira plus tard matière à de curieuses inductions. Quant à la somme totale de cette dépense, elle ne fut que de 1,710,332 liv. La moyenne du marc d'argent, dans le cours de ces quatorze années, a été de 30. Cette somme équivaut à celle de 3,078,597 liv. 60 centimes, valeur d'aujourd'hui. »

« J'ai montré ce résultat et cette évaluation à des hommes de l'art : ils ont été confondus de surprise.

Je leur ai fait voir le détail de toutes les parties du monument, tel qu'il est exposé graphiquement et historiquement dans le douzième volume de la belle collection du cabinet du roi, et je leur ai dit : Si cette masse de bâtimens n'existoit encore qu'en projet, et que vous eussiez à en établir la dépense, à quelle somme présumez-vous qu'elle pourroit s'élever? Le devis, m'ont-ils répondu, seroit un immense travail, et la précision y seroit impossible. Mais, ai-je ajouté, en considérant la progression des prix pendant le cours d'une période de cent cinquante ans, n'est-il pas vraisemblable que la somme totale de la dépense seroit aujourd'hui quatre fois, cinq, six fois plus considérable? Aucun d'eux ne s'est récrié sur le terme de cette augmentation. La somme de 21,550,183 fr. 20 c. seroit septuple de celle que l'érection de ce monument a coûté. Cette augmentation, je le demande à tout lecteur capable de faire une réponse, est-elle exagérée? »

« Rapprochons de la dépense de ce monument celle des constructions monumentales de notre temps. Quelle est, ai-je demandé à mes précédens interlocuteurs, et quelle sera celle de cet édifice qui est destiné à réunir au département des finances toutes les administrations dépendant de ce ministère? Cette construction, m'ont-ils répondu, a coûté jusqu'à ce moment la somme de 5,528,000 fr. Le devis de ce qui reste à faire pour le terminer se monte, d'après les calculs de la prévoyance les plus vraisemblables que l'art puisse fournir, à la somme de 4,000,000. La somme totale sera au moins de 9,528,000 fr. On peut l'élever, sans crainte de surcharge, à 10 millions. »

« Ajoutons à cette dépense celle de ce monument, un des plus beaux, et même, sous le rapport de l'art, le plus beau de tous ceux qui ont été construits non-seulement en France, mais dans l'Europe entière, depuis plus d'un demi-siècle, parce qu'il n'y a d'exagération ni dans la masse de l'ensemble, ni dans la riche variété des détails, et parce qu'il a été conçu sur un plan où l'on a su allier les proportions les plus grandes aux formes les plus simples; je veux dire la Bourse de commerce. Ce choix heureux a de plus assuré aux fondateurs, pour le terme de sa finale exécution, de fort utiles résultats ; c'est que, la construction ayant été moins compliquée, ses progrès et son achèvement en sont devenus en même temps et moins dispendieux et plus faciles. Ils n'auront pas à subir les inconvéniens et le dommage de cette surcharge de travail et de dépense que les inutiles et minutieux détails de la diversité des ordres et la multiplicité des ornemens ont nécessitée dans la construction de l'hôtel des Invalides. La somme de cette dépense a été, jusqu'à ce moment, de 8,600,000 francs; et il m'a été assuré par des architectes coopérateurs de ce magnifique ouvrage que la somme totale et finale sera de 11,000,000 de francs. Je remarque qu'il y a plus de vingt-cinq ans que la première pierre en a été posée. Il y a bientôt vingt-cinq ans que celui qui est destiné à devenir l'hôtel du ministère des finances est commencé, et on ne prévoit point l'époque où la construction arrivera à son dernier terme. Je crois peu hasarder en assurant que sous le règne de Louis XIV on auroit employé moins de temps à le terminer. »

« Réunissons maintenant la somme de ces deux dépenses ; elle est de 21,000,000 de francs et se rapproche fort de celle que j'ai posée plus haut comme étant sept fois plus considérable que la dépense effective de la construction de l'hôtel des Invalides. Je le demande, qui osera dire que, si l'on avoit aujourd'hui à construire sur le plan de Bruant et de Mansard le monument dont ils ont enrichi la capitale, et s'il falloit employer à son embellissement le travail de nos architectes, de nos sculpteurs, de nos peintres, que je reconnois sans peine égaux au moins en talens aux grands artistes du dix-septième siècle, et si les matériaux en étoient aussi bien choisis, et si la main d'œuvre pour obtenir la même solidité, le même soin et le même fini, pour exécuter les mêmes ouvrages, n'y étoit pas plus épargnée, qui oseroit dire que cette immense entreprise ne coûteroit pas autant que celle qui a doté Paris des deux constructions dont je viens d'établir la dépense ? »

« Je ne veux plus ajouter qu'un seul objet de comparaison. J'ai donné les élémens de l'étendue de la base de construction des Invalides : les dimensions, calculées sur une longueur de 120 et une largeur de 107 toises, donnent une somme de 12,840 toises. La superficie servant de base à l'hôtel du ministère des finances et celle de la Bourse réunies ne forment que les deux tiers de cette étendue. »

« J'ai parlé plus haut du paiement successif des annuités dont la somme a formé la dépense totale de la construction de l'hôtel des Invalides. Voici quelle a été la série de ces paiemens :

1679. —	56,000 liv.		
1680. —	80,667	11 s.	6 d.
1681. —	72,000		
1682. —	87,000		
1683. —	81,647	17	3
1684. —	103,332		
1685. —	147,573	5	9
1686. —	176,505	15	
1687. —	169,460	9	7
1688. —	186,282	19	
1689. —	172,706	4	9
1690. —	143,472	10	10
1691. —	233,724		

« La somme totale, telle qu'elle a été plus haut indiquée, donne 3,088,597 f. 60 cent., valeur d'aujourd'hui. »

« J'ai dit que ces annuités pouvoient donner lieu à de curieuses inductions; en voici le sujet et le but: le fond sur lequel ces annuités étoient prises étoit celui-là même qui servoit à acquitter la totalité de la dépense du service ordinaire et du service extraordinaire de la guerre; elles en étoient une aliquote déterminée: ensorte que d'une part cette aliquote nous fait connoître ce que coûtoit dans ce temps à l'état l'entretien de ses armées, et de l'autre la différence des annuités acquises à l'établissement de l'hôtel des Invalides nous montre celle des dépenses du ministère de la guerre en temps de paix et en temps de guerre. Indépendamment de toute idée de comparaison, ces données aujourd'hui ne peuvent pas être sans intérêt. »

« A cette époque commençoit la plus brillante période du règne. La paix de Ryswick venoit de faire éclater la générosité de Louis XIV, qui avoit triomphé de l'Europe entière, et rendoit à ses ennemis vaincus la plus grande partie de ses conquêtes; en même temps les deux plus grands capitaines du temps venoient de terminer leur carrière; l'un, le grand Condé, par sa dernière victoire, et l'autre, par une mort encore plus glorieuse que le triomphe qu'il venoit d'obtenir. Il est à croire que ce fut cet événement, objet de deuil pour l'armée, pour la France et pour son roi, qui fit concevoir le plan du monument que le monarque résolut d'élever à la bravoure de cette classe d'hommes dont nul prince ne sut mieux que lui apprécier et honorer les services. Dès l'année même qui suivit la paix, il ordonna l'exécution du plan qui lui avoit été proposé, et pour qu'aucun événement n'en vînt ni arrêter ni ralentir les progrès, il affecta pour la dépense des constructions une retenue de deux deniers pour livre sur les caisses de l'ordinaire et de l'extraordinaire des guerres (1). »

« Par là non-seulement le surcroît de dépenses que l'éventualité d'une guerre future pouvoit faire prévoir

(1) J'ai trouvé, depuis, des raisons de croire qu'il y a incertitude sur la véritable mesure de l'aliquote de cette retenue. Il est probable qu'elle a varié de 2 à 4, et j'admettrai volontiers que la moyenne a été de 3. Je ne change cependant rien aux raisonnemens et aux calculs dans lesquels je fais entrer cette aliquote de 2. Il suffira de porter le changement sur les résultats, qui devront partout être augmentés dans le rapport de 2 à 3, ou même à 4. Cette incertitude au reste n'al-

ne devoit jamais devenir une cause de ralentissement dans le progrès des constructions, mais ce progrès devoit s'accélérer en proportion de l'augmentation de la dépense des deux caisses; et c'est ainsi que, dans la suite des annuités qui viennent d'être indiquées, il y a trois périodes sur lesquelles je crois devoir exposer quelques observations.»

«La première période comprend cinq ans de pleine paix. La dépense annuelle de la construction du monument donne, pour la moyenne des cinq années, une dépense annuelle de 75,472 liv. 19 s. 4 d., qui, évaluée sur la différence du taux de 35 à celui de 54 fr. le marc, donne une somme annuelle de 135,183 fr. 35 c. valeur d'aujourd'hui.»

«L'induction que je veux tirer de cette donnée de fait, c'est que, cette somme étant la 120e du fonds annuel des caissses d'où elle avoit été prise, il en résulte que dans les années 1679, 1680, 1681, 1682 et 1683, la moyenne dépense annuelle du ministère de la guerre a été de 9,055,556 l. 8 s., ou de 16,300,000 f. 50 c. valeur d'aujourd'hui.»

«A dater de 1684, la dépense de l'entretien de l'armée et l'aliquote destinée à celle de la construction des Invalides eurent une cause d'augmentation qu'il est né-

---

tère en rien les résultats des calculs précédemment faits. Le doute, s'il peut exister, ne porte pas sur les sommes annuelles employées en dépense, mais seulement sur la qualité numérique de leur aliquote, relativement au budjet annuel du ministère de la guerre d'où elles provenoient. Les sommes dépensées annuellement restent toujours telles qu'elles ont été précédemment indiquées.

cessaire de faire connoître. Louis XIV avoit été généreux dans les stipulations de la paix qu'il avoit souscrite; il le fut moins après la pacification générale des puissances. Sur de simples édits d'une chambre de réunion qu'il avoit établie dans ses cours souveraines de Besançon, de Metz et d'Alsace, pour juger de la nature des cessions qui lui revenoient en vertu des traités de Westphalie et des Pyrénées, il prit possession à main armée d'un grand nombre de villes parmi lesquelles on compte Strasbourg, et de territoires considérables qui lui rendirent au-delà de ce que la facilité qu'il avoit mise dans les négociations de la paix de Nimègue lui avoit fait perdre. De tels procédés et de telles formes étoient bien faits pour alarmer l'Europe ; des alliances offensives se formèrent, et une trève conclue en 1684 ne fit que modérer l'activité des mesures d'une hostilité unanime qui avoient été concertées contre la France. Louis XIV ne put se dissimuler les dangers de la position où le succès de ses entreprises, l'irritation et la défiance qu'elles avoient excitées, le plaçoient. Il fit des préparatifs de défense qui augmentèrent considérablement la dépense de l'entretien de son armée.»

«Cette dépense fut, pour le ministère de la guerre, dans les années 1684, 1685, 1686, 1687, une moyenne annuelle de 17,906,146 liv. 10 s., ou 32,231,610 fr. 50 c. valeur actuelle, et elle donna pour la dépense de l'hôtel des Invalides à ce période de sa construction une moyenne annuelle de 149,217 liv. 17 s. 7 d., ou 268,592 fr. 17 c. valeur actuelle.»

«Restent quatre années de guerre. La moyenne de

la dépense de l'entretien de l'armée dans les années 1688, 1689, 1690 et 1691, fut de 22,074,375 liv. 15 s., ou 31,791,876 fr. 10 c. valeur actuelle, qui contribuèrent, pour l'achèvement de la construction du monument, de la moyenne annuelle de 184,036 liv. 9 s. 3 d., ou de 331,265 fr. 63 c. »

« Ainsi la moyenne de la dépense des armées de Louis XIV, à l'époque la plus glorieuse de son règne, a été de trente-huit à quarante millions de francs, valeur actuelle, et la moyenne de cette dépense pour le temps de paix n'a été que de trente-un à trente-deux millions. Je n'ai cherché ces données que dans un but de simple curiosité historique, ne voulant ni ne pouvant en faire la comparaison avec les dépenses du temps présent, par la difficulté de bien connoître les nombres dans le personnel de l'armée à cette époque, et par l'impossibilité où mon ignorance de l'administration des affaires militaires me met d'apprécier les différences qui doivent résulter, sous le rapport de la dépense, des changemens que l'art de la guerre a progressivement subis dans l'intervalle des deux époques. »

« J'observerai toutefois que, bien que sous ce dernier rapport les moyens mis en œuvre, il y a un siècle et demi, pour l'attaque et pour la défense, ne puissent, ni pour leur diversité, ni pour leur étendue, être comparés à ceux dont les progrès de l'art nécessitent aujourd'hui l'usage, et dont un système fiscal plus perfectionné met les gouvernemens en mesure de faire le dispendieux emploi, nous savons cependant que dans ce temps la France déploya un appareil de forces jus-

qu'alors inconnu ; qu'elle entretint des armées en Flandre, en Hollande, sur le Rhin, en Italie et en Espagne ; que le dauphin en commandoit une en Allemagne de quatre-vingt mille hommes ; que des convois défendus par de grandes escadres que dirigeoient les Tourville, les Duquesne, les Dugay-Trouin, les Jean-Bart, les Nemours, les Martel, portoient des corps de troupes considérables en Sicile, en Irlande, en Ecosse ; que Vauban avoit la direction de tout ce qui se rapportoit aux constructions, à l'attaque, à la défense des places ; que le roi avoit un grand attrait pour la guerre des sièges, où il ne se reconnoissoit inférieur à aucun des grands capitaines de son temps ; et enfin que Louvois administroit la guerre, et que les principes de Colbert, qui ne mourut que vers le milieu de cette période de grands et glorieux efforts, devoient mettre pour quelques années encore l'administration des finances en mesure de subvenir à la dépense de toutes ces entreprises. Je ne veux établir aucun parallèle ; aucun degré de précision n'y seroit possible. Je poserai seulement deux questions : si la France se trouvoit aujourd'hui dans la position où les circonstances l'avoient placée en 1688, quelle guerre feroit-elle avec une dépense de quarante millions par an ? Et si elle résistoit à l'aggression de toutes les puissances de l'Europe avec les mêmes forces qu'elle opposa alors à des armées que commandoient le duc de Savoie, le prince de Valdeeck, le prince Eugène et le prince d'Orange, combien de fois devroit-elle payer quarante millions pour acquitter les dépenses d'une campagne ? »

« Le caractère et le génie du roi, de Catinat, de Luxembourg, de Boufflers, des deux Vendôme, de Berwich, de Philippe d'Orléans, de Vauban, furent persévéramment dirigés vers ce but. Cinq ou six armées furent à peu près constamment en activité pendant la durée d'une période de neuf ans; une marine de 90 vaisseaux de guerre seconda les efforts des armées de terre. Toutefois le principe de l'usurpation triompha, et tout cet appareil ne servit qu'à conserver à la France la gloire et la supériorité militaire qu'elle avait acquises dans la précédente guerre. »

« Moins de moyens ont été mis en œuvre dans la dernière guerre que nous avons entreprise; le principe monarchique a triomphé, et ce triomphe, avec des forces si disproportionnées, fera ressortir avec un grand éclat aux yeux de la postérité le caractère et la bravoure de la peu nombreuse armée qui a été chargée de la défense de cette noble cause, et du prince auguste qui l'a commandée. Mais sous le rapport de la dépense il y a dans la comparaison de la mesure et dans celle de la durée des différences qu'on ne voudra peut-être pas uniquement imputer à celle des temps. La dépense totale de de la guerre qui a fini à la paix de Riswick, en multipliant la moyenne par 9, ayant été de 286 millions, n'est que d'un quart supérieure à celle qui s'est faite de nos jours pour l'entretien d'une seule armée de moins de 100,000 hommes et pendant le cours d'une seule campagne. »

« Je ne prétends pas attribuer au temps seul toute cette différence; mais quelle que soit la part qu'on doive

doive en rejeter, soit sur les circonstances, soit sur d'autres causes inconnues ou mal connues, je crois qu'après qu'on l'aura réduite à ses véritables termes, la différence qui restera à la charge du temps convaincra tout homme éclairé que la progression des dépenses dans l'intervalle des deux époques suffit pour rendre raison d'une augmentation qui pourroit s'élever jusqu'à la proportion de 1 à 6 ou même à 7. »

« Toutefois, je dois dire que cette proportion ne peut pas et ne doit pas être d'une application générale à toutes les dépenses. Cette question présente des difficultés que je n'avois pas d'abord pressenties. J'ai rassemblé un grand nombre d'objets de comparaison dans la période de deux siècles; j'ai recueilli une foule de dépenses sur tous les genres de produits qui peuvent servir aux jouissances de toutes les classes de consommateurs; j'ai sous les yeux la dépense jour par jour de la maison du roi pour l'année 1694 : le prix de tous les objets d'approvisionnemens, leur préparation, leur emploi, leur répartition, s'y trouvent marqués dans les plus minutieux détails; d'autres états des mêmes ou de différentes dates m'ont fait connoître le prix d'un très-grand nombre d'objets d'industrie qui servent aux besoins de quelques classes de la société, à l'usage des classes élevées et à la subsistance de toutes (1). J'ai trouvé une grande disparité dans l'augmentation des prix de toute cette diversité de produits de l'art et de l'industrie. Il en est dont la valeur a peu varié; il en est dont la valeur a

(1) Je donnerai quelques extraits de ces états à la fin de ce mémoire.

plus que décuplé ; il en est aussi qui, loin d'avoir suivi dans leur prix le cours de la progression générale, en ont subi une inverse. La raison de ces différences n'est pas difficile à trouver : elle tient à ce développement des facultés sociales qui, dans un état de civilisation consécutivement expansive, suit nécessairement les progrès toujours croissans du perfectionnement de toutes les branches de l'industrie. Mais en même temps que cette cause fait mieux connoître celle des diverses progressions que je viens de signaler ainsi que la raison de leurs disparités, on se voit moins en mesure de faire l'application des résultats de la comparaison de leurs termes extrêmes à la solution des deux questions que j'ai posées en tête de cet appendice, et surtout à celle de la dernière, qui est proprement le principal objet de ce travail. »

« En général, les produits naturels ont progressivement augmenté de prix en même temps que celui d'un très-grand nombre de produits de l'industrie a suivi la marche d'une progression inverse, et toutes ces disparités tiennent à la même cause. C'est que la nature n'intervient jamais seule dans les produits de la première progression, ni l'industrie dans ceux de la seconde, en sorte que plus est grande la participation de l'industrie dans la formation des produits naturels, et moins ils éprouvent d'augmentation dans leur valeur vénale ; et le même effet s'aperçoit d'autant plus en sens inverse dans la progression décroissante de la valeur vénale des produits industriels que la nature entre pour une plus grande part dans l'œuvre combinée de leur formation. »

« Maintenant, à ne considérer que d'une manière superficielle l'influence de ces deux progressions, on se trouve porté à conclure que les existences sociales et les classes dont la consommation porte principalement sur les produits de l'industrie sont celles qui doivent le moins se ressentir de la surcharge de la progression qu'on observe généralement dans la dépense de toutes les classes de consommateurs, et que le poids de cette surcharge doit être plus dispendieusement onéreux aux classes dont l'existence se maintient principalement par la consommation des produits naturels. Il en seroit ainsi en point de fait, si d'autres causes n'étoient intervenues pour combattre dans le système des dépenses le principe de réduction résultant de la diminution du prix des produits industriels. »

« Ces causes sont plus puissantes que nombreuses. D'une part, dans la classe des agens de l'industrie, et de toutes les industries sans exception, plus de travail, un travail mieux dirigé, plus perfectionné, est devenu pour la société tout entière un principe de richesse générale aux avantages duquel il leur a été donné de participer; une plus grande consommation a été à la fois et l'indice et le résultat de leur aisance; et en même temps cette aisance est devenue pour toutes les classes de la propriété créatrice de produits naturels une cause d'augmentation des moyens de consommer et de jouir. Cette augmentation a trouvé partout une disposition et une tendance à étendre le cercle des jouissances propres à chaque classe; partout le goût de ces jouissances s'est proportionné aux moyens de les satisfaire; partout la

progression des dépenses a suivi celle des besoins; et l'augmentation des besoins se proportionnant toujours à celle de la fortune, il a dû en résulter que la surcharge de la progression des dépenses a dû peser principalement sur les classes opulentes, la diminution successivement survenue dans le prix vénal des produits industriels n'étant pour elles qu'un attrait de plus dans la tendance qui les portoit incessamment à dépenser et à jouir. »

«Autre chose, comme on le voit, est la progression des prix, et autre celle des dépenses. Celle-ci est générale ; la première ne l'est pas. Mais à mesure que la progression des dépenses s'est étendue sur toutes les existences sociales, les difficultés qui en sont résultées pour elles de se maintenir toujours au niveau de leurs moyens ont été diverses et inégales. Il faudroit de grandes recherches, et un grand appareil de calculs, d'observations et de faits, pour établir sur cet intéressant objet une théorie précise, exacte et complète. Mais, quelque attrait que puissent avoir pour moi le développement des principes qui se rattachent à cette question incidente et l'application de leurs conséquences, je dois considérer que, prise dans son point de vue général, elle est étrangère au but que je me suis proposé dans ce travail. J'en abandonne donc la discussion, que je renvoie à d'autres temps; mais d'après tout ce qui précède, je pense que je puis me croire autorisé à mettre en avant les propositions suivantes, qui sont comme un résumé de tout ce que j'ai dit et de tout ce que je m'abstiens de dire sur ce sujet.»

« 1.° Les dépenses augmentent moins dans la proportion de l'augmentation des prix des choses vénales que dans celle de l'augmentation des besoins. »

« 2.° Les besoins augmentent dans la proportion des moyens de les satisfaire. »

« 3.° Les moyens de satisfaire de nouveaux besoins augmentent dans la proportion de l'augmentation des fortunes. »

« 4.° L'augmentation des fortunes résulte des progrès que le perfectionnement ou la meilleure direction du travail fait faire à l'industrie. »

« 5.° Le perfectionnement et la meilleure direction du travail, en augmentant la masse des produits de l'industrie, diminuent leur prix; et en faisant descendre leur consommation des classes plus riches et moins nombreuses dans les classes inférieures, qui sont en même temps et moins riches et plus nombreuses, elles y font naître de nouveaux besoins, y trouvent des moyens suffisans pour les satisfaire, et, augmentant ainsi la masse des consommations, en proportionnent la progression à celle des produits. De là une augmentation générale de travail, de produits, de besoins, des jouissances, de consommation, d'aisance et de fortune. Cette série donne le tableau complet des progrès de l'industrie et de la marche de la civilisation dans le cours des deux derniers siècles. »

« 6.° L'augmentation générale des dépenses dans toutes les classes de la société est une conséquence nécessaire de ce développement. Quant à la détermination précise de l'augmentation des dépenses d'une

classe prise isolément, elle ne peut ressortir que de la comparaison qu'on chercheroit à faire de la mesure de ses besoins et des moyens qu'elle a eus de les satisfaire en les observant et les appréciant à deux époques différentes. »

« 7.° Si l'on pouvoit faire cette observation, cette appréciation et cette comparaison sur la mesure des besoins et des moyens d'existence de toutes les classes de la société, on arriveroit de la manière la plus complète et la plus certaine à la solution des deux questions qui ont été posées en tête de cet appendice.»

«8.° A défaut de ces observations et de ces comparaisons à peu près impossibles à faire, il faut chercher s'il n'y auroit pas quelques moyens de parvenir approximativement au même but. Il y a des dépenses simples; il y en a de composées : les premières sont celles qui soldent le prix d'un produit résultant d'une seule espèce de travail ; les secondes sont celles qui, en soldant le travail du vendeur, acquittent en même temps la série de tous les travaux antérieurs qui se sont succédés dans ce produit acheté pour lui faire acquérir le prix définitif de la vente qui précède sa consommation ou son dernier emploi. »

«9.° Il y a telle dépense qui sert à l'acquit de tant de travaux, de travaux si variés, de travaux auxquels tant de classes industrielles ont coopéré, de travaux dont l'acquit a servi à l'entretien, ou à l'accroissement, ou à la formation de tant de divers degrés de fortune, depuis le degré le plus inférieur jusqu'au plus élevé, qu'en observant ses différences aux termes de deux

époques éloignées l'une de l'autre, on peut se faire une idée exacte de l'accroissement des besoins, des jouissances, de la fortune et des dépenses de toutes les classes coopérantes dans l'intervalle du premier des deux termes au dernier. »

« 10.° Un très-grand monument, formé de tous les matériaux que la nature produit, depuis le sable et l'eau jusqu'aux métaux les plus précieux et aux pierres les plus rares et les plus chères, et dont tous les arts de l'industrie humaine ont concouru à faire un emploi spécial à chacun d'eux, me semble fournir l'exemple le plus propre à ce genre d'observations et de calcul, la dépense de sa construction étant un résultat général où se trouvent en même temps et la mesure de valeur de tous les travaux comme de toutes les matières mises en œuvre, et la mesure graduée de tous les besoins, et la raison de toutes les dépenses des classes qui ont coopéré à cette construction. »

« 11.° La dépense du maintien d'une très-grande existence peut encore servir au même objet, cette dépense, dans la période d'une année, par une foule de rapports, allant aboutir, au moyen des nombreuses divisions et subdivisions de son acquit, à un aussi grand nombre et à une aussi grande diversité de travaux que celle d'un très-grand monument. »

« Ces dix paragraphes présentent une ébauche bien imparfaite de la théorie que j'avois à cœur de pouvoir développer; mais je crois que les propositions qu'ils renferment suffisent pour motiver l'usage que j'ai fait, dans cet appendice, de l'exemple pris de la construction

de l'hôtel des Invalides. Les conséquences que j'en ai tirées ne sont que vraisemblables, parce que les faits, les chiffres, et surtout la connoissance de l'art, m'ont manqués pour établir avec précision les rapports de la dépense de ce monument avec celle des deux monumens contemporains dont je n'ai pu comparer la valeur avec toute l'assurance que j'aurois voulu avoir. Ce que je n'ai pas fait, des architectes pourront le faire. Cependant je pense qu'on ne peut pas me contester que mes résultats ont au moins un très-haut degré de vraisemblance. »

«Je vais encore hasarder un autre exemple, et je le choisis dans le genre de ceux que j'ai indiqués, dans le paragraphe 11. Si les résultats de la comparaison que je ferai des deux termes de la période où je le prends se rapprochent de celui que je viens de citer, il me semble que l'appui qu'ils se prêteront l'un à l'autre sera pour moi un motif de les présenter avec un peu plus d'assurance. »

«Cet exemple est celui de la plus grande de toutes les existences sociales, celle de l'état, et je prendrai pour date l'année moyenne de la série des treize années de l'acquit des dépenses annuelles de la construction des Invalides, c'est-à-dire, l'année 1685. »

«Je ne trouve pas l'état des dépenses de cette année; mais Mr. de Forbonnais nous fournit celui de ses revenus. J'en comparerai la somme avec celle du revenu de la France, tel qu'il a été fixé au budget de la loi des finances de la dernière séance des Chambres. »

«Le revenu de l'année 1685, tel que Forbonnais le

donne page 14, Tome II, de ses recherches, étoit de 89,009,375 liv. Cette somme ramenée à sa valeur actuelle, en tenant compte de la différence du taux marc d'argent, se monte à 133,598,434 francs.»

«En septuplant cette somme, comme je l'ai fait pour la dépense de la construction des Invalides, j'obtiens celle de 935,189,038 francs.»

«Le revenu du budget de 1825 est de 991,892,882 fr., d'où l'on voit que les dépenses auxquelles ces deux revenus ont été destinés à subvenir sont à peu près entr'elles, ainsi que celles des monumens comparés, dans la même proportion de 1 à 7.»

STATISTIQUE.

MEXICO IN 1827. Mexico en 1827, par H. G. WARD, Esq., chargé d'affaires de S. M. Britannique dans ce pays-là en 1825, 1826 et une partie de 1827; 2 vol. 8°. (*New Mouthly Magazine.*)

L'OUVRAGE que nous avons sous les yeux a été publié tout dernièrement par Mr. Ward, chargé d'affaires de S. M. auprès du gouvernement du Mexique pendant les années 1825, 1826, et 1827.

Les observations qu'il donne au public se rapportent principalement à l'état politique et commercial du

pays dont il s'occupe et sont aussi récentes qu'authentiques. Cet ouvrage est divisé en six livres dont nous allons récapituler rapidement le contenu. Dans le premier, qui est subdivisé en quatre chapitres, l'auteur traite des bornes, de la géologie, du climat, des productions, de la population de Mexico, enfin du système commercial des Espagnols pendant qu'ils étoient maîtres de ces contrées. Le second livre contient l'histoire de la révolution depuis 1808 à 1824, époque de la chute et de la mort d'Iturbide. Le troisième rend compte de la forme du gouvernement actuel, des institutions, des opinions religieuses, de l'état de l'armée, de la marine et du commerce. Le quatrième renferme quatre chapitres consacrés aux mines du Mexique ; enfin le cinquième et le sixième contiennent le récit des aventures personnelles de l'auteur durant son séjour dans ce pays. L'appendice se compose de quelques pièces originales qui ont rapport à la politique, et de quelques descriptions locales.

Mr. Ward s'exprime ainsi dans sa préface sur la difficulté qu'il éprouve à traiter son sujet avec impartialité et d'une manière qui satisfasse l'opinion que le public anglais s'est formée là-dessus.

« Il y a trois années, dit-il, qu'il étoit à peine permis de mettre en doute tout ce qui pouvoit confirmer la haute opinion qu'on avoit des ressources de ce pays. Maintenant, les assertions les mieux fondées, sont accueillies avec le sourire de l'incrédulité lorsqu'elles ne s'accordent pas avec l'idée défavorable qu'on s'en est formée d'avance. »

« Cette disposition des esprits est la conséquence naturelle de la conduite que tinrent les enthousiastes et ceux qui spéculoient sur l'enthousiasme des autres, lorsque les barrières qui avoient pendant si long-temps séparé l'ancien et le nouveau monde furent renversées. Ces deux classes de gens travaillèrent également à monter l'imagination des ignorans en leur représentant un état de chose qui n'a jamais existé. »

« Selon eux, l'Amérique espagnole offroit un avenir de prospérité sans mélange. Un succès rapide et certain devoit couronner toutes les entreprises formées en ce pays, sans même qu'il fût besoin d'employer pour l'obtenir ces moyens que l'expérience a prouvé être indispensables. Le temps, la persévérance, l'industrie, la connoissance des hommes et des localités, furent regardés comme peu nécessaires. Les capitaux seuls étoient indispensables et c'est ainsi que de fausses théories prirent la place des faits. »

« A cette crédulité excessive succéda un doute obstiné, lorsqu'il fut démontré qu'on avoit été dans l'erreur, et les vérités les mieux fondées furent traitées de chimères. »

Après ces remarques préliminaires nous allons présenter le tableau rapide de Mexico en 1827, que Mr. Ward donne dans le premier livre de son ouvrage.

La république de Mexico qui comprend à peu près le vaste territoire soumis auparavant à la domination du vice-roi de la Nouvelle-Espagne est bornée à l'est et au sud par le golfe de Mexico, à l'ouest par la mer pacifique, au midi par Guatimala qui occupe une portion de l'isthme de Darien, et au nord, par les Etats-Unis.

On verra, d'après cet aperçu de l'étendue du territoire mexicain, que les deux points extrêmes de cette contrée, placés au S. S. E. et au N. N. O. sont séparés par une distance de vingt-sept degrés de latitude. Sa plus grande largeur prise de la Rivière-Rouge de Taxas à la côte de Sonora, sous le 30.e degré lat. N. est selon Humboldt de 364 lieues de 25 au degré.

Placé entre le 15.me et le 42.me degré de lat. N. et offrant de grandes variétés dans l'élévation du sol, ce pays présente des ressources incalculables à l'agriculture. Il produit surtout avec adondance les denrées coloniales, car jusqu'à présent les céréales y sont rares, et Mr. Ward ne paroît pas croire que l'exportation des blés de Mexico puisse jamais devenir une branche de commerce importante. Il examine ensuite quelles sont les espérances qu'on peut fonder sur le Mexique comme pays manufacturier et maritime.

Après avoir estimé à huit millions la population mexicaine, Mr. Ward observe :

« Avant la révolution, la population étoit divisée en sept castes différentes. 1.° Les vieux Espagnols, désignés sous le nom de Guachupines, dans l'histoire des guerres civiles. 2.° Les Créoles, ou blancs de race européenne nés en Amérique. 3.° Les Indigènes de race cuivrée. 4.° Les Mestizos, ou descendans de blancs et d'Indiens, race qui s'assimile chaque jour davantage à celle des Créoles à mesure qu'elle s'éloigne de son origine indienne. 5.° Les Mulâtres, ou descendans des noirs et des blancs. 6.° Les Zambos ou Chinos, descendans des Nègres et des Indiens. 7.° Les Nègres. »

« Après les Indiens purs, dont on estimoit le nombre à deux millions et demi en 1803, les Mestizos sont les plus nombreux, car le petit nombre de femmes espagnoles qui, dans l'origine, se rendirent en Amérique, fut cause qu'un melange de sang indien se retrouve dans la plus grande masse de la population; mais il seroit difficile d'évaluer leur nombre au juste, parce que cette classe se fond par des nuances imperceptible avec celle des blancs purs, dont on comptoit avant la révolution environ 1,200,000, y compris 70 à 80,000 européens. »

« On ne connoit non plus rien de certain sur le nombre des Mulâtres, des Zambos, et autres races croisées, car au milieu de cette population formées d'élémens si divers, les espèces se confondent et se varient à l'infini par leur mélange. »

« Les Indiens mêmes qui paroissent au premier coup-d'œil ne former qu'une seule grande masse, qui comprend à peu près les deux cinquièmes de la population, se divisent et se subdivisent encore en de nombreuses variétés. »

« Je dois observer, en terminant cette revue de la population du Mexique, que ce pays possède un grand avantage sur les contrées voisines par le très-petit nombre d'esclaves nègres qui s'y trouvent. Leur importation n'a jamais été considérable dans le Mexique, et en 1793, le nombre n'en excédoit pas six mille. Dès-lors une partie de ceux-ci sont morts, d'autres ont été affranchis, d'autres se sont enrôlés en 1810 dans les rangs de l'armée des indépendans; et maintenant à peine s'en trouve-t-il un seul dans la portion centrale de la ré-

publique, et l'importation en est sévèrement défendue par les lois. Dans la solennité annuelle qui a lieu dans la capitale, le 16 septembre, en commémoration de la proclamation de l'indépendance par Hidalgo, et dont une des cérémonies consiste à libérer un certain nombre d'esclaves, on éprouva en 1826 assez de difficulté à en rassembler le nombre requis, et je suis persuadé qu'on n'en trouvera point cette année. »

« Les avantages de cette absence d'esclaves doivent être appréciés par ceux qui connoissent les inconvéniens et les dangers d'un autre ordre de chose. Dans les Etats-Unis, où les esclaves, les Mulâtres et les Nègres affranchis forment un sixième de la population, ils sont une source continuelle de troubles et d'alarmes. »

Le 4.me chapitre du livre premier, où l'auteur traite du système colonial espagnol, forme une introduction au livre second qui contient l'histoire de la révolution, depuis 1808 à 1824; car ce sont les abus qui accompagnèrent cet ordre de chose qui furent une des principales causes de cette révolution, et qui nous fondent à croire que le retour de la domination espagnole est l'événement le plus improbable. Mr. Ward pense avec raison, qu'en traçant l'histoire des dernières années qui se sont écoulées, et en faisant connoître l'esprit des différens partis qui y ont joué un rôle, il mettra ses lecteurs à même de juger de la stabilité de l'indépendance du Mexique. Les bornes de cet article ne nous permettent pas de nous étendre davantage sur cette portion intéressante de son ouvrage.

Nous passerons au troisième livre dans lequel l'au-

teur donne un aperçu de l'état actuel du gouvernement, des institutions, etc., et nous commencerons cette analyse parce qu'il nous dit, de la manière dont le pays est divisé.

« La république est divisée, dans le système actuel, en dix-neuf états qui forment un gouvernement fédéral. En voici l'énumération. La péninsule de Yucatan ou Mérida au sud-est; Tabasco, Las Chiapas et Oaxaca au sud-ouest; qui sont suivis dans une succession régulière vers le nord, par Vera-Cruz, Tamaulipas, San-Louis-Potosi, Léon, Cohahuila, et Taxas qui forme la frontière des Etats-Unis du côté du golfe. La Puebla, Mexico, Valladolid, Guadalajara, Sonora, et Cinaloa sur les côtes occidentales, qui touchent à la mer Pacifique; enfin, Queretaro, Guanajuato, Zacatecas, Durango, Chihuahua, et le Nouveau-Mexico occupent le le centre du pays. La vieille et la Nouvelle-Californie et le Nouveau-Mexique ne comptent pas encore parmi les états confédérés, parce que leur population ne leur donne pas encore droit d'envoyer un représentant au Congrès. Chacun des autres états nomme un nombre de députés proportionné à celui de ses habitans. »

« En général, la constitution de la république de Mexico est imitée de celle des Etats-Unis d'Amérique, mais la sévérité avec laquelle on exclut dans la première tout autre culte que le catholique, met entr'elles une différence notable. L'état de l'église au Mexique est encore mal affermi, et peut donner lieu à quelques difficultés. »

« Lorsque la révolution éclata, c'est du clergé infé-

rieur, composé presqu'en entier de créoles, que sont sortis les plus actifs promoteurs et même quelques-uns des chefs militaires de l'armée. Hidalgo, Morelos, Matamoros et un grand nombre d'autres étoient des Curas, ou prêtres de paroisse. L'influence qu'ils exercèrent sur les basses classes, dont les dix-neuf vingtièmes ignoroient à peu près quels étoient les droits de la cause pour laquelle ils combattoient, prouve que la couronne d'Espagne a fait une grande faute en ne cherchant pas à s'attacher le bas clergé. »

« Le désir du gouvernement actuel seroit que la cour de Rome consentit à reprendre avec le clergé du Mexique indépendant, les mêmes rapports qu'elle entretenoit auparavant avec le clergé du Mexique espagnol ; mais il est douteux que le Pape consente à reconnoître comme état indépendant le pays que le plus catholique de nos rois prétend encore lui appartenir de droit. »

Le chapitre des revenus et du commerce est traité avec beaucoup de détail par l'auteur, et sous ce rapport, l'avenir lui paroît offrir les meilleures garanties.

Le livre quatrième, est consacré aux mines et doit fixer l'attention d'une classe nombreuse de lecteurs, dont l'intérêt particulier est grandement compromis dans la réussite des entrepises dont les mines ont été l'objet. Ici, encore, Mr. Ward se montre plein d'espérances.

La minéralogie doit en effet occuper une place importante dans l'histoire du Mexique, car les mines et l'agriculture sont les deux principales sources de richesses

chesses dont ce pays dispose. Les recherches de Mr. Ward, sur cet objet, nous font aussi connoître un des traits caractéristiques de la géographie du Mexique. Les basses terres qui, placées entre l'Atlantique et la mer Pacifique, forment la portion méridionale de ces contrées sont consacrées à l'agriculture, et les mines se trouvent dans le plateau élevé qui s'étend au nord, et qu'embrasse la chaîne des Cordillières des Andes.

Après avoir déploré le défaut de prudence qui a présidé à un grand nombre d'entreprises infructueuses pour l'exploitation des mines, Mr. Ward ajoute :

«Le plus souvent le choix des mines à exploiter étoit fait d'après des données qu'on puisoit dans les ouvrages de Mr. de Humboldt. Toutes les mines dont il ne faisoit pas mention dans son *Essai politique*, étoient laissées de côté sans examen, et celles dont il parloit favorablement, recherchées avec empressement.»

« Sous ce rapport, l'ouvrage en question a exercé une influence très-préjudiciable aux intérêts des capitalistes, non qu'il y ait en cela de la faute de Mr. de Humboldt, mais parce qu'on a tiré légèrement des conclusions sur les faits consignés par lui. »

«Humboldt n'a jamais prétendu qu'une mine dût être productive en 1825, parce qu'elle l'a été en 1802. Son intention étoit de donner une idée générale des ressources que ce genre d'exploitation offroit au Mexique, et il ne pouvoit mieux y parvenir qu'en présentant les résultats déjà obtenus comme preuve de ce qu'on pouvoit obtenir encore. »

«Mais malheureusement la conséquence des indica-

tions qu'il donnoit au public fut de porter exclusivement l'attention des spéculateurs sur des mines que, d'après la quantité de minerai qu'on en tiroit alors, on auroit pu juger devoir être appauvries. »

«Je ne prétends cependant pas affirmer que les grandes mines exploitées par nos compagnies soient épuisées, je crois, au contraire, qu'elles pourront payer amplement les avances qu'on y a consacrées ; mais je crois que les mêmes capitaux eussent pu être placés d'une manière plus profitable en les employant ailleurs.»

«L'exploitation des mines est, selon Mr. Ward, la source fondamentale de la prospérité du Mexique, et c'est sur cette base que reposent les succès de l'agriculture et du commerce. C'est aux mines que tous les individus enrichis de Mexico doivent leur fortune, et ce sont eux qui encouragent les mesures d'améliorations publiques. »

« Si, comme l'ont prétendu quelques personnes, les mines du Mexique menaçoient de s'épuiser, cette contrée perdroit non-seulement le premier aliment de son commerce extérieur, mais encore ses ressources à l'intérieur diminueroient dans la même proportion que son commerce. Son agriculture seroit bientôt réduite à fournir tout juste aux besoins de ses habitans, et celles d'entre les villes dont l'unique industrie est le travail des mines, redeviendroient ce qu'elles furent à l'époque de la révolution, l'image de la désolation et de la misère, et un grand nombre de leurs habitans reculant dans la route de la civilisation, se verroient réduits à embrasser la vie nomade, et à chercher une subsistance pré-

caire dans le soin des troupeaux, comme les Gauchos des Pampas dont le capit. Head nous a peint les mœurs d'une manière si animée. Une preuve de ce que j'avance est le contraste qui existe, même à présent, entre la condition d'un petit propriétaire du Mexique habitant un district éloigné des débouchés du commerce, et celle de celui dont les propriétés sont placées dans le voisinage des mines. L'un n'a ni les besoins ni les connoissances de la vie civilisée. Couvert d'un vêtement de cuir ou d'étoffe de laine grossière, vivant dans une simplicité de mœurs accompagnée d'ignorance et de brutalité, le premier demeure le plus souvent oisif et n'agit que lorsqu'il est stimulé par le besoin du moment ; tandis que l'autre, devenant plus industrieux à mesure qu'il retire plus d'avantages de son travail, acquiert en même temps les besoins de la civilisation et les moyens de les satisfaire. Son esprit est accessible aux avantages des arts et de l'industrie d'Europe, il recherche pour ses enfans l'éducation qui a manqué à ses premières années et devient enfin un membre utile à la société. Qui pourroit être témoin de ce contraste et ne pas reconnoître l'importance d'une branche d'industrie capable de produire de tels effets, et qui seule peut les produire, car je ne saurois trop le répéter, le Mexique sans ses mines et malgré la fertilité de son sol, ne sauroit prendre rang parmi les nations civilisées.»

«Sur les côtes, il est vrai, les productions que nous nommons denrées coloniales, seroient un aliment au commerce; mais en supposant que cette production fût

portée à sa plus grande quantité possible, elle ne pourroit néanmoins suffire à payer les produits manufacturés nécessaires à une population de huit millions d'habitans, car la valeur de ces denrées diminuant à proportion de leur abondance, seroit enfin réduite à un prix qui ne couvriroit plus les frais de leur culture. L'exportation du Mexique se borneroit bientôt à la vanille et à la cochenille dont elle a le monopole naturel, et alors les produits manufacturés qu'elle pourroit recevoir d'Europe en échange suffiroient à peine à un vingtième de sa population. Mais heureusement rien ne peut porter à craindre que ce pays soit menacé de voir une diminution dans ses produits minéraux, et jusqu'à présent toutes les recherches tendent à prouver qu'elle en possède un magasin inépuisable.»

. . . .

La partie de l'ouvrage qui contient la narration du voyage de l'auteur abonde en détails intéressans. Dans le récit qu'il nous fait de son arrivée au Mexique en 1825; il oppose au tableau de la richesse de la nature celui de la misère des habitans.

«Nous eumes à Santa-Fé un premier échantillon de l'hospitalité que nous avions à attendre dans notre voyage à travers la *Tierra Calienta* du Mexique. Le village étoit composé de cinq ou six huttes indiennes, construites en bambous et recouvertes avec des feuilles de palmiers; une espèce de portique abritoit le devant de la porte. Ces bambous laissoient entr'eux des intervalles qui, en admettant l'air et la lumière, rendoient les fenêtres inutiles. Chacune de ces

cabanes ne contenoit qu'un seul appartement, dans lequel logeoient pêle-mêle, le père, la mère, les enfans, les cochons et les poules. Quelquefois on essaie de diviser la hutte en suspendant une natte qui en entoure une petite portion, mais d'ordinaire ce rafinement est jugé inutile. La cuisine occupe une hutte séparée.»

«Des nattes étendues tantôt sur la terre tantôt sur une petite construction en bambous, servent de lit, et tout l'attirail du ménage consiste en quelques gourdes à tenir l'eau, deux ou trois grands verres pour l'orangeade, une pierre à broyer le maïs et quelques ustensiles en terre grossière. Nous trouvames cependant ces chétives demeures très-bien pourvues en provisions diverses. Des volailles, du riz, des *tortillas*, ou gâteaux de maïs, des pommes de pins, et l'orangeade en abondance, nous composèrent un excellent souper, après lequel nous fimes nos préparatifs pour la nuit. Nous avions pris la précaution de nous pourvoir de quelques lits de camp, en cuivre, qui sont, en Amérique, regardés comme un meuble indispensable. Ils peuvent se resserrer en un si petit volume, qu'une mule peut très-aisément en porter deux. Ils se montent et démontent facilement et assurent au voyageur un excellent moyen de repos. Mais avant tout il doit se pourvoir d'un filet à mousquites, car sans ce préservatif un nouveau débarqué en Amérique reçoit bientôt une terrible leçon de la part de ces insectes incommodes, et fait une petite maladie des suites de leurs piqûres. Nous plaçames nos lits en plein air à l'abri du toît qui se projetoit au-devant de la cabane, tandis que le Dr. Mair

et Mr. Thompson suspendoient leurs deux hamacs aux solives du toît. Nos chevaux furent aussi mis à l'abri et on leur donna une ample provision de *zacato*, ou feuilles de maïs séchées. Nos domestiques, enveloppés de leurs manteaux, se couchèrent à terre ayant nos selles pour oreillers, et les gens de notre escorte s'établirent autour d'un grand feu, faisant tour à tour sentinelle pour écarter les voleurs. En considérant la scène assez curieuse que formoit notre bivouac, nous ne pouvions nous empêcher de remarquer que si quelque vieux diplomate d'Europe avoit pu voir nos premiers pas dans la carrière de la diplomatie américaine, il se seroit peu empressé à briguer de pareilles missions..»

. . . .

« Rien n'est plus monotone que le caractère général du pays qui sépare Véra-Cruz de Puenta. Les collines de sable ne s'étendent pas, il est vrai, à plus de trois milles dans l'intérieur ; mais pendant plusieurs lieues, la végétation et la stérilité, semblent se disputer tour-à-tour le terrain. Des massifs de la plus riche verdure sont séparés par des espaces couverts de sable et de rochers, et ce n'est qu'après avoir passé le *Paso de Ovedas* qu'on découvre quelques traces d'une culture régulière. Là, nous vimes les ruines d'une grande fabrique de sucre qui a été abandonnée à l'époque de la révolution, et aux environs de laquelle paroissoit avoir existé des plantations étendues. Mais lorsque nous quittames la rivière à laquelle étoit due cette fertilité, nous nous retrouvames dans un désert de sable où de temps en temps une végétation abondante annonçoit

le voisinage d'un ruisseau. Nous admirions alors cette riche variété de plantes toutes nouvelles pour nous, et tellement pressées et mélangées, que l'œil même d'un botaniste exercé auroit peine à se reconnoître au milieu de cette confusion, car chaque arbre étant couvert par deux ou trois sortes de plantes grimpantes, il n'étoit pas aisé de discerner les fleurs et les fruits de l'arbre de ceux de ces parasites. L'air étoit embaumé par une profusion de fleurs, dont les nuances délicates rivalisoient avec les couleurs brillantes d'une infinité d'oiseaux. De temps à autre on voyoit bondir un daim à travers la route, mais nous n'aperçumes ni jaguars, ni aucun autre animal féroce. Dans la *Tierra Calliente*, la troisième partie du sol, au plus, est soumise à la culture, et, cependant, toutes les cabanes indiennes dans lesquelles j'entrai étoient abondamment pourvues de maïs, de riz, de bananes, d'oranges et de pommes de pins. Bien qu'inférieurs à ceux de la Havane, ces fruits nous paroissoient d'une saveur délicieuse, j'en excepte pourtant les bananes, au goût fade desquelles je n'ai pu m'accoutumer. Les uns et les autres croissent presque sans culture. Le produit d'un verger attenant à chaque cabane avec l'aide d'un peu de fèves suffisent à la nourriture de toute une famille, car il est rare qu'ils fassent usage de viande. Leurs volailles leur fournissent des œufs en abondance, et le surplus de leur produit est porté à la ville la plus voisine pour l'échanger contre le peu de vêtemens qui leur sont nécessaires. Si on ajoute un cheval à l'établissement, et c'est ce qui arrive toute les fois qu'il y a mélange avec la race blanche, les forêts

lui fournissent un abondant pâturage, ensorte qu'il n'augmente pas la dépense. Des armes et une selle, sont il est vrai des articles assez coûteux, mais aussi ils se transmettent d'une génération à l'autre; et si un jeune homme s'en procure par sa propre industrie, durant la vie de son père, il est affranchi de toute dépendance. »

L'ouvrage de Mr. Ward est ornée de nombreuses lithographies faites d'après les dessins de Mad. Ward. Celles qui ont rapport à l'architecture montrent que le style mauresque a été presqu'exclusivement adopté au Mexique. C'est un trait curieux à ajouter à l'histoire des Arabes que l'ordre d'architecture qu'ils apportèrent aux peuples de l'occident de l'Europe ait ensuite été transmis par eux aux habitans de l'Amérique. Les contrées de la mer du sud qui séparent ce dernier continent de l'Inde, sont maintenant la seule portion du globe où l'on ne retrouve pas les traces du génie arabe.

ROMANS.

PELHAM, OU LES AVENTURES D'UN GENTILHOMME. 3 vol. *Londres* 1828. Henri Colburn, New-Burlington street.

(*Premier extrait*).

Mon père étoit le fils cadet d'un de nos plus nobles comtes, et ma mère la fille sans dot d'un pair écossais.

Mr. Pelham, whig modéré, donnoit des dîners somptueux et lady Frances, femme de goût, étoit particulièrement entichée des diamans et des porcelaines de la Chine. Je suis leur fils unique.

Les créanciers vulgaires ne connoissent rien aux besoins des gens de qualité, et les crédits qu'ils accordent ne sont pas plus longs que leur généalogie. Six ans après ma naissance on fit une saisie chez mes parens. Les huissiers arrivèrent au moment où ma mère alloit monter en voiture pour se rendre chez la duchesse de D.; elle déclara qu'elle ne pouvoit y aller sans ses diamans. Le shérif déclara qu'il ne pouvoit consentir à les perdre de vue. On fit un compromis, le shérif accompagna ma mère chez la duchesse et fut présenté comme mon précepteur. « Un homme du plus grand mérite! » dit tout bas ma mère à la duchesse, « mais si timide! » En effet le shérif n'ouvrit pas la bouche, et le secret fut gardé. Au bout de la semaine les diamans allèrent chez le joailler, et lady Frances en acheta de faux.

Un mois après un cousin de ma mère mourut, en lui laissant vingt mille livres sterling. « Voilà pour fermer la bouche à mes créanciers les plus importuns, et m'équiper pour Newmarket, » dit Mr. Pelham. — « Il y aura justement pour racheter mes diamans et renouveler les meubles de notre maison, » dit lady Frances.

Ma mère l'emporta, et reçut peu de jours après neuf cents personnes dans une tente turque. Le costume de sultane alloit si bien à lady Frances, que Seymour Convay en tomba éperdument amoureux.

Mr. Convay ayant déjà causé deux divorces, toutes les femmes de Londres se mouroient d'amour pour lui; et lady Frances dut être bien fière de son hommage. La saison des routs alloit finir. Ma mère, après avoir relu la liste de ses engagemens et s'être assurée qu'elle n'en avoit plus qui fussent dignes de la retenir, consentit à se laisser enlever par son admirateur.

Au jour fixé, lady Frances, pour la première fois de sa vie, se leva à six heures du matin. Une voiture l'attendoit au bout de la rue. Déjà son pied étoit sur le marche-pied et sa main près du cœur de Mr. Convay, lorsqu'elle se souvint tout-à-coup qu'elle avoit oublié son chien favori et le plus joli de ses monstres chinois. Elle insista pour retourner les prendre, et après en avoir mis un sous chaque bras, elle redescendoit l'escalier de la maison, lorsque tout-à-coup elle rencontra mon père et deux de ses domestiques. Le valet de chambre avoit, je ne sais comment, éventé la mine et s'étoit empressé d'aller réveiller son maître.

Quand mon père avoit appris la disparution de sa femme, il avoit enfilé sa robe de chambre et s'étoit mis à la chercher au grenier, à la cave, à l'office et dans l'appartement des femmes de chambre; enfin il avoit déclaré qu'il étoit au désespoir. On dit même que les domestiques avoient été attendris par sa douleur, et cela ne m'étonne pas, car mon père jouoit fort bien les comédies de société. Il s'en retournoit justement pour pleurer à son aise dans sa chambre à coucher lorsqu'il rencontra ma mère sur l'escalier. Ce fut un terrible mécompte pour mon père, car Seymour Convay

étoit immensément riche, et il eût pu en tirer des dédommagemens considérables.

Si mes parens se fusssent rencontrés sans témoins, l'affaire eût encore pu s'arranger et lady Frances fût partie également; mais ces diables de domestiques sont toujours partout!

Je crois, cependant, qu'à tout prendre il valut mieux pour moi que l'affaire se terminât ainsi; car c'est souvent assez incommode d'avoir une mère divorcée.

L'un des traits distinctifs des gens de bonne société est le sang-froid imperturbable qui règle tous leurs sentimens et toutes leurs actions. Ils mangent tranquillement, marchent tranquillement, perdent leurs femmes et leur argent tranquillement, tandis que les gens mal élevés, ne savent ni manger leur soupe, ni recevoir un affront sans faire du bruit pour cela. En preuve de cette observation, je dirai que le projet d'enlèvement n'eut aucune suite. Mon père se contenta d'introduire Convay chez Brookes et de l'inviter à dîner deux fois par semaine pendant un an.

Peu de temps après cette affaire, mon grand-père mourut et mon oncle succéda aux titres et aux possessions de la famille. C'étoit un homme bizarre que mon oncle; il bâtissoit des écoles dans ses terres, pardonnoit aux braconniers et diminuoit les fermages de ses paysans; aussi les uns disoient qu'il étoit fou, et d'autres qu'il avoit perdu l'esprit. Cependant, il n'étoit pas tout-à-fait dénué de bons sens, car il paya les dettes de mon père, et nous replaça dans notre première splendeur. Mais cet acte de générosité ou de justice fut fait

de la manière la moins obligeante : il fit promettre à mon père de renoncer à Brookes et aux courses de chevaux, et engagea ma mère à mettre moins de prix aux diamans et aux monstres chinois.

Lorsque j'eus atteint l'âge de dix ans, on m'envoya à Eton. Jusqu'à cette époque, ma mère s'étoit chargée du soin de mon éducation; car étant cousine éloignée de Lord ***, auteur des *Essais sur l'art culinaire*, elle croyoit avoir droit à la réputation de femme lettrée. Elle étoit surtout très-forte sur l'histoire, car elle avoit lu tous les romans de Walter Scott, et elle soigna particulièrement cette branche de mon éducation.

Il me semble encore la voir, à demi-couchée sur un sopha, me racontant quelques traits de l'histoire de la reine Elisabeth et du comte d'Essex; puis se renversant en arrière d'épuisement, me vanter d'une voix languissante les jouissances que donne l'instruction, et me recommander de ne jamais lire plus d'une demi-heure de suite de peur de me faire du mal.

Je fus donc à Eton, et le lendemain de mon arrivée je faillis être assomé par un de mes camarades pour avoir refusé avec la fierté qui sied à un Pehlam de laver des tasses à thé.

Je fus arraché des mains de mon tyran par un écolier à peu près de mon âge, réputé l'un des meilleurs boxeurs de l'université. Il se nommoit Reginald Glanville. A dater de ce moment nous fumes inséparables, et notre amitié ne se démentit point pendant tout le temps que nous fumes ensemble à Eton : il le quitta un an avant mon départ pour Cambridge.

Son père étoit un baronet opulent et d'ancienne famille. Sa mère avoit de l'esprit et beaucoup d'ambition, et sa maison étoit l'une des plus recherchées de Londres. Se montrant rarement dans de nombreuses assemblées, lady Glanville étoit toujours fort de requête dans les *réunions choisies*. Sa fortune, quoique considérable, n'étoit cependant que l'un des moindres élémens de ses succès comme maîtresse de maison. On ne voyoit chez elle ni étalage de luxe, ni ostentation vulgaire ; elle ne faisoit point sa cour aux grands et n'avoit point de condescendance pour les petits. Aussi le journal du samedi ne pouvoit-il la trouver en défaut, et les femmes moins à la mode qu'elle, ne pouvoient que l'envier et se taire.

« C'est une excellente relation, » me dit ma mère lorsque je lui parlai de Reginald Glanville, « elle vous profitera peut-être plus dans la suite que d'autres de plus grande apparence. Souvenez-vous, mon fils, que dans les amitiés que vous formez à présent, vous devez avant tout considérer les avantages que vous pourrez en retirer plus tard. Voilà ce qu'on appelle de la connoissance du monde, et c'est pour l'acquérir que vous êtes à l'université. »

Je crois cependant que malgré les sages leçons de ma mère, il entroit fort peu de prudence humaine dans mes sentimens pour Reginald Glanville. Je l'aimois avec un abandon qui m'a souvent étonné plus tard.

Glanville avoit un caractère singulier. Il aimoit à se promener solitaire dans les heures de récréations où tous ses camarades étoient à leurs jeux, et déjà à cet âge, ses méditations étoient empreintes d'une

mélancolie profonde et passionnée. Il étoit si réservé qu'on l'accusoit de froideur ou d'orgueil ce qui indisposoit généralement contre lui. Cependant, lorsqu'il s'attachoit, ses manières devenoient aussi ouvertes qu'affectueuses, et on ne pouvoit se montrer à la fois plus soigneux des intérêts des autres et plus indifférent aux siens propres. Une absence totale d'égoïsme étoit l'un des traits distinctifs de son caractère. Je l'ai vu quelquefois endurer avec indifférence les plus mauvais procédés de la part de ses camarades; mais si l'un de ses amis se trouvoit offensé, sa colère étoit implacable. L'exercice avoit fortifié chez lui une santé naturellement délicate, et il étoit devenu aussi fort qu'agile. Un courage à tout épreuve accompagnoit ces avantages.

Tel étoit Reginald Glanville, celui de mes camarades de collége dont le caractère différoit le plus du mien, celui que j'aimois le mieux, enfin celui dont la destinée s'est trouvée dans la suite intimément liée à la mienne.

Comme j'étois cité parmi les élèves d'Eton qui avoient le mieux profité de l'éducation qu'on y reçoit, je pense que les admirateurs de cette université seront bien aise d'apprendre ce que je savois au moment où j'en sortis.

Je pouvois faire vingt vers latins en une demi-heure, construire l'auteur latin le plus difficile en m'aidant d'une traduction anglaise, et traduire un auteur Grec, au moyen d'une version latine sur le revers de la page. On admiroit ma grande facilité, car je n'étois resté

que huit années à apprendre tout cela. Mais comme on ne m'avoit rien enseigné en anglais pendant mon séjour à l'école, et que lorsqu'un jour qu'il me prit fantaisie de lire Pope à l'heure de la récréation, on m'appela un pédant, et comme, quoiqu'on en dise, on n'apprend rien par inspiration de nos jours, tout ce qui avoit rapport à la littérature, aux lois, à l'histoire de mon pays, (si j'en excepte ce que ma mère m'avoit raconté sur Elisabeth et le comte d'Essex), m'étoit complétement étranger, lorsqu'à dix-huit ans je quittai Eton.

Je passai les deux années suivantes à Cambridge et je ne saurois pas trop dire à quoi j'y employai mon temps. J'avois un piano dans ma chambre et une salle de billard dans mon voisinage. Quant à mes camarades, ils n'étoient pas trop bonne société. Ils buvoient de la bierre et mangeoient du fromage dans une quantité effrayante, portoient des vestes de jockeys, parioient, juroient, fumoient et crachoient sur le plancher. Leur plus grande ambition étoit de conduire comme un postillon, leurs plus beaux exploits de boxer avec un cocher, et leurs bonnes fortunes, d'embrasser une fille de cabaret.

On se figure aisément que j'éprouvai peu de regrets en quittant une pareille société. Lorsque je fus prendre congé de Mr. le Recteur, il me dit en me serrant affectueusement la main. « Mr. Pelham, votre conduite ici a été exemplaire. Vous n'avez jamais lancé votre chien contre l'inspecteur, ni fait des caricatures des professeurs, ni éteint les lampes dans la salle des leçons. Vous ne vous êtes pas promené de préférence sur les

gazons du jardin, et vous n'êtes point entré dans la chapelle étant ivre. En un mot, vous vous êtes distingué, entre ces messieurs, par votre sagesse. »

(Après avoir quitté Cambridge, Pehlam va faire un séjour à la campagne, chez Sir Lionel Garret. Il y reçoit la lettre suivante de la part de sa mère.)

Mon cher Henri.

Je suis charmée d'apprendre que vous êtes mieux portant que vous ne l'étiez. Je vous recommande de prendre grand soin de votre santé. Un gilet de flanelle seroit peut-être une précaution convenable pour vous, et de plus c'est excellent pour le teint; à propos de teint, je n'aime pas cet habit vert que vous avez emporté, vous êtes infiniment mieux en noir.

Vous n'ignorez pas, mon cher, que les Garrets ne sont point ce qu'il y a de mieux en fait d'élégance, vous devez donc prendre bien garde de n'être pas trop intime. Mais comme ils ont une bonne maison, et qu'on y rencontre des gens très comme il faut, vous ne devez pas les négliger. Souvenez-vous, Henri, qu'en général, il faut se ménager des relations, je ne dis pas des amis, mais des relations parmi les gens de seconde ou troisième classe dans la société. Ils ne sont pas assez indépendans pour recevoir chez eux qui il leur plait, car tout leur rang est dans leurs hôtes, de manière qu'on y trouve toujours une société très-choisie, et que ces sortes de ménages ont bonne apparence au dehors. Perfectionnez-vous dans la connoissance de l'art culinaire, c'est du bon genre. Tâchez aussi de glisser de temps

temps à autre dans la conversation quelques mots de métaphysique : c'est la mode. »

« On m'a dit que lady Rosville étoit à Garret-Park. J'espère que vous êtes particulièrement attentif auprès d'elle. C'est une occasion unique de faire votre cour, car à Londres elle est tellement entourée que vous seriez confondu parmi vos nombreux rivaux, tandis qu'à Garret-Park, vous êtes sans contredit ce qu'il se trouve de mieux en fait d'hommes, et ce sera votre faute si elle n'en convient pas. Rien au monde, mon enfant, n'avance si fort un jeune homme dans le monde, que d'être en faveur auprès d'une femme à la mode. En fait de mariage, l'homme élève à sa hauteur la femme qu'il épouse, mais dans les affaires de cœur, il s'élève à la hauteur de celle qui l'aime. »

« Ecrivez-moi pour me rendre compte de tous vos faits et gestes, et dites-moi votre manière d'être avec tous les individus rassemblés à Garret-Park. »

« Soyez bien persuadé que j'ai votre intérêt fort à cœur, et que je suis votre mère affectionnée.

FRANCES PELHAM.

P.S. Ne faites pas trop la conversation avec les jeunes gens; ce sont les femmes qui font la réputation d'un homme dans le monde. »

(Pendant le séjour de Pelham à Garret-Park, la curiosité de la société qui s'y rassemble est excitée par l'apparition d'un personnage mystérieux que quelques personnes prétendent avoir entrevu dans leurs prome-

nades. Notre héros va un soir à la découverte du revenant).

La nuit étoit claire, mais un vent assez violent chassoit par intervalle un nuage devant la lune qui, dans d'autres momens, brilloit à travers l'atmosphère glacée, avec un éclat particulier à nos hivers du nord. Je marchai rapidement jusqu'à ce que j'eusse atteint le cimetière. Arrivé là, je ne pus m'empêcher, malgré mon peu de penchant au romanesque, de m'arrêter quelques instans pour considérer la scène qui s'offroit à mes regards. L'église de *** s'élevoit solitaire à ma droite, et ses murs sombres et dégradés avoient la rude simplicité de l'architecture gothique la moins ornée. Deux grands ifs ombrageoient une tombe qui paroissoit être celle de quelque seigneur du lieu. A gauche on découvroit çà et là quelques pierres tumulaires à demi-cachées par le gazon, et plus loin s'élevoit un bosquet d'arbres toujours verts, devant lequel un vieux chêne sévère et dépouillé offroit une image de mort et de désolation. Enfin la lueur paisible de la lune donnoit à ce lieu un caractère de calme impossible à dépeindre.

J'allois me remettre en marche, lorsqu'un grand homme enveloppé d'un manteau s'avança dans une direction opposée à la mienne, et s'arrêta près du taillis dont j'ai parlé. J'étois caché à ses yeux par un des cyprès. Je le vis demeurer immobile pendant quelques instans, puis se jeter à terre et sangloter amèrement. J'hésitai à continuer mon chemin, car le sentier que j'avois à suivre passoit tout près de lui, et je craignois de troubler cet étrange personnage. Cepen-

dant la curiosité, me décida à m'approcher de lui.

Je sortis donc de ma retraite et je m'avançai lentement dans le sentier. A peine avois-je fait quelques pas que l'étranger se leva, mais sans changer de place. Son chapeau étoit tombé et la lune brilloit en plein sur son visage. Je le regardai, et les battemens de mon cœur furent un instant suspendus; mais ce ne fut ni l'expression de désespoir qui reposoit sur ses traits décolorés, ni le regard menaçant qu'il jeta sur moi, qui causèrent mon saisissement. Malgré le terrible ravage que les passions avoient fait sur cette physionomie encore ornée des grâces de la première jeunesse, je reconnus les traits nobles et réguliers de Réginald Glanville.

Lorsque je revins à moi-même, je m'élançai vers lui en l'appelant par son nom. Il se détourna à la hâte et voulut s'éloigner, mais je le retins par le bras, et je m'écriai : « Glanville ! c'est moi; ton ami Henri Pelham ! Grand Dieu ! que signifie l'état où je te vois ! »

Glanville ne me répondit point, mais il couvrit son visage de ses mains et poussa un cri douloureux en tombant à genoux; je m'adressai à lui dans les termes les plus tendres; enfin mon émotion s'exprima par des larmes. Alors Glanville me regarda attentivement comme pour me bien reconnoître; puis se jetant dans mes bras, il pleura comme un enfant.

Mais cet attendrissement fut de courte durée. Bientôt il se leva, et quoique de grosses larmes mouillassent

encore ses joues, déjà une expression orgueilleuse et sévère avoit repris possession de sa physionomie.

« Pelham, » me dit-il, « vous m'avez surpris dans un état où j'espérois que personne au monde ne me verroit jamais. C'est la dernière fois que je me permettrai cette folie. Dieu vous bénisse! Lorsque nous nous reverrons, que ce dont vous avez été témoin cette nuit soit pour vous comme un songe. »

J'aurois voulu répondre, mais il s'éloigna rapidement et s'enfonça dans le taillis.

(Pelham va faire un voyage à Paris et oublie son ami au milieu du tourbillon des plaisirs de la capitale. Cependant il entrevoit un jour au bois de Boulogne un homme qu'il croiroit être Glanville, si ses cheveux noirs, au lieu d'être blonds, ne lui donnoient pas des doutes. Cet homme a l'air d'éviter ses regards, il est mal vêtu, et accompagné d'un fort mauvais sujet nommé Thornton, avec lequel Pelham a fait par hasard connoissance dans un café. Il le retrouve ensuite dans une maison de jeu.)

La foule et la chaleur étoient si grandes que je me serois retiré immédiatement si mon attention n'eût pas été excitée par la vue d'un des joueurs de la table de rouge et noire. Cet homme, que je jugeai être Anglais, étoit âgé de quarante ans environ, son teint étoit noir et bilieux, ses traits grands et réguliers, mais l'expression de son regard étoit repoussante. Il mettoit au jeu un intérêt avide et inquiet. Près de là, Thornton jouoit avec une nonchalance qui contrastoit avec l'agitation pénible de l'autre joueur.

Un autre personnage se tenoit debout vis-à-vis de l'homme au teint noir. Malgré sa redingotte et son chapeau qui lui cachoient la moitié du visage, je reconnus en lui l'étranger que j'avois vu avec Thornton au bois de Boulogne.

Je n'oublierai jamais l'expression presque féroce avec laquelle il sembloit se repaître des angoisses des joueurs. Le mépris, la haine, la malignité se lisoient à la fois dans ses yeux. Absorbé dans une seule pensée, immobile, silencieux, il ne détournoit point ses regards du joueur, et sembloit tout-à-fait étranger à ce qui se passoit autour de lui. Une exclamation de désespoir échappée tout-à-coup à ce dernier, ramena sur lui mon attention.

Je le vis prendre d'une main tremblante les dernières pièces d'or que contenoient sa bourse et les placer au hasard sur la rouge, puis il se pencha en avant, les mains serrées l'une contre l'autre et les muscles contractés par l'attente.

Je levai alors les yeux sur l'autre individu; son regard, toujours fixé sur le joueur, exprimoit une joie si diabolique que la haine ou la fureur m'eussent causé moins d'effroi. Je revins au jeu. La carte qui venoit de sortir étoit noire; le joueur avoit perdu. Il regarda d'un œil égaré le râteau qui faisoit disparoître le reste de son or, et s'éloigna sans prononcer un seul mot. L'autre Anglais ne tarda pas à le suivre, et je l'entendis étouffer un éclat de rire comme il sortoit de la chambre.

(Pelham rencontre encore une ou deux fois le personnage mystérieux qui paroît toujours éviter avec soin ses

regards et poursuivre de sa haine le joueur nommé Tyrrell; mais malgré son déguisement et le nom de Warburton qu'il a emprunté, Pelham acquiert enfin la certitude que cet homme est Glanville lui-même, sans qu'il réussisse à en apprendre davantage. Après quelques mois de séjour à Paris il est ramené en Angleterre par l'espérance de se voir, grâce à la protection de son oncle, nommer député pour le bourg de Buyemall, situé dans le voisinage du château de Glenmorris. Pelham se regarde comme l'héritier de cet oncle qui n'est pas marié.)

La nomination des députés du bourg de Buyemall n'avoit jamais été contestée aux lords de Glenmorris jusqu'à l'époque où un riche banquier, nommé Luston, acheta une terre située dans le voisinage de Glenmorris-Park. Cet événement, précurseur de l'importante révolution qui s'opéra dans le bourg de Buyemell, eut lieu dans l'année où mon oncle étoit entré en possession de ses domaines. Peu de mois après, la place d'un des députés du bourg étant venue à vaquer, mon oncle nomma un candidat; il vit avec surprise Mr. Luston mettre au jour des prétentions opposées car dans ce siècle de lumières l'esprit d'innovation ne respecte plus rien. Les bourgeois se déclarèrent pour le parvenu; et la faction Luston triompha.

Mon oncle, dont le caractère étoit doux et facile, et qui avoit des notions particulières sur la liberté des élections, ne prit point sa chute trop à cœur. Il se contenta dès-lors d'employer son influence pour la nomination de l'un des députés du bourg, abandonnant l'autre aux Lustons.

Durant les deux dernières années, que la santé de Mr. Toolington (le député de mon oncle) s'étoit affoiblie peu à peu, de manière à faire craindre une mort prochaine, les Luftons s'étoient montrés si particulièrement attentifs pour les bons bourgeois de Buyemall, qu'on soupçonnoit fortement qu'à la mort de Mr. Toolington une tentative hardie seroit faite par eux pour s'emparer du poste vacant. Ces soupçons furent enfin changés en certitude. Mais lorsque Mr. Auguste Léopold Lufton, fils aîné de Benjamin Lufton, écuyer, eut déclaré ouvertement l'intention de succéder à feu Mr. Toolington, je me présentai dans l'arène armé de toutes pièces, prêt à lui disputer cet honneur.

Le lendemain de mon arrivée à Glenmorris, la proclamation suivante fut adressée aux électeurs de Buyemall.

Aux Electeurs indépendans du bourg de Buyemall.

Messieurs!

Les titres avec lesquels je me présente à vous ne sont ni récens ni mal fondés. Ma famille réside depuis des siècles au milieu de vous, et un échange de bons procédés dictés par une confiance réciproque, a toujours existé entr'elle et vous. Si j'ai l'honneur d'être choisi pour être votre représentant, je m'efforcerai de le soutenir dignement. Quant à mes principes politiques ce sont ceux de tout homme sage qui, s'opposant tout à la fois aux usurpations de la couronne et à la licence des gouvernés, défend également les intérêts de tous. Telles sont les bases d'après lesquelles j'ai l'honneur de solliciter vos vœux, et c'est avec le plus sincère respect

pour votre honorable corporation que je suis votre très-humble serviteur.

Henri PELHAM.

Château de Glenmorris, etc.

Cette première déclaration de mes projets, qui avoit été rédigée par Mr. Sharpon, notre homme de lois, fut admirée comme un chef-d'œuvre par ma mère ; car, observoit-elle, cette adresse ne pouvoit me compromettre en aucune manière, puisqu'elle ne professoit aucun principe positif.

La première maison où j'allai faire visite étoit celle d'un ecclésiastique de bonne famille, qui avoit épousé une demoiselle de la rue de Baker, en conséquence de quoi le révérend Combermere et sa femme avoient des prétentions à la noblesse.

J'arrivai dans un mauvais moment. Un petit domestique crasseux, portant un plat de terre jaune rempli de pommes de terre, me devança dans l'antichambre, tandis qu'un autre ganymède, qui achevoit à peine d'enfiler un habit qu'il avoit revêtu à la hâte au bruit de ma sonnette, parut la bouche pleine de pain et de fromage, et m'introduisit dans l'appartement où la famille étoit rassemblée. Je regardai en entrant ma cause comme perdue, lorsque je vis combien ma visite arrivoit mal à propos. La maîtresse du logis, munie d'un tablier à bavette passablement couvert de taches de graisse, servoit au plus jeune de ses enfans une portion d'une espèce de ragoût nommé pouding aux cassis. Le révérend Combermere, une serviette attachée sous le menton, pour-

voyoit à l'appétit d'un autre de ses enfans, tandis que le reste de la petite famille crioit, batailloit et mangeoit à l'envi autour d'eux.

Ce fut au milieu de cette confusion que le candidat du bourg de Buyemall fut tout d'un coup introduit dans l'intimité du cercle de famille de Mr. et Mad. Saint-Quentin. Celle-ci tressaillit en m'entendant annoncer ; le Révérend demeura pétrifié, et les enfans restèrent la bouche béante et leurs fourchettes en l'air.

« Ah ! » m'écriai-je avec un empressement joyeux : « Je suis bien content de vous trouver à l'heure de votre repas. J'ai déjeûné moi-même si matin aujourd'hui que je suis affamé. N'est-ce pas heureux, Hardy ! » dis-je en m'adressant à un des membres du comité qui m'accompagnoit, « moi qui vous disois justement que je donnerois quelque chose de bon pour trouver Mr. St.-Quentin à table. Voulez-vous bien me permettre, Madame, de me mettre à table ? »

Mad. Saint-Quentin rougit et balbutia quelques mots que j'étois résolu de ne point entendre. Je pris une chaise, et jetant un coup-d'œil sur la table, sans cependant y regarder de trop près, je m'écriai : « Du veau froid ! Ah, ah ! c'est mon mets favori. Oserois-je vous en demander une tranche, Monsieur Saint-Quentin ? Holà, mon petit ami, voulez-vous me donner une de vos pommes de terre ? Voilà un brave garçon. Quel âge avez-vous, mon camarade ? Si je regarde votre maman, je dirois que vous avez deux ans ; mais à vous voir, je vous en donnerois six. »

« Il en aura quatre au mois de mai suivant, » répondit sa mère en rougissant cette fois-ci de plaisir.

« Vraiment! » repris-je en le regardant avec attention; puis changeant de ton, je m'adressai au révérend Combermere : « Je crois, qu'une branche de votre famille est établie en France. J'ai rencontré un Saint-Quentin, duc de Poitiers, sur le continent. »

« En effet, » dit Mr. Cumbermere, « nous avons des parens en Normandie, mais j'ignorois que ce titre.»...

« C'est étonnant», repris-je en regardant de nouveau le petit garçon, « comme les ressemblances de famille se conservent! J'étois le favori des enfans du Duc. Oserois-je vous demander encore un peu de veau? Il est si bon, et j'ai tellement faim. »

« Combien de temps êtes-vous resté sur le continent?» me dit Mad. Saint-Quentin, qui venoit de dénouer adroitement son tablier et d'arranger les boucles de ses cheveux, tandis que sans faire semblant de rien, je regardois d'un autre côté.

« Environ sept ou huit mois. Nous autres Anglais, nous devons connoître le continent, mais non pas nous y fixer; et cependant Monsieur Saint-Quentin, les Français ont l'avantage sur nous sous quelques rapports. Par exemple, ils respectent plus que nous l'ancienneté des familles. En Angleterre, l'argent fait l'homme, comme dit le proverbe. »

« Il est vrai, » dit Mr. Saint-Quentin avec un soupir. « C'est vraiment déplorable, de voir des parvenus s'élever auprès de nous et méconnoître ce qu'il y a de plus respectable dans la société. C'est une époque bien dangereuse, Mr. Pelham! L'esprit d'innovation menace toutes nos institutions les plus sacrées. Mais

je suis persuadé, Mr. Pelham, que vous condamnerez comme moi ces nouvelles doctrines, qui ne mènent à rien qu'au désordre et à l'anarchie, absolument à rien qu'au désordre et à l'anarchie.

« Je suis enchanté de voir combien nos opinions sont conformes, » repris-je. « Je ne puis souffrir ce qui mène à l'anarchie. » Ici Mr. Combermère jeta à sa femme un coup-d'œil significatif, et celle-ci sortit de la chambre avec ses enfans.

« Maintenant, Mr. Pelham, » me dit Mr. Combermere en rapprochant sa chaise de la mienne, « nous pouvons parler affaires. Les femmes ne doivent pas se mêler de politique, comme vous savez. » Et après cette sage remarque, le Révérend fit un long éclat de rire auquel je me joignis de mon mieux. Puis avec la gravité qui convenoit au sujet, je toussai une ou deux fois, et je repris en ces termes : »

« Monsieur Saint-Quentin, aussitôt que j'ai pensé à me faire élire par le bourg de Buyemall, j'ai cru devoir m'adresser à vous tout le premier pour solliciter l'honneur de votre vote. » Mr. Combermere parut satisfait. « Vous êtes la première personne chez laquelle je me présente, » répétai-je.

Il sourit avec complaisance. « Nos familles ont eu toujours de grands rapports ensemble, Mr. Pelham. »

« Depuis Henri VII, » m'écriai-je, « les maisons de Glenmorris et de Saint-Quentin se sont alliées. Vos ancêtres se sont établis dans ce comté avant les miens, et ma mère m'a dit avoir lu quelque part le récit de la

réception amicale que fit un de vos aïeux à un Glenmorris dans le château de Saint-Quentin. J'espère, Monsieur, que dès-lors nous n'avons rien fait pour nous aliéner votre amitié. »

Mr. Saint-Quentin s'inclina muet de reconnoissance. « Mais vos principes, Mr. Pelham ? »

« Ce sont les vôtres, Monsieur. Contre le désordre et l'anarchie. »

« Mais la question des Catholiques ? »

« Oh ! la question des Catholiques? C'est une question d'une grande importance. On ne l'emportera pas, Monsieur Saint-Quentin; non, on ne l'emportera pas! Vous ne pouvez pas supposer, mon cher Monsieur, qu'en cela j'agisse jamais contre ma conscience ! »

Je prononçai ces paroles avec chaleur, et Mr. Saint-Quentin fut convaincu, ou tout au moins n'osa pas m'en demander davantage.

Je bénis mon étoile lorsque je le vis s'arrêter, et ne lui laissant pas le temps de ramener la conversation sur un sujet aussi délicat, je repris : « Oui, Monsieur Saint-Quentin, vous êtes ma première visite. La place honorable que vous occupez, l'ancienneté de votre famille l'exigeoit; mais les relations qui, de tout temps, ont existé entre les Saint-Quentin et les Pelham m'y ont surtout engagé. »

« Bien, Mr. Pelham ! » répondit le révérend Combermere. Vous aurez ma voix, et je souhaite de tout mon cœur le succès d'un jeune homme qui professe d'aussi excellens principes que les vôtres. »

Combien peu nous servent les règles générales, lors-

qu'il s'agit de réussir auprès de nos semblables, et lors même que le caractère des gens avec lesquels nous avons affaire nous est connu. Ma mère m'avoit dit, soyez compassé et formaliste avec les Saint-Quentin, et elle avoit raison en thèse générale. Si je les eusse trouvé dans leur salon d'apparat, que Mad. Saint-Quentin eût été en toilette et ses enfans en état de représentation, j'aurois été aussi pompeux qu'un don Quichotte en robe de brocard ; mais puisque je les surprenois ainsi en déshabillé, je ne pouvois mettre trop de bonhommie et de simplicité dans ma manière, car il falloit surtout empêcher l'amour-propre de se mettre de la partie. La difficulté étoit d'allier le respect à la familiarité, et ma position ressembloit assez à celle de cet ambassadeur français qui trouva Sa Majesté Georges III dînant à une heure avec du mouton et des raves.

J'étois aussi glorieux de l'habileté dont j'avois fait preuve dans cette occasion, que si j'eusse remporté une victoire sur l'ennemi, car, en guerre comme en élection, le triomphe qui flatte notre vanité est celui que nous obtenons sur nos semblables.

En sortant de chez Mr. de Saint-Quentin je me rendis chez un marchand de vin, radical, brusque et joyeux, nommé Mr. Briggs. Sa maison étoit située à l'entrée du bourg de Buyemall, et attenante à un petit jardin rempli de tournesols, et orné d'un pavillon. On y voyoit souvent dans les soirées d'été le respectable propriétaire, son gilet déboutonné, y goûter ce repos que donne l'aisance acquise par le travail. Dans ces momens accordés à l'inaction, la pipe venoit encore ajouter au bien-

être de cet honnête bourgeois. Alors, tout en fumant, en admirant ses fleurs et en lisant le journal du comté, il méditoit sur l'importance du bourg de Buyemall dans l'empire britannique, et sur l'importance de Mr. Briggs dans le bourg de Buyemall.

Lorsque j'eus frappé à la porte, une jeune fille vint m'ouvrir, et m'accueillit avec un regard et un sourire dignes de la servante d'un marchand de vin. Elle me fit entrer dans un petit salon où je trouvai Mr. Briggs en personne, assis devant une table et buvant de l'eau-de-vie. C'était un petit homme court et large, vêtu de brun des pieds à la tête, avec des longues guêtres de même couleur.

« Mr. Pelham, asseyez-vous, je vous prie, » me dit-il lorsque j'entrai, « et excusez-moi si je ne me lève pas pour vous recevoir. Je suis comme l'évêque de l'histoire, trop vieux pour me lever. » Et Mr. Briggs articula une sorte de hé! hé! hé! que je crus devoir imiter de toute la force de mes poumons.

Mais aussitôt que je commençai à rire, Mr. Briggs s'arrêta sur le champ et me lança un regard soupçonneux en éloignant sa chaise de la mienne.

« Fâcheux présage! » me dis-je en moi-même. « Il faut que je sonde le terrain avant de me hasarder à le traiter comme l'autre. »

« Vous avez une jolie maison, Mr. Briggs. »

« Hé, Mr. Pelham, et un joli vote aussi qui vous intéresse peut-être davantage. »

Oh! pensai-je, je vois ce dont il s'agit. Ne soyons point trop civil avec un homme qui croit notre politesse intéressée.

« Eh bien ! Mr. Briggs, pour parler franchement, je vous dirai que je viens en effet pour vous demander votre voix ; mais accordez ou refusez-la moi sans vous gêner. Je n'emploierai point la méthode dont on use souvent en pareil cas, celle de se faire bien vouloir par des flatteries. Je vous demande votre suffrage comme un galant homme doit le faire avec son égal. Si vous pensez que mon rival mérite mieux que moi la place de député, donnez-la lui sans hésiter ; mais si vous placez votre confiance en moi, je tâcherai de justifier votre choix. »

« Bien parlé, Mr. Pelham ! » s'écria Mr. Briggs. « J'aime la droiture avant tout, et je ne veux point qu'un enjoleur vienne m'arracher mon vote par surprise, pour m'envoyer ensuite au diable aussitôt qu'il est élu : ou bien, ce qui est encore pis, qu'un grand seigneur, sa généalogie à la main et ses titres à la bouche, vienne m'imposer une opinion, s'imaginant me faire beaucoup d'honneur en me demandant ma voix. Ah ! c'est un mauvais temps pour la vieille Angleterre, Mr. Pelham, que celui où un sot comme ce *Guiny* (c'est ainsi que j'appelle notre révérend Combermere) s'imagine valoir mieux qu'un honnête homme comme moi qui possède de quoi l'acheter lui et toute sa famille. Je vous le dis, Mr. Pelham, le plus grand service que nous puissions rendre à notre patrie seroit de se débarrasser de tous ces aristocrates avec leurs terres et leurs ancêtres. J'espère que vous êtes de mon avis, Mr. Pelham. »

« Il n'y a sans doute, » répondis-je, « rien de si respectable en Angleterre que les intérêts commerciaux ;

et l'homme qui ne doit qu'à ses propres talens son rang et sa fortune vaut infiniment mieux que celui qui les tient de ses ancêtres. »

« C'est juste, Mr. Pelham ! » dit le marchand de vin en rapprochant sa chaise de la mienne et en posant son gros doigt sur mon bras. Puis me regardant d'un air scrutateur, il ajouta : « Que dites-vous d'une réforme parlementaire ? Vous n'êtes sans doute pas partisan des abus, et de la corruption moderne ! »

« En aucune manière, » m'écriai-je avec une honnête indignation. « J'ai une conscience, Monsieur Briggs, aussi bien comme homme public que comme homme privé. Non ! » m'écriai-je en m'animant peu à peu. « Non, Monsieur Briggs ! je ne veux point vanter mes principes avant de les mettre à l'épreuve. Mes actions les proclameront assez. Je ne sollicite point votre voix ; c'est à votre confiance seule que je veux la devoir. L'avenir prouvera qui je suis. Ce n'est pas trop politique à moi de vous parler ainsi ; mais je suis franc et je dédaigne l'intrigue et la flatterie. »

« Donnez-moi votre main, mon garçon ! » s'écria le marchand de vin transporté. « Donnez-moi votre main et comptez sur moi. Je suis enchanté de donner ma voix à un jeune homme qui professe d'aussi excellens principes que les vôtres. »

A dater de ce moment, Mr. Briggs fut un de mes plus chauds partisans.

Je ne m'arrêterai pas davantage sur cette portion de mon histoire ; les deux conversations que je viens de rapporter sont un échantillon suffisant de mes talens électoraux, et j'ajouterai seulement, qu'après la quantité requise de dîners, d'orgies, de mensonges, de coups de poings, de séductions, de fausses promesses, d'excès en tout genre, et grâce au dieu Mercure qui préside aux élections, je me trouvai loyalement élu à la place de député du bourg de Buyemall.

(La suite au prochain cahier.)

PHILOSOPHIE.

SOMMAIRE DES PRINCIPES DE LA PHILOSOPHIE RATIONELLE.

PRÉFACE.

La lecture des ouvrages de la philosophie rationelle de nos jours me fait l'effet d'une navigation sur la mer profonde, où l'ancre semble mordre quelquefois; mais bientôt on la sent filer. La mer claire et belle est sans fond en France; en Allemagne, elle est quelquefois trouble et bourbeuse, mais on sent l'approche de la terre-ferme, je veux dire des principes.

En philosophie rationelle on tient une foule de faits, dont quelques-uns se lient entr'eux; c'est le commencement d'une création. Mais rien ne compte jusqu'à ce qu'on soit arrivé aux principes, qui, réunis aux faits, méritent seuls le nom de connoissance.

Toutes les philosophies qui ont bien voulu *employer* et non créer les faits, ont senti que l'élément premier de l'esprit humain étoit la sensation. Mais faute de définir la sensation, qui étoit la base de tout, les résultats de leurs recherches ne pouvoient être que hasardés.

La sensation est le produit de deux élémens primitifs, dont chacun suit des lois tellement différentes qu'elles semblent quelquefois opposées.

La sensation se compose de *sentimens* et d'*idées*; le sentiment nous dévoile l'*homme intérieur*, l'idée représente les *objets extérieurs* qui ne sont pas nous.

Dans l'imagination, le sentiment domine les idées, dans l'intelligence, les idées dominent le sentiment. L'action des deux élémens l'un sur l'autre compose tout le mouvement de l'esprit humain. Mais quelles sont les forces motrices de ce mouvement? Quelles sont les lois de ces forces?

Les faits nous prouvent que la force motrice des *sentimens* est la même que celle de la *volonté*, dont l'attraction est toujours vers ce que nous appelons *mieux-être*; tandis que la force motrice de l'intelligence a sa tendance vers l'autre attraction (celle de l'intelligence) que nous appelons *connoissance*, *vérité*, *lumière*, que l'analyse ramène à l'idée d'*identité*.

L'imagination agit directement sur les sentimens et indirectement sur les idées par les sentimens. L'intelligence, au contraire, n'agit directement que sur les idées, et indirectement par les idées sur le sentiment.

Dans la vie ordinaire, les deux élémens, quoique régis par des principes différens, sont presque toujours combinés l'un avec l'autre. Il en résulte que lorsque le sentiment domine, l'esprit suit les lois de l'imagination qui sont celles du *mieux-être*, et quand l'intelligence domine, il suit les lois des idées qui sont celles de l'identité.

L'analyse parvient à distinguer les deux forces motrices de l'esprit qui, en réalité, sont toujours réunies, mais en des proportions infiniment variables. En co-

lorant régulièrement les phénomènes de l'esprit, elles permettent de classer ces phénomènes. Les produits les plus marquans de l'imagination sont les beaux-arts et les passions; ceux de l'intelligence sont les sciences, et toutes les abstractions nées de l'identité.

Tout le terrain intermédiaire entre l'intelligence et l'imagination tour à tour dominé par l'une ou l'autre faculté, est celui de l'homme social. Ce pays intermédiaire suit les *lois morales*, où le *sens moral*, (qui fait partie de l'imagination), combiné avec plus ou moins de raison, se trouve l'allié de l'intelligence.

Ces trois domaines de l'esprit humain, l'imagination, l'intelligence et le pays de la loi morale, où dominent tour à tour les deux forces élémentaires de l'esprit humain, embrassent la totalité de la psycologie. On voit que les opérations si variées de l'âme étoient en germe dans la sensation, puisque la sensation renferme, à la fois l'*idée* et le *sentiment* dont la combinaison produit tous les phénomènes de l'esprit humain.

J'ai fait voir, dans un écrit publié dernièrement, que la sensation est le produit de l'âme et non des sens extérieurs, puisqu'elle naît du sentiment, et que les élémens matériels qui viennent à toucher les sens extérieurs, ne sont qu'un moyen de développement que l'âme emploie pour se mettre en contact avec ce que nous appelons *objets extérieurs.*

Tout vient donc de la sensation; elle est le germe de tout. La sensation, par ses deux élémens, donne l'éveil aux deux forces motrices de l'âme, et met en mouvement tous les ressorts de l'esprit. Par le *senti-*

ment elle fait naître le *bien* qui détermine la volonté; par les *idées*, elle fait naître la *lumière* (identité) qui dirige la volonté. La sensation, telle que je l'entends, est donc le premier moteur de toutes les opérations de l'esprit humain, puisqu'elle met en jeu ses deux forces motrices.

Nous n'avons que deux moyens d'arriver à la connoissance de nous-mêmes, l'étude de notre être et la lecture de ce que les autres en ont dit. Les archives de la psycologie étant placées dans nous-mêmes, c'est tourner le dos à la vérité, que de chercher ce que nous sommes dans ce que les autres en ont dit, plutôt que de l'étudier dans nous-mêmes.

Dans l'étude de notre être, tous les faits sont dans nous. Dans les autres sciences, les faits sont partout répandus. Que l'on se dise bien que ce sont les faits qui donnent la lumière, que la controverse n'a jamais rien éclairci, et que le plus court et le plus infaillible chemin pour arriver à la connoissance, c'est d'aller aux choses mêmes que l'on veut connoître. Rien de nos jours ne me semble moins pratiqué que l'étude de soi-même, sans laquelle la philosophie rationelle ne peut faire de progrès. La philosophie n'est-elle pas la sommité de toutes les sciences! Sans le développement de la philosophie, comment les limites de l'esprit humain pourroient-elles s'étendre au-delà de leurs frontières actuelles (1)?

(1) La pensée de faire un *sommaire* des principes de philosophie rationelle répandus dans mes ouvrages, m'est venue à la lecture de l'*Histoire de la Philosophie* du XVIII.e siècle, où Mr. Damiron paroît désirer d'avoir un Ensemble de mes principes.



Les deux principes moteurs de nos facultés sont compris dans la sensation.

Pour bien comprendre l'ensemble des principes de philosophie répandus dans mes ouvrages, il est essentiel de distinguer nettement ce que j'appelle *sentiment* de ce que j'appelle *idée.* Sans cette distinction je ne puis être compris. Les sentimens et les idées sont les élémens qui caractérisent les deux facultés dont se compose l'esprit humain. Le sentiment est l'élément de l'imagination ; l'*idée* est l'élément de l'intelligence ; le *sentiment* dévoile l'homme intérieur, l'*idée* fait connoître l'homme extérieur, c'est-à-dire, les *objets* extérieurs aperçus ou réfléchis de son moi.

L'imagination a un principe différent de celui de l'intelligence.

Les deux grandes facultés de notre être sont distinguées par deux forces élémentaires qui composent les mouvemens de l'esprit. La faculté de sentir (c'est-à-dire, l'imagination) a pour force motrice le *mieux-être*, manifesté par ce que nous appelons *volonté.* L'instinct de la faculté de sentir est de se déterminer au *mieux-être.* Cet instinct, placé dans la nature intime de l'âme, produit les rapports du sentiment aux choses qui viennent à toucher les sentimens. L'autre faculté de l'esprit humain, appelée *intelligence*, a un principe d'attraction totalement différent de celui de l'imagination. Ce principe moteur de l'intelligence est dans l'*identité* qui

produit l'évidence. Cette force, aussi mystérieuse que le principe de la faculté de sentir, est la source de ce que nous appelons *vérité*, *lumière*, comme le sentiment, moteur de l'imagination, est la source de ce que nous appelons *bien*. Tout dans notre être tend au bien et au vrai.

Combinaisons des deux forces.

Les lois de la *combinaison* des deux forces élémentaires de l'esprit (le bien et le vrai) je les appelle *lois morales*. Le résultat de leur combinaison est : que la *volonté est toujours déterminée* par le mieux-être, mais cette détermination est *dirigée* par l'intelligence. Le mouvement moral vient de l'imagination, sa direction vient de l'intelligence.

Il faut donc bien saisir, que deux forces différentes produisent le mouvement de l'esprit humain ; que chacune de ces forces a ses lois particulières, qui sont celles de l'imagination et de l'intelligence ; que de plus, *la combinaison de ces forces* a ses lois qui sont *la loi morale.*

L'analyse s'arrête aux faits élémentaires.

Ces faits élémentaires n'admettent pas d'explication. L'homme *sent* d'après sa nature d'être sentant, il *pense* d'après sa nature d'être *intelligent*. Comment la vérité vient-elle à naître du sentiment de l'évidence (de l'identité) est aussi inexplicable qu'il l'est pourquoi je me détermine à tel parti plutôt qu'à tel autre. Nos facultés étant bornées, il faut bien qu'il y ait des faits sans explication placés sur l'extrême frontière du savoir humain.

Le *mieux-être* dans le domaine du sentiment, la *vérité* dans le domaine de l'intelligence, tels sont les agens élémentaires de l'esprit humain, dont il faut avoir les lois sans cesse présentes. La *loi morale* étant le résultat des lois élémentaires, il faut connoître ces résultats et les chercher dans leurs sources.

De l'imagination.

Caractère et résultats des deux forces de l'esprit humain.

Physiologiquement parlant, l'imagination est l'action et la réaction des sens intérieur et extérieur l'un sur l'autre. Psycologtquement, elle est l'action du sentiment sur les idées et des idées sur les sentimens. Toute opération de l'esprit commence par la *comparaison*. Si l'âme compare sentimens à sentimens, le résultat de la comparaison sera un *mieux-être* qui affectera la *volonté*. Nous voilà sur le terrain de l'imagination dans le domaine du *mieux*. Si l'âme compare *idée* à *idée*, le résultat de cette comparaison sera un *rapport;* nous voilà sur le terrain de l'intelligence, dans le domaine de la science. Quand l'âme compare *un composé d'idées et de sentimens*, *avec un autre composé d'idées et de sentimens*, elle est sur le terrain des lois morales. Le résultat de ces comparaisons est l'expression des forces élémentaires. Si le sentiment prévaut sur les idées, le résultat suit les lois de l'imagination; si l'idée prévaut sur le sentiment, le résultat suit les lois de l'intelligence. Il faut, dans l'analyse de l'esprit humain, re-

monter toujours aux lois élémentaires du *mieux-être* et de l'*identité*, qui tendent au bien et à la vérité, et ne jamais oublier qu'une de ces forces donne le *mouvement* et l'autre la *direction* du mouvement. La nature de l'une est de *préférer*, la nature de l'autre est de *juger*. L'imagination (le sentiment) *meut*, l'intelligence *dirige* (1).

Trois classes de sentimens dans l'Imagination.

Ces trois classes sont :

I. Les sentimens des besoins matériels qui ont leur source première dans l'organisation.

II. Le sens du beau qui a sa source dans l'âme.

III. Le sens moral, émané de l'âme.

Ces trois principes se composent chacun d'une force attractive et d'une répulsive qui suit ses propres lois. Mais toutes suivent la loi générale de l'imagination, d'être déterminée par le sentiment.

I. *Le sens de nos besoins matériels.*— On peut distinguer trois périodes dans le mouvement de ce sens, indiquées par les mots bien connus de désir, jouissance, satiété. Chacune de ces époques a ses lois bien connues. Le mouvement est *croissant* dans l'époque du désir à la jouissance, et *décroissant* dans l'époque de la jouissance complète à la satiété. La satiété est

---

(1) L'intelligence dirige en éclairant, c'est-à-dire en faisant sentir tel bien, que sans l'intelligence l'imagination n'eût pas senti. L'âme est toujours déterminée par le sentiment; et quand la volonté se détermine par le vrai bien, c'est que l'intelligence le lui avoit dévoilé.

suivie de l'oubli. Ce qu'on voit à nud dans les grandes passions, se voit à la loupe et au microscope dans les passions foibles. A ces trois périodes du sentiment correspondent les *idées* et les actions dont l'infinie variété prouve l'infinie variété du sentiment moteur. Les *idées associées* au sentiment moteur s'exaltent ou s'affoiblissent, s'étendent, se rétrécissent ou disparoissent avec lui. La source du mouvement de ce sens est dans l'organisation. Le sens même est éminemment *égoïste*, mais combiné avec le sens moral, il peut suivre les lois du sens moral si le sens moral le domine. Le sens de nos besoins est le premier moteur de l'enfant, il est également dominant chez les nations en enfance. Il donne l'éveil aux deux autres sens par des lois peu connues. C'est par lui que la vie commence.

Ce sens touche de partout aux objets *extérieurs* appelés *idées*. Ces objets réagissent sur lui et le modifient. Ces deux agens extérieurs et intérieurs, soulèvent la vie et déploient ce grand tissu de l'existence où les sentimens sont la chaîne, et les idées (objets extérieurs) la trame de notre enveloppe vitale. La vie réelle est presque toujours le produit simultané de toutes les forces vitales subordonnées l'une à l'autre avec des variations et des identités incommensurables.

II. *Le sens moral.* — Je définis le sens moral le sens *qui nous instruit des sentimens d'autrui.* Chacun sent l'immense différence qu'il y a entre le sentiment que vous donne un bon mets, et celui de l'estime des hommes, ou de la beauté d'un tableau; et cependant

tout cela s'appelle sentiment. Mais ce *sentiment* nous instruit de l'homme *intérieur*, l'*idée*, au contraire, nous représente les objets *extérieurs*.

Le sens moral est un élément qui n'a de prise que sur lui-même. L'organe mystérieux de ce sens s'appelle figurément le *cœur*. Le sentiment moral est une émanation de l'âme qui régit le monde social par les sentimens moraux qu'il meut et qu'il fait naître. Il est le moteur des nations. La véritable histoire de l'homme, il faut la chercher dans la théorie des sentimens moraux.

Le sens moral est l'organe secret du mouvement social de l'homme. L'homme ému a un organe pour *éprouver* ce sentiment et un organe pour l'*exprimer*, et l'homme à qui ce sentiment s'adresse a un organe pour *distinguer* ce sentiment et un organe pour l'*éprouver* lui-même. Quelle plus grande merveille que de donner un corps à un sentiment moral; quelle autre merveille de *reconnoître* ce sentiment dans le signe qui le représente! Toutes ces merveilles nous sont tellement familières que nous ne nous en étonnons pas.

L'expression d'un sentiment s'appelle *physionomie*. Le sentiment s'exprime par les traits du visage et la tenue de tout l'homme, par les mouvemens de son corps, par l'*accent* de sa voix. Ces élémens, dans leur développement, produisent les arts mimiques, le langage parlé et chanté, et dans un plus grand développement tous les *beaux-arts* dont la plus grande gloire est de parler à l'âme par la puissance réunie du sens du beau et du sens moral.

La puissance dominatrice du sens moral je l'appelle

harmonie. J'entends par harmonie un système de rapports de sentimens à sentimens qui décide de leur mouvement d'attraction ou de répulsion, d'amour ou de haine.

Je remarque qu'aucun sentiment d'autrui n'arrive à mon âme qu'en retentissant dans le clavier de mes sentimens, de manière que le sentiment d'autrui que j'éprouve est déjà *accord* ou *dissonnance*, attraction ou répulsion, né du retentissement du sentiment d'autrui dans le clavier de mes sentimens personnels. De là vient que les actions morales d'autrui sont *senties* (approuvées ou rejetées) et jamais *jugées*, *qu'après avoir été reprises ensuite par la réflexion*, qui en rendant objectif ce qui étoit subjectif, produit la possibilité d'un jugement.

Il y a, dans les sentimens moraux, une accélération de force incalculable en raison de *l'intensité* et de *la masse* des sentimens harmoniques ou discordans.

Tous les sentimens dans leur action se réduisent, en dernière analyse, à un mouvement de répulsion ou d'attraction que nous appelons *haine* ou *amour*. Ces deux mouvemens élémentaires composent tout le système social. Religion, gouvernement, langage, mœurs, bonheur ou malheur, et tout ce que nous appelons histoire, est l'œuvre du sens moral, modifié par le plus ou moins de cette *raison* qui, par le développement de l'intelligence, attire le monde intellectuel vers des régions de lumières où tout devient harmonie et bonheur.

III. *Sens du beau*. — Le sens du beau termine l'empire de l'imagination. Ce sens est une espèce de luxe

dans l'organisation spirituelle de l'homme. Seroit-il une pierre d'attente?

Le sens de nos besoins matériels se compose *de sensations où le sentiment est réuni à son* (idée) *objet;* le sens moral, au contraire, s'occupe *de sentimens purs mis en harmonie l'un avec l'autre;* le sens du beau se compose non d'harmonies de sentimens, mais d'*harmonie de sensations.* Les Elémens de l'imagination sont donc:

1.°) Sensations réunies à leur objet dans les sens matériels — manger — et pain.

2.°) Sentimens réunis en harmonie par le sens moral — amitié.

3.°) Harmonie non de sentimens, mais de *sensations où l'idée et le sentiment sont réunis:* comme dans l'Apollon.

Quand un mets me plaît, l'objet est réuni à la sensation.

Quand un *sentiment* me plaît, c'est qu'il est en harmonie avec mon sentiment.

Quand un tableau me plaît, les *sensations* qu'il me donne sont en harmonie entr'elles. Phénomènes tous semblables dans la répulsion appelé dégoût, haine, laideur.

Le principe du beau est dans l'*unité.* L'unité naît de la réunion des *sensations harmoniques dans un même centre d'attraction.* L'unité se compose d'harmonies élémentaires réunies dans une même harmonie centrale (1).

(1) Il est indispensable pour bien entendre cet article de se souvenir que toute sensation est un *composé de sentiment et d'idée.* Le sens moral n'emploie que la partie sentimentale de la sensation, le sens de nos besoins emploie la sensation *complète*, où le sentiment



Remarquons de plus : Que tous les sentimens tendent à l'action, tous *veulent* quelque chose. Le sens du beau veut *produire* ce que nous appelons les beaux-arts. Le sens moral veut *aimer* ce qui est en harmonie avec lui, le sens matériel veut *jouir* matériellement.

La grande loi de l'imagination, c'est que dans le domaine de la sensibilité les idées sont dominées par le sentiment ; tandis que dans le domaine de l'intelligence, les sentimens sont dominés par les idées. Dans la vie réelle les deux facultés étant toujours combinées ensemble, il en résulte un *mouvement composé* qui est l'expression des deux forces de sentir et de penser.

Quand l'opposition de la sensibilité et de la raison est vive et directe, nous *sentons* ce combat, mais partout où l'opposition est foible, elle n'est pas remarquée, et le mouvement d'oscillation est à peine senti.

ASSOCIATION DES IDÉES.

Le premier phénomène qui règne dans toute l'étendue de l'imagination est celui de l'*association des idées.*

---

est joint à son objet ; mais le sens du beau, tout spirituel, emploie les *sensations*, *mais ne les emploie que dans leur état d'harmonie.* La musique ne se compose pas de sons isolés, mais d'*accords* tous en harmonie avec le Tout pour produire *l'unité* sans laquelle rien n'est beau. Il y a une subordination en harmonie, comme en abstractions. Tout dans l'âme tend à l'unité. Les sentimens moraux ont leur unité aussi bien que le beau. Chaque force de l'esprit a son point d'attraction vers lequel tout va aboutir : ce point, en attirant tout à lui, produit ce que nous appelons unité.

Ce phénomène, grossièrement, observé est de la plus haute importance. Je distingue *trois classes d'associations* d'idées, qui chacune porte la livrée de la faculté dont elle émane. 1.° L'association des idées dans le domaine de l'imagination, de toute la plus fréquente et la plus féconde, c'est l'*association formée par un même sentiment*. La loi de cette association est : que le nombre, l'intensité et la tenacité des idées d'*une même association croit ou décroit avec l'intensité du sentiment moteur, et disparoit avec lui.* Cette association est la source de nos *préjugés*, c'est-à-dire, des impressions agréables ou désagréables qui précèdent le *jugement.* Nous jugeons ou plutôt nous *sentons* favorablement ce que nous aimons, et défavorablement ce que nous haïssons, etc. Ces *préjugés* s'étendent dans toutes les régions de l'âme *que la raison n'a pas cultivées.*

Ces idées associées sont le grand magasin de l'esprit. Une fois placées dans l'âme, elles sont dans la suite attirées par le sentiment du beau, ou par le sens moral, éprouvant plus ou moins foiblement les attractions de la puissance dont elles approchent le plus. Dans la suite elles seront sous l'empire de la raison.

1.° La seconde classe d'association tient (non à l'imagination) mais à l'intelligence. Il faut l'appeler *Liaison des idées* et non association. Cette liaison tient à la force *intelligente*, comme l'autre association tient à la force *sentante* de l'imagination.

L'instinct de l'intelligence tend à l'*évidence*, c'est-à-dire à la force de l'identité. Pythagore voit avec évidence l'identité du carré de l'hypothénuse avec les

carrés des deux autres côtés. Cette force de cohésion de l'évidence vient-elle à se perdre par oubli ou distraction, la *liaison* des deux idées de grandeur se dissout par l'absence de la force intelligente, comme dans l'imagination l'association des idées disparoît avec le *sentiment* qui les avoit associées. La *foi* à la vérité mourra avec le sentiment de l'évidence, comme la foi à un préjugé mourra avec le sentiment qui l'a fait naître.

Remarquons que l'intelligence a ses idées obscures où il y a de foibles liaisons qui disparoissent comme les associations de l'imagination produites par un foible sentiment.

Dans le domaine de l'imagination la foi à toutes ses associations est en raison de la force du sentiment et de l'absence de la raison. Dans le domaine de l'intelligence la foi à la *vérité* est en raison de la force d'identité qui lie les rapports dont la vérité se compose.

3.° La troisième espèce d'association est à peine remarquée, c'est le retour d'un même ordre d'idées *produit par la mémoire*. Il est de la nature de la mémoire de produire les idées dans l'ordre de leur entrée dans l'âme. Mais cette force de mémoire est presque toujours dominée par les autres attractions de l'âme, par celle de l'imagination et de l'intelligence. Il y a cependant des mémoires *passives* d'autant plus régulières qu'elles n'éprouvent jamais l'influence de l'esprit. Les logiques confondent quelquefois ces associations.

DOMINATION DES SENTIMENS SUR LES IDÉES DANS L'EMPIRE DE L'IMAGINATION.

Un autre phénomène de l'imagination, qui est obscurément senti sans avoir jamais été éclairci, c'est l'empire du sentiment sur les idées *dans le domaine de l'imagination*; mais comme l'imagination, est toujours plus ou moins influencée par l'intelligence l'empire du sentiment sur les idées en est modifié. Cette influence de l'intelligence peut être sourde, c'est-à-dire, elle peut *affoiblir le sentiment sans le vaincre*, en diminuant l'intensité du pouvoir du sentiment sur les idées, sans empêcher le sentiment de prévaloir sur la raison.

Un sentiment entre dans l'âme, je suppose que ce soit l'*amour de Dieu*. Voilà aussitôt un assortiment d'idées en rapport avec le sentiment, qui vient s'agglomérer en idées associées plus ou moins vives et tenaces, selon l'intensité du sentiment associateur. L'amour de Dieu suppose un sentiment de *crainte* ou d'*espérance* qui vient s'associer avec les *idées* qu'on se fait de Dieu. L'adorateur d'Anubis, l'adorateur du Soleil, ou celui de Mahomet auront des sentimens d'amour tout différens, des associations d'idées différentes, des croyances différentes selon les rapports de leur sentiment avec les idées que ce sentiment rencontrera dans l'esprit du fidèle.

Augmentez le sentiment et des associations nouvelles, des intensités nouvelles viendront augmenter tout le régistre des idées associées. Il y a plus : *des sentimens nouveaux* viendront à naître qui auront aussi leurs associations

sociations et leurs assortimens d'idées. Par exemple, l'*intolérance* naîtra de l'intensité, et amènera une série d'actions et de mouvemens incalculables. On voit qu'un sentiment toujours *le même en nature* mais *pas le même en intensité* produira des actions toujours variées, des combinaisons toujours nouvelles. Ce que nous appelons *raison* vient-il à troubler l'ordre de l'imagination, cette raison initiale ne fera que changer, qu'altérer les rapports de ces idées confuses, elle fera naître un crépuscule douteux, long-temps avant d'avoir établi une véritable évidence; plus la croyance sera *fixée* et moins la raison fera de progrès, chaque siècle condamnant celui qui l'a précédé.

On entrevoit que la véritable religion ne peut aller en avant qu'avec tout le système de la civilisation. On voit aussi que la religion de la vérité ne peut naître qu'après la mort des fausses croyances, nées de l'imagination initiale de l'homme.

Il faut sans cesse répéter la grande vérité, que dans le domaine de l'imagination les sentimens dominent les idées, et que dans le domaine de l'intelligence les idées dominent le sentiment. Dans le domaine moral de l'*homme tel qu'il est*, l'une ou l'autre faculté prédomine tour à tour, jusqu'au temps où, toutes les facultés étant en harmonie, aucune ne dominera l'autre; parce qu'aucune ne sera plus en opposition avec l'autre.

CROYANCE, FOI.

Chacune de nos facultés actives a son genre de croyance. *L'assentiment donné aux idées en harmonie*

avec l'intérêt général, il est illégitime en raison de sa déviation de l'intérêt de tous qui constitue l'objet de la loi morale.

Dire, comme Helvétius, que tous les hommes sont mus par leur intérêt, c'est dire que dans toutes les actions humaines, l'homme est toujours l'*objet* de sa préférence. L'homme est sans doute toujours le *sujet* qui agit, mais il n'est pas toujours l'*objet* de son action. Quand je fais le bien de ce que j'aime, je suis sans aucun doute toujours le *sujet* de mon action qui part nécessairement de mon *moi*, mais je n'en suis pas l'*objet*. Je puis même avoir un sentiment agréable en agissant dans l'intérêt d'autrui; mais ce sentiment ne constitue pas l'*objet de mon action qui n'est pas moi mais autrui*. Or, c'est d'être l'*objet de son action* qui constitue une action *intéressée*. Toutes les actions, tous les motifs partent du moi, mais il n'en suit pas que l'*objet* de toutes les actions soit moi-même.

S'il est vrai qu'il y ait un point de coïncidence de tous les intérêts particuliers en-deçà duquel il n'y a que trouble et malheur en raison de la distance de ce point, si tout cela est vrai, l'intérêt de tous les hommes sera attiré vers ce pôle d'harmonie de tous les intérêts en raison des lumières qu'ils ont. Il n'y aura plus entre l'homme et le maximum possible de son bonheur social d'autre barrière que l'ignorance. Cette barrière s'abaissera nécessairement en raison des progrès de la civilisation. L'expérience corrigera l'homme pensant, tandis que l'homme mal instruit ou offusqué par des passions ou des préjugés demeurera immoral et mal-

heureux. Mais peu à peu l'intérêt de chacun lui indiquera la route qu'il cherche instinctivement par la nature même de son être.

Mais quel est le sentiment qui fait sortir l'homme de son intérêt personnel pour le faire agir d'abord dans l'intérêt d'autrui et ensuite dans l'intérêt de tous ?

Le premier éveil de l'homme vient de l'organisation. Le *sens des besoins matériels* est long-temps dominant chez l'enfant, et cette domination laisse de longues traces chez les nations en enfance. Le sentiment de nos besoins ayant le plaisir matériel pour objet est nécessairement égoïste. Comment se fait-il que le sentiment vienne à agir pour ce qui n'est pas le sens matériel? Quel intervalle, quel abîme à franchir entre les besoins de la matière organisée et les besoins de l'*âme?* L'homme naissant, tout attaché à la matière par ses organes, en va sortir pour s'élancer dans le monde des idées où les lois de la matière ne commandent plus. Dégagé des lois matérielles, il va entrer dans l'univers des âmes où tout est réglé par des lois spirituelles, où chaque faculté a son moteur particulier, tous réunis en harmonie par des lois supérieures. Quel seroit l'ordonnateur suprême de ces lois si ce n'est la sagesse suprême, source de l'*unité* suprême qui constitue l'univers.

Nous avons vû comment le sentiment se *communique* au sentiment et comment les âmes viennent à s'entendre. Il y a donc communication, liaison et action d'une âme à l'autre.

L'anneau qui lie l'homme à l'homme c'est le *sens moral* qui fait qu'on aime et qu'on est aimé. Ce sen-

timent d'attraction et de répulsion est l'architecte de toutes nos institutions sociales. Ce doux échange des *moi*, en liant l'homme à l'homme par des sentimens aimans, dans son développement fait la force et le bonheur des nations.

Avant de passer à l'intelligence, je dirai encore quelques mots sur le sens moral, qui est le sens qui nous instruit des sentimens d'autrui et qui fait que nous aimons ou haïssons.

L'impression des sentimens d'autrui sur notre état sentimental produit ce que nous appelons faussement un *jugement*, puisque les impressions ne sont encore que *senties*, et ne suivent que les lois des sentimens. Mais chez l'homme civilisé, chez qui les *idées* suivent toujours de très-près l'impression sentimentale, le jugement né de l'intelligence se confond avec l'impression pour produire un résultat, qui est l'expression des deux forces, où dominent tantôt l'imagination et tantôt l'intelligence.

Le sens moral est la partie la plus importante de la philosophie rationelle, puisqu'elle embrasse tout le système social.

La transition de l'enfance à la maturité de l'homme n'est pas plus marquée chez l'individu qu'elle ne l'est chez les nations. La grande époque du passage de l'imagination à l'intelligence est la première révolution à signaler dans l'histoire des grandes sociétés. C'est à la psychologie, c'est à l'histoire de l'esprit humain à dévoiler les changemens opérés dans le passage de l'enfance des nations à leur état de maturité.

Dans l'époque où le sentiment domine la raison, l'homme ne connoît que ses rapports *personnels*; il ne sent que son *moi*. C'est l'époque du despotisme où tout se fait pour la défense ou le profit de la puissance. Dans l'époque de l'éveil de l'intelligence, les rapports de l'homme aux choses et de l'homme à l'homme se développent. Les points harmoniques des intérêts concordans brillent de partout, et donnent l'éveil aux rapports sociaux qui entraînent l'homme vers les intérêts *universels* pour constituer ce qu'on appelle la *loi*. Dans la première époque de l'histoire, l'intérêt d'autrui n'est jamais le *but*, mais tout au plus un *moyen* pour la puissance; dans l'époque des lumières, au contraire, l'intérêt universel devient le *but*, et la puissance elle-même n'est que le *moyen* de maintenir et de conserver la loi.

Nous voyons semblablement dans l'histoire des religions une époque où l'imagination est dominée par des idées d'autant plus fantastiques qu'elles ne sont jamais prises qu'au-delà de la nature. Par la loi de l'*unité*, dont nous parlerons dans la suite, un sentiment dominant de *crainte* et d'*espérance* s'étant fixé à quelque image ou à quelque personne, tous les sentimens vont s'unir à ce premier noyau de cristallisation, et dans toutes ces grandes masses de croyances la raison même n'est qu'un *moyen* de foi, comme l'intérêt d'autrui n'est qu'un moyen de puissance dans l'époque du despotisme. Dans la seconde époque religieuse, l'esprit humain, entré dans les régions de l'intelligence s'élève de rapports en rapports, de cause en cause, d'abstraction en abstraction vers une *cause suprême*, ordonna-

trice de l'univers. Intimément convaincu que la matière, essentiellement inerte, ne peut sortir d'elle-même, on est obligé d'admettre une *cause intelligente*. C'est dans ces régions de lumière et de révélation que le cœur et l'esprit trouvent le bonheur et la vérité, si vainement cherchés sur les routes trompeuses de l'imagination.

L'histoire de la civilisation, celle des mœurs, et l'histoire si importante du bonheur, présentent de même deux époques bien marquées, produites par ce passage de l'imagination à l'intelligence, que, chez l'individu, nous ne pouvons méconnoître dans le passage de l'enfance à la maturité de l'homme fait.

Passons à la faculté appelée Intelligence.

DE BONSTETTEN.

(*La suite au prochain cahier.*)

ÉDUCATION.

DE LA NÉCESSITÉ DE L'ÉDUCATION DOMESTIQUE POUR SECONDER L'INSTRUCTION PUBLIQUE DANS LE CANTON DE VAUD; par A. GINDROZ, Professeur à l'Académie de Lausanne. *Lausanne* 1828, 84 pages in-8.° Prix: 1 fr. 50 cent.

(*Article communiqué*).

LE développement successif de l'éducation a suivi les mêmes lois de progression qu'on découvre partout

ailleurs, dans la pensée, dans la nature, dans la société, dans l'histoire et la philosophie de l'esprit humain. L'éducation, dans les premiers âges de la société, est toute industrielle, domestique, locale, livrée au cours de la vie, mais la marche de la civilisation finit par l'amener à un extrême tout opposé : on ne voit plus que l'homme abstrait, l'instruction publique, le cosmopolitisme, les systèmes exclusifs en un mot, dont la tendance est de tout rendre uniforme et de même couleur. On reconnoît que le moyen âge et le dix-huitième siècle sont ici en présence.

Cependant l'esprit de l'homme, si prompt à se jeter dans les extrêmes, ne les supporte point : il lui faut la paix qui n'est ni l'agitation ni le repos : cette paix, c'est la vérité, qui ne peut se trouver que dans un système qui embrasse et réconcilie également tous les extrêmes. La vérité a plusieurs faces ; elle se trouve un peu partout ; mais est-elle incomplète, alors on se tient d'un seul côté, et l'on tombe dans l'erreur. Il semble que le dix-neuvième siècle soit appelé à former, dans l'éducation, cette étroite et indissoluble alliance des vérités particulières dans la vérité absolue. On sent aujourd'hui le besoin de respecter l'originalité de l'individu, ses affections de localité, de famille, tout en le formant pour la patrie et l'humanité. Mad. Necker de Saussure a montré que l'expérience de la vie est beaucoup, et que le but des systèmes doit être plutôt d'en tirer habilement parti que de tendre à façonner l'homme arbitrairement. Mr. le Prof. Gindroz, enfin, a saisi admirablement la pensée de cette union, en montrant

l'insuffisance de l'instruction publique, et la nécessité qu'elle soit secondée par l'éducation domestique.

Tel est le but, l'esprit de l'intéressant ouvrage dont nous nous proposons de rendre compte. Il se compose de trois discours prononcés en 1825, 1826 et 1827, à la fête des promotions du collége de Lausanne, par Mr. Gindroz, qui étoit alors recteur de l'Académie. Le *Nouvelliste Vaudois* a fait connoître, chaque fois, la profonde impression produite par ces discours dont la publication étoit impatiemment attendue.

C'est en présence des élèves du collége et de l'Académie, devant les pères et les mères de ces jeunes gens, que ces discours ont été prononcés, c'est pour eux, pour le canton de Vaud qu'ils sont écrits; c'est donc sous ce point de vue-là qu'il faut surtout les considérer pour les bien juger.

L'auteur, on peut le dire, a rafraîchi et rajeuni son sujet par la force et la supériorité avec lesquelles il a rattaché, à une pensée unique et féconde, son étonnante richesse de faits, d'idées, d'aperçus: unité et variété, force et délicatesse, raison supérieure et sensibilité exquise, tout abonde dans un petit nombre de pages toujours claires et bien écrites, souvent éloquentes.

Pour faire connoître l'ouvrage de Mr. Gindroz, nous présenterons d'abord l'analyse des trois discours qui le composent.

Voici la pensée qui préside à tout l'ouvrage. Quoiqu'il y ait dans la nature humaine de l'unité, il y a aussi des facultés diverses qui en sont comme les bran-

ches vivifiées d'une sève commune. L'éducation qui a pour but de développer et de former l'homme, doit donc aussi avoir de l'unité ; mais cette unité n'exclut point la diversité des moyens. L'instruction publique est un des grands moyens de l'éducation : elle parvient à cultiver plusieurs des facultés de l'homme, mais elle ne répond pas à tous les besoins : elle ne sauroit se passer du puissant auxiliaire de l'éducation domestique.

Puisque l'éducation commence déjà, pour ainsi dire, avec la naissance de l'enfant, et que les études collégiales, qui sont le premier pas dans l'instruction publique, n'ont lieu que quelques années plus tard, il faut que l'éducation domestique *prépare* à ces études et à celles de l'académie. C'est le sujet du premier discours où Mr. Gindroz insiste sur la nécessité de ne destiner aux fortes études que des sujets capables et choisis ; où il montre comment on prépare un enfant à l'instruction publique en dirigeant chez lui ses trois ordres de facultés, à mesure qu'ils se révèlent : 1.° le besoin de connoître, qu'il faut satisfaire et exciter sans cesse ; 2.° le besoin de sentir, qui peut recevoir de l'éducation domestique deux directions éminemment favorables à l'instruction publique : faire pressentir à l'enfant que l'étude est une source de plaisirs ; accoutumer l'enfant à voir dans ceux qui seront appelés à l'instruire des amis qu'il doit chérir et vénérer, et non des jouets ou des ennemis ; 3.° le besoin d'agir, qu'il faut régler sans le comprimer. De plus, toute cette *préparation* doit être continuée, sous tous ces rapports, depuis que l'enfant est entré dans les classes, et que le jeune

homme a passé dans l'auditoire : il faut le soutenir à la hauteur des sentimens et des pensées où l'éducation domestique l'avoit d'abord placé.

Dans le second discours, Mr. Gindroz considère le jeune homme au collége et à l'académie : là, ses études sont insuffisantes sous deux rapports. D'abord, considérées comme culture de l'intelligence exclusivement, elles sont incomplètes; parce que l'instruction publique, qui s'adresse à tant d'élèves à la fois, satisfait aux besoins généraux seulement, sans pouvoir s'identifier avec tous les individus, si différens par leur caractère et leur intelligence; parce que leur nombre et leur diversité sont un obstacle à la force des impressions qu'elles devroient produire; parce que l'effrayante rapidité, enfin, avec laquelle s'écoulent les jours consacrés aux leçons, au milieu d'interruptions nombreuses, souvent inévitables, permet à peine aux professeurs d'enseigner les principes, les méthodes et les sources des sciences, et leur en interdit les développemens approfondis et variés. Il faut donc que l'éducation domestique *complète* l'instruction du collége et de l'académie. Ici l'auteur développe les plus sages conseils; former le jeune élève à un travail domestique régulier, à l'habitude d'une vie retirée et studieuse, et, pour cela, veiller au bon emploi de ses heures, à la rédaction de ses extraits, à la méditation et à l'étude approfondie des sciences; diriger, de plus, ses lectures, et, par dessus tout, réveiller et soutenir l'amour de la vérité, l'enthousiasme du savoir; modérer le goût du plaisir et des distractions, combattre les

préjugés et les sollicitations dont la frivolité entoure le jeune homme. On n'oublie pas de lui faire sentir l'immense avantage d'avoir un ami de cœur et d'étude; on lui recommande d'employer utilement ses vacances en s'essayant à parcourir seul et librement sa carrière, en voyageant bien préparé, et en éclairant la science par l'observation des travaux divers de la société.

Le troisième discours est consacré au second point de vue sous lequel les études collégiales et académiques sont insuffisantes : c'est qu'elles ne sont que des études, c'est-à-dire la culture d'un seul côté de la nature humaine, l'homme intellectuel : il faut *achever* l'ouvrage en formant aussi l'homme actif par ses sentimens et sa volonté. La vie intérieure et morale de l'homme n'est pas totalement négligée dans l'instruction publique; elle ne laisse pas que de s'y nourrir et de s'y développer par l'étude des chefs-d'œuvres de la poésie et de l'éloquence de la Grèce et de Rome, par les révélations qui jaillissent de l'étude de la nature, par les leçons sévères dont abonde l'histoire, par les émotions même dont l'instruction publique est quelquefois la source. Néanmoins cela ne suffit pas: la culture du moral n'est pas l'objet essentiel de l'instruction publique qui, dans l'état actuel, porte trop souvent peut-être les regards de la jeunesse sur les siècles anciens, et ne la forme pas assez pour son siècle et pour sa patrie. La vie du collége et de l'académie qui offre déjà une image de la société humaine, de tous ses mouvemens, de toutes ses passions, de ses inquiétudes, cette vie est périlleuse si l'élève y est aban-

donné au hasard, sans direction. Il faut donc un guide à cette époque décisive : ce guide, ce sont les parens qui doivent savoir obtenir la confiance de leur fils et faire naître cet abandon d'une âme qui se montre toute entière : le père, par une douceur mêlée de sévérité; la mère, par cette influence d'amour, de confidences et d'épanchemens. Trois objets doivent surtout attirer l'attention des parens : les exemples dont leur fils est habituellement entouré, car leur éloquence subjugue pour toute la vie ; les projets qu'il forme pour son avenir, où il faut savoir distinguer ses goûts intimes et durables de ses goûts légers et fugitifs ; les sentimens religieux, enfin, qui naissent et se fixent dans le fond de son âme. Ici l'auteur fait ressortir cette observation juste et profonde, que l'homme seul a le sentiment religieux tandis que les animaux ne participent avec lui qu'aux autres sentimens ; il indique quelle marche il faut suivre pour seconder l'enfant dans ses premières méditations, et lui apprendre à n'associer aux idées religieuses aucune douleur, aucune peine, aucune crainte, mais un amour pur, et le besoin de rattacher son existence à sa divine origine.

Cette analyse est trop sèche pour bien faire connoître l'ouvrage de Mr. Gindroz : il faut le lire, si on veut l'apprécier vraiment. Nous éprouvons, toutefois, le besoin de justifier les éloges que nous lui avons donnés, en transcrivant quelques pages de ces discours remarquables.

Partout on est frappé de la richesse de pensée de l'auteur, de la haute sagesse de sa philosophie qui sou-

vent se manifeste à son insçu, et comme par jets pour ainsi dire: « L'éducation domestique (fait-il observer) s'attache surtout à poser ces vérités fondamentales qui sont de toute la vie et de tous les instans de la vie, ces principes religieux, scientifiques et littéraires, que l'éducation classique suppose et qu'elle ne réussit pas toujours à donner (1). »

Voyez ce qu'il dit en parlant de l'attention que les parens doivent donner aux projets que leur jeune fils forme pour son avenir: « Vous aurez étudié ses dispositions les plus secrètes, ses goûts intimes et durables, et ses goûts légers et fugitifs; vous aurez découvert sa force et sa foiblesse; et dans la multitude des projets, des désirs, des caprices même qui traversoient rapidement son imagination mobile, vous aurez démêlé ce qui étoit réellement à lui, et ce qui n'étoit qu'une ombre étrangère; ce que sa nature pouvoit et vouloit, et ce que des circonstances passagères sembloient annoncer dans quelques instans (2). »

Voici, surtout, ce qui nous a paru digne d'attention:

« Il y a, enfin, dans l'existence du jeune homme, une surabondance de force et de vie, qui se manifeste par un insatiable besoin de mouvement, d'agitation et d'activité, fortifié de plus aujourd'hui par la rapide marche des événemens et des idées. Ici se trouve le devoir le plus important de l'éducation domestique et

(1) Page 13.
(2) Page 70.

peut-être aussi le plus négligé : il faut modérer cette activité sans l'éteindre, la régler sans la comprimer; éviter ces inutiles rigueurs et cette discipline de l'esclave, qui condamnent un jeune homme à la mollesse, à la nonchalance, à la servilité ou à une lutte intérieure qui le consume et l'épuise; mais il faut craindre également de laisser son impétuosité sans frein, craindre de produire le désordre et la licence, ou d'augmenter le nombre de ces hommes sans cesse occupés sans rien faire, remuant sans but, et détruisant toujours sans produire jamais. Toutes les ressources de l'éducation domestique doivent se réunir pour former, par un heureux accord entre les forces de l'enfance, une soumission sans bassesse, une obéissance sans lâcheté, une docilité, en un mot, fondée à la fois sur le sentiment du devoir et la conscience de la liberté. Le mouvement et l'ordre, voilà le but de l'éducation, ou plutôt voilà la nature toute entière; partout se montre cette double loi; partout elle règne : les mouvemens les plus impétueux et les plus désordonnés en apparence, les ouragans et les tempêtes, les volcans et les vagues de la mer, la comète qui semble égarée dans les cieux, le papillon qui voltige avec insouciance, comme le sable et la goutte d'eau qui tombe à nos pieds, tout suit avec constance la loi du mouvement et de l'ordre : n'y auroit-il que le cœur de l'homme qui ne pût admettre cette admirable harmonie (1)? »

Nous continuons à citer ce qui nous a intéressé le plus

(1) Page 17.

plus vivement. L'auteur parle de l'instruction publique : «Est-ce les leçons d'une calme philosophie qu'elle adresse à ses élèves ? Elle cherche à leur dévoiler les secrets de la pensée, à dissiper quelques-uns de ces nuages qui cachent l'homme à ses propres yeux ; forçant ses jeunes disciples à replier leur âme sur elle-même, elle les accoutume à pénétrer dans ce sanctuaire mystérieux, à y demeurer, à s'y plaire, et lorsqu'elle est arrivée avec eux dans sa plus intime profondeur, elle les élève souvent à la pensée du Dieu qui les créa, pour unir ce qu'il y a de plus profond avec ce qu'il y a de plus sublime, pour enchaîner une existence foible et limitée à une vie sans limites, et confondre avec espérance, dans un même amour, l'homme et la Divinité, le présent et l'avenir. Quelquefois ce sont les lois admirables de la nature, que la science déploie aux yeux de ses élèves. Ah ! comme elle peut encore ici parler de sagesse, d'ordre et de bienfaisance ! comme elle peut montrer dans la plus humble des plantes et dans les astres qui brillent au plus haut des cieux, une image, que dis-je, une réalité de cette soumission à la loi, involontaire dans la nature, mais libre dans l'homme ; et que cette liberté même ennoblit et transforme en devoir (1). »

Nous ne passerons point sous silence cette réflexion de l'auteur, lorsqu'il est question du jeune homme, à l'activité duquel une direction précise a été imprimée : «Vous le verrez surtout arrêter sa pensée sur le petit

(1) Page 54.

peuple au sein duquel la Providence a placé sa vie; il en aimera les lois et les mœurs, sans devenir exclusif ou partial; il apprendra que le bonheur se trouve dans la stabilité qui n'est point l'immobilité, et dans une existence calme et progressivement perfectionnée (1). »

On voit que Mr. Gindroz, parfaitement à la hauteur des conceptions de notre époque, professe cette philosophie qui ne voit pas un seul côté des choses, mais qui satisfait à tous les besoins et rallie toutes les vérités. Une nouvelle preuve de ce rare mérite, c'est que la force de son raisonnement n'exclut point la sensibilité qui, chez lui, est toujours délicate, exquise. Peut-on lire sans attendrissement ces douces et aimables paroles? « Une mère obtient toujours cette douce influence d'amour, qui appartient à un sexe formé pour aimer et pour apprendre à aimer; une mère reçoit ces confidences, ces épanchemens de tous les secrets du cœur que l'on n'ose pas toujours révéler à un père. Voyez avec quelle tendre impatience elle attend ces feuilles, qui lui tracent l'histoire secrète des pensées et des affections de son fils; avec quelle douce inquiétude, ou plus souvent encore avec quelle délicieuse émotion, elle en parcourt toutes les lignes, en étudie tous les mots! Ce n'est plus un papier inanimé que ses mains pressent, que ses regards contemplent, c'est son fils lui-même qui lui apparoît; c'est son âme qu'elle voit (2). »

(1) Page 72.
(2) Page 64.

L'auteur peint surtout avec un rare bonheur les mœurs et les caractères ; et les tableaux, où il sait si bien retracer les couleurs locales, sont parsemés de traits spirituels, d'observations profondes, et d'une bienveillante critique mêlée des plus salutaires conseils. On lira certainement avec plaisir les pages suivantes : « Si du moins le jeune étudiant recueilloit autour de lui, dans sa vie de collége et d'académie, une instruction morale plus complète et plus vraie ; mais ici encore vous le voyez balloté entre la réalité et les illusions, entre la sagesse de l'expérience et les caprices de l'imagination ; le grand tableau du monde, dont il commence à voir quelques traits, lui offre avec ses premières leçons, ses premières tromperies. Dans le mouvement rapide de ses années d'études, le jeune homme, tour à tour éclairé et séduit, aspirant à ce qui est beau, honnête, pur, et s'abandonnant quelquefois aux goûts et aux habitudes de la vie la plus basse, cherchant la vérité et accueillant l'erreur, flotte entre tous les extrêmes, entre tous les contrastes. Image mobile et légère de la société humaine, le collége, l'académie en montrent déjà toutes les passions, tous les mouvemens, toutes les inquiétudes, quelquefois toutes les intrigues, toutes les jalousies, toutes les injustices, mais avec une vivacité plus franche et une sorte de rudesse dans les formes que la politesse et l'hypocrisie n'ont pas encore façonnées. Vous y trouverez des amis fidèles, des amis pour la vie ; mais aussi des amis pour le plaisir, des amis pour un jour. Vous y trouverez les dévouemens les plus généreux, les sacrifices de soi-même

les plus complets; mais vous y apercevez aussi l'envie, la jalousie, la rivalité et ses haines qui sont sans retour. Une pensée, un sentiment élevé ne se présentent jamais en vain; ils trouvent toujours des cœurs qui les comprennent; mais le jeune étudiant, facile à irriter, jugeant avec imprudence, souvent plus occupé et plus fier de ses droits que de ses devoirs, semble quelquefois aimer à se tromper, à se perdre lui-même; la résistance des autres l'étonne ou l'irrite, et chez lui-même, la résistance lui paroît un beau courage. Le jeune étudiant sent déjà qu'il a une patrie: animé d'un vif enthousiasme, il appelle autour de lui, il va chercher des cœurs qui répondent au sien; et dans ces mois de repos qui, chaque année, interrompent l'étude pour la rendre et plus vive et plus forte, il aime à parcourir nos vallées et nos montagnes, puisant partout plus d'amour pour une si belle patrie, et plus de zèle pour la servir. Mais ces patriotiques voyages ne deviennent-ils pas une sorte de vagabondage inutile, lorsque le jeune coureur, ignorant la langue des peuplades qu'il visite, étranger à leur histoire, à leurs institutions et à leurs mœurs, n'apporte pour les étudier et les comprendre que les tableaux de son imagination échauffée. Trop souvent, il ne sait se dépouiller ni de ses habitudes vaudoises, ni de sa précipitation à juger, ni de ses goûts frivoles; et il apparoît sur le sol natal de la liberté helvétique, comme un voyageur dans une terre lointaine. Reviendra-t-il à ses foyers plus éclairé, plus sage, plus simple; en un mot plus Suisse? Non, il revient plus vain et plus convaincu

de son importance; il revient persuadé que la Suisse l'attend pour diriger ses destinées (1). »

Nous nous permettrons cependant quelques légères observations. Quand même les discours de Mr. Gindroz respirent partout une sage philosophie qui répond à tous les sentimens, à toutes les idées, qui rend une égale justice à tout en mettant tout à sa place, il nous semble que son extrême sollicitude pour le bien lui fait un peu trop croire à la puissance des mesures, des précautions et de la prudence; on diroit qu'il s'imagine que l'homme, par sa sagesse, peut tout arracher à cette force des choses qui, bien souvent, semble se rire de toutes les règles, déjouer toutes les combinaisons, se complaire à confondre l'intelligence de l'individu et à briser sa volonté. N'auroit-il point un peu trop compté sur la possibilité d'un bon choix des sujets qu'on envoie au collége et à l'académie, et sur l'efficacité de ce choix? Auroit-il oublié que des hommes supérieurs dans tous les genres sont sortis d'entre ces *jeunes gens que la Providence éloigne du collége et de l'académie par la position où elle les a placés*; et même *par la nature des goûts et des sentimens qu'ils annoncent* (2). Il faut choisir entre des castes et une égale liberté de s'instruire!

Nous avouerons aussi que l'opposition entre l'instruction publique et la vie domestique, l'étude et les mauvais exemples (3), ne nous effraie pas autant que

(1) Page 59 et suivantes.

(2) Page 9.

(3) Page 67 et 68.

l'auteur de cet ouvrage, parce que, souvent, l'enfance et la jeunesse y puisent le dégoût des habitudes trop industrielles et mercantiles, l'horreur du vice : il est dans la nature des extrêmes de pousser aux extrêmes opposés, pour arriver, enfin, à une juste mesure par un heureux retour de l'âme sur elle-même.

Nous ne terminerons pas cet article sans faire remarquer que le style de ces discours se distingue par une grande pureté, une correction sévère, et par une élégance à laquelle on est peu accoutumé dans la Suisse française. Mr. Gindroz, on le voit aisément, a habité la France ; et l'harmonie de son style ne nuit point à l'étendue ni à la force de sa pensée. C'est un mérite à notre époque surtout : l'abus de ce que l'on nommoit en France le style académique ; a généralement introduit le goût du style parlé, et c'est un bien ; mais il ne faut pas abuser de cette facilité avec laquelle on s'abandonne aujourd'hui à écrire sans retoucher presque sa composition : on deviendroit à la fin barbare sans s'en douter. Rien de trop, c'est la maxime du sage : c'est celle de notre professeur de philosophie. Son introduction est écrite dans le goût de la réforme moderne ; mais ses discours conservent l'élégance ancienne, sans que l'expression fasse perdre rien à l'idée de son naturel ni de sa piquante vivacité.

VOYAGES.

REISEN IN EUROPA UND IN MORGENLANDE, etc. Voyages en Europe et dans l'Orient; par J. BERGGREN, traduit du suédois, par le Dr. F. H. Ungewitter. 1 vol. *Leipzig* et *Darmstadt*

C'EST dans les années 1819 et 1820 que Mr. Berggren, voyageur suédois, visita Constantinople, l'île de Chypre, la Syrie, la Palestine et l'Egypte. Il ne nous apprend pas si ce fut la simple curiosité ou bien quelque but scientifique qui le conduisit dans ces régions lointaines; quoiqu'il en soit, son langage annonce un homme d'un esprit cultivé, et possédant les connoissances préliminaires qui peuvent rendre un tel ouvrage intéressant et instructif.

Mr. Berggren promet dans sa préface de faire paroître successivement trois volumes de ses voyages. Celui que nous avons sous les yeux, le seul qui ait vu le jour jusqu'à présent, ou du moins le seul qui ait été traduit en allemand, renferme une description très-détaillée de Constantinople ainsi que de ses environs, et des observations générales sur la Syrie, son climat, ses productions, son commerce et sa population. C'est de ces dernières que nous allons entretenir nos lecteurs.

La Syrie est divisée actuellement en trois pachaliks, celui d'*Alep*, celui de *Damas*, et celui de *Saint-Jean d'Acre* ou *Acca*. Le premier renferme les villes de Aintab, Badjazze, Alexandrette et Antioche; le second celles de Hama, Tripoli, Nablus, Jérusalem, Hébron et Bostra; le troisième celles de Batrun, Bajrut, Saint-Jean d'Acre, Nazareth, Tabaria, Jaffa et Gaza. Le climat de la Syrie, comme celui de tous les pays montueux, varie prodigieusement, suivant qu'on s'élève plus ou moins au-dessus du niveau de la mer. Non-seulement les cîmes des montagnes sont couvertes de neige pendant près de cinq mois, mais même sur les plateaux élevés du Liban et de l'Antiliban, il règne pendant tout l'hiver une température très-froide, tandis que sur la côte, à Tripoli, Bajrut et Sajda les oranges mûrissent au mois de janvier, et que la terre est couverte des fleurs les plus brillantes: une marche de peu d'heures suffit pour vous faire passer des chaleurs suffoquantes du mois de juillet à la fraîcheur du mois d'octobre. Les productions du sol sont aussi variées que le climat. Le chêne, le cèdre, le sapin, le platane, le châtaigner, le laurier croissent sur les hauteurs; le cyprès, le tamarinier, le thérébinte, l'olivier, le figuier, le mûrier, le citronnier, l'oranger, le palmier prospèrent dans les vallées et dans les plaines. Partout on cultive le froment, l'orge, le dhoura, le maïs; beaucoup de districts produisent du coton, du tabac, de l'indigo, de la cochenille: la canne à sucre, même, arrive à maturité dans de certaines localités.

La Syrie a les mêmes animaux domestiques que l'Eu-

rope, et de plus le buffle et le chameau qui, l'un et l'autre, sont d'une grande utilité pour les indigènes. Le chameau surtout est précieux pour le transport des marchandises. Il est facile à nourrir; avec une livre de paille hâchée, de chardons, de noyaux de dattes, de fèves ou d'orge, et le même poids d'eau par jour, il peut cheminer des semaines entières, portant une charge de sept à neuf cents livres pesant et faisant de quinze à dix-huit lieues dans la journée. Les montagnes et les forêts fourmillent de gazelles, de lièvres, de sangliers, et de toute espèce de gibier.

Le commerce, les fabriques et les manufactures de la Syrie portent l'empreinte du despotisme, qui met des entraves à l'activité matérielle de l'homme aussi bien qu'à son activité intellectuelle. Le long des côtes de ce beau pays on ne trouve aucun port de mer accessible à de grands bâtimens marchands; dans l'intérieur il n'existe point de grandes routes, et encore moins de postes. Les communications n'ont lieu que par le moyen des caravanes; mais comme celles-ci ne se mettent en mouvement que lorsque les voyageurs sont en assez grand nombre pour pouvoir se défendre contre les attaques des Bédouins, comme d'ailleurs, elles ne font par jour qu'environ cinq à six lieues, les communications avec les villes un peu éloignées sont rares et précaires; elles dépendent des circonstances politiques autant que de la saison et des variations du temps; car la rebellion d'un pacha et la brouillerie entre un scheikh de Bédouins et un gouverneur de ville, ou bien le débordement d'un torrent ou l'excès de la sécheresse

forcent souvent les caravanes à faire d'immenses détours, qui prolongent, outre mesure, la durée de leurs voyages. Les points centraux du commerce de la Syrie, sont les villes d'Alep et de Damas. Alep est l'entrepôt des productions de l'Arménie et du Diarbekir, et entretient des relations avec la Perse et l'Inde, au moyen des caravanes de Bagdad et de Bassora qui y apportent des shalls et des mousselines de l'Inde; des étoffes de soie, de la laine fine, de la droguerie et des perles, et en exportent du coton filé et en laine, de la toile de lin, du poil de chèvre, du cuivre et des pistaches. La ville de Damas fait un commerce bien plus considérable encore que celle d'Alep, et envoye chaque année des caravanes, composées quelquefois de cinq mille chameaux, non-seulement à Bagdad mais aussi à la Mecque. La caravane de la Mecque reste quarante jours en route, elle est composée en grande partie de pélerins ou *Hadjis* qui se rendent au tombeau du prophète; y compris l'escorte militaire, elle compte quelquefois jusqu'à cinquante mille individus, au nombre desquels se trouvent des marchands de tous les pays du monde. Ceux-ci emportent avec eux des marchandises européennes pour les vendre aux Bédouins du désert, ou pour les échanger à la Mecque même contre des toiles peintes du Malabar et du Bengale, contre des shalls de Cachemire, de l'aloès du Tonquin, des perles de Mésopotamie, des diamans de Golconde, et du café du Yemen. Ainsi la ville de Damas se trouve en relation avec tout l'Orient; elle communique par le moyen d'Alep avec l'Arménie, l'Anatolie, le Diarbekir et la Perse:

au moyen de la Mecque avec le Hedjas, le Yemen et l'Inde; par l'entremise du Caire avec l'Egypte et les Barbaresques; et par le moyen de Sajda et de Bajrut avec Constantinople et l'Europe. Le véritable bénéfice de ce commerce revenoit jadis aux Juifs; il est aujourd'hui le partage des Francs, des Grecs et des Arméniens. Le gouvernement, au lieu de favoriser ses propres sujets, vend aux étrangers des privilèges et des monopoles qui écrasent l'industrie nationale. Les sujets de plusieurs puissances chrétiennes ne paient sur les marchandises dont ils font commerce, qu'un droit de trois pour cent, tandis que les Musulmans paient dix pour cent; aussi les villes maritimes de la Syrie, depuis Alexandrette jusqu'à Gaza, sont-elles habitées par une foule de marchands francs, grecs, arméniens et juifs, par la main desquels passent toutes les exportations et les importations de ce pays. Ce n'est pas que les Syriens manquent d'industrie, ils pratiquent toute sorte de métiers; ils fabriquent de belles étoffes de soie et de coton; ils ont des rafineries de sucre, des manufactures de savon, des verreries, etc.; mais jamais aucun indigène n'obtient un encouragement de la part du gouvernement lorsqu'il se livre à des entreprises industrielles; au contraire, quiconque acquiert quelqu'aisance excite la cupidité des Pachas, et doit craindre que l'on ne lui fasse un crime de ses richesses; aussi la plupart des indigènes se bornent-ils à gagner le strict nécessaire.

La Syrie renferme dans son sein des habitans d'origine très-diverse, et qui tous ont conservé plus ou

moins leurs traits nationaux. Les chrétiens, tour à tour protégés, tolérés et persécutés, se subdivisent en Européens ou Francs, Grecs, Arméniens, Syriens et Maronites. Les *Francs* sont tous catholiques; leurs temples sont desservis par des franciscains, des capucins, des lazaristes et des carmélites, presque tous Espagnols et Italiens, répartis dans les couvens de Jaffa, Ramle, Jérusalem, St.-Jean d'Acre, Nazareth, Damas, Alep, Laodicée, Tripoli, Bajrut et Sajda, et vivant du produit des offrandes de leurs co-religionnaires et des collectes qu'on fait pour eux en Europe. Les plus considérés de ces moines sont les franciscains de la *Terre-Sainte*, qui ont leur principale résidence à Jérusalem. Jadis ils recevoient tous les trois ans d'énormes sommes du Brésil, de l'Espagne, de la France, de la Sicile et de l'Italie; mais la révolution française a mis fin à ces abondantes aumônes; et aujourd'hui ils ont beaucoup de peine à trouver les sommes qui leur sont nécessaires pour acheter annuellement la protection des pachas turcs, qui saisissent avidément chaque prétexte pour les rançonner. Leur pauvreté, cependant, ne les empêche pas d'exercer l'hospitalité la plus généreuse.

Les *Grecs* de la Syrie, que les Arabes appellent Roûmi ou Roumili, descendent probablement d'anciens colons, originaires de l'archipel et de la Grèce proprement dite : les deux tiers environ sont grecs schismatiques ou partisans de l'église grecque, les autres sont catholiques. Les premiers, manufacturiers ou laboureurs, habitent de préférence le pachalik de Damas; on en trouve pourtant aussi dans le Hauran, la Galilée,

et la Samarie orientale ; leurs chefs spirituels sont les patriarches de Damas et de Jérusalem. Les Grecs catholiques, presque tous marchands ou artisans, vivent pour la plupart dans les villes maritimes ; ils sont particulièrement protégés par les Francs, et beaucoup d'entr'eux sont employés par les pachas et les gouverneurs des villes, comme secrétaires et percepteurs des péages.

Les *Arméniens*, originaires de l'Arménie, forment la classe la plus laborieuse et la plus pacifique de tous les habitans de la Syrie. Ceux d'entr'eux qui habitent les villes, s'occupent du tissage d'étoffes de coton et de soie ; ceux qui habitent les campagnes, sont d'excellens laboureurs. Par rapport à leur religion, ils appartiennent en partie à l'église arménienne, en partie à l'église catholique.

Les *Syriens*, descendans des habitans primitifs du pays, ont beaucoup de rapport avec les Persans. Hauts de taille et bien faits, ils ont un air de dignité qui les fait aisément distinguer. Ils reconnoissent la suprématie du St. Siège et ont à leur tête un patriarche qui habite le couvent de Scharse dans le Liban.

Les *Maronites* habitent la partie du Liban comprise entre Naher-el-Bared et Naher-el-Gâdhi ; ils sont de la même origine que les Syriens, mais leur mélange avec les Occidentaux a modifié leur caractère national au physique et au moral. S'il faut en croire leurs chroniques et leurs traditions, ils doivent leur nom et la fondation de leur église à un saint hermite, contemporain de St. Jean Chrysostôme, qui avoit gagné l'affection des habitans du Liban, et les avoit convertis

au christianisme. Quoiqu'il en soit, il paroît certain du moins que dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, ces hardis montagnards formèrent une confédération qui sut maintenir son indépendance au milieu des guerres dont la possession de la Syrie fut l'objet. Du temps des croisades, ils furent tour à tour les alliés et les ennemis des Européens; mais en 1588 le sultan Amurat III les força à se reconnoître vassaux de l'empire ottoman et de lui payer un tribut annuel, tribut qu'ils paient encore aujourd'hui. Ils sont gouvernés par un émir qui relève du pacha d'Acca; il est chargé de répartir sur ses administrés l'impôt qui sert à acquitter le tribut, et d'administrer la justice; mais comme les Maronites ne se fient pas trop à son impartialité, ils portent rarement leurs procès au tribunal de l'émir, et préfèrent se soumettre à l'arbitrage de leurs scheikhs, de leurs évêques et de leurs patriarches. Quoique leur culte diffère en quelques points du rit de l'église romaine, et qu'ils admettent à la prêtrise des hommes mariés, pourvu qu'ils n'aient point épousé de veuve et qu'ils n'aient pas contracté un second mariage, ils reconnoissent cependant la suprématie du pape; leur patriarche réside dans le couvent de Canobin, situé dans la partie septentrionale du Liban. Les prêtres séculiers jouissent d'une grande considération; jamais un Maronite ne s'approche de son curé sans lui baiser la main et le bas de sa robe. Les moines, dont les uns suivent la règle de St. Antoine, les autres celle de St. Basile, n'exercent point de fonctions pastorales; aux heures qui ne sont point

consacrées aux prières, ils travaillent à la terre et exercent différens métiers. Dans la plupart des couvens et même dans beaucoup de villages, il existe des écoles où l'on enseigne l'arabe et le syriaque; et l'on trouve peu de Maronites qui ne sachent lire et écrire. Le couvent de *Mari* Juhanna-el-Thapschi possède une imprimerie où ont été imprimés en arabe la plupart des livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament, ainsi que plusieurs autres ouvrages religieux.

La population des Maronites peut s'évaluer environ à cent mille individus, et le nombre des soldats qu'ils peuvent mettre en campagne, à vingt mille. Plus d'une fois les Turcs ont voulu établir des colonies ou des garnisons au milieu d'eux, mais toujours en vain; aussi dans tout le district de Kescuwan on ne trouve pas un seul Musulman. En général, les Maronites évitent toute liaison intime avec des peuples non-chrétiens; ils ne contractent pas même des mariages avec les Druses, leurs voisins et leurs alliés; mais ils aiment beaucoup les Européens, et surtout les Français, et les pélerins chrétiens trouvent chez eux protection et hospitalité.

Les *Juifs* sont très-nombreux en Syrie; on les distingue en Juifs occidentaux et Juifs orientaux. Les premiers, originaires d'Europe, sont en partie établis dans le pays depuis plusieurs générations, en partie ce sont des pélerins qui viennent par un motif religieux visiter la patrie de leurs ancêtres, afin de jouir du bonheur de se faire enterrer dans la vallée de Josaphat. Ils habitent principalement les villes de Saffad, Tabaric, Jérusalem

et Hébron; protégés par les consuls des pays d'où ils sont sortis, ils jouissent des mêmes priviléges que les Francs; quelques-uns d'entr'eux obtiennent même la dignité de consul. Les Juifs orientaux, nés sujets turcs, sont établis de temps immémorial en Syrie; beaucoup plus occupés de commerce et de finances, que de pélérinages, ils acquièrent de grandes richesses. Les banquiers d'Alep, de Damas, et de St.-Jean d'Acre, ainsi que les secrétaires d'état des pachas de ces trois villes sont habituellement des Juifs orientaux; mais malgré l'influence qu'ils exercent, ils sont peu considérés et ne jouissent d'aucune sécurité personnelle. Plus leurs richesses augmentent, plus aussi leur vie court de risques, et aveuglés par leur cupidité, ils ne savent jamais se soustraire à temps au danger. Pendant le séjour que Mr. Berggren fit en Syrie, un des Juifs les plus riches d'Acca, nommé *Mallem Haim*, fut étranglé par l'ordre du pacha; pendant quarante ans il avoit été employé par les pachas qui s'étoient succédés, et quoiqu'il en eût éprouvé des mutilations si barbares qu'il ne lui restoit plus d'oreilles, un seul œil et presque plus de nez, il n'avoit jamais pu se résoudre à quitter Acca, et à se retirer dans quelque lieu où il auroit été en sûreté.

Les Juifs orientaux de la Syrie appartiennent presque tous à la secte des Samaritains, et n'ont point de communication avec les autres Juifs. Leur grand-prêtre, auquel ils paient la dîme de leurs biens, est de la tribu de Lévi, mais non de la famille d'Aaron, celle-ci s'étant éteinte, suivant eux, il y a environ deux siècles.

En

En faisant leurs prières ils tournent leur visage vers le mont Garizim ; c'est là aussi qu'ils faisoient jadis leur sacrifice annuel ; mais depuis environ quarante ans les Turcs ne le leur permettent plus, parce que cette montagne est devenue un but de pélérinage pour les Musulmans, attendu qu'un *santon*, ou saint musulman, y a été enterré : aujourd'hui ces Juifs se contentent d'immoler, à Pâques, un agneau dans leurs maisons. Du reste, ils observent toutes les cérémonies prescrites par Moïse.

Les habitans musulmans de la Syrie sont en partie Turcs, en partie Turcomans, Kurdes ou Arabes. Les *Turcs*, véritables maîtres du pays, sont de la même race que ceux qui habitent la Turquie européenne ; cependant on remarque parmi eux différentes nuances relativement à la civilisation, au langage, aux traits du visage et à la conformation physique, suivant l'influence qu'ont exercée sur eux le climat, les localités, ou leur mélange avec d'autres races. Les Turcs de la Syrie septentrionale sont plus calmes, plus paisibles, que ceux de la Syrie méridionale, et ont le teint moins foncé que ces derniers qui ont quelque rapport avec les Egyptiens. Ceux qui vivent dans le voisinage du mont Liban semblent participer à la vigueur de la végétation de ces contrées ; pleins de vivacité et d'activité, ils sont en même temps aussi très-turbulens, toujours prompts à se révolter contre l'autorité, et ennemis jurés de tout homme qui ne partage pas leur croyance. Dans les villes de Laodicée, de Tripoli, Sajda, Damas, Hama, Nazareth et Bethlehem le sang est en général beau, tandis que

les Turcs et en ont adopté entièrement les mœurs et la manière de vivre.

Les *Felahins*, qui cultivent les vastes plaines de la Syrie, par une suite de leur genre de vie et de la nature de leurs occupations habituelles, n'ont ni la vivacité des Bédouins ni leur agilité, quoiqu'ils soient de la même race. Les uns habitent des cabanes construites en torchis, d'autres se nichent dans les ruines d'anciens temples ou palais, d'autres établissent leur demeure dans les grottes qui se trouvent en grand nombre dans ces contrées. Ils cultivent principalement de l'orge, du froment, et des fèves de marais (*ful*) qui servent à nourrir leurs vaches et leurs moutons. Chaque village est taxé à une certaine imposition, payable au pacha, qui se règle d'après l'étendue de son terrain, et que l'on exige impérieusement tant qu'il y reste un seul habitant. Au printems, les terres censées appartenir au gouvernement, sont distribuées entre les Felahins du village, qui en demandent plus ou moins, suivant le nombre d'attelages qu'ils possèdent, et le scheikh répartit le *miri* ou imposition sur eux, en raison du plus ou moins de terrain qui leur a été concédé. Outre cette imposition fixe, les pachas exigent de temps en temps des Felahins des contributions extraordinaires qu'ils ne peuvent acquitter qu'en vendant leurs bêtes à cornes et les parures de leurs femmes, et de plus, lorsque les troupes du gouvernement traversent leur pays, ils sont obligés de les loger et de les nourrir à leurs frais. En retour de ces charges pesantes, ils n'obtiennent pas même des autorités turques une protection

suffisante contre les déprédations des Bédouins ; moyennant un tribut annuel que ceux-ci leur paient, les pachas ferment les yeux sur ces vexations, et si les Felahins veulent jouir de quelque sécurité de la part de ces hordes pillardes, ils sont forcés de l'acheter. Cet état précaire des Felahins donne lieu à des émigrations continuelles. Comme on ne peut pas les obliger à rester dans leur village, et que leurs habitations sont de trop peu de valeur pour les y retenir, dès qu'ils se trouvent hors d'état de satisfaire aux exactions du pacha ou du scheikh, ils se transportent ailleurs avec leurs bœufs et leur charrue, mais il est rare qu'ils améliorent par-là leur condition, vu que le pays entier est soumis au même despotisme. Aussi, quoique le sol soit très-fertile et qu'en moyenne on récolte au moins le vingt-cinq pour un, les Felahins sont en général très-pauvres, mais ils n'en sont pas moins hospitaliers, et partagent volontiers avec le voyageur étranger leur repas frugal et leur humble cabane.

Dans la saison où les rayons brûlans du soleil ont complètement desséché les vastes contrées situées entre l'Euphrate et les côtes de la mer d'Arabie, entre le Nil et le golfe persique, les Arabes pasteurs ou *Bédouins* qui les parcourent habituellement avec leurs troupeaux, se réfugient dans les plaines fertiles de la Syrie, surtout dans le Hauran et sur les bords de l'Oronte et du Jourdain ; on peut donc aussi les compter au nombre des habitans de la Syrie.

Le véritable Bédouin est petit de taille, maigre et sec, son regard est sombre, sa chevelure crépue, sa barbe

courte et d'un noir brillant, sa peau brune, son langage dur et guttural, ses gestes ont quelque chose de farouche et annoncent en même temps de l'astuce. On sait que le Bédouin aime son cheval par dessus tout, et qu'il attache une grande importance à la noblesse de son extraction; mais peut-être que nos lecteurs ne connoissent pas les termes dans lesquels sont rédigées les lettres de noblesse d'un cheval arabe; nous allons donc leur en donner ici une traduction exacte :

Au nom de Dieu le miséricordieux !

C'est de lui que nous attendons assistance et protection !

Le prophète a dit :

« Que mon peuple ne s'assemble jamais pour commettre des actions illégitimes. »

Voici l'objet de ce document authentique : « Nous « soussignés déclarons devant l'Etre-Suprême, attestons, affirmons et jurons par la destinée et par nos « ceintures, que la jument N. N. âgée de .... ans, et « marquée de ...., descend au troisième degré et en « ligne directe d'ancêtres nobles et illustres, attendu « que sa mère est de la race N. N., et le père de la race « N. N., et qu'elle même réunit en elle toutes les qualités « de ces nobles créatures dont le prophète a dit : *leur « sein est un coffre d'or, et leurs cuisses sont un trône « d'honneur*. En vertu des témoignages de nos prédécesseurs nous assurons encore une fois, que la jument

« en question est aussi pure d'origine et sans mélange
« que le lait, et nous attestons par serment qu'elle est
« célèbre par la rapidité de sa course et son habitude
« à supporter les fatigues, la faim et la soif. C'est d'a-
« près ce que nous avons vu et ce que nous avons ap-
« pris, que nous avons délivré le présent témoignage.
« Dieu, d'ailleurs, est le meilleur de tous les témoins. »
(suivent les signatures.)

Les Bédouins s'acquittent avec assez d'exactitude des pratiques religieuses prescrites par le koran, mais leur religion influe peu sur leur conduite morale; ils sont faux, astucieux et pillards. Le brigandage est à leurs yeux un métier aussi légitime que tout autre, et ils ne se font pas même scrupule de dépouiller le voyageur que la veille ils ont accueilli hospitalièrement dans leur tente. Il faut convenir aussi que les voyageurs européens s'attirent souvent leur mauvais sort par leur propre imprudence; en parcourant ces contrées sans savoir un mot d'arabe, sans se conformer aux mœurs et aux habitudes des indigènes, avec une suite nombreuse, vêtus et équippés de manière à exciter la cupidité des Bédouins. Si, au contraire, on voyage dans un costume simple, si l'on se conduit avec prudence, et si l'on ne montre aucune exigence, on aura toujours à se louer du Bédouin, qui partage volontiers avec le voyageur son repas frugal, pourvu qu'il ne lui laisse pas soupçonner qu'il a de quoi acheter ce que le Bédouin lui donne volontiers gratis, tant qu'il ne voit point d'or.

Quant aux arts et aux lettres, les Bédouins sont

dans un véritable état de barbarie; leurs Scheikhs même savent rarement lire et écrire, et ils n'ont parmi eux d'autres métiers que ceux de tisserand et de maréchal ferrant; chacun fabrique lui-même les ustensiles dont il a besoin et qui sont de la plus grande simplicité.

Outre les nations que nous venons de nommer, la Syrie compte encore au nombre de ses habitans plusieurs peuplades moins nombreuses, tels que les *Metawelis*, les *Ismaëlites*, les *Nosajrin* et les *Druses*, tous musulmans, mais *Schiites* ou sectateurs d'Ali, par conséquent ennemis jurés des *Sunnites* ou sectateurs d'Omar auxquels appartiennent les Turcs.

Baalbuk est le chef-lieu des *Metawelis* qui possèdent outre cela plusieurs villages dans le district de Beschærii et sur le mont Liban; ils relèvent du pacha de Tripoli auquel ils paient un tribut annuel. Ils sont excessivement pillards, courageux et intrépides, et dans les guerres du siècle dernier ils ont joué plusieurs fois un rôle très-important. Aujourd'hui leur population entière est réduite à environ sept cents familles.

Les *Ismaëlites*, sans avoir complétement renoncé à l'islamisme, se sont pourtant affranchis de plusieurs devoirs religieux prescrits par le koran, tels que les jeûnes, les pélérinages à la Mecque, la prière, les ablutions, etc. Au reste, ils ne parlent jamais ni de leur croyance ni de leur culte, ensorte qu'il est difficile de savoir quelles sont les opinions qui les distinguent des autres musulmans. Les Ismaëlites sont hospitaliers, pacifiques, actifs et industrieux; leur chef-lieu est Massiaf ou Massiad, petite ville de deux cents maisons, à douze

lieues à l'ouest de Hama ; ils possèdent en outre dix-huit villages, tous situés dans le district de Hama, au gouverneur duquel leur scheikh paie annuellement un tribut de 16,500 piastres turques, et obtient en retour l'autorisation d'imposer, pour son propre compte, ses administrés. C'est tout au plus si les Ismaëlites peuvent mettre sur pied huit cents guerriers.

Suivant les historiens arabes, les *Nosajrin*, originaires du Hedjas, étoient une secte qui avoit emprunté ses dogmes aux livres sacrés des Sabéens, des Samaritains, des Bramines et des Mages ; plus tard ils embrassèrent l'islamisme, du moins ostensiblement, mais ils ont conservé le dogme de la métempsychose, et n'admettent point la nécessité de la prière, des ablutions et des jeûnes ; ils sont d'ailleurs de zélés sectateurs d'Ali ; ne se mariant qu'entr'eux, ils forment aujourd'hui une peuplade qui a ses mœurs, ses habitudes et son organisation particulières. Ils possèdent un grand nombre de villages dans le pachalik de Damas, surtout aux environs de Tripoli, de Hama et de Laodicée, et s'occupent principalement d'agriculture ; ils cultivent du froment, de l'orge et du maïs, ils ont de grandes plantations de figuiers, d'orangers et de mûriers, et des vignobles qui produisent de l'excellent vin. Quoique d'un naturel doux et pacifique, ils sont très-courageux et savent se faire respecter des Turcs, qui les ménagent plus que la plupart des autres tribus schiites.

Les *Druses* prétendent descendre des partisans d'un fameux chef de secte, *Muhommen Ben Ismaël* surnommé *el-Derzi*, qui vint en Egypte au commencement du on-

zième siècle ; sous le règne de *Hâkem b'amr allah*, troisième calife fatimite. Ce sectaire enseignoit que les hommes ayant perdu la connoissance de la vraie croyance, elle leur avoit été rendue successivement par Noé, par Ibrahim ou Abram, par Moïse, par Isa ou Jésus et par Mahomet, mais d'une manière imparfaite, tandis que Hâkem l'avoit rétablie dans toute sa pureté ; il enseignoit de plus que les jeûnes, les pélérinages étoient inutiles, et que la défense de boire du vin étoit absurde. Après la mort de Muhammed-el-Derzi ses partisans, persécutés par les Musulmans orthodoxes, se retirèrent dans le mont Liban où ils formèrent une peuplade indépendante, et où ils se sont maintenus jusqu'à nos jours. On estime leur population à cinquante mille âmes environ, et le nombre des hommes en état de porter les armes à dix ou douze mille. Ostensiblement ils professent l'islamisme, et en présence des Musulmans ils observent avec soin les préceptes du koran, mais ils s'en dispensent dès qu'ils sont entr'eux. Rarement un Druse épouse plus d'une femme à la fois, mais il est le maître de s'en séparer sans aucune formalité. Lorsqu'une épouse demande à son mari la permission de sortir et qu'il lui répond : *vas!* sans ajouter, *et reviens!* le divorce est prononcé ; et alors, avant de pouvoir s'unir de nouveau à l'époux qui l'a ainsi répudiée, il faut que la femme épouse un autre homme et qu'elle en soit divorcée. Leurs prêtres, appelés *Agul* ou sages, connoissent seuls leur doctrine secrète et président à leur culte particulier, qu'ils célèbrent dans des endroits écartés, et dont ils excluent tout étranger. Quoique

les Druses détestent les sectateurs de toutes les autres croyances ; ils n'en exercent pas moins l'hospitalité la plus généreuse envers tous les voyageurs sans distinction, et l'on n'a pas d'exemple qu'un Druse ait trahi la confiance de l'étranger qui s'est mis sous sa protection : aussi les montagnes occupées par les Druses sont-elles un lieu où tout habitant de la Syrie, à quelque religion qu'il appartienne, est toujours sûr de trouver un asyle.

Plusieurs des peuplades dont nous venons de faire l'énumération, sont laborieuses, actives, intelligentes et industrieuses, elles occupent un sol fertile en productions de tout genre, elles vivent sous un climat qui favorise les cultures les plus diverses, et cependant, quel est l'état de la Syrie? Des villes mal bâties et mal-propres, où l'on ne trouve rien de ce qui sert à l'agrément de la vie ; des campagnes dont les unes sont peuplées par des hommes dont tout l'extérieur annonce la misère, tandis que d'autres sont entièrement désertes ; nulle facilité pour les communications commerciales ; nulle sécurité pour les voyageurs. Voilà les fruits du despotisme turc, qui pèse également sur tous les habitans de la Syrie. Les pachas, ainsi que les agens subalternes, semblent avoir réduit la science du gouvernement à l'art de lever des impôts : pourvu qu'ils parviennent à satisfaire aux exigences de leur gouvernement et à remplir leur trésor particulier, peu leur importe s'ils épuisent les ressources des contribuables et les réduisent à l'impossibilité de payer. On seroit tenté de croire que les Turcs, dans tous les pays conquis

par eux, ne se considèrent que comme usufruitiers et se hâtent de les exploiter, craignant de se les voir enlever. Le moment paroît être venu, où l'un de ces pays va être soustrait à leur domination ; pour peu que l'on soit ami de la civilisation, il est difficile de ne pas former le vœu que tous les autres obtiennent bientôt le même bonheur.

NARRATIVE OF A JOURNEY. Relation d'un voyage de Calcutta à Bombay dans les provinces de l'Inde supérieure, par feu REGINALD HEBER, Evêque de Calcutta, 2 vol. in-4.° *Londres* 1828.

(*Quatrième extrait.*)

(DANS notre dernier extrait, nous avons laissé l'Evêque à Benarès. Il quitte cette ville le 15 septembre et arrive le jour même à Mirzapour).

La grandeur de cette ville, dit-il, sa richesse et sa nombreuse population me surprirent beaucoup, car je savois qu'elle n'étoit d'aucune importance avant l'établissement des Anglais dans cette partie du pays. Mirzapour peut se comparer à Patna pour l'étendue. On y voit beaucoup de belles maisons appartenant à de riches Indiens, un nombre considérable de pa-

godes et de mosquées, d'élégans bungalows sur les bords du fleuve et une foule d'embarcations de toutes sortes amarrées au rivage. On estime sa population à 300,000 âmes. Quel pays fertile que celui où, dans un espace de moins de deux cents milles, on compte six grandes cités, dont la moins considérable ne le cède en rien à la ville de Chester en Angleterre! Deux autres plus importantes, Patna et Mirzapour peuvent se comparer à Birmingham; et Benarès, la capitale, est plus peuplée qu'aucune de celles d'Europe, si l'on en excepte Londres et Paris. Des villages sans nombre se groupent encore autour de ces villes. Je m'étois attendu à trouver dans l'Inde l'agriculture florissante, mais j'imaginois que la plupart des villes devoient être en ruines à cause de la décadence des grandes familles musulmanes. Mr. Corrie, à qui je faisois cette observation, me répondit qu'en effet les anciennes familles musulmanes avoient beaucoup perdu de leur opulence, mais qu'on s'en étoit à peine aperçu dans cette partie du pays, à cause de la prospérité croissante des classes mitoyennes indiennes, dont les richesses s'étoient accrues avec une rapidité qui tenoit du prodige. Loin, dit-il, que les villes que nous venons de traverser aient perdu de leur splendeur en passant sous la domination anglaise, elles se sont beaucoup embellies, parce que les Indiens des classes moyennes ne craignoient plus de laisser deviner leurs richesses. Il ajouta, au reste, que les villes les plus considérables du Doab offroient encore un aspect de désolation, et que lorsqu'il avoit été de Delhi à

Agra, il n'avoit vu partout que ruines de palais, de temples et de mosquées; mais que ces saccagemens avoient précédé le régime britannique, et avoient eu lieu durant les invasions successives des Persans, des Afghans et des Maharattes. Il jugeoit que l'Inde entière avoit essentiellement gagné au régime anglais, si l'on en excepte Dacca, dont les manufactures ont beaucoup déchu.

Nous avançons avec lenteur à cause de la chaleur intense qu'aucune brise ne vient rafraîchir. Le pays seroit beau, si une sécheresse sans exemple n'avoit pas fait baisser les eaux du Gange de manière à laisser ses deux rives à sec. Nos bateliers se désespèrent, et disent qu'il y aura une famine dans ces provinces, tandis que pour le Bengale le danger est d'avoir trop d'eau. L'extrême chaleur fait pulluler des insectes de toutes sortes. J'ai trouvé dans ma cabine un fort gros scorpion noir et velu : cette espèce m'étoit inconnue. Mes gens en ont tué deux autres tout semblables. La barque des Corrie a été assaillie, près de Seidpour, par un essaim de grosses guèpes, et tous les gens qui la montoient en ont plus ou moins souffert. Cet endroit-ci est renommé pour ses vastes plantations de sucre, industrie, au reste, qui prend maintenant beaucoup d'extension dans tout le pays. Nous avons rencontré sur notre route un vieillard qui nous a dit avoir cent quatre ans. Il n'éprouvoit d'autre infirmité qu'une vue un peu foible. Il m'a dit que les dix dernières années avoient été marquées par de fréquentes interruptions des pluies, et quelquefois

même par de fortes sécheresses. « Cette calamité se prolongera encore deux ans, a-t-il ajouté, car dans ces pays-ci, toutes les variations de température, en bien comme en mal, sont de douze années. Nous avons à peu près atteint la fin d'une mauvaise période, et avec de la patience nous en verrons bientôt arriver une meilleure. »

19 *septembre.* — Nous avons joui ce matin d'une ondée de pluie, mais comme le vent d'est, qui l'avoit apportée, a cessé de souffler, nos pauvres rameurs ont eu une laborieuse, quoique courte journée pour atteindre Allahabad. Comme c'est ici que se termine mon voyage par eau, je vais donner les nouvelles informations que j'ai obtenues sur la cité sainte de l'Indostan, depuis mon départ de cette cité.

Benarès est tout à la fois la ville la plus riche, la plus peuplée et la mieux gouvernée de l'Inde. L'ordre y est maintenu par un corps d'officiers de police, ou plutôt de gardes nationaux, au nombre de cinq cents, appelés chuppras sies, dont j'ai déjà fait mention ailleurs. Ils sont choisis par le peuple et soumis à l'approbation des magistrats. La ville est divisée en soixante quartiers. Chaque quartier a une porte gardée par un chuprassie qui doit la fermer aux approches du soir. Malgré l'immense population de Benarès, la foule des mendians et des pélerins qui y affluent de toutes les contrées de l'Orient (on y compte actuellement vingt mille pélerins Maharattes, dont la plupart sont des guerriers aux habitudes féroces et déprédatrices), les vols et les assassinats y sont rares, tandis que les chuprassies, choisis

et payés par les chefs de famille, ont intérêt à se bien conduire et à n'offenser personne.

J'ai déjà dit que la force armée établie à Scroll n'étoit intervenue qu'une seule fois dans les vingt-cinq dernières années, et cela lors de la querelle qui s'étoit élevée entre les deux populations indienne et musulmane. Mr. Bird, qui étoit alors l'un des magistrats de Benarès, m'a donné de nouveaux détails sur cette émeute, qui auroit pu amener la ruine de la ville. Tous les habitans, sans exception, y prirent part. La fureur des Indiens alloit jusqu'à la frénésie. Il existoit dans une mosquée musulmane une colonne de quarante pieds de haut, dont le fût, d'un seul bloc de pierre, étoit couvert de sculptures d'un travail exquis. La pagode dont elle avoit fait partie autrefois avoit été détruite par Aurangzebe, qui avoit élevé une mosquée au même lieu; mais la colonne fut conservée dans le nouveau temple je ne sais par quel motif, et les prêtres musulmans permirent aux Indiens de s'y rendre en pélerinage, sous la condition qu'ils auroient droit à la moitié des offrandes. Une tradition répandue dans le pays disoit: que cette colonne devoit s'enfoncer graduellement dans la terre, que déjà elle ne s'élevoit plus qu'à la moitié de sa hauteur primitive, et que lorsque son chapiteau seroit arrivé au niveau du sol, toutes les nations de la terre ne formeroient plus qu'une seule caste, et la religion de Brama auroit pris fin. Voici la conversation qui eut lieu entre les deux bramines spoys qu'on avoit placés en sentinelle dans la mosquée où cette colonne venoit d'être abattue.

« Ah!

« Ah! dit l'un, nous avons été témoins d'une chose que nous ne pensions jamais voir, le sommet du dard de Siva est au niveau de la terre, et bientôt nous ne formerons plus qu'une seule caste. Mais alors quelle sera notre religion? » — « Le christianisme je pense, dit l'autre, car après ce qui s'est passé, je suis bien sûr que nous ne serons jamais musulmans. »

Mais lorsque le tumulte fut appaisé, la scène qui suivit ne fut pas moins extraordinaire. La ville sainte étoit profanée, le sang d'une vache avoit été mêlé aux eaux sacrées du Gange, et désormais on ne pouvoit faire son salut à Benarès! Tous les bramines, au nombre de plusieurs mille, s'acheminèrent en procession, le corps nud, la tête couverte de cendres, vers le ghât principal conduisant au fleuve et s'assirent sur le rivage les mains jointes, la tête basse, avec tous les signes d'une profonde douleur, refusant de rentrer dans leur demeure et de goûter d'aucun aliment. Après trois jours d'affliction et d'abstinence, on fit insinuer aux magistrats et aux autres officiers publics, qu'une visite de condoléance et quelques démonstrations de sympathie seroient pris en bonne part par les pénitens, et leur fourniroit une occasion de retourner à leurs occupations ordinaires. En conséquence, les autorités anglaises se rendirent au ghât, et exprimèrent aux bramines la part qu'ils prenoient à leur douleur, les assurant en même temps qu'ils seroient déraisonnables s'ils continuoient à se punir eux-mêmes d'un crime dont ils étoient innocens et qu'ils s'étoient efforcés de tout leur pouvoir de prévenir. Cette démarche eut l'effet

désiré. Après avoir encore versé quelques larmes, on déclara que l'opinion des magistrats étoit juste, que malgré les abominations qui s'étoient commises, le Gange étoit toujours le Gange, et que d'abondantes offrandes présentées par tous les riches laïques de Benarès effaceroient la souillure qui avoit atteint leur religion.

Mr. Bird, qui avoit fait partie de la députation, me disoit que cette scène étoit d'un effet extrêmement imposant. Les figures pâles et amaigries de ces fanatiques, leurs cheveux en désordre et couverts de cendres, l'affliction profonde qui se peignoit sur leurs traits, et qui ne sembloit point jouée, les gémissemens des femmes, les cris des enfans, tout cela formoit un spectacle de désolation qu'aucune autre ville du monde que Benarès ne pourroit présenter. Mais elle en avoit offert un autre, non moins extraordinaire dans une occasion où le gouvernement avoit imprudemment décrété une taxe sur les maisons, qui, soit à cause de la nouveauté, soit qu'elle fût trop pesante, indisposa fortement la population. « Nous reconnoissons, » disoient-ils, « à nos administrateurs anglais les mêmes droits qu'exerçoient ceux du Mogol; ils peuvent imposer les terres ou les denrées qui vont au marché et celles qu'on exporte; mais nos maisons nous appartiennent en propre, ils n'ont rien à y voir, et d'ailleurs, si nous laissons imposer aujourd'hui nos demeures, qui nous dit que l'année suivante on n'en viendra pas à lever une taxe sur nos personnes et sur nos enfans. » Mais toutes leurs représentations, appuyées par les magistrats du lieu, n'eurent

aucun effet auprès du gouvernement suprême. Alors la population entière de Benarès et du pays environnant prit la résolution de *s'asseoir dhurna*, ce qui signifie s'asseoir pour pleurer, sans changer de position, sans prendre aucune nourriture, exposé à toute l'inclémence de l'atmosphère, jusqu'à ce que l'autorité ou la personne contre qui le dhurna est employé, ait obtempéré à la demande qui lui est faite. Les Indiens sont convaincus que l'esprit de ceux qui meurent assis en dhurna revient tourmenter leurs inflexibles ennemis. Cette pratique est souvent mise en usage d'individu à individu pour forcer le paiement d'une dette, ou pour obliger le créancier à la remettre. L'effet est d'autant plus grand que ceux à la porte desquels a lieu le dhurna ne croient pas pouvoir se livrer à aucune occupation, ni prendre de nourriture pendant toute sa durée. On dit même que quelquefois le plaignant donne sa procuration à un bramine pour qu'il aille s'asseoir dhurna à sa place, dans l'espérance qu'il produira plus d'effet.

Je ne sais s'il y a eu des exemples de cette étrange méthode de remontrances sous le gouvernement des princes de leur nation, mais dans cette occasion-ci elle fut unanimément adoptée. Les principaux d'entre les bramines envoyèrent des billets aux gardiens des portes de Benarès et à quelques chefs de villages environnans, dans lesquels ils rendoient sommairement compte des motifs et de la nécessité de la mesure qu'ils alloient prendre, invitant tous ceux de leur croyance, tous les amis de leur pays à se joindre à eux, et ordonnant à tous ceux qui auroient reçu ces

billets de les faire passer immédiatement à leurs plus proches voisins sous peine d'être maudits des dieux. L'avis passa d'un village à l'autre, avec non moins de rapidité, que la croix de feu dans la *Dame du lac.* Trois jours après que le dhurna eut été proclamé, et avant que les autorités en eussent aucune connoissance, on vit arriver à Benarès plus de trois cent mille personnes qui se réunirent dans une plaine aux environs de la ville, abandonnant leurs maisons, leurs fermes, leurs boutiques et tous leurs travaux. Les feux étoient éteints, car ils ne se permettoient pas même de préparer des alimens, et le plus grand nombre observoit un jeûne rigoureux. Ils demeuroient assis et immobiles, les bras croisés, la tête basse, dans un morne silence.

Les magistrats de Benarès se trouvèrent alors placés dans une situation fort embarrassante. Ils n'étoient point autorisés à faire aucune concession et n'auroient d'ailleurs pas trouvé convenable de céder à des sollicitations présentées de cette manière. D'un autre côté, il étoit à craindre que si le peuple persistoit longtemps dans la détermination qu'il avoit prise, un grand nombre d'entre ces fanatiques ne mourût de faim, ou des maladies qui en seroient la suite. On pensoit aussi que la cessation des travaux agricoles dans la saison la plus importante de l'année pourroit causer une famine et tarir la source du trésor public, et l'on pouvoit craindre encore que le désespoir et l'exaltation produite par le développement d'un aussi grand moyen de résistance ne les entraînassent à des démonstrations plus fâcheuses.

La conduite des autorités fut tout à la fois prudente et charitable. Quelques-uns des habitans de Benarès s'attendoient à des mesures qui auroient exaspéré le peuple de plus en plus, et peut-être les bramines avoient-ils compté qu'on chercheroit à dissiper ces rassemblemens en employant la force. Au lieu de cela, les magistrats leur représentèrent que le gouvernement ne consentiroit jamais à obtempérer à une demande présentée de cette manière, et que s'ils continuoient plus long-temps le dhurna, ce seroit à leurs périls et risques; que les autorités ne s'en mêleroient point aussi long-temps qu'ils ne nuiroient qu'à eux-mêmes. Mais tandis qu'ils parlementoient, des corps de troupes européennes qu'on avoit fait venir de Dinapour et de Ghazepour, s'établissoient dans les cantonnemens voisins, sans cependant qu'on eût l'air de surveiller la conduite des naturels, évitant ainsi de leur faire croire qu'on s'attendît à des actions violentes de leur part. Au bout de trois jours, une forte pluie étant venue ajouter aux calamités de la faim le désagrément du froid et de l'humidité, la multitude commença à se relâcher un peu de la rigueur de sa première résolution. On proposa un nouveau système, celui d'envoyer une députation de dix mille personnes au gouverneur-général pour lui porter une adresse. Cette idée fut saisie avec empressement par tous ceux qui étoient las de la situation dans laquelle ils s'étoient placés. La proposition une fois adoptée, on se demanda comment on pourvoiroit à l'entretien de la députation durant un si long voyage. Un chef de bramine donna l'idée d'im-

poser une taxe sur les maisons pour y subvenir.«Une taxe sur les maisons! » s'écrièrent quelques-uns, « mais alors il est bien plus simple de la payer au gouvernement pour éviter la mésintelligence et rester tranquillement assis à l'ombre de nos figuiers, sans endurer plus long-temps la faim et les calamités de tout genre. » Ces discours furent reçus avec acclamation, et grand nombre des assistans se levèrent pour retourner dans leurs foyers, mais le reste prit la résolution d'aller en masse auprès du gouverneur-général chacun à ses frais.

Cependant la désunion s'étoit glissée parmi eux. La majorité s'abstint d'assister à l'assemblée qui se tint deux jours après, et vingt mille personnes seulement s'y trouvèrent réunies pourvues des provisions qu'elles avoient pû se procurer. On se mit en marche sans que les magistrats fissent un mouvement pour arrêter la troupe, car ils avoient bien calculé, qu'en très-peu de temps le manque de vivres ralentiroit leur zèle et les forceroit à se débander. Seulement ils avoient pris la précaution d'envoyer un corps de cavalerie qui les suivoit à une certaine distance pour empêcher qu'ils ne se livrassent au pillage, lorsque la faim se feroit sentir, parce qu'il étoit impossible que le pays qui sépare Benarès de Burdwan pût fournir des vivres en suffisance pour une aussi grande multitude. Au bout de quelques jours, la majeure partie avoit déjà renoncé à poursuivre l'entreprise, et le petit nombre de ceux qui y persistoient n'osèrent continuer leur route. Le gouvernement suprême eut ensuite la sagesse d'abolir la taxe

qui avoit provoqué cette émeute, et c'est ainsi que se termina un événement qui auroit pu mettre l'Inde en feu, si les magistrats de Benarès eussent montré moins de charité et de prudence.........................

Quoique Benarès soit la cité sainte par excellence pour les Indiens, les bramines qui l'habitent sont moins intolérans que ceux des autres parties de l'Inde : on attribue cette disposition à la lassitude que leur font éprouver les cérémonies sans fin qui absorbent toute leur existence, ce qui les dispose à s'enquérir des autres systèmes religieux, chose qui n'arrive jamais aux bramines de Calcutta. On dit même, que pendant le séjour de l'archidiacre Corrie dans cette ville, il devint pour eux l'objet d'un intérêt très-vif, qu'ils lui témoignoient une grande considération, et que s'il y étoit demeuré plus long-temps il est probable qu'il y auroit opéré un plus grand nombre de conversions qu'il n'en obtint à Gra. Les principaux habitans de Benarès se montrent attachés au gouvernement de la Compagnie, quoique leur éducation, leurs richesses et leur rang élevé les rendent plus capables que les habitans des autres villes de juger les actes du gouvernement...............

Je demeurai dix jours à Allahabad pour attendre les tentes qui devoient m'être envoyées de Cawnpour, ainsi que les autres objets nécessaires pour entreprendre un voyage par terre. Il me falloit un cheval de selle pour mon usage, faute de pouvoir se procurer un éléphant, et ce n'étoit pas chose facile que cette emplette, car les chevaux arabes sont rares et chers à Allahabad; on m'en offrit un pour huit cents roupies qui ne me sem-

bloit pas valoir la moitié de cette somme. Je priai Mr. Bird de venir avec moi examiner un convoi de chevaux arrivé le jour même de Lahore et du Turkistan. Je m'amusai beaucoup du tableau qu'offroit ce rassemblement d'hommes et de chevaux groupés dans le serai. Le chef de la kofiilah étoit un homme de six pieds de haut, et d'une corpulence proportionnée, qui portoit une longue barbe, noire comme l'ébène. Les Saeses, étoient aussi de fort beaux hommes, leurs longs cheveux retomboient en grosses boucles sur leurs épaules, et ils étoient coiffés d'un petit turban, posé avec prétention sur un côté de la tête. La couleur de leur teint n'étoit pas beaucoup plus foncée que celle des habitans du midi de l'Europe ; ils me rappeloient tout-à-fait les portraits du Titien. Ils montoient leurs chevaux avec grâce, et me parurent d'une force peu commune. Ce qui me frappa surtout, c'est le rapport parfait que je trouvai entre ces marchands de chevaux, et les maquignons de tous les pays d'Europe, mêmes ruses, mêmes fourberies, mêmes façons, je dirois presque mêmes tournures de phrases, mêmes inflexions de voix. Heureusement Mr. Bird étoit un connoisseur. Il fixa mon choix sur un très-jeune animal pour lequel je donnai quatre cent soixante roupies. Le vieillard de qui je l'achetai fit mine plusieurs fois de s'en aller avant d'accepter la somme offerte, mais je tins bon jusqu'à ce qu'Abdalha m'ayant dit qu'un petit présent faciliteroit le marché, j'ajoutai au prix proposé une pièce de mousseline de Dacca de la valeur de six roupies siccaies et une petite fiole d'un mélange de laudanum et d'eau-

de-vie pour un mal d'oreille dont se plaignoit le marchand. J'achetai ensuite cinq tatoes que mes domestiques devoient monter à tour de rôle en attendant que nous nous fussions procuré des éléplans pour le transport de nos bagages, sur lesquels ils pourroient monter: ces animaux, avec leurs selles et leurs brides, ne me coûtèrent que seize roupies chacun, quoiqu'ils fussent excellens dans leur espèce.

L'impossibilité où nous nous trouvames d'obtenir l'aide d'un maréchal ou d'un charpentier pendant la fête du Ramayana, vû que toute la population du lieu étoit occupée à voir le héros avec son armée de singes attaquer le géant Ravanu, retarda de deux ou trois jours notre départ et me donna l'occasion d'assister aux cérémonies de cette fête, qui consiste dans des sortes de représentations dramatiques des aventures de Rama, qui durent plusieurs jours. Dès le premier soir je me rendis à ce spectacle, car les cérémonies sont maintenant si complétement dépourvues du caractère religieux, qu'on ne peut plus leur donner un autre nom, et les Musulmans même ne se font aucun scrupule d'y assister. Rama, son frère Luchman et sa fiancée Sita, étoient représentés par trois enfans, de l'âge de douze ans, assis sous une tente dressée dans la principale rue. Ils étoient entourés d'une grande foule. Quelques-uns des assistans les éventoient, chose dont ces pauvres enfans paroissoient avoir grand besoin, tandis que d'autres sonnoient du cor, battoient du tambour, crioient et faisoient un train à assourdir les oreilles. Les deux héros étoient très-beaux de figure

et jouoient à merveille leur rôle. Chacun d'eux tenoit de la main gauche un arc doré et un sabre dans la droite. Ils étoient couverts d'ornemens d'or, et avoient sur la tête des couronnes de même métal. Tout leur corps étoit marqueté de vermillon et de craie qui leur donnoit une ressemblance parfaite avec les statues des divinités qu'ils représentoient. La pauvre petite Sita, suffoquée sous un voile blanc broché d'or qui l'enveloppoit et fatiguée à la mort, avoit laissé tomber sa tête sur sa poitrine, et paroissoit plongée dans un profond sommeil.

Lorsque nous arrivames, les spoys qui jouoient des rôles importans dans le drame, s'empressèrent de nous faire faire place. Je leur adressai beaucoup de questions auxquelles ils répondirent sans hésiter et avec aussi peu de gravité que s'il eut été question d'un spectacle de marionnettes. « Je vois bien, » leur dis-je, « Rama, Sita et Luchman; mais où est Huniman? » — « Huniman n'est pas encore arrivé, » me répondit-on, « mais voilà, (indiquant un spoys d'une taille gigantesque et à figure rébarbative) celui qui doit remplir ce rôle. » Cet homme s'approcha alors de moi, et tout en riant d'un air d'embarras comme s'il avoit honte du personnage qu'il alloit jouer, il me dit que le spectacle du lendemain seroit beaucoup plus intéressant, que Sita seroit enlevée par Ravanu et les mauvais esprits de sa suite; et que Rama et son frère, livrés à un grand désespoir iroient à leur poursuite dans les jungles du voisinage. Alors, » dit-il, en riant plus fort, « j'arriverai avec mon armée et nous combattrons vaillamment, très-vaillamment. »

Le lendemain, je fus trop occupé pour assister au spectacle qui eut lieu, mais le jour suivant, je vis Rama donner un assaut infructueux à la forteresse de son gigantesque ennemi. Cette forteresse étoit une assez pauvre construction en bambous recouverts de papier, sur lequel on avoit peint des portes et des fenêtres, et au milieu de laquelle on avoit placé un géant en carton de quinze pieds de haut pourvu de douze bras, dont chacun tenoit un sabre, une flèche, un arc, une lance ou une hache d'armes. La pauvre Sita, assise au pied du géant, étoit gardée par deux démons. Rama et son frère, placés dans un riche palanquin, conduisoient la retraite de leurs troupes, tandis que le divin Huniman gambadoit devant eux. Il étoit affublé d'une longue queue fixée autour de sa taille, d'un masque à figure de singe, et tenoit dans ses mains deux grosses massues en carton peint. Les hommes qui le suivoient étoient armés et déguisés de la même manière, et avoient tout le corps peint d'indigo. Je fus singulièrement frappé, dans cette occasion, de l'identité de Rama et de Bacchus. J'avois devant les yeux le dieu grec, son frère Ampelus et son cortège de satyres, le corps teint de lie de vin avec le dieu Pan à leur tête. La fable, au reste, ne peut avoir pris naissance dans l'Inde où la vigne ne croit pas : elle a dû y être importée de Grèce, de Cachemire ou de quelqu'autre pays de l'intérieur qui produise du vin, à moins qu'on ne suppose que le raisin est un attribut accessoire, uniquement dû à ce que la fête a lieu dans la saison des vendanges.

Les représentations devoient encore durer plusieurs

jours, et se terminer par le triomphe de Rama, la purification de Sita et son nouveau mariage avec le dieu; mais je quittai Allahabad avant la conclusion. Ces fêtes sont maintenant des jeux fort innocens; mais on dit qu'avant l'établissement des lois anglaises, les pratiques en étoient attroces. A la fin du dernier jour du spectacle, on présentoit aux pauvres enfans qui avoient joué les principaux rôles dans les cérémonies, des confitures empoisonnées, afin de faire croire que leurs âmes avoient été absorbées par les divinités qu'ils avoient représentées. Maintenant, les jeunes acteurs, au lieu d'être pris dans des provinces éloignées du lieu de la scène, sont choisis parmi les enfans de l'endroit, ensorte que Rama et Sita vieillissent au milieu de leurs contemporains.

30 *septembre.* — Nous avons commencé aujourd'hui notre voyage par terre. Notre caravane se composoit de quarante coulies ou porteurs, douze planteurs de tentes et d'une garde de vingt spoys, commandée par un officier indien. Vingt-quatre chameaux, huit chariots attelés de bœufs, transportoient nos bagages. Nous avions en outre dix chevaux de selle pour notre usage, et vingt-quatre autres pour les gens de notre suite. Mes domestiques étoient armés chacun d'une lance, et quelques-uns s'étoient en outre pourvus de longs sabres. Montés sur leurs petits bidets, ils me rappeloient tout-à-fait les cosaques du Don. Mon coursier, encore dans le costume de son pays, avoit la queue teinte en rouge et la crinière tressée en lacs-d'amour, comme s'il alloit figurer dans un mélodrame, tandis que les deux petits chevaux

de Mr. L. avec leur courtes queues et leurs selles à l'anglaise auroient pu figurer dans Hide-park. La pluie attendue depuis si long-temps tomboit alors en abondance. Nous n'atteignimes Cou-seah que fort tard dans la soirée. On nous y avoit préparé deux excellentes tentes, divisées chacune en trois pièces et dressées sous de magnifiques arbres. Bientôt on vit briller les feux de notre kofilah au milieu d'un pays couvert de ruines et de jungles.................................

(Le 18 octobre, notre voyageur entre sur le territoire du roi de Oude, il séjourne quelques jours à Lucknow, capitale de ce royaume, puis il visite successivement les villes de Mallaon, de Belgaram, de Shahabad, d'Oudunpour et le territoire de Rohicund. Le 17 novembre, il se trouvoit à soixante milles de la première chaîne de l'Himalaya qu'il se prépare à franchir pour aller à Almoras, laissant la caravane à Bamouri, et ne gardant avec lui que dix spoys, quelques porteurs, son cheval de selle arabe, et un éléphant pour son bagage).

J'ai trouvé, dit-il, à Shaee Mr. Boulderson le collecteur des impôts, qui avoit eu la complaisance de m'attendre deux jours en cet endroit afin de m'accompagner jusqu'à la première station dans les montagnes, m'assurant que, pour passer les forêts, j'aurois besoin de son expérience. Il me conseilloit de ne point faire de halte dans les bois, bien que la longueur de la marche (vingt-six milles) fût un inconvénient, mais beaucoup moindre que celui de s'arrêter pour la nuit à Tandah où l'on couroit tout à la fois le risque d'être pris par le malaria ou d'être attaqué par les tigres. On dit, au reste, que les natu-

rels sont plus sujets à être atteints par la contagion que les Européens, et qu'ils en guérissent moins souvent, parce que les vêtemens chauds de ceux-ci les garantissent contre la pestilence de l'air et son humidité, tandis que leur genre de vie, une nourriture plus substantielle et un tempérament fort, les rendent plus capables de résister à la maladie lorsqu'ils l'ont prise. Quant aux tigres, quoique nous pussions entendre leurs rugissemens et voir l'empreinte de leurs pieds sur le gazon, il n'étoit pas probable qu'ils osassent approcher les feux d'un aussi nombreux campement que le mien; mais néanmoins, quoique j'eusse la curiosité de voir un de ces animaux dans son état de nature, je ne voulus pas exposer les pauvres gens demi-nuds qui m'accompagnoient à passer une nuit à Tandah. On dit que durant le jour, les voyageurs qui suivent la route battue courent peu de risques d'être attaqués par les tigres, car dès que ces animaux entendent du bruit ils se jettent dans l'épaisseur du bois, où les chasseurs même ont beaucoup de peine à les poursuivre. Mr. B., qui est un chasseur déterminé, me donna des détails intéressans sur les animaux sauvages de ce pays. On sait maintenant que les lions que l'on croyoit étrangers à l'Inde se trouvent en grand nombre dans les districts de Saharunpour et de Loodianâh. On en a aussi tué en deçà du Gange dans le nord de Rohicund qui égaloient pour la taille les plus grands du Cap de Bonne-Espérance. Partout où ces animaux se trouvent, de même que les tigres, ils sont l'effroi des paysans qui habitent près des forêts, parce que n'ayant pas d'éléphans à

monter pour leur faire la chasse, ils ne peuvent les attaquer sans de grands périls. Cependant les habitans de ce pays-ci ne sont pas gens à se laisser dévorer sans résistance comme les Bengalais; et lorsqu'un tigre vient à se montrer près d'un village, toute la population prend les armes et se met à battre les forêts et les jungles jusqu'à ce qu'on l'ait tué; mais comme les chasseurs sont à pied, et qu'ils le poursuivent dans le fourré du bois pour le forcer dans sa retraite, quelques-uns d'entr'eux deviennent ordinairement la proie de ce féroce animal avant qu'on ait pu le mettre à mort. Mr. B., qui avoit vu des peaux de tigres tués de cette manière, me dit que de larges trous faits avec un poignard prouvoient que les chasseurs en étoient venus aux mains, si je puis me servir de cette expression, avec leur terrible adversaire. Les autorités donnent quatre roupies pour chaque tête de tigre qu'on leur apporte; et lorsque le bruit se répand qu'un de ces animaux ou un lion a été vu dans les environs d'un village, les officiers civils ou militaires de la Compagnie s'en réjouissent comme d'une bonne fortune, et ils en ont bientôt débarrassé le pays. Un bon tireur manque rarement son coup, et s'il est monté sur un éléphant, il court fort peu de risques.

Dans l'après-midi, M. B. m'a proposé de monter dans son boggy pour admirer la vue plus à mon aise. Les Anglo-Indiens préfèrent ce véhicule à tout autre, parce qu'il permet d'aller faire des visites à de grandes distances, par une température brûlante qui rendroit tout autre mode de voyager impraticable. Nous com-

mençions à découvrir la chaîne supérieure de l'Himalaya au travers d'une atmosphère brumeuse. Les montagnes sur le premier plan, étoient d'un bleu foncé, et on auroit pu prendre celles qui les dominoient pour de gros nuages sans leur immobilité et la manière rude dont leurs flancs étoient découpés. Ces patriarches du continent, ruines peut-être d'un ancien monde, paroissoient dominer les chaînes secondaires, d'autant que celles-ci s'élevoient au-dessus du plateau sur lequel nous nous trouvions, quoique la hauteur de ces dernières ne soit pas moindre de 7,600 pieds.

Le lendemain, en quittant notre campement de la nuit, nous avons traversé la rivière Rhagoul, et bientôt après, le soleil qui se levoit ayant dispersé les nuages qui couvroient le sommet de l'Himalaya, ces géans couronnés de glaces, se sont dessinés dans un ciel d'azur. Mr. B. m'a nommé trois des plus hautes montagnes de la chaîne secondaire qui sont le Bhadrinath, le Kedarnath et le pic au-dessus des sources du Gange qui est le Meru de la fable indienne. Bhadrinath est, dit-on, la plus élevée de ces cimes ....

Mr. B., après avoir pris des renseignemens auprès du raja qui nous avoit rendu visite, m'a dit avec inquiétude que la saison du malaria n'étoit pas encore complétement passée, et il m'a conseillé de pousser jusqu'à Buderpour en faisant vingt milles le lendemain, afin de rester le moins long-temps possible exposé à l'influence pernicieuse du mauvais air, mais je m'y suis refusé, parce que mes gens avoient eu déjà des marches forcées les jours précédens par des routes détestables

et

et que je savois que celle de Ruderpour ne valoit guère mieux. L'on m'avoit dit en outre qu'une excessive fatigue préparoit merveilleusement à gagner le malaria, et je n'aurois pu prendre mon parti de laisser quelqu'un de mon escorte en arrière dans cet horrible pays. La route la plus directe eût été au travers du territoire de Nawâb et de Manpour, mais les dispositions déprédatives des habitans offroient un danger tout aussi grand, quoique d'un autre genre, ensorte que nous avons fini par déterminer que la première halte auroit lieu à Culleanpour sur la frontière du territoire de la Compagnie. Je demandai à Mr. B. s'il étoit vrai que les singes des forêts de Bamoury émigrassent pendant la durée du malaria. Il m'assura que non-seulement les singes, mais tous les animaux sans exception, fuient cette atmosphère infecte depuis avril jusqu'en octobre. Le tigre se retire dans les montagnes, l'antelope et le sanglier vont chercher un refuge dans les plaines cultivées. Les gens qui font métier de transporter les voyageurs au-delà des montagnes, et tous les militaires qui ont traversé les forêts pendant la saison mal saine s'accordent à dire que jamais un oiseau ne se fait voir ou entendre dans ces effrayantes solitudes pendant toute sa durée. Cependant, lorsque les pluies tombent en torrens, et que l'atmosphère, chargée des vapeurs, ne peut absorber l'humidité de la terre, ces mêmes forêts peuvent être parcourues sans beaucoup de danger. C'est pendant les chaleurs extrêmes, immédiatement après la chute des pluies, c'est-à-dire en mai, dans la dernière partie d'août et au commencement de septembre

que ce climat est mortel. Dès les premiers jours d'octobre les animaux commencent à revenir, et sur la fin du même mois, les bucherons et les gardiens de bestiaux se hasardent à y pénétrer. De novembre en mars, les troupes passent et repassent avec peu de risques; mais toujours en prenant quelques précautions.

Les plaines que nous traversons sont généralement cultivées, mais à mesure que l'on approche des forêts, le sol devient marécageux et l'horizon se charge de vapeurs blanchâtres que Mr. B. appeloit *essence d'huile*, traduction du nom que les Indiens donnent au malaria.

Tous les villages dans lesquels nous passons ont une apparence fort misérable, bien que les matériaux pour bâtir ne manquent pas, et que le loyer des terres soit à bas prix, mais il semble que ce climat pestilentiel prive les habitans de toute énergie et leur ôte la capacité de combattre la maladie, soit en élevant leurs demeures au-dessus du sol, soit en s'habillant plus chaudement. C'est une race d'hommes extrêmement laide et chétive. Ils ont la tête forte, les oreilles larges, le nez plat, le ventre très-gros, les membres grêles, le teint pâle, et pour tout vêtement une couverture de laine noire; cependant la plupart d'entr'eux sont armés d'épées et de boucliers; Mr. B. me montra deux villages dont les habitans avoient eu une querelle qui finit par un combat à mort, dans lequel neuf hommes restèrent sur place. On fut obligé d'y envoyer un corps de spoys, qui mirent fin à cette guerre en s'emparant des chefs pour les livrer aux tribunaux, tant les hommes,

même dans les situations les plus tristes, sont habiles à saisir les moyens de se rendre encore plus misérables.

La seule jouissance qu'on puisse éprouver en voyageant dans ces contrées, c'est de regarder les montagnes qui s'élèvent au-delà, et qui semblent croître en grandeur et en beauté à mesure que nous avançons. Malgré la hauteur de la chaîne secondaire de l'Himalaya, je n'ai su voir de la neige sur aucune de ces cimes, mais Mr. B. m'assura que dans quelques semaines elles en seroient couvertes, et qu'il étoit même probable que nous en aurions un peu pendant notre traversée. Il me dit encore qu'il avoit vu quelquefois à la fin de mai les pentes septentrionales de ces monts encore couvertes d'une épaisse couche de neige, tandis qu'arrivé à leur base on trouvoit une chaleur suffoquante.

De longues plaines sombres s'étendent au pied des montagnes les moins hautes, et forment une ligne si droite et si noire, qu'on la diroit tracée à l'encre avec une règle; c'est là que sont les forêts dont nous sommes encore éloignés de plusieurs lieues, quoique le pays commence à participer à leur insalubrité. Un fait singulier, c'est que l'infection s'est sensiblement étendue dans les quinze dernières années. Ruderpour, où les troupes et les officiers civils du Thana meurent en si grand nombre, qu'à peine peut-on soutenir cet établissement, étoit une grande et riche place que l'on pouvoit habiter sans danger toute l'année. Tandah même, il y a dix ans, étoit le rendez-vous favori des chasseurs de Bareilly et de Mo-

radabad, qui souvent y demeuroient plusieurs jours sans inconvéniens. Les naturels attribuent ce fatal changement à la dépopulation, et il est bien possible qu'ils aient raison. Les habitations, la culture du sol, le feu, la respiration des hommes même semblent neutraliser le malaria, dans les contrées les plus infectes. Les mêmes observations ont été faites à Rome, où, dit-on, le malaria est plus ou moins mortel en raison du nombre de maisons restées vides dans chaque rue.

La dépopulation de ce pays date de l'invasion de Meers-Khân en 1805, et dès-lors la population est restée rare. Du reste il existoit autrefois une cause de repeuplement pour le Terrai qui a cessé d'agir maintenant ; ses habitans devoient à la nature et aux circonstances particulières de ce pays, d'y vivre à l'abri de toute oppression, de payer des taxes fort légères et de jouir d'une liberté presqu'illimitée sous le gouvernement paternel de leurs rajas. Les taxes qu'on leur impose maintenant ne sont guères plus fortes, mais la loi exerce la même autorité ici que dans les autres provinces ; et les habitans des districts plus sains n'ayant plus de raison pour fuir leurs demeures, la migration a lieu maintenant en sens contraire, parce que, de leur côté, les habitans des marais n'ont plus les mêmes motifs d'attachement pour le lieu de leur naissance.

Kulleanpour est un misérable bourg situé sur une plaine élevée que j'aurois cru devoir être très-saine. Néanmoins, le Tannadar qui vint nous rendre visite avoit le teint parfaitement jaune, et les ongles bleues

comme s'il avoit été empoisonné, et l'accès de froid de la fièvre lui donnoit en outre un violent tremblement dans tous les membres. Il l'avoit, nous dit-il, depuis plusieurs mois. Cette fièvre, d'ordinaire, ne tue qu'à la longue. Beaucoup de gens ont régulièrement une attaque dans le mois de mai, qui les laisse foibles et souffrans jusqu'en novembre, et dont ils ont peine à se remettre complétement avant le retour de l'époque fatale. Chez d'autres individus, la maladie prend dès le commencement le caractère du typhus et ne laisse pas le malade long-temps en suspens. Mr. B., qui l'avoit eue deux fois, me la représentoit comme une fièvre d'accès de la plus mauvaise espèce.

Les naturels sont persuadés que ce n'est pas l'air mais bien l'eau de ce pays qui donne le malaria, et cette fausse notion a le fâcheux effet de les empêcher de prendre les précautions nécessaires pour se garantir contre l'influence de la température. J'ai des tentes en suffisance pour abriter tous les gens de mon escorte, et j'ai offert aux spoys, s'ils se trouvoient trop nombreux dans les leurs, de recevoir pour la nuit les officiers sous ma propre tente ; malgré cela j'ai eu beaucoup de peine à les empêcher de suivre leur mode ordinaire de se coucher en plein air, auprès du feu, la tête seulement enveloppée, et le reste du corps découvert : ils disoient que c'étoit inutile de se servir de tentes puisque l'eau, et non pas l'air, causoit la maladie........

Je trouvai à Tandah des lettres d'Almorah qui m'annonçoient qu'un cheval frais et vingt-un coulies ou porteurs montagnards (ceux de la plaine me devenoient

inutiles), ainsi que deux tentes pour camper dans les montagnes, m'attendoient à Bamouri. Le 23 novembre nous atteignimes cette dernière ville, où je trouvai tout ce qui m'avoit été annoncé d'Almorah. A la pointe du jour, après avoir envoyé en avant les mules et les coulies, nous sommes montés à cheval Mr. B. et moi. Ce dernier étoit muni d'une longue lance et de deux fusils chargés à balles. D'après son avis, je m'étois aussi pourvu d'un fusil à deux coups et de deux pistolets, pour le cas où nous verrions des tigres. J'admirai avec quelle adresse nos bidets faisoient leur chemin au travers des fragmens de rochers et de cailloux roulans qui obstruoient leur marche, avec quelle sûreté ils posoient leurs pieds, et combien ils gravissoient facilement les pentes les plus ardues que j'eusse montées de ma vie. Nous vimes beaucoup de plantes et d'animaux d'espèces qui nous étoient inconnues. Des plantes grimpantes jetées d'un arbre à l'autre formoient de vastes voûtes au-dessus de nos têtes. Après une heure et demie de marche, Mr. B. me fit remarquer des églantiers, des cerisiers sauvages en fleurs, et lorsque nous approchions de Beemthal, nous vimes des poirriers chargés de fruits. Des framboisiers bordoient de chaque côté la route. Nous pûmes nous assurer, durant notre marche, que le pays, quelque sauvage qu'il fût, n'étoit pas dénué de population. Nous rencontrames deux ou trois troupes de Khasyas ou paysans qui descendoient vers la plaine pour vaquer à la culture annuelle dans les forêts. Les hommes étoient de taille moyenne, leur teint étoit peu foncé. Ils étoient

à demi-nuds et n'avoient d'autres armes que de gros bâtons. Les femmes auroient été assez bien, si le poids des anneaux de métal suspendus à leurs oreilles et à leur nez n'avoient pas allongé considérablement ceux-ci. Une pièce d'étoffe grossière entouroit leur taille, et une autre de couleur noire couvroit leur tête et leurs épaules: toutes avoient des bracelets d'argent aux bras et aux jambes, qui contrastoient avec leur apparence générale de pauvreté. Ils paroissent singulièrement industrieux. Partout où la pente des montagnes moins abrupte, permettoit l'emploi de la charrue ou du hoyau, on voyoit des petits espaces cultivés, quelquefois de quatre pieds de largeur et de dix ou douze de longueur seulement; quelques-uns étoient arrangés en terrasses les uns au-dessus des autres et supportés par des murailles en pierres. Ces signes d'une industrieuse population nous étonnoient d'autant plus qu'à la lettre, nous ne découvrimes pas une seule habitation, et même à Beemthâl, nous ne vimes, outre le corps-de-garde et les magasins, qu'une seule hutte. Beemthâl est néanmoins une charmante vallée entourée de trois côtés par des montagnes boisées, et s'ouvrant sur une belle plaine où l'on trouve un joli lac dont les eaux sont d'une transparence remarquable. En mettant pied à terre nous fumes accostés par un homme qui nous offrit un panier plein de belles truites, mais nous fumes long-temps avant de réussir à rendre habitable l'appartement, d'une seule pièce, destiné aux voyageurs. Il y avoit, cependant, une espèce de cheminée, ce qui nous fit grand plaisir; car, quoique nous fussions au milieu du jour, nous nous pro-

menions pour nous réchauffer, affublés de bas de laine et de redingottes comme si nous avions été en Angleterre. Cette vallée est élevée de 3,200 pieds au-dessus du niveau de la mer, et de 2,700 au-dessus de la plaine de Rohicund. Cependant le mont Gaughur, qui borne notre horizon actuel, domine de 5,400 pieds le Beemthâl; et si nous étions montés sur le Gaughur, nous aurions vû des pics s'élever encore de 16,000 pieds au-dessus de nous..........................

....

Les Khasyahs prétendent tous descendre de Rajpouts de la plus haute caste, et se montrent fort scrupuleux sur le choix de leur nourriture. Ils ne consentent jamais à vendre de leurs petites vaches de montagnes aux étrangers, sans leur avoir fait jurer qu'ils ne les tueront pas et n'en transfèreront pas la propriété à une autre personne. Comme ces vaches donnent peu de lait, et que les montagnards ont en horreur la race emplumée, et n'élèvent en conséquence pas de volaille, les voyageurs qui ne savent pas tuer du gibier pour leur usage courent risque d'être réduits au pain et à l'eau avec peut-être un peu de miel. Les Khasyahs ont des mœurs douces et inoffensives. Ils se montrent pleins de loyauté dans les transactions, et ont un aussi grand respect pour la vérité que les Puharrées, les Rajmahals et les Baglipours. Comme leur langage diffère de l'hindostani, j'étois curieux d'apprendre s'il ressembloit à celui des autres montagnards, mais on me dit que quelques-uns d'entr'eux, qui avoient accompagné Mr. Trail au Bengale, n'avoient pu se faire com-

prendre des Puharrées du midi. Du reste, leur descendance prétendue ou réelle des Rajpourts montre qu'ils sont d'une race différente. Mr. Boulderson, qui accompagnoit Mr. Trail, me dit que ces montagnards n'avoient accordé aucune attention aux montagnes du Rajmahal, et que lorsqu'ils les avoient traversées, Mr. B. leur ayant demandé s'ils n'étoient pas bien aise de retrouver des montagnes, ils lui avoient répondu : « De quelles montagnes parlez-vous? » — « Hé mais, » leur avoit-il dit, « de celles-ci, sans doute! » — « Appelez-vous cela des montagnes? » répondirent-ils : « ce ne sont que des joujoux. »

ROMANS.

PELHAM, OU LES AVENTURES D'UN GENTILHOMME. 3 vol. *Londres* 1828. Henri Colburn, New-Burlington street.

(*Second extrait*).

(PELHAM s'ennuie bientôt du séjour de Glenmorris et des leçons de son oncle, et part pour Cheltenham. Après y avoir fait un court séjour, il se rend à Londres, et là il apprend que son oncle, blessé de son départ, s'en console en épousant une demoiselle de son voisi-

nage, et que Mr. Luston a profité de son absence pour faire, à force d'intrigues, déclarer que sa nomination est illégale et se faire élire à sa place. Notre héros, que ces deux événemens contrarient fort, en prend cependant son parti d'assez bonne grâce. Il essaye tour à tour de tous les plaisirs et de toutes les sociétés de Londres. Voici deux échantillons des divertissemens des fils de famille anglais).

« Holà! Pelham est-ce vous? comment cela va-t-il? je suis diablement content de vous revoir! » me cria une voix forte et sonore, un matin que je descendois, en frissonnant de froid, une des rues de Londres. Je me retournai et je reconnus mon ancien ami Dartmore. J'accueillis sa bien-venue avec autant de cordialité qu'il en avoit mis à me souhaiter le bonjour. Passant son bras sous le mien il m'entraîna jusque dans l'hôtel où il étoit logé.

Nous trouvames son appartement déjà rempli d'une société de jeunes gens dont l'air *brûle-maison* n'étoit pas fort de mon goût. Ne voulant point, cependant, laisser percer une délicatesse qui auroit été hors de saison, je mis dans mes manières la franchise un peu rude de mes nouveaux camarades.

Dartmore et ses amis, nouveaux échappés d'Oxford, préféroient à tout autre le spectacle de Fives-Court (1); ils passoient le plus souvent leurs nuits à la taverne, et leurs matinées chez le commissaire de police. La table, placée au milieu de la chambre, étoit couverte de

(1) Combat de boxeurs.

gants de boxeurs, de bâtons courts, de fleurets et de pots d'étain contenant du porter.

« Hé bien, camarades ! » cria Dartmore à deux jeunes gens placés au milieu de la chambre en manches de chemises, « lequel des deux bat l'autre ? »

« C'est ce que nous allons voir ! » répondit le plus grand, en lançant à son antagoniste un vigoureux coup de poing en forme de préliminaire.

Cet espèce de salut fut suivi d'un combat au pugilat, dont tous les assistans s'empressèrent de jouir en formant cercle autour des deux champions, et moi comme les autres. Lorsque l'assaut, dans lequel le plus petit des combattans demeura victorieux, fut terminé, « Pelham ! » me dit Dartmore, « voulez-vous vous mesurer avec moi ? »

« Vous êtes vraiment trop bon ! » répondis-je avec ma nonchalance de bonne compagnie, et à l'ouïe de cette réponse je vis qu'on sourioit et qu'on se poussoit le coude tout autour de moi.

« Préférez-vous tirer des armes avec Staunton ou faire un assaut de bâtons avec moi, » me dit un fanfaron impudent et vulgaire nommé lord Calton.

« Je ne suis pas bien fort aux armes et je manie assez mal le bâton. Cependant j'échangerai volontiers quelques coups avec lord Calton. »

« Non, non, » me dit Dartmore, « ne vous y frottez pas. Calton est le meilleur bâton de Londres, puis il frappe fort, » ajouta-t-il en me parlant à l'oreille, « et n'épargne personne. »

« Tant pis, » répondis-je tout haut. « Tant pis, car je

suis fort douillet, mais puisque j'ai accepté, je ne me dédirai pas. Montrez-moi le bâton je vous prie ; j'espère que la garde en est bonne, car je ne voudrois pas pour rien au monde que mes mains fussent endommagées. Hé bien, commençons-nous ? J'ai diablement peur d'être battu, Dartmore ! » Et en parlant ainsi je riois sous cape à la vue des mines triomphantes de Calton et des siens, qui se flattoient de voir bientôt rosser un merveilleux.

« Allons-nous de bon jeu, » dis-je en maniant mon bâton d'un air novice, tandis que Calton prenoit la position d'un adepte dans la noble science du bâton.

« Oui bien, parbleu ! » répondit-il.

« Dans ce cas, » dis-je en mettant mon chapeau, « je vous conseille d'en faire autant. »

« Je vous remercie, » répondit Calton d'un air suffisant, « je saurai prendre soin de ma tête. » Et nous commençames.

Je me bornai d'abord à me défendre assez gauchement des attaques de Calton, puis tout à coup changeant de position, je me ramassai de manière à diminuer ma taille de moitié, et prenant vivement l'offensive je fis reculer mon adversaire jusque dans un des coins de la chambre ; saisissant enfin un moment où Calton se découvroit par une attaque imprudente, j'esquivai le coup qui m'étoit destiné, et je le frappai moi-même si rudement sur la tête qu'il tomba tout étourdi.

A peine eus-je porté le coup que j'en fus fâché ; mais, cependant, jamais une leçon de cette espèce n'avoit été mieux méritée. Nous relevames le vaincu, et le plaçames dans un fauteuil, tandis que tous les as-

sistans me félicitoient bruyamment de ma victoire. Ils étoient si enchantés de ma conduite que force fut de leur promettre de dîner avec eux à l'hôtel de ***..........

....

A onze heures du soir nous nous levames de table, ayant tous atteint le degré d'ivresse jugé convenable dans ces sortes de parties de plaisir, et le teint enflammé, la démarche chancelante et l'humeur querelleuse, nous sortimes de l'hôtel en envoyant au diable tous les sujets raisonnables de Sa Majesté britannique.

Arrivés dans la rue, nous fimes une halte pour combiner l'ordre de notre marche. Dartmore, Staunton et moi primes les devans en nous donnant le bras, les trois autres formèrent l'arrière-garde, et après nous être mutuellement exhortés à la sagesse nous nous remimes en marche en poussant un hourra qui alarma tout le voisinage. Nous traversames Charing-Cross, non sans recevoir quelques réprimandes de la part des wachmen (1), et quelques menaces de celle de deux vigoureux charretiers, aux compagnes desquels nous avions, à nos risques et périls, voulu adresser quelques complimens. Parvenus au-delà de la colonnade de l'opéra nous rencontrames une bande joyeuse avec laquelle nous fraternisames en nous arrêtant au beau milieu du ruisseau. Une conversation aussi sensée que spirituelle s'en suivit. Dartmore, qui étoit passé maître dans le jargon des rues, trouva à qui parler parmi ces belles aventurières. Mais au moment où notre gaîté étoit à son

(1) Gardes de nuit.

comble, Staunton fit une découverte qui amena parmi nous une scène de querelle et de confusion. Une de ces demoiselles, profitant de l'occasion, s'étoit adroitement emparé de sa montre que, selon la mode du moment, il portoit dans la poche de son gilet. Quoiqu'il fût fort ivre, et naturellement très-borné, Staunton avoit encore conservé cette espèce d'instinct avec lequel chacun veille à sa propriété. Il s'élança sur la syrène, saisit fortement son bras, et l'accusa hautement d'avoir commis le vol. L'accusée poussa les hauts cris, chacun prit fait et cause pour les deux parties belligérantes, et déjà nous en venions aux mains lorsque, à notre grand déplaisir, trois wachmen vinrent mettre le holà parmi nous.

« Qu'on arrête cette .... cette .... diable de femme, » balbutia Staunton. « Elle m'a vo.... lé.... ma montre! » ajouta-t-il, deux fois interrompu par le hoquet.

« Il en a menti, » cria l'accusée. « Ce bandit n'a jamais eu de montre! Il a seulement escamoté une chaîne de deux sols à son maître, le prêteur sur gages, et il la met par vanité sur son gilet. Oui, oui, tu l'as fait, malotru boutiquier du diable! »

« Allons, allons, » dit le wachmen, « qu'on se retire promptement! »

« Que le diable t'emporte, Charley (1)! » dit un des nôtres! »

« Ho! ho! monsieur l'impertinent! Je vous ferai prendre le frais en prison si vous ne savez pas tenir votre

(1) Epithète donnée aux *wachmen*.

langue. Je crois comme cette jeune personne qu'il n'a jamais eu une montre dans sa poche. »

« Tu es un menteur fieffé! » cria Staunton, « et vous vous entendez tous comme des voleurs en foire, coquins que vous êtes! »

« Ecoutez-moi, jeune homme! » dit un autre wachmen d'un ton imposant, « si vous ne vous retirez pas à l'instant avec vos camarades, et ne laissez pas ces jeunes dames tranquilles, je vous conduirai tous par devant sir Richard. »

« Charley, mon garçon, » reprit Dartmore, « t'a-t-on jamais étrillé pour ton impertinence? »

Le wachmen, pour toute réponse, saisit Dartmore à la gorge, et ses deux camarades en firent autant pour Staunton et moi. Cette brusque attaque ne demeura point impunie, et bientôt deux de ces amans de la lune allèrent mesurer le pavé avec leurs bâtons et leurs lanternes. Le troisième, dont le poignet étoit apparemment plus ferme, ne lâcha point Staunton; d'une main il lui serroit si bien la gorge que le pauvre garçon avoit tout juste assez de souffle pour articuler quelques jurons étouffés, tandis que de l'autre il agitoit sa cresselle pour demander du secours.

Ainsi qu'on voit sortir une fourmi alarmée par chacune des issues d'une fourmilière sur laquelle on a posé le pied sans soupçonner qu'elle fût habitée, ainsi, au signal du wachmen, on vit arriver un de ses confrères par chaque rue qui aboutissoit au théâtre de la querelle.

« Messieurs! » s'écria Dartmore, « il faut en finir, sauve qui peut! »

L'avis fut trouvé bon et chacun de nous se mit à courir aussi vîte qu'il le put. Je crois me souvenir que j'étois moi-même à la tête des fuyards, et qu'en descendant le Strand, avec la rapidité d'un cerf poursuivi par les chiens, je renversai une espèce de petite échope d'où sortoient une vapeur de thé et une voix enrouée criant: « Il est tout chaud ! à un sol la tasse ! » et que j'entrevis, comme un éclair, une vieille femme et un chaudron plein d'une liqueur bouillante, renversés l'un à côté de l'autre dans le ruisseau. Je n'en courus que plus vite, tandis que le bruit de la cresselle et les pas de nos ennemis continuoient à se faire entendre.

« Le diable emporte les traînards, » me dit Dartmore tout essoufflé.

« Les wachmen leur en épargneront la peine, » répondis-je en voyant un des nôtres tomber entre leurs mains.

« En avant, en avant! » poursuivit Dartmore sans s'arrêter d'avantage.

Enfin après avoir long-temps parcouru des rues détournées, des allées obscures et des passages secrets qui, semblables aux labyrinthes de la chicane, nous dérobèrent aux poursuites de la justice, nous nous trouvames sains et saufs sur une place silencieuse. Nous fimes halte pour reconnoître nos pertes.

Hélas ! la moitié d'entre nous avoient été fait prisonniers.

(Pelham retrouve à Londres Glanville, toujours sombre et mystérieux, mais vivant au milieu d'un luxe excessif; Thornton toujours joueur et débauché et Tyrrell

qui

qui a hérité d'un parent éloigné une grande fortune et le titre de baronet.)

Un jour que je me trouvois chez Glanville, seul avec lui, la conversation tomba sur Thornton. Je dois observer ici que jamais jusqu'alors, il n'avoit été question de lui entre nous, que Glanville n'avoit jamais fait la moindre allusion à notre rencontre à Paris, et que de mon côté je respectois son silence. Ce jour-là, il nomma Thornton avec indifférence.

« J'ai eu quelques relations avec cet homme dans l'étranger, et malgré le mépris qu'il m'inspire j'ai payé ses services. Dès-lors il est souvent revenu à la charge pour obtenir de moi de l'argent qu'il alloit aussitôt dépenser dans des maisons de jeu. Je crois qu'il vit dans la société de filous et de scélérats de la plus basse sorte, et que l'appât du gain pourroit lui faire commettre tous les crimes. »

Ici Glanville se tut, puis il ajouta en rougissant et d'une voix altérée : « Vous vous rappelez sans doute Tyrrell, que vous vîtes à Paris ? »

« Oui, » répondis-je, « je l'ai revu l'autre jour à Londres et .... »

Glanville tressaillit comme s'il eût été frappé subitement. « Non, non, » s'écria-t-il d'un air égaré, « Il est mort à Paris de faim, de misère...... »

« Vous êtes dans l'erreur, » repris-je. « Il jouit maintenant d'une fortune considérable et du titre de baronet. Je l'ai rencontré dans le monde, il y a trois semaines. »

Glanville saisit mon bras et le serra si fortement que

l'impression de ses doigts y fut visible pendant plusieurs jours. Il fixa sur moi un regard inquisitif et farouche, tandis que son teint se décoloroit peu à peu. Enfin, il se détourna de moi et murmura quelques paroles que je ne pus comprendre. Dans cet instant la porte s'ouvrit et on annonça Mr. Thornton. Glanville s'élança sur lui et le saisit à la gorge. « Scélérat! » s'écria-t-il, « tu m'as trompé: Tyrrell vit encore! »

« A bas les mains! » répondit le joueur en colère. « A bas les mains, ou de par Dieu, je ferai aussi usage des miennes. »

« Comment misérable! » continua Glanville en le secouant violemment, tandis que tous ses membres trembloient de rage. « Ose-tu bien me menacer! » Et en parlant ainsi il le lança avec tant de force contre la muraille que le sang sortit aussitôt du nez et de la bouche de Thornton. Il se releva lentement, et essuyant le sang qui couvroit son visage, il dit d'une voix sourde, et en fixant sur Glanville un regard où se peignoit une soif de vengeance qui me fit frémir:

« Mon jour n'est pas encore venu: » puis changeant de manière, il s'approcha de moi en me saluant et m'adressa quelques remarques insignifiantes sur le temps.

Cependant Glanville étoit retombé comme épuisé sur son sopha. Au bout de quelques momens, il se leva et dit à Thornton avec une apparence de calme et en lui présentant une bourse: « Pardonnez ma violence et acceptez cette indemnité. »

Thornton prit la bourse de l'air dont un chien reçoit un morceau offert par la main qui vient de le châ-

tier, il la cacha avec soin dans ses vêtemens, et en disant avec son ton familier et vulgaire :

« Moins on dit, mieux on répare, sir Reginald. L'or est un bon remède pour les coups. Maintenant avez-vous quelque chose à me dire, ou bien préférez-vous attendre que nous soyons seuls ? »

J'allois me retirer, Glanville m'arrêta. « Restez Pelham, je n'ai qu'un mot à dire à Thornton. John Tyrrell est-il vivant ? »

« Il l'est ! » répondit Thornton avec un sourire sardonique.

« Est-il au-dessus de la pauvreté ? »

« Il l'est ! » répondit de nouveau Thornton.

« Monsieur Thornton, » reprit Glanville d'une voix calme, « retirez-vous. Je n'ai plus rien à faire avec vous ! »

Thornton salua avec un respect affecté et obéit.

Je regardai Glanville. Sa physionomie naturellement sévère étoit alors effrayante. Ses sourcils étoient abaissés sur ses yeux fixes et hagards, ses lèvres pâles étoient comprimées, et sa main droite pressoit si fortement le dossier du fauteuil sur lequel il étoit appuyé que le bois se rompit. Cet accident le rappela à lui-même ; il me fit des excuses sur sa distraction, et après lui avoir dit affectueusement adieu, je me retirai.

(Pendant son séjour à Londres, Pelham se mêle aussi de politique. Les meneurs du parti qu'il a embrassé, lui donnent mission de tâcher d'obtenir les bonnes grâces d'un certain épicurien nommé lord Guloseton, qui dispose de trois voix dans le Parlement.

Nous allons voir comment Pelham fait sa cour à ce gourmand, le jour où celui-ci lui donne à dîner.)

Je vis avec surprise qu'on annonçoit le dîner sans qu'aucun autre convive que lord Guloseton et moi-même, eût paru.

« Un nouvel ami, » me dit lord Guloseton, au moment où nous nous mettions à table, « est comme un nouveau plat; il faut le goûter seul, pour l'apprécier à sa juste valeur. »

« C'est un admirable précepte, » répondis-je. « Une hospitalité banale est le plus condamnable de tous les travers. On ne peut ni parler ni manger à une table nombreuse, et les malheureux convives voient se renouveler pour eux le supplice de Tantale. »

« Vous avez raison, » reprit Guloseton d'un air grave. « Quant à moi, je ne prie jamais plus de six personnes à la fois, et je ne dîne jamais dehors; car un mauvais dîner, Mr. Pelham, un mauvais dîner est la pire des calamités. »

« Sans doute! » répondis-je; « car elle est irréparable. On remplace un ami, une maîtresse; on peut recouvrer une réputation perdue, une santé détruite, mais un mauvais dîner! il n'y a point de remède à cela. Le mal est fait; c'est une journée perdue. »

« Vous parlez comme un oracle, Mr. Pelham. Vous enverrai-je un peu de soupe à la carmélite? Mais que tirez-vous de cet étui? »

« Il contient ma cuiller, ma fourchette et mon couteau, » répondis-je. « La nature m'a affligé d'un défaut auquel je tâche de remédier au moyen de ces instru-

mens. Je mange trop vîte, c'est un penchant très-dangereux, car il vous expose à satisfaire en une minute une jouissance qui eût pu en durer cinq. C'est une négligence coupable des dons de la Providence. J'ai senti ma faute, et n'ayant pu réussir à vaincre cette habitude inculquée dès mon enfance, j'ai imaginé un moyen de me contraindre à manger lentement, et j'ai fait fabriquer pour mon usage ces instrumens de petite dimension. Mais j'aperçois que l'aimable Thaïs siège à mes côtés sous la forme d'une bouteille de Madère. Vous en offrirai-je ? »

« J'en prendrai volontiers, mon cher ami. Buvons à la santé des braves carmélites auxquels nous devons la reine des soupes. »

« Oui, » m'écriai-je. « Oublions tous les préjugés de secte, et rendons justice à ces hommes incomparables qui, dégagés des soins d'un monde corrompu, donnent toute leur attention à cultiver la théorie et la pratique de la belle science de la gastronomie. Payons un tribut de reconnoissance à ces nobles reclus qui, dans un siècle d'ignorance et de barbarie, ont conservé, pour nous les transmettre, les trésors classiques de l'art de la cuisine romaine. Si nous eussions vécu du temps des moines, nous l'eussions été nous-mêmes. »

« Il seroit très-intéressant, » répondit lord Guloseton, (par parenthèse prendriez-vous un peu de turbot)? « Il seroit, dis-je, très-intéressant de tracer l'histoire générale de la cuisine. Le philosophe et le moraliste y trouveroient un sujet à leurs méditations. Les anciens semblent avoir été plus romanesques que nous dans leurs plats, et,

par exemple, ils estimoient par dessus toutes choses les pâtés de langues de rossignols, parce que ce mêts délicat leur rappeloit en même temps le chant de ces oiseaux. Voilà ce que j'appelle la poésie de la gastronomie.»

«Il est certain,» repris-je avec un soupir, «que les Romains étoient plus avancés que nous sous de certains rapports. Qui pourroit, par exemple, penser aux soupers d'Apicius sans se sentir pénétré de regret. L'estimable Ude soutient que la science n'a point fait de progrès depuis cette époque. La cuisine (dit-il dans son livre Ier) ne possède que peu d'innovateurs.»

«Ce n'est qu'avec la plus grande circonspection,» reprit Guloseton, la bouche pleine de turbot, «que nous devons nous permettre de différer d'une telle autorité, et ma vénération pour ce vrai sage est si grande, que si mes sens et ma raison se trouvoient en opposition avec le grand Ude, je leur imposerois silence.»

«Bravo milord!» m'écriai-je, «payons un juste tribut de vénération à l'oracle des cuisiniers. Cette noble science est l'âme de toutes les fêtes. Combien de mariages se sont conclus à la suite d'un dîner! Combien de bonnes fortunes ont été le résultat d'un bon souper! Dans quel moment jouissons-nous mieux de la vie que lorsque nous sommes à table? Là, les haines et les animosités sont oubliées et le plaisir règne seul. Là, nos besoins sont satisfaits, et notre nature physique et morale se retrempe et se vivifie.»

«Mon cher Monsieur! mon ami!» s'écria Guloseton enchanté. «Je sens naître entre nous une véritable sympathie. Buvons ensemble au vénérable Ude.»

« Par Lucullus! » m'écriai-je tout-à-coup. « Quelle béchamelle idéale! vraiment ces poulets devroient être canonisés. Par parenthèse, milord, gardez-vous, tant que vous vivrez, de manger de la volaille à la campagne. Quant à moi ».

J'ai toujonrs redouté la volaille perfide,
Qui brave les efforts d'une dent intrépide.
Souvent par un ami, dans les champs entraîné,
J'ai reconnu le soir le coq infortuné,
Qui m'avoit le matin, à l'aurore naissante,
Réveillé brusquement de sa voix glapissante.
Je l'avois admiré dans le sein de sa cour,
Avec des yeux jaloux, j'avois vu son amour.
Hélas! le malheureux, abjurant sa tendresse,
Exerçoit à souper sa fureur vengeresse.

« Pardonnez la longueur de la citation en faveur de l'avertissement. »

« Je fais plus, je vous remercie, » répondit Guloseton en riant, puis s'interrompant tout-à-coup, « ne rions point, Mr. Pelham, autrement que deviendroient nos digestions? »

« C'est juste, » dis-je en reprenant mon sérieux, « et si vous voulez me permettre encore un avis, je vous rapporterai celui que donne mon auteur relativement aux interruptions à dîner. »

Défendez que personne au milieu d'un banquet,
Ne vous vienne donner un avis indiscret.
Ecartez ce fâcheux qui vers vous s'achemine.
Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne.

« Admirable! » répondit Guloseton, « et à cette occa-

sion je vous citerai l'exemple de ce général français aux Indes, auquel une députation des naturels du pays demanda une audience à l'heure de son dîner. « Dites-leur, je vous prie, » répondit-il à l'envoyé, « que la religion chrétienne nous défend formellement de nous occuper d'aucune autre affaire que de celle de manger pendant que nous sommes à table. » La députation se retira fort édifiée de la dévotion excessive du général français.

Après avoir ri très-modérément de l'anecdote, par égard pour nos digestions, je repris. « L'excuse étoit bonne, mais l'idée n'en est pas nouvelle, car les Grecs regardoient la bonne chère comme une offrande agréable aux dieux, et Aristote soutient que l'étymologie du mot festin signifie que c'est un devoir de s'enivrer. Polyphême, qui étoit sûrement un bon théologien, dit, dans les Cyclopes d'Euripide, que son estomac est son dieu. Servirai-je un ortolan à votre seigneurie? »

« Pelham mon fils! » dit Guloseton dont les yeux commençoient à prendre l'éclat que leur donnoit le Champagne. « J'aime vos classiques. Polyphême étoit un sage, et Ulysse eut grand tort de lui crever l'œil. A l'exemple de ce respectable cyclope, sacrifions à la divinité domestique qui est la source de tous nos plaisirs. Consacrons à son temple les offrandes les mieux choisies; qu'aucune dépense ne nous arrête lorsqu'il s'agit de parer son autel, et reprochons-nous, comme une impiété, de songer à l'économie dans nos repas. »

On apporta le dessert. « J'ai bien dîné, » dit Guloseton



seton en se renversant sur son fauteuil d'un air de satisfaction sans mélange. « Mais, » ajouta-t-il en poussant un soupir, « nous ne pourrons *rediner* que demain. Heureux, trois fois heureux, celui qui peut souper. Plût au ciel que je fusse doué d'un appétit perpétuel! »

Ici il y eut un moment de silence. Je le rompis le premier en m'extasiant sur un fruit succulent, puis j'ajoutai. « Que pensez-vous de la bonne intelligence, qui s'est établie entre les Whigs et Mr. Gaskell? »

« Je m'en inquiète fort peu, » répondit Guloseton, en prenant des confitures. « La politique dérange la digestion. »

« Rien ne peut-il émouvoir cet épicurien, que ce qui intéresse ses sens, pensai-je en moi-même. Mais tous les hommes sont vains. Adressons-nous à la vanité de celui-ci. »

« Les Tories, » continuai-je, « se croient bien sûrs de leur fait; ils ne paroissent mettre aucune importance à cultiver la neutralité, car l'autre jour encore, lord *** me disoit qu'il ne tourneroit pas la main d'avoir lord C. quoique celui-ci dispose de quatre voix. Aviez-vous l'idée d'une pareille arrogance? »

« Non, vraiment! » répondit Guloseton avec indifférence. « Êtes-vous partisan des olives? »

« Non, » répondis-je, « je ne les aime pas. Mais, comme je vous le disois, les Whigs, au contraire, ont beaucoup d'égards pour leurs partisans; et un homme d'un haut rang et d'une grande fortune seroit fort choyé par eux. »

« C'est très-probable, » dit Guloseton à moitié endormi.

Il faut changer mes batteries, pensai-je. Mais tandis que je méditois une nouvelle attaque, on m'apporta un billet de Glanville qui me demandoit instamment de le rejoindre sur le champ dans la rue où il m'attendoit.

Je me levai à l'instant même en faisant à lord Guloseton des excuses sur mon départ précipité.

(La suite au prochain cahier.)

PHILOSOPHIE.

SOMMAIRE DES PRINCIPES DE LA PHILOSOPHIE RATIONELLE.

(*Second article.*)

Intelligence.

La seconde puissance de l'esprit humain, celle de l'intelligence, consiste dans la faculté de *former des rapports*, tandis que l'imagination ne *forme que des préférences*. L'intelligence ne s'occupe que *objets extérieurs* (des *idées*), l'imagination, au contraire, ne s'occupe que de l'homme intérieur (des *sentimens*). La faculté de penser cherche la vérité dans ce qui n'est pas nous, la faculté de sentir ne cherche que le *mieux être* de ce qui est nous. Chacune de ces facultés affirme ou nie, prend ou rejette, l'une pour arriver au mieux, l'autre pour arriver au vrai. Celle qui s'occupe du vrai est guidée par l'*identité*; celle qui s'occupe du mieux est guidée par le sentiment du *mieux* qui décide la volonté. Il en résulte que l'imagination tend à l'*action* puisqu'elle affecte la faculté de vouloir; l'intelligence, au contraire, ne tend qu'à la *connoissance née de l'identité*, qui fait loi dans la faculté de con-

noître. On conçoit que la faculté qui *cherche* le mieux se rapproche sans cesse de celle qui *indique* le mieux. Toutes deux en se réunissant dans le *bien* et dans le *vrai* proclament la *loi morale* cherchée instinctivement à travers toutes les phases du développement de l'homme. Cette loi morale, née de la combinaison du bien et du vrai, en réunissant à la fois les deux forces actives de l'âme, devient la loi suprême de l'être intelligent et sensible, le guide de ses actions et l'architecte du système social.

De la marche de l'Identité dans le domaine de l'Intelligence.

L'intelligence commence son travail par former des rapports; les rapports élémentaires s'appellent des *faits*. *La neige est blanche*: voilà un fait, un rapport. Comment vient-il à naître de l'identité? Je réponds que c'est en faisant ressortir la *sensation simple de blancheur* de l'*idée composée* de neige, alors la sensation dont j'ai l'idée se trouve *identique* avec la blancheur de la neige. Ce mouvement de l'esprit qui lie le rapport est inaperçu, mais le verbe *être* l'indique.

Quelle différence entre *être* et *avoir*? *J'ai droit à une chose* suppose l'action du moi sur cette chose. *Je suis obligé à faire telle chose*, suppose l'action de la chose sur le moi. Remarquons que, dans la règle, ce que *je sens* est subjectif, ce que *je vois* (objet extérieur) est objectif. Mais les sentimens foibles et les idées obscures sont très-fréquemment placés là où ils

ne devroient pas l'être. Nous confondons sans cesse le sentiment avec son objet, et l'objet avec le sentiment, lorsque tout est dans le brouillard (1).

Dans les idées comparables, les deux termes comparés sont *liés* par quelque point d'identité, qui, unis-

---

(1) Il me paroît important de bien éclaircir la différence qu'il y a entre *être* et *avoir*.

Dans le verbe *être* le mouvement s'arrête au *moi*, dans le verbe *avoir* le mouvement s'arrête à l'*objet*. *Je suis pauvre* est plutôt un sentiment où la pensée s'arrête sur *je suis*. *J'ai* de l'argent indique une pensée qui s'arrête à l'*idée d'argent*. Dans je *suis* la passivité domine ; dans *j'ai* l'activité domine. Le geste indique cette différence, il va au moi ou part du moi.

Quand Electre dit :

« Où va cet assassin, de mon sang trop avare !
« Ce maître à qui *je suis*, qu'un tyran *m'a* donné. »

Ce maître à qui *je suis* est un sentiment amer où la pensée s'arrête au moi. Dans un tyran *m'a* donné, la pensée s'arrête au *tyran*. Ce sont des nuances qu'on ne saisit pas toujours, mais qu'un bon acteur exprime.

J'ajouterai ici l'explication d'une règle difficile à saisir sur la déclinaison du participe.

Dans le verbe *avoir* le mouvement de l'esprit part du *moi* (du régime) et son participe ne fléchit pas. Dans le verbe *être* le moi est passif, et fléchit au mouvement du régime,

La plaie *a* saign*é*	La plaie *est* cicatris*ée*.
La pluie *a* cess*é*.	La pluie *est* appais*ée*.
Ils *n'ont* pas *commencé*.	Je me *suis* cr*ue* aimée.
Elle a mar*ié* sa fille.	Sa fille s'est mar*iée*.

Il est bien important en grammaire de sentir quelle est l'idée motrice (régime) et quelle est l'idée mue. La passivité qui produit la déclinaison est dans le verbe *être*. L'activité est dans le verbe *avoir*.

sant ces deux termes, produit un *tout* qu'on appelle *rapport*. Dans la proposition *la neige est blanche*, le verbe *être* lie la *neige* à la sensation *blanc* par le sentiment d'une identité commune entre la blancheur de la neige et mon idée de blanc. Il n'y a là aucune abstraction, mais un simple rapport.

Après avoir observé que la neige *est* blanche, je remarque des fleurs blanches, des nuages blancs, etc., Tous ces corps *blancs* s'unissent dans l'idée identique de *blanc*, j'en fais l'*abstraction* de *blancheur*. Cette abstraction est le produit de l'identité non des *idées*, (*neige*, *fleur*, ou *nuage*) mais de l'*identité* de rapport de tous ces objets. On voit que l'esprit qui abstrait, lie dans une même identité, *non les idées*, *mais les identités de rapports*. Quand je dis: cet angle est égal à cet angle, j'exprime un simple rapport entre les angles, mais quand je dis : *tous les angles droits sont égaux*, j'exprime l'identité centrale de toutes les identités provenant des *rapports* des angles droits entr'eux, et ce rapport supérieur qui embrasse *des rapports subordonnés* est ce que j'appelle *abstraction*. De là vient qu'on peut représenter un angle droit, mais on ne peut peindre le rapport général de l'identité de grandeur de tous ces angles.

Les idées abstraites supposent deux choses, 1.° l'activité de l'identité placée dans le *moi*, et 2.° les rapports réunis par cette identité *en un tout* appelé abstraction. C'est parce que les abstractions sont des créations de l'esprit, c'est-à-dire, des opérations faites sur des rapports (qui sont déjà des opérations), qu'elles

exigent une grande contention d'esprit. Sans la fatigue des organes, jusqu'où l'esprit n'arriveroit-il pas?

Plus les idées à comparer sont simples et plus leur identité est évidente. Cette simplicité on peut se la donner en *isolant l'idée de l'espace et de quantité* par une abstraction appelée partielle (1). L'idée du mouvement qui se fait sur une ligne et se soumet à l'idée de quantité, a produit l'astronomie, la mécanique, l'optique, etc. par le moyen des signes représentant des abstractions.

Je ne dirai ici qu'un mot des *signes*. Les idées n'existent dans l'esprit que comme *unités*, et ne se maintiennent *unités* que par les signes. Nos sensations nous arrivent *composées et obscures*; la réflexion (analyse et abstraction) les éclairent peu à peu en les décomposant et recomposant. Que sont les corps que nous voyons, si ce n'est des *composés* inconnus arrivés à nous comme des unités, conservant cette *unité* par le langage. Qui connoît les élémens des corps, qui connoît les élémens des idées? Quelle confusion dans toutes nos idées, si ces idées ne faisoient pas des touts transportables, maniables, conservant leur existence *par le signe* qui en réunit les parties dans l'unité d'impression faites sur le *moi*.

Le grand produit de l'intelligence ce sont les *abstractions*.

(1) L'abstraction que les logiciens appellent partielle n'est point une abstraction, elle n'est que le morcellement d'une idée composée. L'abstraction *lie* les identités et ne délie pas.



Principe de l'abstraction.—Il est bien important de distinguer la cause qui *produit* les abstractions, de son produit qui sont les idées appelées abstraites. Nous formons, a-t-on dit, les idées abstraites en *retranchant quelque idée simple des idées composées. Ces idées simples détachées forment le caractère de l'espèce ou du genre*, etc. Mais quel est le *principe* qui abstrait, quelle est la cause qui, en s'attachant à une idée, cherche et attire ce qu'il y a d'identique dans les idées analogues qu'on lui compare? Ce principe d'attraction est celui de l'identité. C'est là un fait primitif que les Anglais appellent *ultimat fact*, qui cependant donne lieu à bien des recherches.

Ce sentiment de l'identité est le seul *lien*, l'unique *ciment* de la pensée. La nature, (les sens) nous fournissent des matériaux taillés *pour* nous, et taillés *par* nous. Le sentiment de l'identité fait deux choses, 1.° il prend, et 2.° il rejette, ce qui s'appelle *affirmer* et *nier*. Quel merveilleux spectacle de voir l'esprit, doué de la simple faculté de rejeter et d'employer des matériaux tout faits, de le voir construire le merveilleux édifice de la vérité intérieure appelée vertu, et de la vérité extérieure que nous nommons l'univers!

Cette force d'attraction qui tend à diviser la masse informe de la pensée telle qu'elle arrive à nos sens, cette force qui brise ces composés bruts pour y prendre ce qui convient à sa construction instinctive du bien et du vrai, nous l'appelons *analyse*, ou force dissolvante. Nous analysons pour construire, nous *nions* pour *affirmer*, nous *rejetons* pour *trouver* ce qui va à la cons-

truction de l'édifice intellectuel. L'œuvre merveilleuse de l'abeille est l'image de la grande *pensée* de l'homme. L'abeille ne sait ce qu'elle va produisant, mais elle le produit. Quel mortel peut prévoir la grande pensée à laquelle l'homme ne cesse de bâtir. Toute la *partie rationelle* du bâtiment n'est encore qu'un chaos de matériaux, et cependant nous bâtissons sans cesse. Quand et où verrons-nous enfin la grande pensée de l'espèce ?

Ce travail de l'intelligence se fait en dehors de l'imagination, en dehors de la sensibilité, par la seule force attractive des *idées* entr'elles. Partout les sentimens demeurent en dehors de la pensée, soumis à la volonté, c'est-à-dire, au *mieux-être* né de la faculté de sentir, tandis que les *idées* suivent invariablement la loi de l'*identité* née de la faculté de penser. En confondant sans cesse les deux élémens de la sensation (idée et sentiment) est-il étonnant qu'on ne soit pas arrivé aux véritables lois de la pensée ?

J'ai dit que les deux forces de l'esprit (celle de sentir et celle de penser) étoient presque toujours présentes sans se confondre jamais. La faculté de sentir est la première à paroître. Quelle est son influence sur la faculté de penser ? Cette influence est grande et continuelle, c'est *de choisir l'objet de la pensée qui ensuite va s'élaborer selon les lois de l'intelligence.* Ce mouvement de la faculté de sentir qui produit l'action de l'intelligence s'appelle *motif*. Je vois un fruit sur un arbre élevé, le désir d'avoir ce fruit me fera inventer une échelle, c'est-à-dire, que la *faim* sera le motif de la *pensée* d'une *échelle*.

Voulez-vous donner l'éveil à l'industrie, donnez partout l'éveil à la sensibilité nourricière de la pensée. Les progrès de la civilisation il faut les chercher dans un certain équilibre entre les deux facultés. Les peuples du midi trop dominés par l'imagination y demeurent souvent ensevelis. Dans les pays trop fertiles, on se passe de la pensée. L'âme de la pensée est dans la liberté; partout où vous l'arrêtez dans sa marche, vous arrêtez son œuvre, et l'homme sentant retombe sous la domination de la barbarie initiale de l'espèce.

Reprenons de plus haut les principes de l'intelligence. J'ai dit, que deux forces suprêmes régnoient dans toute l'étendue de l'esprit humain, celle de la *volonté*, toujours déterminée par le *mieux*, fait loi dans l'imagination; celle de l'*identité* qui règne dans le domaine de l'intelligence, fait loi dans cette faculté.

J'ai défini l'*intelligence*, la faculté de former des rapports. J'entends par *rapport* le résultat d'une comparaison.

Ces premiers résultats sont des rapports simples. Ils peuvent devenir des rapports *composés d'autres rapports tous identiques entr'eux*, que j'appelle *abstraction*. Je remarque de plus, que les comparaisons, qui se font dans le domaine de l'intelligence, sont des comparaisons d'*idées*, ou objets extérieurs, et non des comparaisons de sentiment. Les *idées* sont éminemment l'objet de l'intelligence qui cherche le *vrai*, tandis que les *sentimens* sont les objets employés par l'imagination qui cherche le *mieux*. Je remarque de plus, que toute la province des abstractions ne se compose que

de *rapports*, et jamais des élémens de ces rapports (des idées). Chacun des élémens de l'esprit humain (sentimens, idées et rapports) ayant ses propres lois, il est bien important de ne pas confondre ces premières données.

La comparaison des idées forme les rapports ; la comparaison des rapports forme les abstractions en liant les rapports par l'identité. La comparaison des sentimens produit le sentiment du mieux qui affecte la volonté. Chez l'homme civilisé, le *mieux* est préparé par les lumières de la raison, de manière que le *bien vrai* de l'homme civilisé est préféré au *bien apparent* de l'homme privé de raison.

De l'Unité psychologique.

L'unité vers laquelle tendent les sentimens et les idées est un phénomène psychologique peu observé.

J'exposerai d'abord les *faits* qui la font remarquer; puis je tâcherai de les expliquer.

1.° Le besoin d'unité a d'abord été remarqué dans les beaux-arts. Mais au lieu de chercher les raisons des phénomènes dans l'âme même, on l'a cherché dans les ouvrages de l'art. Il en est résulté de fausses idées. L'unité dans les beaux-arts n'est point dans les événemens (objets extérieurs) elle est dans le sentiment. Elle résulte de l'harmonie des sentimens, qui, dans une même œuvre de l'art, vont tous se *réunir* dans un même accord. On voit que les trois unités des pièces de théâtre, ce n'est pas dans les événemens, dans les choses, qu'il

faut les chercher, mais dans le cœur des spectateurs (1).

Il en est de même dans le sens moral, qui entre pour beaucoup dans les règles des pièces de théâtre. Le sens moral aussi a ses accords, qui agissent tous les uns sur les autres, de manière à produire dans un point central son maximum d'harmonie.

Dans la faculté de sentir, l'unité est toute dans la concordance des sentimens. Nous allons voir ce qu'elle est dans le domaine de la faculté de penser.

De l'Unité produite par la faculté appelée Intelligence.

Ce sujet, un des plus importans en psychologie, n'a jamais été abordé. Le langage tout entier, et par conséquent tout le système pensant, doit son origine à l'instinct de l'esprit qui réunit dans un même tout, et conserve dans un même *ensemble* un certain nombre de sensations, d'idées ou de rapports. Ce point central une fois doué d'un *nom*, devient l'élément du langage. C'est par les *noms* que tous ces petits *ensembles* d'idées obscures conservent leur *unité* en devenant transportables et mobiles. C'est sur ces petites unités douées de noms, que toutes les opérations de l'esprit vont se faire.

---

(1) Le talent de l'acteur consiste à bien exprimer le *sentiment* dans toutes ses nuances, et à n'exprimer que le sentiment. Les mauvais acteurs cherchent à *peindre les objets mêmes*, au lieu de s'en tenir à l'*impression* des objets (aux sentimens). Le bon acteur peint les objets par le sentiment, et non le sentiment par les objets. Il n'imitera pas le bruit du tonnerre, mais exprimera l'effroi qu'il produit.



Supposez des hommes sans langage, et les idées toujours composées de sensations obscures qui ne sont senties que dans leur ensemble, désormais sans adhésion entr'elles, deviendront nulles pour la pensée. Oter à l'esprit cet instinct qui forme des unités et les maintient par le langage, c'est ôter l'adhésion des molécules qui composent les pierres d'un palais, c'est le réduire en poussière, c'est l'anéantir.

C'est sur le langage que l'esprit opère, c'est par le langage qu'il saisit ces petits paquets d'idées obscures sentis dans leur ensemble, qui ne maintiennent leur première existence que par l'unité que leur *nom* leur conserve.

Les *noms* expriment les objets *extérieurs;* les adjectifs expriment leurs modifications. Le langage classe aussi les sentimens comme objets extérieurs et en fait des substantifs. Les *verbes* expriment *les mouvemens des substantifs*. Les prépositions, conjonctions, etc., expriment la direction de ces mouvemens, etc.

Rapprocher les idées pour les comparer ensemble, tirer des conséquences de cette comparaison, voilà toute la pensée humaine. Prendre, rapprocher et comparer, puis créer un résultat, c'est *penser*. Tout cela ne peut se faire que par l'instinct qui forme des unités et les maintient par le langage.

Le langage une fois supposé, les pierres du palais une fois taillées comment l'édifice de la pensée se forme-t-il?

Le langage une fois créé, l'esprit humain n'est encore qu'un dictionnaire. On demande comment va se

former la pensée? Je réponds que c'est par l'*ordre* des mots. Mais qu'est-ce que l'ordre?

Nous allons voir que l'idée de l'ordre revient encore à l'idée de l'*unité*. Nous avons vu l'unité élémentaire former le langage, nous allons voir le même principe de l'unité former l'*ordre* qui produit le *sens* d'une réunion de mots, appelée *phrase*.

Il faut distinguer l'unité produite par l'intelligence, de l'unité produite par l'imagination; la première est le produit de l'*identité*, la seconde est l'œuvre du *sentiment;* le plus souvent l'unité est le produit mixte des deux facultés de penser et de sentir.

Quand nous disons: voilà des mots sans pensées, nous disons: voilà des mots qui n'ont pas de *sens*. Des paroles qui n'ont pas de sens sont des paroles sans *unité*, c'est-à-dire, sans rapports entr'elles. Mais qu'est-ce que cette unité qui fait le sens d'une phrase ou d'un discours?

La phrase *deux et deux font quatre* a un sens pris dans l'identité, qui constitue l'unité dans la faculté de penser.

Deux et deux font *cinq* a la *forme* d'une phrase, elle indique une comparaison et un résultat, mais elle n'a pas de *sens*, parce que l'*identité* qu'elle annonce n'y est pas, deux et deux n'étant pas l'identique de cinq, l'unité n'y est pas, et la phrase sans l'unité n'a pas de sens.

La phrase: *on pense bien de ce qu'on aime*, a un sens pris dans la faculté de *sentir;* la phrase: *on pense bien de ce qu'on hait* n'a pas de sens, parce que ce qui

est faux n'étant pas *uni* par un rapport, ne présente pas de *sens* quelque soit la forme de la phrase. Dans le prémier exemple, l'unité est dans l'identité; dans le second, elle émane de la faculté de sentir.

Tout raisonnement a un résultat, et aboutit à une conséquence. L'esprit, en raisonnant avec méthode, va de rapport en rapport, jusqu'à ce qu'il arrive à un dernier rapport qui vient se joindre au premier chaînon du raisonnement. Cette réunion du dernier chaînon au premier, est le *point central*, c'est la clef de la voûte de tout le raisonnement, qui fait *unité* par le sentiment de l'identité. Chaque idée *moyenne*, chaque rapport intermédiaire étant une unité, on voit que l'esprit va d'unité en unité, de rapports en rapports, pour s'élever à une unité centrale qui les embrasse toutes. Tous ces rapports sont des créations de l'esprit, émanés du principe de l'identité, dans la faculté appelée Intelligence.

Que le rapport suprême se trouve faux, tous les rapports intermédiaires se désunissent parce qu'ils ne sont plus liés par le rapport central de l'unité. Brisez partout les unités et vous anéantirez la pensée même. On voit que toutes les ascensions de l'esprit ont leur direction vers l'unité suprême, émanée de l'attraction de l'esprit vers l'*identité* dans la faculté de penser, et vers le *mieux* dans la faculté de sentir.

Ces systèmes de rapports, tous subordonnés l'un à l'autre, se composent d'identités appelées *abstractions*, qui élèvent, pour ainsi dire, une pyramide d'identités qui se continue sans doute au-delà de ce que nous connoissons.

Je regarde le *temps* et l'*espace* comme des produits du principe de l'unité. Je ne puis concevoir l'espace ni le temps *infini*. En pensant à *tel* espace, je le vois *borné*, et je ne puis me le représenter borné sans avoir l'idée d'une figure qui ne peut être *une* que par la conception de l'*ensemble* qui en fait une unité. Nous nous représentons de même le *temps* et la *durée* comme *borné*, comme individuel, par conséquent comme *un*. Le *temps* et l'espace *abstraits* sont des abstractions d'un autre ordre qui ont leur unité comme abstractions.

Un premier degré d'unité a produit les *noms* et le langage.

Le langage fait, le second degré d'unité a produit les *rapports entre les mots* qui constituent le *sens* de la phrase, en établissant un *rapport entre les idées* (*unité*).

Un troisième degré d'unité ne se contente pas d'un rapport *entre les idées*, il établit un *rapport entre les rapports*, ce qui constitue les *abstractions*.

Un quatrième degré d'unité établit *unité entre les abstractions*. Par exemple, en astronomie, tous les mouvemens des corps célestes étant composés, ne peuvent être saisis que par des unités d'abstractions, c'est-à-dire, par la combinaison des mouvemens élémentaires en mouvemens composés.

Nous voyons les premières *unités* naître des premiers besoins de l'homme.

Nous voyons ensuite ces unités former le *langage* et se conserver par le langage.

Le langage commencé, nous voyons les *idées* se former en *rapports* par l'instinct de l'unité.

Les rapports une fois nés, nous voyons les *abstractions* naître par la concentration des rapports en unités.

Les abstractions une fois établies l'esprit s'élèvera plus haut en concentrant les abstractions dans une unité supérieure.

Qui a vu les sommités possibles des abstractions? qui ne voit qu'elles se perdent hors de la portée de notre vue. Et ce monde des possibles nous le portons dans nous, dans notre Etre. Tout ce que les hommes savent est à la portée de l'espèce. Où sera son entier développement?

De l'Unité dans le domaine de l'imagination.

Le premier éveil de l'âme de l'enfant nouveau-né se fait dans le *sentiment* de ses besoins matériels liés aux idées de ces besoins. Ce sentiment sera le point central de tous les sentimens et de toutes les idées associées aux besoins de première nécessité, et ce point deviendra la *première unité*.

L'homme, et sans doute tous les animaux, ont leur langage naturel, leurs cris et leurs accens. Ces sons primitifs nés des besoins de l'espèce, chez l'homme deviendront *signes* de ces besoins, et ces signes, liés aux premiers sentimens de l'enfant, deviendront l'*origine du langage*. Le langage parlé fait partie du langage naturel, et l'homme est organisé pour le parler comme il l'est pour le comprendre. L'expression des

sentimens est comprise chez toutes les nations, et chez tous les animaux à nous connus, tous comprennent le langage des sentimens par la physionomie, par le geste comme par les accens et les mouvemens de la voix. Le langage une fois né chez l'homme, traverse toutes les phases de son développement, se perfectionne ou se dégrade avec ses facultés intellectuelles et morales.

Mais sans le langage, les premières unités, qui vont devenir les élémens de l'esprit humain, ne se conserveroient pas, et la faculté de penser seroit sans emploi chez l'homme privé d'unités fixes, c'est-à-dire, de pensées arrêtées par le langage.

Demandez à un homme du peuple ce qu'il entend par les mots *lune*, *homme*, *pierre*, *ciel*, etc. et vous verrez qu'il entend par ces mots des *ensembles d'impressions*. Il en est de même de toutes les idées composées, elles nous arrivent obscures, et ne sont senties que dans l'*ensemble* de leurs impressions. Or tous ces ensembles ne se maintiennent *unités* que par le langage.

Mais quelle est la loi de l'attraction qui forme ces unités dans le domaine de l'imagination? Dans l'empire des beaux-arts l'unité est dans l'harmonie. Dans la musique, par exemple, l'unité n'est pas dans les notes, elle est dans les accords. Dans la peinture, dans la poésie, dans tous les beaux-arts, il y a partout accord ou dissonance. Partout l'unité se forme par la concentration des sentimens en accords, qui, subordonnés l'un à l'autre, vont se réunir dans l'unité suprême,

prême, émanée du sentiment du beau qui réside dans l'âme.

Dans le sens moral aussi, qui fait partie de l'imagination, il y a partout attraction ou répulsion, haine ou amour, harmonie ou dissonance, partout se forme des accords élémentaires, qui ont leurs attractions entre eux pour former des unités plus élevées. Jetez un coup-d'œil sur le genre humain en masse, et vous le trouverez classé en nations, en peuplades, en tribus, en familles, c'est-à-dire, en unités liées entr'elles par la concordance de leurs rapports, c'est-à-dire, de leurs unîtés élémentaires.

Nous venons de distinguer trois classes d'unités dans le domaine de l'imagination. 1.° L'unité primitive formée par les sentimens de nos premiers besoins liés partout aux objets de ces besoins. 2.° La seconde époque est celle de la formation du langage par l'union des *accens* des premiers besoins aux *objets* de ces besoins, d'où naissent les *noms* de ces objets. La troisième unité est celle de la classification des hommes en grandes et petites sociétés, suivant l'étendue des rapports de leurs unités élémentaires.

On voit que l'histoire de la formation des unités contient l'histoire du développement de tout l'homme. Nous voyons partout des attractions élémentaires former des harmonies élémentaires qui, en se subordonnant les unes aux autres, forment des harmonies plus relevées. Partout ces unités conservées par le langage, tendent à se rapprocher en masses pour former des harmonies supérieures, tout cela selon la nature des lois élémentaires de

l'esprit humain. Partout les agens de l'édifice social sont : l'imagination, qui tend au *mieux être* par l'instinct de la puissance active appelée *volonté ;* et l'intelligence toute contemplative qui, par le principe de l'*identité* tend à ce que nous appelons vérité, connoissances, lumières.

Il faut, dans l'histoire des nations, signaler une grande époque très-remarquée chez l'individu, et qui ne l'est pas assez dans l'histoire des grandes sociétés, c'est l'époque du passage de la jeunesse à l'âge mûr, de l'imagination à l'intelligence, du règne du sentiment à l'influence de la raison.

Tous les gouvernemens ont commencé par le despotisme qui est le produit nécessaire de la domination de la faculté de sentir et de *vouloir* appelée imagination ; la liberté ne pouvant naître que du développement tardif des rapports sociaux qui ne peut venir que de la faculté appelée intelligence. Les religions aussi ont commencé par l'imagination, c'est-à-dire, par des images nées d'un sentiment exalté, de crainte et d'espérance, perpétuées par des institutions puissantes. Aucune n'a pu arriver à l'idée d'une *cause première ordonnatrice des lois de l'univers*, qui ne peut être que le produit suprême de l'intelligence, toujours étrangère à l'enfance des nations. Dans l'histoire de la civilisation surtout, nous voyons la ligne droite de l'égoïsme s'incliner peu à peu vers la diagonale des intérêts combinés, puis marcher de concert vers le bien universel des êtres.

Dans l'histoire des mœurs aussi nous voyons la sen-

sualité dominer les nations en enfance jusqu'à l'éveil de leurs plus nobles facultés. Beaux-arts, langage, goût, tout se ressent de ce grand passage de l'adolescence à la virilité, qui n'a pas été remarqué chez les nations comme il l'a été chez l'individu, mais où il ne pouvoit être connu qu'après le développement des lois qui président à la marche de l'esprit humain.

L'époque psychologique de la virilité de l'homme est dans le passage du règne de l'imagination à celui de l'intelligence, époque marquée par la destruction du despotisme au profit du règne de la loi.

Nous voilà sortis du terrain de l'imagination et de l'intelligence pour entrer dans le domaine de la loi morale, où les deux facultés réunies de l'esprit humain sont, pour ainsi dire, en combinaison l'une avec l'autre.

J'exposerai dans un troisième article la loi morale, et je terminerai ce sommaire de mes principes par quelques développemens sur les lois, les religions, les mœurs, la civilisation, le bonheur et le malheur de l'homme.

L'Unité est la première forme de l'esprit humain.

Nous avons vu, chez l'homme enfant, le langage devenir le conservateur des premières idées toujours complexes. Remarquons qu'il sert à la conservation de toutes les unités, et que, sans le langage, le système social crouleroit dans sa base.

Sans les noms que seroient les dieux de toutes les mythologies. Que de respect prodigué au *nom* de roi,

de monarque, de président, etc. Sans les dénominations de leur état, sans leurs *titres*, que seroient-ils? Partout les *noms* viennent se placer sur des sommités d'idées, comme des ceintures faites pour maintenir des faisceaux d'idées réunies dans une même impression.

L'unité se retrouve partout. Voyez tous les jeux, depuis les jeux des petits enfans jusqu'au théâtre de Sophocle, de Shakespeare et de Voltaire, partout vous voyez régner le sentiment de l'unité, qui fait l'âme de tout ce qui amuse.

Tous les jeux des petits enfans ont un but, un centre vers lequel tout va se rattacher. Ce que nous appelons l'*intérêt* que nous prenons aux choses n'a son attrait que dans le sentiment instinctif qui nous porte à l'unité. Ne voyons-nous pas toutes les processions, toutes les fêtes avoir leur point central auquel tout aboutit! Chaque homme a un intérêt devant soi qui fait aller sa vie. Je ferai voir dans les développemens que le bonheur aussi tient à cette même unité dont se compose l'édifice de toute la pensée humaine.

La croyance en Dieu est-elle autre chose que la tendance irrésistible de l'esprit humain vers l'unité suprême? Et ne semble-t-il pas que ce besoin d'unité soit l'appel de la Providence à la connoissance de l'unité qui constitue l'ordre de l'univers, et fait l'âme de la religion dans le domaine de l'intelligence.

Les passions ne sont que des sentimens exaltés qui développent et montrent à nu toute l'organisation de l'homme sensible. Que voyons-nous dans les passions, si ce n'est une tendance vers un objet *unique*, c'est-

à-dire, vers l'unité centrale de tout un système sentimental.

Toutes les règles du goût et du style sont-elles autre chose que le sentiment de la subordination nuancée de toutes les sensations concordantes.

Comparaison de l'unité dans l'imagination avec l'unité dans l'intelligence.

L'unité dans la faculté de penser produit l'*abstraction;* l'unité dans la faculté de sentir produit l'*harmonie;* l'intelligence lie des rapports en les attachant l'un à l'autre par une même identité; l'imagination, au contraire, élève harmonie sur harmonie en les liant à l'unité suprême de l'ensemble. La faculté d'abstraire décompose pour recomposer; la faculté de sentir trouve des harmonies élémentaires toutes faites, qui semblent se chercher et se classer elles-mêmes. Le penseur profond cherche ses abstractions dans des sensations composées, l'homme sensible au contraire trouve des élémens tous faits, des harmonies élémentaires déjà formées, qui se réunissent instinctivement et portent en elles-mêmes une tendance à l'unité d'harmonie. Le mathématicien *fait des efforts* pour former des rapports de ses idées, puis pour élever ces rapports aux abstractions dont se composent ses unités; tandis que l'artiste distingué *se laisse aller* au sentiment d'harmonie qui vient lier les sons en accords, les accords isolés en accords harmoniques, une partie d'un air à sa partie concordante pour mettre le tout en harmonie avec l'unité suprême de l'ensemble. Dans le domaine du sens

moral aussi, l'homme *aimant préfère* quelques personnes parmi les indifférens, puis choisit entre ses amis, jusqu'à ce qu'il arrive peu à peu à cette préférence suprême où il reconnoît enfin l'ami que son cœur sembloit chercher.

Il y a bien aussi de l'*instinct* dans l'œuvre du penseur : comment sauroit-il vers quelle idée il doit tendre pour former un rapport ou une abstraction, s'il ne préexistoit pas une tendance vers ce qui constitue ce rapport ou cette abstraction ? Cet instinct, cette tendance qui *précède le choix* est l'*attraction vers l'identité*, comme dans la faculté de sentir l'attraction qui porte à l'harmonie des sentimens, émane de cet autre instinct de notre être qui porte la volonté au *mieux être*.

Ainsi le premier degré d'unité dans l'une et l'autre faculté est l'unité qui compose les sensations obscures de l'enfant, ou de l'homme enfant, ou de la nation en enfance. Ces premières sensations s'unissent entr'elles de manière à produire une impression *unique*, un faisceau d'idées obscures, sur lequel le premier *nom* ira se placer pour donner à cet ensemble la solidité requise à la formation du langage.

Le sentiment du beau, ou le sens moral une fois en éveil, il y a une fermentation sourde qui forme peu à peu des *accords*. Tels sentimens réunis composent un accord ; ces accords plaisent, et ce qui plait ne s'oublie pas. Le besoin d'unité continue ensuite à former des harmonies plus relevées, qui en cherchent de plus relevées encore. Tous ces mouvemens d'ascension se

font *sans effort* par le sentiment du *mieux être* appelé *plaisir*.

Dans la *faculté de penser*, tout se fait, non avec le sentiment, mais avec des idées, tout y est plus volontaire. Il y a plus : l'esprit, en analysant, brise des idées composées, il les sépare des sentimens qu'on sent revenir malgré soi pour assaillir l'attention, et qui pour cela s'appellent *distractions*.

Remarquons de plus, que *dans la faculté de sentir* les forces vont croissant avec les forces : plus le cœur éprouve d'harmonie, plus il s'élève. Dans la faculté de penser, au contraire, plus les abstractions sont hautes, plus il faut d'effort pour aller plus haut. La vie active, matérielle, qui nous domine, est toute en distraction pour le penseur profond, tandis que cette même vie composée de sensations trouve souvent des sentimens alliés.

Nous voyons partout deux forces ascendantes, l'imagination et l'intelligence, la sensibilité et la raison. La direction de ces forces tend sans cesse à les rapprocher. Partout où les deux facultés existent librement, leur tendance va à se réunir. En effet, nous voyons le sentiment chercher partout le mieux, et le mieux chercher partout la lumière. De là naît le rapprochement du bien avec le mieux né du développement des facultés de connoître et de sentir.

Le rapprochement des deux facultés produit le développement de la loi morale. Plus le cœur et l'esprit se perfectionnent, plus la volonté s'éclaire, et plus l'homme devient moral.

Ce n'est pas dans l'imagination, c'est dans l'intelligence que l'on trouve l'idée de la cause suprême de ce qui existe au dedans et au dehors de nous. C'est dans la sensibilité épurée par la raison qu'il faut chercher les secrets de la marche mystérieuse de la *volonté* qui, dans le bien, tend sans cesse au mieux par les lumières. Ne semble-t-il pas que la direction de nos deux facultés actives, indique un point de rencontre qui dépasse la vie présente de l'homme? Tout l'attirail de la pensée n'annonce-t-il pas un voyage lointain, où la réunion du bien aux lumières, fera le bonheur de l'être pensant et sensible?

De Bonstetten.

HISTOIRE.

Histoire moderne de la Grèce, depuis la chute de l'empire d'Orient, par Jacovaky Rizo *Néroulos*, ancien premier ministre des hospodars grecs de Valachie et de Moldavie. *Genève*, Abraham Cherbuliez, libraire, 1828. Un vol. in-8.°

Nous avons déjà rendu compte dans notre Journal du *Cours de littérature grecque moderne* de Mr. Rizo (1).

(1) Voyez vol. XXXIV, page 267, et vol. XXXV, page 36 de la division *Littérature*.

Cet ouvrage, où l'auteur montroit un talent remarquable et un patriotisme éclairé, faisoit vivement désirer qu'il consacrât sa plume à retracer les destinées de la Grèce moderne. Le livre que nous annonçons aujourd'hui, en répondant à ce désir, est venu combler une lacune bien importante dans l'histoire de l'Europe. Sans doute que ceci n'est encore qu'un premier essai sur un sujet entièrement neuf, sans doute que plus tard des recherches plus étendues, plus approfondies, compléteront ce que Mr. Rizo n'a fait qu'esquisser; mais il aura toujours le mérite d'avoir ouvert la route, et aplani les premiers obstacles.

Nous ne saurions mieux donner une idée de cet intéressant ouvrage qu'en citant ici la préface des éditeurs, qui ont bien mérité du public par le zèle avec lequel ils se sont acquittés de leur tâche.

«Peu de temps s'est écoulé depuis le moment où, pour la première fois, les regards de l'Europe civilisée se sont portés sur la Grèce moderne. L'histoire de ce pays est mal connue jusqu'à l'époque où Ypsilanty, appelant aux armes ses concitoyens opprimés, fixa sur eux l'attention des peuples de l'Occident, qui soupçonnoient à peine l'existence des Grecs comme nation. Aucun écrivain n'a retracé d'une manière satisfaisante et complète la situation politique de la Grèce avant cette insurrection, ni développé les causes qui, par une marche successive, amenèrent enfin les Hellènes à briser le joug qui pesoit sur eux. La raison de ce silence s'explique aisément; car, s'il est difficile de raconter l'histoire d'un peuple dont toutes les actions

sont à découvert, et d'un gouvernement dont les ressorts administratifs s'aperçoivent sans peine, il l'est bien davantage de décrire la vie politique d'une nation asservie et tout à la fois ignorante et ignorée. L'existence d'un tel peuple est toute précaire, et son histoire n'est le plus souvent que le récit de vexations tyranniques. Tel fut le sort de la Grèce : l'histoire de ce pays durant l'époque de son esclavage est inséparablement liée à celle des Ottomans. »

« Sans prétendre suppléer entièrement à l'insuffisance des historiens dont nous venons de parler, Mr. Rizo a entrepris d'exposer d'une manière claire et précise, quelle fut la situation de sa patrie depuis son envahissement par les Turcs et surtout pendant le dix-huitième siècle. Personne plus que lui n'étoit capable de remplir cette tâche difficile (1). Son savoir aussi étendu que profond, les fonctions importantes qu'il a remplies, soit comme grand-postelnik de deux hospodars, soit comme secrétaire auprès de la Porte, lui ont procuré des documens refusés à tout autre ; son séjour à Constantinople, sa connoissance des langues orientales, ses relations avec les personnages les plus influens, soit turcs, soit grecs, lui ont révélé des traits historiques que l'on chercheroit vainement dans un autre ouvrage. Politique habile, il montre comment, dans la foiblesse de leurs oppresseurs, les Grecs puisèrent les forces né-

(1) On trouve d'intéressans détails sur la vie de Mr. Rizo dans la Notice que Mr. Humbert a mise à la tête du *Cours de littérature grecque moderne*.



cessaires pour briser leurs chaînes, et offre aux auteurs qui viendront après lui des vues neuves et des matériaux précieux à consulter. Ecrivain éloquent, critique impartial, il sait unir dans son ouvrage le patriotisme du Grec à la fidélité de l'historien. Plus scrupuleux que tant d'autres, il dit seulement ce qu'il a vu, ce qu'il a appris de témoins oculaires, ce qu'il a puisé aux sources authentiques et non dans les colonnes des journaux. »

«Cette histoire, qui se distingue de la foule des écrits qui ont paru sur la Grèce, a dû sa naissance au sentiment patriotique qui animoit Mr. Rizo. Forcé de quitter son pays, après la malheureuse issue de l'affaire d'Ypsilanty, à laquelle une partie des membres de sa famille avoit pris part, il cherchoit à se consoler de son exil en s'occupant de sa patrie et en travaillant à la faire mieux connoître et mieux apprécier. C'est ce qui l'engagea à livrer à l'impression le *Cours de littérature grecque moderne* et l'histoire que nous offrons au public. Elle auroit paru depuis long-temps, si Mr. Rizo, honoré de l'estime du comte Capodistrias, n'eût accompagné en Grèce cet homme généreux qui a tout sacrifié pour son pays. Ce départ subit n'ayant pas permis à l'auteur de mettre la dernière main à son ouvrage, il nous a chargés de le revoir. »

«D'après ses directions, nous avons retranché quelques passages, rejeté dans des notes les anecdotes qui surchargeoient le récit, et fait, en partie du moins, une nouvelle division de chapitres. Du reste, sauf quelques constructions ambiguës que nous avons modifiées, rien

n'a été changé au style; nous le présentons avec ses tournures insolites et ses phrases quelquefois peu correctes; mais ce sont de foibles taches, que la richesse des comparaisons, la vivacité du récit et l'énergie des expressions feront aisément pardonner. Si le style est l'homme même, il faut se garder d'altérer, par un scrupule mal entendu, la physionomie originale d'un auteur, lors même qu'il écrit dans une langue étrangère. C'est ainsi, du moins, que nous avons considéré notre devoir d'éditeurs.»

«Si cet ouvrage enrichit le domaine de l'histoire, s'il augmente l'intérêt qu'on porte à la Grèce, le but de Mr. Rizo sera atteint, et les soins que nous avons mis à cette publication seront amplement récompensés.»

La citation de quelques morceaux achèvera de faire connoître le livre de Mr. Rizo. Voici comment l'auteur explique l'origine des *Armatoles*, ou capitaines des milices grecques, qui contribuèrent à entretenir dans la Grèce assujettie quelques restes d'indépendance, et quelque sentiment de liberté. On pourra comparer ce morceau avec l'extrait que nous avons donné il y a quelques années de l'ouvrage de Mr. Fauriel, où la même question se trouve traitée avec assez de développement (1).

«Une des institutions conservatrices de la nation grecque fut l'établissement des *armatoles* ou capitaines chrétiens, d'où sortirent ces klephtes qu'a rendus cé-

(1) Voyez vol. XXVII, page 233 de la division *Littérature*.

lèbres l'histoire moderne de la Grèce. Cette institution des capitaines en est un des points les plus essentiels, et il n'est pas possible de comprendre l'origine et les progrès de l'insurrection, si l'on n'a pas d'idées nettes sur l'existence de cette milice nationale. Je terminerai donc ce chapitre par l'exposé de sa fondation, de sa forme, de son pouvoir et de son influence dans les affaires de la Grèce. »

«Pendant que les rapides succès des armes turques glaçoient d'effroi les chrétiens de l'église d'Orient ; pendant que Mahomet II s'emparoit sans résistance de Mitylène, de l'Attique, du Péloponèse et de l'Eubée, un Grec donnoit à ses concitoyens l'exemple de l'héroïsme, en bravant seul avec sa petite armée toutes les forces du conquérant. Il apprenoit aux Grecs, avilis par leurs empereurs despotiques, qu'un petit prince citoyen, fort de l'amour de son peuple, peut défendre son pays contre un puissant usurpateur. Ce héros chrétien étoit Georges Catriote, prince d'Epire, surnommé par les Turcs Skender-bey, ou prince Alexandre. Seul et pendant trente années, il lutta contre la puissanee d'Amurat et de Mahomet II, écrasa leurs armées, infesta leurs provinces, et ne cessa de vaincre qu'en cessant de respirer. Son gouvernement ne lui survécut pas ; mais l'Epire et l'Albanie apprirent dès-lors à mépriser les Turcs. De cette époque date l'établissement des capitaines ou *armatoles* chrétiens, et ce fut de l'école de Skender-bey que sortirent plus tard les Souliotes et les autres guerriers de la Grèce continentale, du Péloponèse et de l'Eubée.»

« Les premiers sultans qui entreprirent la conquête de l'Acarnanie, de l'Epire et de l'Albanie, furent obligés, pour s'assurer la possession de ces provinces, de leur accorder divers priviléges. Les montagnes inaccessibles dont ces pays étoient hérissés, l'esprit belliqueux de leurs habitans, l'étendue de leurs côtes maritimes, leur proximité des. possessions vénitiennes, d'où l'on pouvoit tirer toute sorte de secours, rendoient ces contrées redoutables au gouvernement ottoman. Le mont *Agrapha*, ce boulevard naturel de l'Epire, fut le premier pays qui obtint par capitulation la prérogative d'avoir un capitaine avec un nombre suffisant de soldats, pour le maintien du bon ordre, pour la sûreté des villes et des villages situés au pied et sur les flancs de cette montagne escarpée. Ses habitans obtinrent, du temps d'Amurat II, le droit d'avoir deux voix délibératives sur trois dans l'administration de leurs affaires civiles. Le cadi ou juge musulman avoit la première, leur archevêque la seconde, et leur capitaine la troisième. Ce droit subsista jusqu'à l'époque d'Aly-Pacha. L'exemple du mont Agrapha fut successivement suivi par toutes les provinces de la Grèce continentale, depuis l'Albanie jusqu'à la Macédoine Trans-Axienne, le Péloponèse et l'Eubée. Le premier capitaine du mont Olympe qui fut reconnu et autorisé par le gouvernement turc, vers la fin du quinzième siècle, fut l'armatole Cara-Michaly Olympien. Ces chefs de milices nationales de la Grèce étoient appelés par les Turcs *armatoles*, ou gendarmes, et *capitaines* par les Grecs. Leurs soldats s'appeloient *pallicares* ou braves,

et leur aide-de-camp *protopallicare* ou le premier des braves. Chacun des capitaines reconnus du gouvernement étoit muni d'un diplôme, en vertu duquel il exerçoit le capitanat et faisoit la garde de sa province. Il y avoit aussi des chefs militaires qui n'étoient pas reconnus par le gouvernement, qui se maintenoient dans un état de révolte, sous le nom de *klephtes*, et que l'on regardoit comme chefs de brigands. Tous ces capitaines, officiellement reconnus ou non, faisoient ensemble cause commune, et formoient entr'eux une ligue pour se soutenir en cas de besoin. Plusieurs même acquirent, par leur bravoure, un tel pouvoir, qu'en butte aux persécutions des pachas qui les déposoient, ils se révoltoient contre leurs ordres et continuoient de force l'exercice de leurs fonctions. Tels furent, entr'autres, dans les vallées de l'Agrapha, le capitaine Jean Boukovallas ; Zetro dans la province d'Alassone au midi du mont Olympe, Macry Thanasse et Makrypoulo sur le mont Kissavo ou l'ancien Parnasse, Zovara en Epire, Carakitzo dans la Phocide, et dernièrement enfin le capitaine Androutzo, père d'Odyssée, lequel, avec deux cents pallicares traversa, l'épée à la main, le Péloponèse depuis Maïna jusqu'à Vostitza, obligé de livrer, souvent trois fois par jour, des combats meurtriers aux nombreux corps de Turcs qui vouloient s'opposer à sa marche. »

« Après la conquête de l'Epire et de l'Albanie, le gouvernement ottoman y laissa, d'après son système, des troupes permanentes, pour les garder. Il distribua à ses troupes des terres à titre de fiefs militaires. Les

vainqueurs occupèrent une partie des côtes, les villes principales, et le pays plat. Bientôt ils se mélangèrent avec les vaincus, en contractèrent graduellement les mœurs et les usages, en adoptèrent la langue et devinrent enfin une espèce de créoles du christianisme et du mahométisme, ou plutôt ils ne professoient l'islamisme que comme un moyen de supériorité sur les chrétiens. Cependant, une population nombreuse et guerrière habitoit les gorges et les sommités de ces provinces montagneuses. Le gouvernement turc ménageoit ces montagnards belliqueux : d'ailleurs les premiers successeurs de Mahomet eurent à calmer trop de troubles domestiques pour songer à les soumettre. Bajazet étoit occupé de la rivalité de son frère Dzidzim. Sélim I.er eut, dans le commencement de son règne, à combattre ses frères qui lui disputoient le souverain pouvoir, et quand il fut délivré de cette guerre, il tourna ses armes contre les Persans et les Mamelouks. Soliman, son fils, lutta successivement contre la Hongrie, l'Autriche, Venise, et les chevaliers de St.-Jean de Jérusalem, sur lesquels il conquit l'île de Rhodes. Pendant cet intervalle, tandis que la Thrace, la Bulgarie et la Servie étoient dévastées par les chrétiens et par les armées turques, l'Albanie, l'Epire et l'Acarnanie, loin du théâtre de la guerre, jouissoient du repos et accroissoient leurs forces. De tous les musulmans possesseurs de fiefs militaires, les premiers qui montrèrent cet esprit d'insubordination, suite naturelle du système féodal, furent les seigneurs feudataires de l'Epire et de l'Albanie. Dès l'époque de leur établissement dans ces contrées,

contrées, ils y jetèrent des racines profondes, de manière que le gouvernement ottoman les ménageoit toujours, et ne nommoit que rarement des pachas étrangers pour les gouverner. Il existoit donc entre les seigneurs musulmans et la Porte ottomane une méfiance réciproque et une animosité qui tournoit au profit des Grecs de ces provinces, en consolidant de plus en plus l'institution des capitanats, en fournissant aux montagnards les moyens de se maintenir dans leurs retraites escarpées, et en facilitant le commerce et l'industrie des chrétiens habitans des villes.»

«Depuis l'origine de leurs conquêtes en Thessalie, les Turcs établirent dans les vastes plaines arrosées par le fleuve Pénée, une colonie mahométane tirée de la province d'Iconium et d'autres pays de l'Asie mineure: cette colonie porte encore aujourd'hui le nom de *Coniari* ou Iconiens. Ces colons, agriculteurs paisibles, devinrent bientôt l'objet du mépris des Albanais et des Epirotes qui les dépouilloient impunément. La Porte crut alors nécessaire de confier la garde des défilés de leurs montagnes aux pachas voisins. Mais comme ceux-ci ne pouvoient parvenir à réduire les nombreuses bandes de voleurs mahométans et chrétiens qui faisoient, dans les plaines, des incursions fréquentes, ils employèrent contre ces brigands la vigilance et le courage des *armatoles* ou capitaines grecs, dont chacun, ayant sous ses ordres un certain nombre de gendarmes, étoit entretenu et soudoyé par le district qu'il défendoit.»

«Ainsi cette milice grecque continuoit toujours à

être reconnue par le gouvernement, et elle étoit si loin de lui faire ombrage, que les hospodars de Valachie et de Moldavie furent eux-mêmes autorisés à former de ces milices grecques sous le nom générique d'Albanais, pour leur garde personnelle et celle des principautés. C'étoit escortés de cette garde toute chrétienne, qu'ils sortoient de Constantinople pour se rendre à Bucharest ou à Jassy. Ce furent ces milices qui, les premières, levèrent l'étendard de l'insurrection à l'apparition soudaine d'Ypsilanty dans la province de Moldavie. Ce furent encore ces milices qui, lorsque le sultan actuel déclara Aly-Pacha rebelle, reçurent de la Porte de nouveaux diplômes de privilèges, avec ordre de se joindre aux armées du sultan pour attaquer le pacha de Jannina, qui de son côté les invita par les plus grandes promesses à faire cause commune avec lui. »

«D'après ce que nous venons d'exposer, on voit que l'Albanie, l'Epire et l'Acarnanie, une partie de la Macédoine, et plus tard les provinces de la Grèce orientale, furent, plus ou moins, depuis la prise de Constantinople, le foyer de cet esprit militaire qui a survécu à l'esclavage général de la nation. De plus, ces provinces étoient dirigées par des pasteurs qui, tous soumis au trône patriarcal de Constantinople, maintenoient avec énergie la religion et se concilioient la bienveillance du gouvernement ottoman en lui insinuant avec adresse que c'étoient eux qui prêchoient aux chrétiens de leurs archevêchés d'être fidèles à la Porte et inaccessibles aux intrigues des Vénitiens.»

L'auteur fait un récit plein d'intérêt des mœurs de la petite peuplade des Souliotes, et de leur lutte acharnée contre Aly-Pacha, nous l'insérerons en entier.

« Au milieu de la province de Tzames, ou Epire proprement dite, s'élève la montagne escarpée de Souli, distante de six heures de la mer Ionienne. Du côté de l'occident elle possède la ville de Castrie, anciennement Kestrine, et du côté du midi, la ville de Riguiassa, ou l'Elétrie des anciens. »

« On va dans cinq heures de Souli au port de Phanari, appelé anciennement Thyamis, et dans sept heures à la ville maritime de Parga. Il y a environ deux cents ans que trente familles de l'Epire se retirèrent sur la montagne de Souli pour se soustraire à la tyrannie des mahométans. L'origine du nom de Souli remonte, selon quelques-uns, à l'ancien Sollion, dont parle Thucydide; mais selon la tradition des habitans, il dérive d'un certain Albanais mahométan, appelé Soulis, qui, ayant voulu détruire cette colonie naissante, fut tué dans un combat, sur le lieu que les Grecs nommèrent Souli pour perpétuer le souvenir de leur victoire. Cette petite colonie s'étendit ensuite progressivement, et à tel point, que du temps d'Ali-Pacha, le nombre des familles qui la composoient, montoient à cinq cent soixante. Sa prospérité s'étoit accrue par ses victoires, et cette colonie avoit bâti quatre villages sur des rochers escarpés; de plus elle tenoit sous sa domination soixante-deux villages arrachés par les armes aux Albanais. La grande famille des Souliotes se divisoit en plusieurs tribus nommées Farès, dont chacune se choi-

sissoit pour chef le plus brave, le plus sage, et le plus zélé pour l'intérêt commun; ce qui formoit une espèce de gouvernement représentatif ou aristo-démocratique. Il n'existoit chez eux ni distinction de richesses, ni inégalité dans les droits; l'estime et le respect étoient les seuls priviléges de la bravoure et du patriotisme. Leur science consistoit dans l'expérience des vieillards. Leur éducation comprenoit le maniement des armes, le chant de leurs exploits guerriers et le désir qu'on leur inspiroit de mourir en combattant. »

« Leur langue maternelle est l'idiôme grec; mais ils parlent aussi l'albanais, langue familière à tous les Epirotes et à la plupart des Acarnaniens. En général les Souliotes sont au-dessus de la taille ordinaire; ils sont sveltes et souples; tous ont des yeux noirs et une longue chevelure blonde; tous sont sobres, agiles et vigoureux. Leurs femmes elles-mêmes stimuloient leur courage, par la noble émulation qu'elles avoient chacune d'avoir le plus brave pour époux; et à la moindre dispute entre les hommes, c'étoient les femmes qui jouoient le rôle de pacificateurs. La vertu naturelle de ces montagnards et la simplicité de leurs mœurs rendoient superflu un code de lois. Leur système d'attaque étoit peu variable: lorsqu'ils voyoient les forces de l'ennemi égales aux leurs, ils se jetoient tous sur lui pour l'écraser; mais quand l'ennemi étoit beaucoup supérieur en nombre, ils ne l'attaquoient pas en masse, mais ils le harceloient en détail, et ils laissoient toujours des corps de réserve pour réparer les pertes et rétablir le combat.»

« Dans les huit guerres qu'ils eurent à soutenir en

différentes époques avec les pachas albanais qui menaçoient leur liberté, les Souliotes remportèrent toujours l'avantage. Une poignée de ces braves, forts de leur audace et de leurs positions, défioient les armées des pachas. C'est ainsi qu'ils repoussèrent deux attaques d'Aly-Pacha de Tépélin; dans l'une (en 1788) ils écrasèrent son armée composée de dix mille Albanais; dans la seconde, qui eut lieu en 1792, ils défirent vingt-deux mille hommes de ce tyran. »

« Mais dans une troisième guerre, qui dura depuis 1800 jusqu'à 1803, les Souliotes, après avoir battu à plusieurs reprises les troupes d'Aly, qui montoient jusqu'à trente mille hommes d'élite, finirent par succomber au nombre et se retirèrent dans la vallée de Parga, d'où, chassés par les menaces et les intrigues d'Aly, ils cherchèrent un asile dans les îles Ioniennes. Là ils continuèrent à exercer leur vie militaire, au service d'abord des Russes, puis des Français et enfin des Anglais jusqu'en 1814, époque où ils furent congédiés par Maitland, ainsi que tous les autres corps d'armatoles également au service de la Grande-Bretagne. Dès-lors ils habitèrent un village de l'île de Corfou, jusqu'au temps où la Porte mit Aly-Pacha de Jannina, au ban de l'empire. »

« Comme la dernière guerre qu'Aly-Pacha fit aux Souliotes présente non-seulement des traits de bravoure extraordinaire, mais aussi des preuves évidentes de l'influence que l'amour de la patrie et de la liberté exerce sur l'homme pénétré de ces grands sentimens, je ne crois pas inutile de donner ici quelques détails

sur cette guerre qui amena la catastrophe de Souli. »

« Aly-Pacha avoit résolu d'attaquer avec toutes ses forces et de détruire enfin cette peuplade de Grecs qui entravoient tous ses projets d'envahissement et de tyrannie. Avant de rassembler son armée, il fit appeler à Jannina les principaux seigneurs mahométans de l'Albanie et de l'Epire, et quand il les eut réunis en conseil secret, il leur adressa ces paroles : « L'empire des Ottomans, persécuté et cerné de tous côtés par les puissances chrétiennes, est à la veille de sa chute : mais, d'après les oracles de nos livres sacrés, l'héritage de l'empire doit appartenir, quarante années après cette catastrophe, aux Albanais mahométans ; toutefois cette prophétie ne sera effectuée qu'après la destruction de Souli. » Ces paroles de l'imposteur firent une impression profonde, et tous les Albanais présens prirent dans cette assemblée la résolution unanime de marcher contre Souli ; ils jurèrent sur l'Alcoran qu'ils ne quitteroient pas les armes avant de s'en être emparés, et se dispersèrent pour faire les plus terribles préparatifs. Le but de l'expédition fut tenu secret ; personne ne savoit la destination des forces extraordinaires qu'Aly-Pacha commençoit à concentrer. Les Souliotes en conçurent des soupçons et se mirent sur la défensive ; mais ils n'eurent pas le temps de se pourvoir de vivres et de munitions suffisantes. Le nombre de leurs guerriers montoit à mille cinq cents citoyens, sous les ordres de vingt-neuf chefs. L'armée du satrape se réunit à Jannina, se divisa ensuite en plusieurs corps commandés par les chefs les plus habiles, et marcha contre

Souli pour l'attaquer sur tous les points à la fois. Les Souliotes, retirés dans des positions avantageuses, repoussèrent les assauts des Albanais et leur firent éprouver des pertes considérables. Trois jours après, Aly-Pacha arriva lui-même au camp et il renforça son armée de onze mille hommes; il renouvela les attaques, mais sans plus de succès. Ses troupes découragées, sur le point de se débander, ne purent être retenues que par les largesses du tyran. Alors, changeant son plan de guerre, Aly-Pacha résolut de bloquer étroitement la montagne de Souli, et il fit construire des ouvrages fortifiés dans une circonférence d'environ douze lieues. Les intrépides Souliotes surent vaincre ce nouvel obstacle : pendant la nuit ils sortoient par petits corps, traversoient les lignes ennemies, se procuroient des provisions et rentroient dans leurs postes; de manière qu'Aly-Pacha fut enfin contraint de leur proposer la paix. »

« Elle ne tarda pas à être acceptée. Les Souliotes donnèrent à Aly vingt-quatre otages, qui allèrent à Jannina : mais le parjure rompit la paix, désarma par ruse les otages et les jeta dans des cachots : un seul d'entr'eux avoit eu la prudence de ne pas quitter ses armes, et quand on le somma de se rendre, il se brûla la cervelle en disant, qu'un Souliote ne se rendoit jamais que de cette manière. La guerre recommença de part et d'autre avec une nouvelle fureur. Les Souliotes contractèrent une alliance avec Ibrahim-Pacha, gouverneur d'Aulone, et forcèrent Aly à faire une seconde fois la paix; il l'observa avec la même perfidie, en tâ-

chant de semer la division parmi leurs chefs. Il offrit quatre cent mille piastres de Turquie au capitaine souliote Tzimo-Zerva, pour l'engager à se retirer de Souli. Zerva lui adressa la réponse suivante : « Je te remercie, vizir, de ton amitié ; mais je te prie de ne pas m'envoyer tes quatre cent mille piastres ; car je ne saurois pas les compter ; et quand même je le saurois, je ne voudrois pas donner en échange une seule pierre de ma patrie. Les honneurs que tu me promets me sont inutiles ; pour moi, mes armes sont mes richesses et mon honneur : c'est par les armes que je me ferai connoître, c'est par elles que je défendrai mon pays. »

« Pendant près d'une année les Souliotes résistèrent avec avantage et firent mordre la poussière à des milliers de Turcs ; mais la seconde année ils souffrirent tellement de la famine qu'ils furent réduits à manger l'écorce des arbres et les glands des chênes ; et malgré cette disette, ils firent encore des prodiges de valeur. »

« Les capitaines Foto-Tzavellas et Démo-Drako se distinguèrent par un courage héroïque. Foto-Tzavellas, encore enfant, avoit été donné comme otage par son père à Véli-Pacha, fils d'Aly. Tzavellas, le père, outré de la perfidie du satrape, lui déclara la guerre avant d'avoir pu retirer les otages qu'il lui avoit donnés. Vély-Pacha vouloit forcer l'enfant à écrire à son père une lettre touchante pour lui exposer le péril que sa vie couroit, et l'engager à se soumettre ; l'intrépide enfant brava les menaces de Vély, qui juroit qu'il alloit le faire brûler vif : « Je ne te crains pas, » répliqua Foto ; « mon père en usera de même à l'égard

de ton père ou de ton frère, s'il s'empare de leur personne. » Un pareil enfant ne pouvoit que devenir un brave; aussi devint-il en si grande terreur chez les Albanais, que leur formule de serment étoit: « Si je mens, que je n'échappe pas au sabre de Tzavellas. »

« Aly-Pacha, pour encourager ses troupes, promit cent piastres de Turquie à celui qui apporteroit une tête de Souliote. Cette guerre sanglante dura trois ans, au bout desquels les Souliotes furent contrains de capituler. Ils obtinrent de sortir de Souli avec armes et bagages, et de se retirer là où ils jugeroient à propos. Mais les Turcs ne connoissent pas la fidélité à leur parole en politique, et ils regardent comme nuls leurs sermens avec les chrétiens. Aly viola cette capitulation, poursuivit et attaqua les Souliotes dans leur retraite; et ce ne fut qu'après des combats longs et meurtriers, où leurs femmes mêmes se distinguèrent par leur héroïsme, que les restes des Souliotes parvinrent, comme nous l'avons dit plus haut, à se refugier à Corfou. »

Nous terminerons cet extrait par le récit bien dramatique des massacres de Scio, et de la vengeance prompte et éclatante qu'en tira l'intrépide Canaris.

« Située près des bords de la mer Egée, Scio regarde au nord la belle île de Mitylène, au midi celle de Samos, au couchant celle d'Ipsara, sa sœur d'infortune, et à l'orient le charmant littoral de l'Asie mineure, dont elle est séparée par un bras de mer large de douze lieues. Patrie présumée d'Homère, elle conservoit jusqu'à ces derniers temps, l'emplacement où, dit-on, s'élevoit l'école du poète près de la fontaine

de Racté. Scio fut tour à tour asservie aux Génois, aux Vénitiens, aux Florentins et aux Turcs, qui en firent la conquête sur les Génois en 1566 ; elle leur fut arrachée en 1591 par les Vénitiens, qui se virent forcés de la leur abandonner l'année suivante. Les Sciotes, n'ayant fait aucune résistance, obtinrent du gouvernement turc des privilèges, qu'ils surent consolider par leur sage conduite. »

« Plusieurs causes amenèrent à Scio le bon ordre et une prospérité toujours croissante. Sous la domination des Francs, les Sciotes faisoient le commerce avec différentes manufactures d'Italie; plus tard ils eurent à Constantinople des établissemens, dont les directeurs, entretenant des relations avec les grands personnages de la capitale, appuyés d'ailleurs sur le crédit de leur compatriote Alexandre Maurocordato, contribuèrent par leur influence au salut et à la prospérité de leur île. De plus, vingt-quatre villages, produisant du mastic, furent réservés en apanage perpétuel aux femmes du sérail, et cette gomme odoriférante, qui servoit d'amusement et de cosmétique aux belles esclaves du sultan, attiroit une espèce de faveur sur la terre qui la produisoit. Tous les habitans de Scio étoient chrétiens de l'église d'Orient, si l'on excepte un petit nombre de catholiques romains. Les Turcs, qui n'excédoient pas le nombre de deux mille, habitoient exclusivement la forteresse, un mutésellim ou sénéchal ottoman exerçoit sur l'administration civile une influence peu considérable. Le gouvernement étoit municipal : des démogérontes ou syndics étoient élus chaque année à

la pluralité des voix et choisis par les négocians, qui, par leur âge et leur conduite passée, garantissoient l'intégrité de leurs mœurs, leur amour de la patrie et leur expérience dans le maniement des affaires. »

« Le grand-amiral turc, qui sortoit tous les ans de Constantinople avec sa flotte pour porter le ravage et la terreur aux villes de l'Asie, lui qui ne laissoit aux insulaires de la Mer Egée que l'aride nudité de leurs rochers, respectoit toujours l'île de Scio, à cause du crédit que plusieurs Sciotes établis à Constantinople avoient auprès du ministère ottoman. Ainsi, influence au dehors, bon ordre dans l'intérieur, commerce étendu, industrie et amour du travail chez toute la population, telles étoient les sources de la prospérité de cette île délicieuse. Cent cinquante barques pontées faisoient le cabotage de tout le littoral de l'Asie mineure, visitoient toutes les îles de l'archipel, et alloient jusqu'en Egypte et à Constantinople. Naturellement aride, Scio étoit devenue extrêmement productive sous la bèche de ses infatigables cultivateurs qui ne laissoient pas un pouce de terre en friche, et qui rendoient féconds jusqu'aux rochers. Soixante-six villages, vivant les uns par leur industrie agricole, les autres par le commerce et les manufactures, formoient une population de quatre-vingt mille âmes. La ville capitale étoit populeuse et ornée de bâtimens publics, de temples et de maisons particulières bâties en marbre et en pierres de taille. Outre les édifices consacrés au collége et à la bibliothéque, on y voyoit des hôpitaux pour les malades, les pestiférés et les lépreux, un hospice pour les or-

phelins et divers autres établissemens de bienfaisance. Le collége de Scio étoit devenu une espèce d'université européenne; on y comptoit quarante professeurs.»

«Telle étoit la situation de cette île, lorsque tout-à-coup l'insurrection grecque éclata. Les Sciotes, pour prévenir le sultan ombrageux, envoyèrent à la Porte une pétition, par laquelle ils demandoient une garnison assez forte pour les mettre à l'abri des tentatives des insurgés. Au mois de juin 1821, la flottille grecque leur proposa de faire cause commune; mais ils refusèrent, en offrant cent mille piastres de Turquie, que l'amiral Tombazis rejeta. Les Sciotes qui se voyoient dans l'impossibilité de soutenir la guerre, conjuroient, au nom du Dieu des chrétiens, les Hydriotes et les Ipsariotes, de ne pas hasarder une démarche qui tendroit à la délivrance de Scio, mais qui n'aboutiroit qu'à sa perte. Ces marins, aussi intrépides défenseurs de la Grèce insurgée, que désireux de ne pas compromettre ceux de leurs compatriotes qui étoient forcés de souffrir le joug ottoman, approuvèrent les motifs des Sciotes et ne firent pour le moment aucune tentative pour les affranchir.»

«Véhid-Pacha, gouverneur à trois queues, fut envoyé à Scio de la part du sultan, et occupa avec ses troupes la ville et la forteresse. Dès son arrivée, il demanda des otages, qu'il renferma dans la citadelle. C'étoient soixante et treize primats avec l'archevêque Platon. Telle fut la conduite des Sciotes envers le gouvernement turc: quelles preuves pouvoient-ils donner d'une soumission plus grande? Le délit de quelques

individus qui vinrent prêcher la révolte méritoit-il une entière extermination? Epouvantée par les exemples récens des catastrophes de Naouste et de Cydonie, l'île de Scio n'avoit pas donné la moindre prise à la vengeance du sultan : mais Scio étoit chrétienne, Scio étoit renommée pour sa richesse, pour sa civilisation, pour la beauté de ses femmes; voilà les crimes que Mahmoud a punis par le massacre et l'esclavage. »

« Antonaky Bournia et le Samien Lycurgue débarquèrent en proclamant la liberté, et firent un appel général aux Sciotes. Mais l'archevêque et les autres otages, informés de cet événement par le pacha, adressèrent à tous les villages des lettres circulaires pour les supplier de rester tranquilles et fidèles au sultan. Le gouverneur envoya le jeune Elez-Oglou, à la tête de quelques troupes ottomanes, pour empêcher le débarquement; elles furent battues et repoussées vers la ville; mais elles retournèrent en plus grand nombre vers les Samiens, qui les chassèrent encore et les forcèrent à se renfermer dans la forteresse. Dès le lendemain, Antonaky Bournia et le logothète Lycurgue formèrent une espèce de junte ou d'administration provisoire, composée de six membres, sous la dénomination d'éphores; en même temps, l'on expédia deux députés à Corinthe, pour demander au gouvernement des secours et des instructions. L'on se procura quelques canons dans les îles voisines; l'on dressa des batteries devant l'hôtel de la douane et à deux endroits nommés Cato-Yalo et Tourloti, et l'on commença l'attaque de la citadelle. Mais Bournia étoit un homme

turbulent, d'une classe ignorante, de mœurs dissolues, absolument incapable de diriger une entreprise pareille. Il ne tarda pas à se brouiller avec Lycurgue, qui prétendoit partager l'autorité. On leur proposa de tenter pendant la nuit un coup de main contre la forteresse, par un chemin souterrain inconnu aux Turcs et dont l'issue aboutissoit au château; les deux chefs militaires se disputèrent la gloire de diriger l'entreprise, et le projet échoua. Cependant les secours attendus n'arrivoient pas, à cause des vents contraires, la discorde augmentoit chaque jour entre les deux chefs et paralysoit l'énergie des troupes, quand la nouvelle de l'insurrection de Scio, parvenant en vingt-quatre heures à Constantinople, accéléra le départ de la flotte impériale.»

Bientôt sept vaisseaux de ligne et vingt-six frégates ou corvettes entrèrent, le 12 avril, dans le canal de Tchesmé, et commencèrent aussitôt à bombarder la ville, attaquée en même temps par la citadelle. Des troupes nombreuses furent débarquées sous le canon du fort et des vaisseaux, qui protégèrent ainsi l'immense quantité de barques apportant, des côtes de l'Asie mineure, ces essaims de musulmans féroces, qui hurloient comme des tigres altérés de sang.»

«Les Samiens et le petit nombre de Sciotes qui avoient pris les armes voulurent défendre la ville; mais ils en furent expulsés et se retirèrent de porte en porte, combattant avec valeur; enfin les Samiens, accablés par le nombre, se dispersèrent et s'embarquèrent sur leurs bâtimens. La flotte grecque apprit par la même

nouvelle la sortie de l'armée navale ottomane et les désastres de Scio. Les Ipsariotes envoyèrent aussitôt des bâtimens pour côtoyer la partie méridionale de l'île et sauver les restes des malheureux habitans de Scio ; la flotte grecque mit à la voile sur-le-champ, mais quand elle parvint à Ipsara, Scio n'existoit plus. »

«L'amiral Aly-Pacha incendioit la ville et les villages environnans : néanmoins il n'osoit pas attaquer de front les Sciotes, qui se défendoient avec désespoir dans les retranchemens de cavernes et de rochers. Il imagina donc de convoquer tous les consuls européens qui résidoient dans l'île, leur communiqua un édit d'armistice pour tous ceux qui mettroient bas les armes, et les chargea de le faire connoître à tous les habitans et de les engager à se rendre. Les consuls acceptèrent avec trop de légèreté une fonction si sérieuse : ils gravirent les montagnes, grimpèrent sur tous les endroits escarpés, parcoururent toutes les plages maritimes, annonçant partout la clémence des musulmans. Oh ! quelle consolation, quelle espérance n'inspira pas aux malheureux Sciotes l'apparition des messagers chrétiens, revêtus des insignes d'une dignité révérée ! Persuadés par leurs discours, tous les habitans de l'île, à l'exception des villages du nord, se livrèrent à ces promesses solennelles, rendirent leurs armes, et envoyèrent sept cents de leurs primats pour se prosterner aux pieds de l'amiral. Toute la population espéroit au moins la cessation du carnage, quand la nuit même, l'amiral fit pendre les sept cents primats aux

vergues de sa flotte, et donna le signal du pillage et d'un massacre universel. Une partie des monstres se dirige sur le monastère de Saint-Mina, enferme trois mille paysans dans son enceinte, et les passe tous au fil de l'épée. Des détachemens innombrables se répandent en tout sens, apportant la rage, le fer et le feu. Le monastère de Néa-Moni, bâti par l'empereur Constantin le Monomaque, devint à son tour le tombeau de deux mille trois cents chrétiens. Les montagnes et les forêts voisines retentissent longuement des cris des malheureux qu'on précipite dans les abîmes, qu'on lie aux branches des arbres, ou qu'on taille en morceaux. L'horreur m'empêche de retracer ces scènes épouvantables. Les bourgs de Volisso, de Vessa et de Calamoti, virent les enfans encore au berceau écrasés contre les rochers ou engloutis dans les flots. Pas un village qui ne fût inondé de sang, pas une plaine, pas une vallée où ne ruisselât le sang chrétien : tout fut massacré, enchaîné, pillé, incendié. Quarante mille femmes ou enfans furent épargnés, mais pour être vendus dans les bazars de Constantinople, d'Asie mineure, d'Alger, d'Egypte et de Smyrne. De belles femmes liées avec leurs tresses de cheveux, marchoient sur les cadavres de leurs pères et de leurs époux pour être conduites sous les tentes et livrées à la brutalité de leurs oppresseurs. Trois cents filles, choisies dans les villages de Cardamyle, de Calandra et d'Anavato, toutes d'une beauté rare, excitent dans les cœurs de ces bêtes féroces la hideuse envie de les posséder, et la contestation finit par une scène digne de ces sanguinaires prétendans:



prétendans : les barbares s'entredétruisent, après avoir égorgé les trois cents filles, objet de leur rivalité. »

« On n'entendoit partout que des cris plaintifs ou des hurlemens affreux. Les hôpitaux des lépreux et des malades s'engloutirent dans les flammes, et ces infortunés trouvèrent leur tombeau sur les débris des asyles de leurs souffrances. Soixante et douze églises paroissiales sont profanées et réduites en cendres ; une multitude de maisons de campagne magnifiquement bâties, ne sont plus que des amas de marbre ensanglanté. Grand Dieu ! quels malheurs inouïs ! quelle effroyable catastrophe ! La religion et l'humanité frémissent au seul récit de tant d'horreurs ! »

« Entre les différentes morts, il y a de la graduation dans l'effroi qu'elles inspirent : il y en a telle qu'on peut attendre avec résignation ou avec intrépidité ; mais il y en a aussi qui épouvantent le plus ferme courage : les habitans de Scio, en voyant la désolation de leur patrie, mouroient mille fois avant le coup mortel. »

« La scène terminée par un tel carnage, l'amiral n'a plus besoin des consuls dont il s'étoit si impunément joué : il n'est plus obligé de garder les otages, et tandis que du haut de son bord il contemple l'île fumante, il désire ajouter encore à tant d'horreurs : il tire des cachots de la forteresse l'archevêque Platon et les primats de l'île, et les fait pendre ou empaler à la suite l'un de l'autre. Enfin il ordonne qu'on cherche de tous côtés le reste des enfans en bas âge, qu'on les entasse dans un grand bateau et qu'on les submerge au milieu des

ondes. Voilà l'amnistie des Turcs! voilà nos souverains légitimes! voilà ces Turcs dont on vante la fidélité! Après cela, qu'on lise les nouvelles du jour, et qu'on ajoute foi, si l'on peut, aux réformations philantropiques que le sultan vient d'organiser! Qu'on admire et qu'on prône l'abolition des confiscations et des sentences arbitraires, quand on a vu les massacres d'Anatolico et de Missolonghi, quand on a vu les femmes et les enfans de ces deux villes vendues comme des bêtes de somme, en même temps que Mahmoud fait le libéral le sabre à la main et l'Européen à Constantinople. »

«Tandis que les consuls des puissances européennes étoient la dupe des promesses perfides de l'amiral ottoman, la flotte grecque reunie sortit avec douze brûlots pour attaquer l'escadre turque forte de quarante-quatre gros bâtimens de guerre. Il y eut un léger combat, le 14 de mai, avec le capitan-pacha, qui fut forcé de se retirer; tandis que la flotte grecque protégeoit les barques qui côtoyoient l'île de Scio pour recueillir les débris de la population. En même temps les Grecs chargèrent le capitaine français Jourdain, d'opérer un débarquement à la tête d'un corps de marins pour sauver ceux qui s'étoient réfugiés sur les rochers escarpés et dans les cavernes des montagnes. Cet officier intrépide a exécuté avec autant d'audace que d'habileté les vœux de la marine grecque, et ce simple particulier fit plus d'honneur à la chrétienté que tous les consuls des puissances européennes. Ceux-ci cependant prirent sous leur sauve-garde quelques-uns des cent mille habitans de Scio.»

« La flotte turque étoit à l'ancre dans le canal de Tschesmé ; deux de ses frégates en sentinelle croisoient jour et nuit. L'amiral turc, pensant que l'exemple de Scio engageroit Samos à se soumettre, y avoit envoyé une sommation formelle, et attendoit la réponse, que les Samiens ajournoient habilement. La flotte égyptienne, après avoir débarqué des troupes à Candie, devoit se joindre à celle du capitan-pacha. Le jeûne du ramazan, que les Turcs célébroient alors, les rendoit plus indolens qu'à l'ordinaire ; d'ailleurs, ils étoient tous occupés à transporter sur les côtes d'Asie et à vendre aux marchands d'esclaves leur immense butin. Dans un conseil de guerre, tenu le 30 mai, les Grecs décidèrent d'attaquer la flotte ennemie le lendemain dans la nuit ; en conséquence quinze bâtimens commandés par Miaulis entrèrent avec trois brûlots dans le détroit de Scio par la passe du nord ; le reste de la flotte stationna en dehors pour se porter là où seroit le danger. Les deux frégates en vigie, dès qu'elles aperçurent les Grecs, virèrent de bord et tirèrent le canon pour annoncer à l'amiral l'approche de l'ennemi. Aussitôt l'escadre ottomane mit à la voile dans le plus grand désordre, et se hâta de s'éloigner : Miaulis, qui avoit un brûlot près de lui, attaqua le vaisseau amiral, mais le brûlot manqua par trop de précipitation ; les deux autres brûlots ne purent pas atteindre non plus les vaisseaux ottomans, qui prirent la fuite. »

« La division grecque, après cette tentative infructueuse, se réunit à Ipsara, et dans un second conseil de guerre, l'on décida d'envoyer pendant la nuit deux

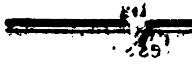
brûlots contre l'ennemi. Constantin Canaris, d'Ipsara, et Georges Pépinis, d'Hydra, s'offrirent pour exécuter cette entreprise, qui exigeoit autant de hardiesse que d'habileté. Deux chébeks, transformés en brûlots, furent aussitôt montés par ces deux capitaines avec trente-quatre marins déterminés. Ils partirent dans la nuit du 18 juin. La nuit suivante, une division navale se mit en mer. La lune terminoit sa dernière phase, et l'horizon obscurci couvroit de ses voiles les intrépides navigateurs. Les équipages des deux frégates turques en sentinelle avoient négligé leur devoir et jeté l'ancre pour se réjouir avec plus de commodité. Le vaisseau amiral de quatre-vingts canons, mouillé en tête de la ligne, avoit à bord plus de deux mille personnes, car, selon l'usage religieux observé chez les Turcs pendant le jeûne du ramazan, le capitan-pacha donnoit ses audiences à bord, et après avoir vaqué aux affaires une partie de la nuit, tous les états-majors des vaisseaux s'y étoient présentés afin de recevoir des ordres pour le lendemain et de faire leur cour à l'amiral. Les deux brûlots s'approchèrent de la flotte ottomane, cherchant à reconnoître le vaisseau du capitan-pacha et celui du vice-amiral. Aux cris de s'éloigner, ils virèrent de bord vers Tschesmé, et lorsqu'au bout de quatre heures tous les équipages, engourdis par les excès de la table, furent plongés dans le sommeil, Canaris, qui avoit remarqué le navire du capitan-pacha, revint avec une brise favorable sur le vaisseau amiral, s'accrocha à son beaupré, mit le feu au brûlot, qui s'embrasa sur-le-champ, et s'élançant en un clin-d'œil sur sa gondole où se te-

noient ses matelots, il traversa la ligne des ennemis et gagna le large. Le second brûlot atteignit au même instant le vice-amiral, mais il s'en détacha sans produire aucun effet décisif. Le capitan-pacha voyant son navire embrasé, s'épuisoit en vains efforts pour éteindre les flammes. Plus de deux mille barbares se heurtoient sur son bord, couroient en mugissant de la poupe à la proue et augmentoient le désordre et la terreur. Les autres bâtimens coupoient leurs cables et s'éloignoient en s'entrechoquant. Le golfe tout entier retentissoit des cris d'alarme. Enfin le capitan-pacha, entouré de flammes, se précipite dans sa chaloupe et fuit vers le continent; mais pendant sa traversée le navire saute avec fracas; un des éclats tombe sur la barque de l'amiral, l'engloutit dans les flots, et blesse à mort l'auteur de tant de désastres. On le tire de la mer, on l'amène mourant sur le rivage de l'île qu'il avoit ensanglanté, et quelques instans après il exhala son âme atroce sur les décombres de Scio. Ainsi cette île fut vengée par l'héroïsme d'un marin grec. Près de trois mille cadavres de ses destructeurs flottoient à demi-consumés sur la surface du canal, tout éclairé par les torrens de flammes que le vaisseau amiral vomissoit contre le ciel vengeur des chrétiens.»

«La flotte grecque ne s'étoit pas attendue à un si brillant succès; évitant d'exciter la surveillance des frégates en sentinelle, elle n'avoit pu accompagner l'intrépide Canaris. Si les Grecs fussent survenus au moment du désordre occasionné par l'explosion du vaisseau amiral, nul doute que la plus grande partie de

la flotte turque n'eût échoué sur les rivages de l'Asie mineure ou sur les rochers de Scio. Malgré le temps de respirer qu'il eut après son désastre, l'ennemi se dispersa frappé de terreur, une partie de la flotte se réfugia dans le golfe de Smyrne et le reste dans le port de Mitylène.»

«Le sultan remplaça l'amiral par le chef des artilleurs Cara-Mehmed-Pacha, qui se trouvoit alors à Patras, et donna en même temps des ordres pressans au ministre de l'amirauté et au vice-amiral, pour réparer le plus tôt possible les avaries des vaisseaux et en compléter les équipages pour une expédition nouvelle.»



BEAUX-ARTS.

DESCRIPTION DES MONUMENS MUSULMANS du cabinet de Mr. le duc de Blacas; par Mr. REINAUD. *Paris*, Dondey-Dupré, père et fils, éditeurs, rue de Richelieu, n.° 47, et rue Saint-Louis, n.° 46, 2 vol. in-8.° 1828.

Cet ouvrage est d'un intérêt beaucoup plus général que son titre ne semble l'annoncer. Ce ne sont point, en effet, des dissertations arides, et destinées aux seuls orientalistes, que l'auteur a réunies dans ces deux volumes, ce sont des remarques curieuses, variées, amusantes, ins-

tructives sur les mœurs, les usages, les superstitions des peuples de l'Orient, ce sont des récits animés de l'histoire des hommes qui ont brillé sur ce vaste théâtre des conquêtes du mahométisme. La collection de Mr. le duc de Blacas se compose, outre les médailles et les pierres gravées, de miroirs, de coupes, de vases, de plaques talismaniques, d'armes de toute espèce; l'auteur tire habilement parti de la description de ces objets divers pour nous introduire dans la vie privée des Musulmans par mille petits détails de mœurs que l'on chercheroit vainement ailleurs. On en jugera par le morceau que nous citerons ici, et qui forme le premier chapitre de l'ouvrage; il traite des pierres gravées en général, de leur nature et de la manière de les travailler. Le premier volume contient un tableau de la vie de Mahomet et de l'établissement de sa religion, tiré des meilleures sources orientales, et qui est peut-être ce qu'il a paru de mieux sur ce sujet. Nous nous proposons d'y revenir.

Nous omettrons dans l'extrait suivant quelques-unes des notes qui sont plus particulièrement du ressort des orientalistes, et qui exigeroient l'emploi de caractères arabes.

« L'usage de faire servir les pierres à l'expression de quelque pensée ou à la représentation de quelque sujet, remonte à la plus haute antiquité. On lit dans la Bible que, dès le temps de Moïse, le grand-prêtre des Hébreux portoit sur sa poitrine les noms des douze tribus d'Israël tracés sur autant de pierres. Le goût de la gravure sur pierres se répandit successivement chez les

Grecs, chez les Romains et les autres nations civilisées. Voici ce qui concerne les nations musulmanes. »

« Les pierres que les Musulmans emploient ordinairement, sont le jaspe, l'agate, l'onyx, la sardoine, l'hyacinthe, la cornaline, l'améthyste, l'hématite, le jade : ce sont les mêmes pierres dont se servoient les anciens, et qu'on emploie encore chez nous. Les Musulmans font de plus usage du corail, du verre, et de toutes les autres substances assez dures et assez compactes pour être taillées ; quelquefois ils préfèrent les matières les plus viles dans un esprit d'humilité. »

« Quant aux pierres qu'on distingue par le nom de gemmes, et qui se font remarquer par leur limpidité, leur éclat et leur dureté, on n'a pas coutume de les graver ; elles opposeroient trop de résistance ; d'ailleurs on croiroit leur ôter une partie de leur valeur (1). On se contente de leur donner la forme la plus convenable, et on les porte comme ornement. Telles sont les pierres qui se montent en bagues, en colliers, en pendans d'oreille. »

Nous citerons l'émeraude et la turquoise. L'émeraude la plus recherchée est celle qui brille d'un vert très-pur et dont la teinte est partout la même, Quant à la turquoise, on aime qu'elle soit de couleur bleu

(1) Quelquefois cependant le propriétaire de la pierre, ou le souverain de la mine dans laquelle la pierre a été trouvée, y fait marquer son nom pour en constater la propriété. La pierre perd alors de son prix. Nous tenons ce fait de Mr. Dubois, qui a acquis une grande habitude des pierres gravées en général.



céleste et que la teinte en soit égale. Il paroît qu'à une certaine époque, comme aujourd'hui, cette pierre a joui d'une très-grande vogue en Perse. Sadi, philosophe persan, reproche aux dames de son temps de la rechercher avec passion (1). »

« Les Musulmans emploient aussi l'or, le fer, l'acier, mais surtout l'argent; c'étoit même, dans l'origine, la seule matière permise. Chez les Arabes, du temps de Mahomet, on devoit peu se servir de pierres gravées. Ces sortes d'objets supposent une civilisation plus ou moins avancée, et les nomades de l'Arabie étoient alors dans l'enfance des sociétés (2). Le premier cachet de Mahomet étoit en or : trouvant ensuite ce mé-

---

(1) *Voyez* le *Gulistan* ou *Jardin de Roses*, chap. 2, n.° 33. C'est surtout à certaines pierres hautes en couleur, qu'à notre exemple les Orientaux ont voué leur estime. Tels sont le rubis proprement dit et le saphir. Nous lisons dans l'histoire que le célèbre Mahmoud le Gaznévide, ayant pénétré les armes à la main dans l'Inde vers le dixième siècle de notre ère, son premier soin fut de s'informer de la patrie de ces beaux rubis qui faisoient l'admiration générale. Comme on lui dit qu'ils venoient de l'île de Ceylan, il regretta de ne pouvoir y porter ses armes pour s'en emparer. *Voyez* d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, édition originale, aux mots *Serendib* et *Soumenat*.

(2) On peut juger des Arabes de cette époque par ceux de nos jours. Niebuhr rapporte que dans le pillage d'une caravane, un Arabe ayant reçu en partage une bourse de perles, prit les perles pour du riz et essaya de les faire cuire. *Voyez* la *Description de l'Arabie*, édit. de Paris, 1779, T. II, p. 256. Cependant il est question, dans l'histoire des premiers temps de l'Arabie, d'une femme qu'on enterra avec une pierre précieuse à chaque doigt. *Voyez* Pococke, *Specimen historiæ Arabum*, édit. de Londres, 1806, p. 160.

tal trop riche pour lui, il adopta le fer; enfin sa puissance et son empire augmentant chaque jour, il jugea le fer trop vil et employa l'argent. »

« Ce ne fut que lorsque les Musulmans se furent rendus maîtres des plus belles contrées de l'Asie et de l'Afrique, qu'ils commencèrent à imiter le luxe des peuples conquis. On vit les descendans des pasteurs de l'Arabie rechercher avidement les substances les plus précieuses et les acheter à des prix exorbitans. Ils ne se contentèrent même plus des pierres qui leur servoient de cachet, ou qu'ils faisoient monter en bagues; ils voulurent réunir tout ce qui joignoit l'éclat à la beauté des formes. »

« Ce goût n'a plus cessé depuis. Tavernier, qui lui-même faisoit le commerce des pierreries, nous apprend que de son temps, c'est-à-dire, au dix-septième siècle de notre ère, les belles pierres étoient mieux payées en Orient que partout ailleurs. Non-seulement on y retenoit celles du pays, mais on y attiroit celles du Nouveau-Monde (1). Ce genre de luxe est commun à toutes les contrées orientales. »

« Les Musulmans, en se livrant à leur goût immo-

---

(1) *Voyages de Tavernier*, édit. de Rouen, 1724, T. IV, p. 39 et 48. Une des causes qui font que les pierres sont si recherchées en Orient, c'est qu'à l'exemple des Grecs et des Romains, les Musulmans les emploient à toute sorte d'usages. Ils les portent au cou, aux bras, aux oreilles, à la ceinture; ils les mettent sur leurs armes, sur les harnais de leurs chevaux; enfin, dans les fêtes et les cérémonies publiques, ils en jettent sur la tête et aux pieds des personnes qu'ils veulent honorer.



déré pour les pierreries, croient satisfaire à un devoir religieux. Ils disent qu'on ne sauroit se présenter devant Dieu dans un extérieur trop humble : or, ajoutent-ils, l'or sent le luxe et la mollesse ; d'un autre côté, le fer est une source d'impuretés et de souillures. Ils racontent que Mahomet, ayant vu à quelqu'un de ses disciples un cachet de bronze, lui dit qu'il sentoit l'idolâtrie ; à un autre qui portoit un cachet de fer, il adressa le reproche d'imiter ceux qui sont destinés à brûler au feu de l'enfer ; enfin il dit à un troisième dont le cachet étoit en or, qu'il s'annonçoit comme un véritable ennemi de Dieu (1). »

« Aussi, peu de Musulmans font usage de cachets et de bagues de métal, ou bien ils les ont en argent. On ne cite, dans les temps modernes, que les sultans de Constantinople dont les sceaux soient en or (2). »

---

(1) *Voyez* l'ouvrage persan intitulé *Traité des règles de la civilité*, par Mohammed-Baker. Cet ouvrage, qui se conserve manuscrit à la bibliothèque de l'Arsenal, est tout entier consacré aux lois de la bienséance orientale, et l'on y trouve un chapitre particulier sur les cachets et les bagues. *Voyez* aux fol. 9 et suiv. On pourroit comparer ce scrupule des Musulmans pour les ornemens d'or à ce que Plutarque rapporte des habitans de Busiris et de Lycopolis en Egypte, qui, lorsqu'ils s'approchoient de leurs divinités, ôtoient leurs bagues et leurs bijoux. *Voyez* le *Traité d'Isis et d'Osiris*, traduction d'Amyot, édit. de Paris, 1802, T. XVII, p. 264.

(2) *Voyez* le *Tableau de l'empire ottoman*, par Mouradgea d'Ohsson, édit. in-8°, T. IV, p. 142. Pour les temps plus anciens, on pourroit faire mention du Vieux de la Montagne, dont le cachet, au rapport du sire de Joinville, étoit de *moult fin or ;* mais on sait que le Vieux de la Montagne n'étoit, pour ainsi dire, musulman que de nom. *Voyez* Joinville, *Histoire de St. Louis*, édition du Louvre, p. 96.



« Il existe encore une matière pour les bagues : nous voulons parler de l'ambre et du bézoard. Le premier, par sa transparence et son odeur balsamique, étoit fort recherché des anciens, et surtout des femmes ; il n'est pas moins en faveur chez les Musulmans. On l'a même quelquefois, malgré son peu de dureté, taillé en cachet. Un prince persan du dixième siècle de notre ère, appelé Fakr-eddaulé, avoit un cachet en ambre jaune. Quant au bézoard, on l'emploie comme absorbant contre les piqûres venimeuses (1). »

« On peut citer dans le même genre certaines terres bolaires et sigillées qui ont de tout temps joué un grand rôle en Orient. Les terres bolaires sont ainsi appelées d'un mot grec qui signifie *petit marceau* et *bouchée*. En effet, ces terres à cause de leur haut prix, étoient débitées en petits morceaux, et de plus on les portoit quelquefois à la bouche. Quand aux terres sigillées, on les a ainsi nommées parce qu'à cause de la grande estime qu'on en faisoit, on les marquoit d'un sceau pour en constater l'authenticité. »

« Cette dernière dénomination subsiste encore chez les Musulmans. Il en est de même de la plupart des usages que les anciens faisoient de ces terres. Quelques-uns s'amusent à les mâcher et leur supposent des vertus salutaires. Le fameux Hegiag, capitaine-général des armées musulmanes, à la fin du septième siècle de notre ère, tomba malade pour en avoir trop mangé. D'autres

(1) Téifaschi va jusqu'à dire qu'il suffit de l'approcher de la plaie pour être guéri.

les façonnent d'une certaine manière et les envoient en présent à leurs amis. »

« Ordinairement ces terres se travaillent en forme de pastilles, et on les porte sur soi montées en bague comme les pierres : elles ont même un rapport de plus avec ces dernières, c'est qu'elles sont marquées d'une empreinte et portent souvent les mêmes inscriptions. Comme les paroles qu'on y lit le plus souvent sont celles-ci : *A la volonté Dieu*, on les a appelées d'un nom analogue. »

« Nous citerons enfin certains petits palets de terre également marqués d'une empreinte, et sur lesquels les Persans ont coutume d'appuyer le front en faisant leurs prières. Pour cette terre, elle n'a d'autre mérite que d'avoir été ramassée sur le tombeau de quelque saint. Pour se rendre raison de cet usage, il faut savoir que les Orientaux sont beaucoup plus expressifs que nous dans la manifestation de leurs sentimens religieux : quand ils prient Dieu, ils se prosternent, ils se jettent la face contre terre. Les Persans portent la dévotion jusqu'à aller chercher fort loin cette terre, et la disposent en forme de palet, afin de l'employer dans leurs pratiques pieuses. Ils croient que par-là leur prière a autant de mérite que si elle étoit faite sur le tombeau même. »

« Un point dont nous ne pouvons nous dispenser de parler, ce sont les vertus que les Orientaux attribuent aux véritables pierres, et qui influent sur le choix qu'ils en font, soit pour leurs cachets, soit pour leurs bagues. »



« On sait que les anciens, par un sentiment assez naturel à l'homme, croyoient qu'il n'existoit pas de matière où la Providence n'eût placé quelque remède à nos maux; en conséquence, ils faisoient usage des pierres ainsi que des terres, dans la médecine: on peut consulter à cet égard Théophraste, Pline le Naturaliste et Galien. Ces idées se sont conservées jusque chez nous, et il y a encore des personnes qui y ajoutent foi; mais nulle part elles n'ont exercé autant d'empire qu'en Orient. »

« On lit dans Téifaschi que le rubis fortifie le cœur et qu'il garantit de la peste et de la foudre; de plus, il arrête le flux de sang. Placé sous la langue, il appaise la soif; enfin il fortifie contre les tentations qu'on auroit de se noyer. Les Orientaux l'emploient encore dans une foule de remèdes. »

« L'émeraude passe pour un excellent spécifique contre les piqûres de vipères; si on la réduit en poudre et qu'on l'avale dans de l'eau, on se guérit de toute blessure venimeuse. Il suffit d'ailleurs de la présenter aux vipères pour leur crever les yeux; Téifaschi assure en avoir fait l'expérience. Elle n'est pas moins utile contre l'épilepsie et les maux d'estomac. Enfin, en y fixant les yeux, on se fortifie la vue (1). De tout cela, ajoute

(1) Les auteurs anciens font mention de cette dernière qualité. Pline nous apprend que les graveurs en pierres fines, dont les yeux se fatiguent si facilement dans un travail aussi délicat, étoient dans l'usage de soulager leur vue en regardant à travers une émeraude. *Voyez* l'édition de Pline par Brotier, liv. XXXVII, N.° XVI.



Téifaschi, il résulte que cette pierre est fort recherchée. »

« Le diamant, appliqué sur le bas-ventre, guérit de la colique et des maux d'estomac; il sert encore contre l'épilepsie. »

« La turquoise partage la vertu qu'a l'émeraude de fortifier la vue; elle est de plus fort utile dans les maux d'yeux et les piqûres de scorpion : c'est, suivant Téifaschi, une des pierres les plus estimées. »

« Quant à la cornaline, ses vertus varient suivant les teintes qui les distinguent : celle qui est d'un rouge foncé prévient les fâcheux effets de la colère; celle qui est couleur de chair et à raies blanches, arrête les hémorrhagies; enfin une troisième espèce, réduite en poussière, guérit des maux de dent (1). »

« L'hématite délivre de la goutte et facilite les couches des femmes; réduite en poussière et avalée dans du lait ou de l'eau chaude, elle détruit l'effet du poison. »

« L'émeril, outre sa qualité de servir à polir les autres pierres, a celle de guérir les maux d'estomac, d'yeux, et toute espèce de plaie. »

« Le lapis-lazuli, réduit en poudre, sert dans les maux d'yeux ainsi que dans toute espèce d'humeurs. »

« Le jeschm ou jade éloigne la foudre et les mauvais rêves. »

---

(1) Ces idées régnoient encore en Arabie lorsque Niebuhr visita cette contrée. *Voyez* sa description de cette contrée, T. I, p. 200. Niebuhr ajoute que, pour s'assurer de la bonté de la pierre, on l'enveloppe dans du papier et l'on y applique un charbon allumé; si le papier résiste, la pierre est bonne.

« Le jesb, autre espèce de jade, sert dans les maux de gorge et d'estomac : c'est la pierre qu'on appeloit, dans le moyen âge, néphrétique, d'un mot grec qui signifie *rein*, parce qu'elle passoit pour très-efficace contre les maux de cette partie du corps. Les auteurs arabes n'ont point parlé de cette dernière propriété. »

« Le cristal de roche prévient les mauvais rêves. »

« Telles sont les vertus dont il est fait mention dans Téifaschi et d'autres écrivains orientaux. Nous pourrions en citer encore un grand nombre ; mais celles-ci suffiront pour en donner une idée : nous nous contenterons de dire qu'il en existe contre l'ivresse, la migraine, enfin contre tous les maux de la vie. ».

« Les Orientaux sont allés jusqu'à attribuer à certaines pierres des effets surnaturels; on est étonné de lire dans Téifaschi que le rubis, porté au doigt ou au cou, fait paroître plus grand qu'on n'est. L'émeraude éloigne les démons et les mauvais esprits. L'œil de chat préserve des mauvais regards et met à l'abri des coups du sort ; de plus, au milieu d'un combat, si l'on se sent trop pressé, on n'a qu'à le présenter à l'ennemi et l'on devient invisible. Enfin la turquoise garantit des disgraces et de la mort. »

« Et qu'on ne croie pas que ces vaines croyances soient sans influence sur l'esprit des Orientaux : on a vu que Téifaschi a soin de remarquer que les pierres auxquelles on attribue plus de vertus, sont les plus estimées. C'est ainsi que de son temps, comme encore aujourd'hui, la turquoise se faisoit remarquer sur le doigt et au cou de tous les hommes opulens. En Afrique surtout

tout on la recherchoit avec passion; elle se voyoit sur la poignée des sabres, sur les bijoux; elle passoit pour un remède à tous les maux. »

« Une observation qui vient à l'appui de ce que nous avons dit, et qui se rattache encore plus à notre sujet, c'est le témoignage d'un écrivain persan moderne. Cet auteur, devant retracer le tableau des usages et des mœurs de ses compatriotes, et ayant à parler des cachets et des bagues, a consacré un assez long article aux qualités qui doivent faire préférer certaines pierres : on y remarque une partie du récit de Téifaschi ; on y trouve même la mention de certaines vertus dont l'auteur arabe n'avoit point parlé ; par exemple, il y est dit que celui qui porte une bague en cornaline est sûre d'être toujours heureux (1) ; l'auteur prétend même appuyer ce qu'il dit de sentences et de maximes attribuées à Mahomet et à d'autres personnages également révérés ; preuve irrécusable du grand crédit que ces idées ont toujours eu en Orient. »

« De toutes les pierres, l'onyx seul a passé pour être de mauvais augure. Si l'on en croit Téifaschi, l'onyx engendre la tristesse et la mélancolie ; son nom même l'indique en arabe. On a cru, en effet, que les personnes qui le portent sur elles, sont sujettes aux chagrins et aux peines intérieures. Téifaschi ajoute qu'il

(1) Il existe sur le même sujet une tradition de Mahomet, ainsi conçue : *Celui qui cachète avec une cornaline ne cessera pas d'être dans la bénédiction et la joie. Voyez* les manuscrits orientaux de la bibliothèque du Roi, fond Anquetil, n.° 59, fol. 57 *verso.*

n'y a que les sots et les ignorans qui en fassent usage: en Iémen surtout on le repousse avec effroi; les princes évitent de l'admettre dans leurs collections (1). »

« Presque toutes ces superstitions existoient chez nous dans le moyen âge; on peut consulter, à cet égard, le Traité des pierres de Boèce de Boot. Cet auteur, d'ailleurs instruit, s'est attaché à reproduire tout ce qu'on croyoit avant lui sur les substances minérales; et l'on voit qu'il n'y avoit pas de marbre, de roche, de pierre, de terre, qui ne fussent bons contre quelque misère humaine. »

« A l'égard de la patrie des pierres chez les Orientaux, on a vu que, depuis la découverte de l'Amérique, un grand nombre de pierres du Brésil et d'autres contrées du Nouveau-Monde passent en Asie. Avant cette époque, l'Orient se suffisoit à lui-même; c'est même de là que l'Europe tiroit la plupart des siennes; les plus belles venoient de l'île Ceylan, où on les ramassoit dans les sables des torrens et des rivières. Voici un tableau abrégé des principales mines orientales. »

« Un auteur arabe qui a écrit l'histoire de Tamerlan, nous apprend que ce conquérant, qui apparemment avoit du goût pour les substances de ce genre, faisoit venir le rubis balais du pays de Badakschan, vers les sources de l'Oxus; la turquoise, de Nischapour dans

(1) Cependant, ajoute Téifaschi, l'onyx n'est pas sans quelque utilité. Pendu au cou d'un enfant, il le débarrasse des humeurs; de plus il facilite les couches des femmes; il sert même contre les blessures et les crachemens de sang. Mr. le duc de Blacas possède plusieurs bagues en onyx.



le Khorassan et de Kazeroun dans le voisinage du Golfe Persique; le rubis, de l'Inde ou plutôt de l'île de Ceylan, le diamant, de l'Inde et du Sind; la perle, d'Ormus et des bords du Golfe Persique; le jaspe et le jade, du Katai et de la Tartarie. »

« On lit de plus dans Téifaschi que, de son temps, c'est-à-dire, dans le treizième siècle de notre ère, on tiroit l'émeraude des contrées situées entre l'Egypte et la Mer-Rouge (1); l'onyx et la cornaline, de l'Arabie (2); le cristal de roche, du pays de Gazna, non loin de l'Indus; l'œil de chat, de la côte de Malabar; le lapis-lazuli, de la Tartarie. »

« Toutes ces substances se rencontrent encore dans les mêmes contrées. Téifaschi, parlant de leur formation, a reproduit les vaines idées de Pline et des auteurs anciens; il a même fait un récit particulier des dangers qu'offre l'exploitation de certaines mines. Comme les même idées règnent encore aujourd'hui en Orient, nous en dirons quelques mots. »

« Téifaschi rapporte que la pierre qu'il nomme *yacout* ou rubis, et qui vient de l'île de Ceylan, naît au pied

(1) C'est de ces mêmes contrées que les anciens tiroient leurs émeraudes. Les Musulmans, d'après le témoignage de Makrizi, continuèrent l'exploitation des mêmes mines jusqu'au quatorzième siècle de notre ère. *Voyez* les *Mémoires* de Mr. Quatremère, T. II, p. 135, 173 et suiv. Ce fut à cette époque qu'on abandonna les mines, et elles n'ont été retrouvées que dans ces derniers temps par Mr. Cailliaud.

(2) L'onyx et la cornaline ont été vus en Arabie par Niebuhr. *Voyez* sa description de cette contrée, T. I, p. 200.

d'une montagne appelée pic d'Adam, au milieu de bois affreux et de précipices épouvantables. Ce lieu, ajoute-t-il, est habité par des serpens énormes, dont un seul avaleroit un homme. De plus, à l'article du diamant, Téifaschi raconte que les lieux où se trouve cette pierre n'offre que des vallées effroyables où jamais le pied de l'homme n'a pénétré : les diamans y sont répandus comme des grains d'orge; pour se les procurer, on jette en cet endroit des morceaux de viande que les aigles et les oiseaux de proie viennent enlever; et comme, dans le séjour qu'ils y ont fait, ils se sont garnis de petites pierres, il en tombe quelques-unes qu'on se hâte de ramasser (1). »

« Tel est le récit de Téifaschi : il est facile d'y reconnoître un artifice des gens du pays, qui, craignant qu'on ne vînt leur enlever des mines tant enviées, ont eu recours à ces moyens mensongers (2). On tint le même langage à Tavernier, lorsque ce courageux voyageur voulut pénétrer dans les mines de l'Inde : mais il ne se laissa pas ébranler, et l'on trouve encore dans sa relation tout ce qu'il eut occasion d'observer dans ce

---

(1) On lit un récit semblable, mais avec plus de détails, dans les *Mille et une nuits*. *Voyez* la nuit 77.e et suiv. On trouve même dans un manuscrit turc de la bibliothèque du Roi, une peinture où la vallée des diamans et des rubis est représentée.

(2) On trouve en effet dans l'histoire, des exemples de guerres suscitées aux peuples qui possèdent ces mines, seulement à cause de leurs richesses minérales. *Voyez* l'*Histoire de l'empire du Mogol*, par le P. Catrou, édit. in-12, T. IV, p. 191.



voyage (1). Quoiqu'il en soit, l'opinion contraire prévaut toujours en Orient; et le philosophe Sadi, appliquant la même idée à la perle, dit qu'il n'y pas de bien sans peine, pas de perle sans monstre marin (2). »

« Voilà ce que nous avions à dire sur l'origine des principales pierres employées en Orient. Il y en avoit encore quelques-unes du temps de Téifaschi dont les mines n'existoient plus, et que l'on ne connoissoit que par les échantillons trouvés dans les ruines d'anciennes villes, particulièrement d'Alexandrie d'Egypte, jadis le centre du commerce de pierreries. Il en est de même aujourd'hui pour beaucoup de substances minérales. Combien de marbres qui ne nous sont connus que par les débris de Rome et d'autres cités antiques ! Il existe même des exemples de pierres gravées musulmanes qui ont déjà servi aux Grecs et aux Romains, dont on a laissé subsister les figures. »

« A l'égard des pierres fausses, il suffira de dire que les Orientaux, aussi bien que les anciens, connoissent l'art de donner aux verres et aux matières analogues l'apparence d'une pierre précieuse : ils ne le cèdent peut-être qu'à nous, qui, dans ces derniers temps, avons poussé cet art à sa dernière perfection. »

« Nous passerons maintenant à la taille et à la gravure des pierres. On présente ordinairement au graveur

(1) *Voyez* T. IV, p. 1 et suiv. On avoit d'abord révoqué en doute le témoignage de Tavernier. Mais son récit a depuis été confirmé par les voyageurs qui ont visité les mines de diamant du Brésil.

(2) Gulistan, chap. VII, N.° 20.

les pierres polies et prêtes à recevoir les traits qui doivent y trouver place : si elles ne le sont pas, on y supplée avec de l'étain calciné ou du tripoli. »

« La forme des pierres dont on fait usage varie selon le goût de chacun. Elle sont ordinairement rondes ou ovales, quelques-unes sont carrées, hexagones, octogones ; on en trouve même en forme de cœur, de poire, etc. (1). »

« Il existe cependant quelques formes particulières à certains pays et à certaines charges. Le sceau des grands vizirs en Turquie, est ordinairement de figure ovale. En Perse, les hommes en place ont plusieurs cachets, suivant le genre d'affaires dont ils s'occupent : ils emploient un cachet carré pour les affaires diplomatiques, un cachet ovale pour les affaires de finance. »

« Les Orientaux connoissent d'ailleurs l'art de relever l'éclat des pierres par la forme qu'ils savent leur donner. Comme la sardonyx est ordinairement à plusieurs couches, ils lui donnent, à l'exemple des anciens, du relief pour en montrer les diverses teintes. A l'égard des pierres transparentes et d'une belle netteté, ils les taillent à facettes, afin d'en multiplier les reflets. Si, au contraire, la pierre est un peu trouble, ils cherchent à ménager au centre un foyer de rayons qui

(1) La seule forme dont nous n'ayons pas vu d'exemple est la cylindrique. Cependant les cylindres étoient anciennement fort communs : on passoit un fil au milieu, et on les portoit au cou. L'usage s'en étoit répandu en Occident. Voyez-en un exemple dans l'édition de Pline le Naturaliste, par Brotier, T. VI, p. 468.



frappe agréablement la vue ; pour cet objet ils lui donnent des formes arrondies : c'est ce que nous appelons *pierres en cabochon*. Ces pierres produisent un effet semblable à celui des yeux du chat dans une profonde obscurité ; aussi, la pierre où cet effet se fait sentir naturellement, a reçu en Orient, comme chez nous, le nom d'œil de chat (1). »

« La pierre étant préparée, on s'adresse à un graveur : on trouve des graveurs dans toutes les villes un peu considérables. Ils sont établis au coin des rues, munis de leurs instrumens. On en trouve surtout à la Mecque, patrie de Mahomet, à Médine, où le prophète mourut, et dans toutes les villes que les Musulmans regardent comme saintes. Les pierres gravées qui en viennent, passent pour participer aux bénédictions de lieux si sacrés, et sont plus recherchées que les autres (2). »

« S'il s'agit d'un travail grossier, ou si la pierre est tendre, l'ouvrage est fini en quelques instans. L'artiste trace sur la pierre l'inscription qu'il y doit placer ; ensuite avec son cachet et un touret, ou avec une petite roue de cuivre, il entame la pierre. Il fait usage d'émeri : on connoît en Orient deux espèces d'émeri, celui de Perse et celui de l'Inde ; le premier ne coupe que

(1) Pour nous, nous avons donné à toutes les pierres du même genre le nom général de pierres chatoyantes.

(2) Nous suivons ici le récit de Chardin, T. VII, p. 191. Pour ce qui est de la Mecque, un voyageur qui étoit en Arabie en 1805, nous apprend que les arts y sont maintenant tellement négligés, qu'il seroit impossible d'y trouver un graveur tant soit peu habile. *Voyez* les *Voyages d'Aly-bey*, T. II, p. 391.

lorsqu'il est épais, l'autre ne coupe jamais mieux que lorsqu'il est fin et délié. »

« Si le travail qu'on demande exige plus de soin, on ajoute à l'émeri un peu de laque. C'est pour les Orientaux l'objet d'une grande attention que le mélange de la laque et de l'émeri. Il faut que la pâte en soit pétrie avec le plus grand soin, et que le feu qu'on lui donne ne lui fasse pas perdre sa viscosité : on tourne ensuite la roue sur un mandrin rond ; d'une main on approche la pierre et de l'autre on tient l'archet. Il est difficile de faire de cette manière un biseau bien droit ; mais en récompense la taille est prompte, et le travail se fait à peu de frais (1). »

« Tels étoient les procédés usités en Perse du temps de Tavernier et de Chardin ; ils ressemblent assez à ce qu'on pratiquoit alors en Europe. Chardin rend de plus ce témoignage aux lapidaires de Perse, qu'ils entendoient assez bien leur art, particulièrement pour les pierres tendres. On peut citer sur le même sujet le témoignage d'un juge encore plus éclairé. Mariette, après avoir fait remarquer que les traits usités chez les Orientaux, pour leurs pierres gravées, présentent de grandes difficultés, ajoute qu'il a vu plusieurs de ces pierres d'une si belle exécution, que nos plus habiles artistes n'auroient pu faire mieux. » ....

....

« Quand la pierre est gravée, on la monte. Quelque-

(1) Pour tous ces détails, nous avons suivi le récit de Tavernier, T. IV, p. 5, et celui de Chardin, T. IV, p. 142 et suiv. Ces deux voyageurs étant eux-mêmes joailliers, méritent toute croyance.

fois le chaton et l'anneau sont d'une seule pièce. On est sûr alors de remplir dans toute son étendue le précepte religieux qui défend l'or et l'argent. Si, au contraire, la pierre est isolée et qu'on doive s'en servir comme de cachet, on se contente de la munir d'une main de métal, et on la met dans une bourse avec ses autres bijoux. La bourse est pendue au cou. Quand on a un écrit à sceller, on prend la pierre et l'on en fait l'usage convenable. Telle est la coutume des riches, des gens de loi et des hommes d'un certain rang. Une des raisons qui font que beaucoup de Musulmans en usent ainsi, c'est que la pierre ne pouvant guère être montée qu'en métal, si on la porte au doigt on s'expose à souiller tout ce qu'on touche. Pour le peuple, il ne tient pas compte de tous ces scrupules; il fait monter ses cachets en bagues et les porte aux doigts. C'étoit l'ancien usage; ainsi le pratiquoient Mahomet et les anciens Musulmans. C'est en effet la manière la plus naturelle de porter un cachet. »

« Que s'il s'agit de pierre gravée en camée ou de pierres gravées en creux, mais dans leur véritable sens, comme on n'a eu d'autre intention que d'avoir sans cesse sous les yeux les paroles qui s'y trouvent, on les monte en bague et on les porte au doigt : ou bien, si la forme ou la grandeur s'y oppose, on les enchasse dans une monture, et on se les attache avec des rubans au bras ou au cou (1). D'autres fois on perce la pierre même et on la suspend au cou ou sur la poitrine. »

---

(1) Mr. Petit-Radel possède une pierre qui étoit venue de Perse dans cet état.



« Mais quel qu'en doive être l'usage, on n'y fait entrer, d'après l'esprit de la loi, que de l'argent, ou, si l'on emploie l'or, c'est seulement pour orner le dessus de la pierre, autrement on se croiroit obligé, en faisant sa prière, de la quitter, et, comme la prière revient cinq fois chaque jour, cela deviendroit fort incommode. Ce n'est même qu'en tremblant qu'on ose employer l'argent. Les femmes seules se mettent au-dessus du précepte; la plupart de leurs bijoux sont en or. »

« Une chose très-remarquable, c'est que c'est précisément à l'époque où chacun portoit son cachet au doigt qu'on faisoit un moindre usage des bagues. Dans les premiers temps on avoit un cachet pour s'en servir, et on le mettoit au doigt comme à sa place la plus naturelle. Peu à peu, lorsque le luxe eût fait des progrès, il devint du bon ton de ne plus laisser voir son cachet; mais en même temps on se chargea les doigts de pierreries. »

«En Perse, du temps de Chardin, les femmes portoient jusqu'à cinq ou six bagues ensemble; tous leurs doigts en étoient garnis, même le pouce. Le même luxe régnoit chez les hommes : on en voyoit avec quinze ou seize bagues à la fois, cinq ou six à un seul doigt; mais ils n'en mettoient jamais qu'aux trois doigts du milieu. »

«Outre cela, les gens riches en plaçoient des paquets de sept ou dix dans leurs bourses, et s'amusoient quelquefois à les regarder ou à les montrer aux autres. La même singularité se fit remarquer chez les anciens. On

trouve encore dans quelques auteurs latins de longues réflexions à ce sujet (1).»

«A l'égard des personnes qui portent leur cachet au doigt, elles le mettent ordinairement à la main gauche. Ainsi l'ont pratiqué tous les peuples anciens (2). C'est une chose fort digne d'attention que cet accord général sur un point en apparence si futile. Il paroît que c'est parce que chez les hommes, la main droite étant ordinairement occupée, le cachet placé en cet endroit n'eût pas été en sûreté. Pline, il est vrai, a fait observer que quelquefois la main gauche n'est pas moins occupée que la main droite; par exemple, lorsque les guerriers se servoient du bouclier, et qu'au moment de l'action ils étoient obligés de tenir le bouclier d'une main et l'épée de l'autre; mais Pline n'a pas considéré qu'on n'a pas besoin de cachet lorsqu'on marche au combat.»

«Sadi raconte à ce sujet l'anecdote suivante: il dit que le premier qui établit l'usage de porter son cachet à la main gauche est Gemschid, et par Gemschid il faut entendre un des premiers rois de la Perse, celui qui releva l'éclat de la monarchie et lui donna des lois. Or, ajoute Sadi, quelqu'un ayant demandé à Gemschid pourquoi il avoit fait choix de la main gauche, sachant que la droite a toujours la préférence, ce prince répondit que c'étoit précisément à cause de cette préférence. Sadi prend occasion de là de dire que bien

(1) *Voyez* Pline le Naturaliste, liv. XXXIII, N.° VI et suiv.
(2) *Ibid.* N.° IV.

qu'il faille avoir pour les gens de bien tous les égards qui leur sont dus, il est sage d'accorder quelque chose aux méchans, de peur qu'irrités par vos dédains, ils ne s'élèvent contre vous et ne causent votre ruine. Sadi observe de plus, que telle est l'image de ce monde, où souvent les bons sont négligés et les méchans comblés de faveurs, les hommes de talent laissés dans l'oubli et les hommes de rien élevés aux honneurs de la fortune (1). »

«Il resteroit à savoir quel est le doigt que les Orientaux préfèrent pour y placer leur cachet. Chardin rapporte que, de son temps, les Persans ne le mettoient guère qu'à un des doigts du milieu; en effet, le doigt le plus proche du petit a reçu le nom de *doigt annulaire*: mais, ou cet usage n'étoit pas général, ou il a changé suivant les temps et les lieux. Dans la plupart des livres de peintures qui nous viennent de l'Inde, l'anneau est placé au petit doigt (2); et on lit dans un poète persan du commencement du seizième siècle de notre ère, qu'il en est des doigts de la main comme des enfans d'une même famille, c'est-à-dire, que le plus petit est toujours le préféré (3). »

(1) Gulistan, chap. 8, N.° 99.

(2) *Voyez* le recueil des portraits des principaux personnages de l'Inde au temps d'Aureng-Zeb, appartenant au Musée royal. *Voyez* aussi les recueils analogues existant au cabinet des dessins et estampes de la bibliothèque du Roi.

(3) Ce poète persan est Giami. *Voyez* son roman des *Amours de Medjnoun et de Leyla*, traduit par Mr. Chezi, T. I, p. 8.

VOYAGES.

A GUIDE TO MOUNTS BAY, etc. Le guide du voyageur dans la province de Cornouailles; par un médecin. Nouvelle édition. *Londres* 1828.

Sous le titre modeste d'Itinéraire local, ce petit ouvrage renferme beaucoup de faits amusans ou instructifs. La *Gazette Littéraire* de Londres, de qui nous empruntons cet article, l'attribue au Dr. Paris. Nous allons transcrire les morceaux qui nous ont paru offrir le plus d'intérêt.

La mer empiète chaque jour davantage sur les côtes de Cornouailles, dit l'auteur. Quelques personnes se souviennent encore du temps où la balle d'un joueur de cricket ne pouvoit franchir le plateau de Western-Green qui maintenant n'a plus que quelques pieds de largeur, et l'on sait que le grand-père du vicaire de Madron levoit la dîme des terres situées sous les rochers de Penzance. Les côtes septentrionales du promontoire, offrent également des preuves de l'invasion des eaux. D'anciennes traditions disent qu'une partie de l'espace qui forme maintenant la baie étoit autrefois un plateau boisé qui fut emporté par une irruption soudaine de la mer. Sur la côte nord-ouest, la marée laisse à découvert, en se retirant, une large zône dont la surface sablonneuse, de deux ou trois pieds

de profondeur, recouvre un terreau noir dans lequel on trouve en quantité des débris de diverses plantes, tels que des branches de noyers et de noisetiers avec leurs feuilles et leurs fruits, et des troncs d'arbres de la plus grande dimension ayant leurs racines. La parfaite conservation et la fraîcheur de quelques-unes de ces branches prouvent que l'irruption des eaux fut soudaine, et l'état de maturité des fruits encore fixés aux branches, montre que l'événement eut lieu en automne. Une autre indication encore, c'est la nature granitique des bancs de sable sur la rive orientale de Western-Green, toute différente de celle du lit de la mer qui n'est autre chose que de l'ardoise pulvérisée. Mais dire à quelle époque eut lieu cette catastrophe et quelles en furent les causes, c'est ce qu'on ne sauroit faire. Les annales de Florence, Worcester, et les chroniques saxonnes parlent d'une invasion soudaine des eaux de la mer qui eut lieu au mois de novembre de l'année 1099, mais sans chercher à expliquer le phénomène. Je laisse aux géologues qui auront examiné avec attention la nature de cette côte, le soin de décider si De Luc a eu raison d'attribuer cet événement à l'affaissement du terrain. Je dois avouer, au reste, que quelques savans le mettent en doute, argumentant de l'apparence de la côte bordée de rochers qui présentent une barrière invincible à la rage de l'Océan. En effet, si le mont St. Michel est bien réellement l'Ictis de Diodore de Sicile, nous avons une preuve certaine qu'aucun changement n'a eu lieu depuis dix-huit siècles, car sa description des approches de notre île répond parfaitement à ce qu'elles sont aujourd'hui.

L'action des eaux, et d'autres causes naturelles ont produit de singuliers effets sur cette côte. Un des rochers des grottes de Kynance appelé les *Soufflets du diable* présente un phénomène tout-à-fait extraordinaire. La large crevasse qui coupe le roc donne passage à une colonne d'eau qui s'élève comme une trombe de mer, en même temps qu'un bruit semblable à celui de la foudre se fait entendre sous terre. Il paroît que c'est à la marée montante et lorsque la houle est forte, que ce phénomène a lieu. De Luc suppose que les vagues de la mer, se précipitant par un passage souterrain dans les cavernes de l'intérieur du rocher, viennent se briser contre ses parois ; il s'en dégage une quantité d'air, qui se trouvant fortement combiné, et qui ne pouvant s'échapper par l'ouverture souterraine que de nouvelles vagues remplissent, se force violemment un passage au travers de la crevasse supérieure en entraînant une colonne d'eau.........................

....

Transportons-nous maintenant à Sennan-Church-town, qui, d'après les mesures barométriques, est à 391 pieds au-dessus de la mer. Cet endroit situé à un mille de distance de Lands-End, a acquis une certaine célébrité, par son auberge bizarrement appelée *la première et la dernière auberge de l'Angleterre.* Le côté occidental de son enseigne porte les mots première, etc. et le côté oriental dernière auberge de l'Angleterre. Arrivé sur ce fameux promontoire, une pente extrêmement escarpée conduit à un massif de rochers qui ferme l'occident de notre île. Il y a quelques an-

nées qu'un officier visitant cet endroit fut assez imprudent pour descendre à cheval cette côte ardue. L'animal ne tarda pas à se cabrer, et une ruade en arrière le jeta dans le précipice, où lancé d'un rocher sur un autre, il fut réduit en lambeaux avant d'arriver dans la mer. Son cavalier avoit été un instant avant de pouvoir se dégager ; mais enfin, par un effort désespéré, il s'étoit jeté de côté et fut arrêté par un fragment de rocher au bord du précipice, où il demeura sans connoissance jusqu'à ce qu'on eût réussi à arriver jusqu'à lui pour le secourir. L'endroit fatal est encore indiqué par une incision du sol en forme de fer à cheval, que l'on renouvelle de temps à autre en mémoire de ce trait de bardiesse, qui ne fut pas plus extraordinaire que la singulière chance qui préserva son auteur des suites de sa témérité.

Il seroit difficile de dire pourquoi un des promontoires de notre île, plutôt qu'un autre, a pris la dénomination d'*Extrémité de la terre* (Lands-End) ; et cependant, telle est l'influence magique des mots sur notre imagination, que beaucoup de gens vont visiter cet endroit, uniquement à cause de son nom bizarre. Mais pour les *touristes* savans, ce lieu a de meilleurs droits à leur intérêt, par ses richesses géologiques et les traces des bouleversemens qu'il doit avoir subis.

Les rochers qui terminent cette partie de la côte sont plus abruptes qu'élevés, car ils ne dominent la mer que de soixante pieds seulement. Ce sont des granites dont la coupe présente en quelques endroits des fûts de colonnes que l'on croiroit taillés au ciseau, tandis que des

des fissures tracées horizontalement donnent à d'autres l'apparence de colonnes de basalte. Ailleurs encore, la mer a creusé des arches gigantesques au travers desquelles les vagues roulent avec furie. Quelques-uns de ces rochers ont pris leur nom des formes fantastiques qu'ils présentent, tels que le *Chevalier armé*, la *Dame irlandaise*, etc. Un autre est appelé la *Tête du Dr. Johnson*, et l'on s'accorde assez à trouver que sa coupe rappelle en effet les traits de cet homme célèbre. Vers le nord ce banc de rochers se termine par un promontoire élevé de 229 pieds au-dessus de la mer et qu'on appelle le cap de Cornouailles. Entre ce cap et Lands-End, la côte se retire et forme la baie de White-sand, nom qu'elle a pris de la blancheur singulière de son sable. Les productions naturelles de ces pays élevés ne sont guère autre chose qu'un gazon rare, mélangé de fougère, de bruyère et de genet épineux que l'on coupe et met en tas pour les brûler ensuite. Il est remarquable que le combustible employé dans chaque pays influe toujours sur la cuisine, témoin la différence que l'on observe entre celle de Londres et celle de Paris. Dans la province de Cornouailles, la facilité qu'offre le genet épineux pour la cuisson de la pâtisserie a fait généralement adopter l'usage d'envelopper les différentes préparations d'alimens dans de la pâte, ce qui a donné lieu à ce proverbe « que le diable n'oseroit venir en Cornouailles de crainte d'être mis en pâté. » Dans une année de disette, les avocats du pays rassemblés aux assises prirent la sage résolution de ne

point manger de pâtisserie, et l'on fit à cette occasion l'épigramme suivante :

« Si le proverbe est vrai, que la renommée de nos pâtés
« Nous a préservés de devenir la proie de Satan,
« Ses amis les avocats font sagement
« D'écarter cet obstacle. »

Parmi les coutumes singulières dont l'usage s'est conservé dans cette province, l'auteur cite celles qui se pratiquent la veille de la fête de St. Jean-Baptiste, patron de la ville de Penzance, qui se célèbre vers le milieu de l'été, et la veille de St. Pierre patron des pêcheurs. A peine, dit-il, le soleil a-t-il quitté l'horizon que toute la population de Penzance et des villages voisins, hommes et femmes, jeunes et vieux, munis de flambeaux de résine, se rassemblent sur la jetée et dans la place du marché où on met le feu à des barils goudronnés, élevés d'avance sur des poteaux. Leur lumière jette sur tous les objets environnans une teinte livide, et les vagues mouvantes la réfléchissent en mille endroits. Vu à quelque distance, ce spectacle offre l'aspect le plus singulier qu'on puisse imaginer; et si l'étranger qui le contemple, curieux de s'en approcher, pénètre dans la ville, il est tenté de croire qu'on l'a transporté tout-à-coup aux régions infernales, ou bien encore qu'il voit dans le miroir magique de Cornelius Agripa les terribles cérémonies célébrées le cinquième jour des fêtes Eleusiennes (1), tandis que les cris de

(1) Le cinquième jour des fêtes Eleusiennes étoit appelé le jour des torches, parce qu'aux approches de la nuit, les hommes et les femmes

femmes, les hurlemens des porteurs de torches qui, les cheveux épars, font tourner rapidement leurs flambeaux au-dessus de leurs têtes, ajoutent encore à l'illusion.

Dès que les torches se sont éteintes, les acteurs de cette singulière scène se prennent par la main, forment une longue chaîne et parcourent les rues en criant: «Un œil! un œil!» puis tout-à-coup ils s'arrêtent, et les deux individus qui ferment la marche, élevant leurs mains jointes ensemble, figurent une ouverture semblable à un œil d'aiguille au travers duquel toute la bande passe, et l'on répète ce jeu jusqu'à ce que la fatigue sépare les figurans.

Le jour suivant, la baie présente un spectacle d'un tout autre genre, et l'on a peine à croire que les acteurs soient les mêmes. A quatre ou cinq heures de l'après-midi, les gens de la campagne arrivent en foule à Penzance, et se pressent sur le port où des bateaux les attendent ainsi que des musiciens. Lorsque tout est embarqué, la baie couverte de ces légers esquifs qui se meuvent en tout sens présente pendant quelques heures la scène la plus animée.......................

Penzance doit sa place dans l'histoire à une descente qu'y firent les Espagnols en 1595. De temps immémorial, il y avoit une prophétie qui annonçoit que des

---

munis de brandons allumés, parcouroient les rues en imitation de Cérès qui, après avoir allumé son flambeau aux feux de l'Etna, erroit à la recherche de sa fille Proserpine. On voit par là, à quelle haute antiquité on peut faire remonter ces réjouissances populaires de la province de Cornouailles.

étrangers qui débarqueroient sur les rochers de Merlin brûleroient la ville, l'église de St. Paul et Newlyn. Il paroît, d'après l'historien Carew, qu'elle s'accomplit à la lettre. Au mois de juillet 1595, deux cents hommes appartenant à une escadre espagnole descendirent sur la côte de Mouse-hole mirent le feu à la ville, brûlèrent l'église de St. Paul, et, n'éprouvant aucune résistance, ils gagnèrent Newlyn et pénétrèrent jusqu'à Penzance. Les habitans, convaincus de l'inutilité de la résistance contre une invasion annoncée depuis long-temps, s'enfuirent de tous côtés, et les Espagnols profitant de leur effroi pillèrent et mirent le feu en plusieurs endroits avant de rejoindre leurs galères, se promettant de renouveler les désastres le jour suivant; mais les habitans revenus de leur terreur panique se rassemblèrent sur le rivage et harcelèrent si bien les vaisseaux Espagnols à coups flèches et de fusils, que ceux-ci se virent contraints de gagner le large et ne reparurent plus. L'historien termine sa narration en remarquant que c'est la seule occasion dans laquelle les Espagnols aient fait, comme ennemis, une descente sur le sol de l'Angleterre...

La plupart des noms qui désignent les mines de Cornouailles leur ont été données par ceux qui en firent la découverte. Le mot *huel* qui les précède d'ordinaire signifie *une mine* en langue cornique. On compte actuellement cent trente de ces mines en activité; mais leur nombre varie souvent, parce qu'on en abandonne d'anciennes ou qu'on en ouvre de nouvelles. Il y a en outre des mines, ce qu'on appelle les stream-works, qui pro-

curent le métal le plus pur. Ce travail a lieu dans les vallées, et prend son nom de la manière dont il s'exécute, et qui a lieu en détournant le cours d'un ruisseau pour le faire passer sur la terre d'alluvion, afin d'en détacher les particules de métal pur qui s'y trouvent. On appelle cela *laver pour l'étain*, et cependant, les seules paillettes d'or que l'on recueille en Cornouailles, se trouvent dans ce lavage, ordinairement en petits grains détachés, mais quelquefois aussi adhérentes au quartz. Les ouvriers employés à ce travail sont munis chacun d'un tube placé à leur ceinture, dans lequel ils déposent les paillettes à mesure qu'ils les trouvent. Lorsque le tube est plein, ils portent leur récolte à l'orfèvre, et le prix qu'ils en obtiennent leur est attribué comme salaire.

Le district dans lequel sont situées les mines de Botallack est la portion la plus remarquable de la province de Cornouailles, soit à cause du riche assemblage de ses mines, soit par le caractère sauvage et imposant de son paysage. Si jamais un lieu parut défier les efforts de l'industrie humaine, c'est sans doute Bottallack, où dès les commencemens des travaux il fallut faire descendre une machine à vapeur à la profondeur de deux cents pieds, pour étendre les opérations sous le lit de la mer. La seule idée d'une pareille entreprise effraie l'imagination, tandis que la vue de ces gigantesques machines placées dans les entrailles de la terre, et le bruit effroyable dont elles font retentir les rochers d'alentour, pénètrent d'admiration et de surprise le spectateur placé au-dessus de cet antre. Mais l'étonnement augmente à mesure que l'on pénètre

dans ces cavernes immenses où une nature sublime se combine avec les merveilles de l'art. L'effet de ce tableau, que l'on ne sauroit décrire, est encore augmenté par le rugissement des vagues qui roulent au-dessus du souterrain, et si on lève les yeux, on voit descendre une longue file de mules chargées de charbon pour l'usage de la mine, que leurs hardis conducteurs font trotter dans un sentier tortueux taillé dans le roc, qu'un étranger n'oseroit descendre à pied sans effroi.

Le sentier devient toujours plus rapide à mesure que l'on descend, et lorsqu'on atteint le fond du souterrain, les rochers sont presque taillés à pic, ensorte qu'il a fallu, pour transporter le minerai hors de la mine, placer une machine que des chevaux font mouvoir à l'extrême bord du précipice, et qui, vue d'en-bas, semble suspendue dans les airs.

Le travail de la mine se prolonge maintenant à plus de quatre cents pieds sous le lit de la mer. Et cependant, il se trouve des hommes qui, pour un mince salaire, consentent à braver les horreurs de ce séjour, tandis que nous ne pourrions refuser notre pitié à des misérables que leurs crimes auroient fait condamner à la dure tâche que le mineur de Cornouailles remplit avec gaîté ; et telle est la force de l'habitude, que rarement il est tenté d'abandonner ce genre de vie pour en adopter un autre. A peine s'il réfléchit aux dangers qui l'environnent, ou si du moins cette pensée vient quelquefois lui traverser l'esprit, il s'en distrait bien vite..............

Voici quelle est la manière la plus ordinaire de fondre la mine d'étain. On y mêle un huitième d'un charbon

très-pur appelé *culm*, sans mélange de soufre, et qu'on importe du pays de Galles pour cet usage. On la chauffe pendant six heures consécutives dans un fourneau à reverbères. Durant ce temps, le soufre et l'arsenic qu'elle contient se volatilisent. On fait ensuite une ouverture au bas du fourneau, et le métal liquide s'en échappe. Il est cependant nécessaire de le fondre une seconde fois pour qu'il soit suffisamment épuré avant de le couler en lingots. A la seconde opération, et au moment où l'on se prépare à verser l'étain dans des moules, on y trempe une branche de pommier verte que l'on maintient quelque temps au fond du creuset, afin que la violente ébullition que produit la vapeur en se dégageant amène les scories à la surface du liquide. Cent parties d'oxide d'étain ou *étain noir* donnent pour l'ordinaire soixante-cinq parties de métal pur ou *étain blanc*.

Les plus forts produits de ces mines sont en cuivre, pour le moment, quoiqu'on ne l'exploite que depuis un siècle. La raison que l'on donne pour qu'il soit demeuré si long-temps ignoré, c'est que le cuivre ne se trouvant qu'à une beaucoup plus grande profondeur que l'étain, et nos ancêtres manquant des machines nécessaires pour pomper l'eau hors de la mine, ils étoient obligés d'abandonner la veine d'étain avant d'avoir atteint celle de cuivre. Pryce posoit en principe dans sa *Mineralogia Cornubiensis*, qu'une mine d'étain à la profondeur de cinquante brasses cesse de donner des produits suffisans pour en continuer l'exploitation. Mais dans ces dernières années, les mines de Cornouailles

ont donné de riches produits à une profondeur beaucoup plus considérable. Celles de Treven, à cent cinquante brasses sont encore en plein rapport, de même que celles de Hewas-Downs et de Poldice à cent quarante et cent vingt brasses. Le Huel-Vor a maintenant atteint plus de cent trente brasses.

Les mineurs qui, les premiers, trouvèrent des veines de cuivre, ignorant tout-à-fait sa nature, le considérèrent comme une chose sans valeur et abandonnèrent la mine, disant que ce *podar* (1), comme ils l'appeloient, gâtoit l'étain (2). Mais dans l'année 1735, un minéralogiste de Bristol, Mr. Coster, examina ce minerai, et voyant que les mineurs n'en connoissoient pas le prix, il mit à profit leur ignorance en achetant tout ce qui avoit été tiré des mines et tout qu'elles pourroient en fournir pendant un certain temps. Cette entreprise lui réussit à merveille, et il y gagna beaucoup d'argent.

La province de Cornouailles produit surtout du cuivre et de l'étain, mais il y a cependant quelques mines qui donnent du plomb, du cobalt, et de l'argent. La mine de plomb donne soixante onces d'argent par tonne de minerai. Les veines des différens métaux sont appelées *lodes* dans le pays. Les plus productives se croisent dans les directions ouest et est, mais elles varient dans

---

(1) En cornique *podar* signifie *ce qui est pourri*, et *sans aucune valeur*.

(2) Les mineurs saxons en firent autant lorsqu'ils découvrirent le cobalt. Ils craignoient tellement d'en trouver mélangé au minerai, que dans les églises on prioit Dieu de préserver les mineurs du cobalt, aussi bien que des mauvais esprits.



leur largeur depuis trente-six pieds jusqu'à l'épaisseur d'un grain d'orge. Leur moyenne est quatre pieds. Le même lode, dans l'espace de quelques brasses, varie souvent de six pouces à deux pieds. Il n'y a pas d'exemple de veines coupées de haut en bas. La mine la plus profonde maintenant en exploitation, est celle de Dolcoath à deux cent trente-cinq brasses au-dessous des terres les plus basses (1). Les rochers entre lesquels les lodes courent sont de différentes espèces. L'étain et le cuivre se trouvent également entre des granites ou des lits d'ardoise.

J'ai déjà dit qu'outre les veines métalliques qui suivent les directions ouest et est, il y en avoit d'autres nord et sud qui croisoient les premières, et qu'on appeloit pour cela *lodes croisées* ; mais ces dernières ne font qu'embarrasser la marche des mineurs, parce qu'elles déplacent les lodes métalliques. Un fait singulier, c'est que les sillons d'étain ou de cuivre ainsi déplacés sont presque toujours poussés vers la droite. Lorsque ce désagréable phénomène se présenta à Huel-Peever, on fut quarante ans avant de retrouver la veine déplacée.

(Après avoir transcrit ce que dit l'auteur sur le travail des mines de Cornouailles, nous allons passer à la description de la pêche du pélamide (pilchard) qui est aussi une branche fort importante du revenu public de cette province.)

---

(1) Huel-Sparnon, d'où l'on tire de l'étain et du cuivre, est le seul endroit dans lequel on ait trouvé du cobalt en quantité un peu considérable. Un des blocs coupés de cette mine a pesé 1333 livres.

Le pélamide, dit-il, a beaucoup de rapports avec le hareng pour la taille et la forme, aussi Linnée les a-t-il confondus sous le nom de *clupæa-harengus*, mais un examen attentif fait cependant découvrir des différences caractéristiques. Le pélamide est un peu plus petit, moins sec, et la nageoire dorsale est exactement placée à son centre de gravité, de manière que si on le saisit par cette nageoire il conserve son équilibre, tandis que le hareng tenu de la même manière incline du côté de la tête. Les écailles de ce dernier s'enlèvent avec facilité tandis que celles du pélamide sont très-adhérentes. Leur mode de migration est assez le même (1).

On croit généralement que les pélamides émigrent des mers du nord. Ils arrivent dans les eaux de Cornouailles vers le milieu de juillet en quantité prodigieuse, et y demeurent jusqu'à la fin de septembre, époque à laquelle ils disparoissent. Mais cette supposition me semble peu vraisemblable, puisqu'on n'en voit jamais à la hauteur des côtes de l'Ecosse, ni sur les rives septentrionales de l'Irlande et de l'île de Man, pas même sur la côte nord de la province de Cornouailles. Il est donc plus probable qu'ils vont quelque part dans l'Océan occidental pour en revenir à la fin de l'hiver. Dans les dix dernières années, ils ont sensiblement dérivé de leur direction habituelle, au grand

(1) Le nom de hareng dérive du mot allemand *heer* qui signifie *armée*, il exprime le nombre et l'ordre dans lequel ces poissons arrivent.

désappointement des pêcheurs. Ils s'arrêtent à une beaucoup plus grande distance des côtes. Ce changement est-il dû à ce qu'ils trouvent une plus abondante nourriture dans la pleine mer, ou bien les courans ont-ils varié, c'est ce qu'on ne sauroit dire. Cette année-ci, cependant, ils se sont un peu plus rapprochés des rivages de St. Ives et étoient en si grande quantité, que deux seines en un seul coup de filet ont pris trois mille muids de poisson. Mais les bancs qu'ils formoient sur les autres parties de la côte étoient, dit-on, beaucoup moins considérables.

Dès la fin de juillet on commence les préparatifs de cette pêche (1). Comme c'est vers le soir que les pélamides se montrent dans la baie, les bateaux se mettent en mer à quatre heures de l'après-midi et sont ordinairement de retour à dix. Il arrive quelquefois qu'on fait une première expédition au lever du soleil. Les bateaux cheminent en silence à une certaine distance les uns des autres, en suivant la direction indiquée par des gens postés à cet effet sur le rivage, et qu'on appelle *huers*, probablement à cause des cris qu'ils jettent lorsqu'ils ont découvert un banc de poisson que

---

(1) Le prix d'achat d'une seine avec ses bateaux, leurs rames, leurs cordages, leurs voiles, et la quantité de sel nécessaire pour la préparation de cinq cents muids de poisson n'est pas moindre de mille livres. Trois bateaux est le nombre requis pour chaque seine. Les deux plus grands sont montés chacun par sept hommes, et le chef se place dans le plus petit avec un second pêcheur et deux jeunes garçons. Les deux premiers se nomment *bateau seine* et *accompagnateur*, le plus petit *lurker*, c'est-à dire celui qui surveille.

leur indique la couleur rougeâtre de l'eau et quelques autres signes. Aussitôt que les *huers* ont désigné l'endroit où doit être jeté le filet, les pêcheurs du bateau-seine font descendre celui-ci peu à peu dans la mer, à mesure que le bateau tourne autour du banc de pélamides. Ce filet a d'ordinaire trois cents brasses de longueur et dix environ dans sa largeur. Cependant la manœuvre est si rapide qu'en moins de quatre minutes la seine est étendue et le banc de poisson cerné de toutes parts. Le premier soin des pêcheurs est de fermer le côté vers lequel les pélamides nagent. Le filet s'étend de lui-même, et tandis que les morceaux de liége maintiennent un des côtés à la surface de l'eau, les plombs qui garnissent l'autre bord descendent rapidement au fond de l'eau. On comprend assez que si la seine avoit une profondeur moindre que celle de la mer, il y auroit peu de chance de faire une bonne pêche, quelque fût l'abondance du poisson.

Si la seine a tracé un cercle trop grand pour faire aboutir ses deux extrémités, on y attache promptement des cordes que l'on noue ensuite ensemble. Pendant cette dernière opération, on a soin d'agiter l'eau par tous les moyens possibles, afin d'éloigner le gros des poissons de la seule ouverture par laquelle ils pourroient s'échapper. Cela fait, il ne reste plus qu'à fixer la seine dans sa position circulaire en jetant des grapins de chaque côté du filet, qui tiennent à celui-ci par des cordes attachées à son extrémité supérieure, et le garantissent de l'action des flots. Mais lorsque les bords de la mer sont sablonneux et forment un talus, comme

dans la baie de St. Ives, un certain nombre d'hommes qu'on appelle *blowsers*, tirent le filet dans le bas-fonds et le fixent dans la position qu'il doit garder. La quantité de poisson que l'on prend de cette manière dépend de certaines circonstances, telles que la force du flux, la nature de la côte et la dextérité des pêcheurs. Une seule seine a quelquefois renfermé de 1500 à 2000 muids de poisson.

Lorsque les pélamides ont été transportés dans les celliers, on procède à la salaison. Le poisson est disposé en couches alternatives avec du sel gris, et mis en tas sur un plan incliné. L'huile et le sang qui en découlent se versent dans un réservoir préparé à cet effet. On laisse ces tas sans y toucher pendant quarante jours, à moins que les marchands ne pressent plus tôt l'expédition, mais la loi veut que ce ne soit pas moins de trente-trois jours. Le poisson est ensuite transporté dans de grandes auges pour être lavé, puis on le met en presse, et l'huile qui en découle est recueillie avec soin. Les pêcheurs prétendent qu'autrefois un baril de pélamides donnoit dix galons d'huile, et que maintenant il n'en donne que quatre : si le fait est vrai, cette différence est difficile à expliquer. Au bout de huit jours, les barils de poisson sont formés pour être expédiés dans les différens ports de la Méditerranée, mais principalement dans ceux d'Italie. Le gouvernement lève un droit de huit shellings six deniers par muid de poisson. Il s'en consomme annuellement en Angleterre au-delà de 30,000 mesures, et il s'en exporte environ 100,000 tonnes. La quantité de sel

nécessaire pour la salaison d'un muid ds poisson est évaluée à trois quintaux, et le total des frais de cette préparation, y compris le baril dans lequel on expédie, à une livre sterling et quelques shellings. On estime que l'huile seulement paie tous les frais et le droit prélevé par le gouvernement.

La réussite de cette pêche est d'une importance majeure pour la province de Cornouailles, car elle occupe au-delà de douze mille personnes, et les capitaux engagés dans cette industrie ne sont pas au-dessous de 350 à 400,000 livres. Les rebuts de cette pêche se vendent pour engrais à dix pences le bushel, et l'agriculture du district s'en trouve fort bien. On mélange ordinairement ces débris avec du terreau ou du sable, et quelquefois avec des plantes marines, pour empêcher qu'il ne hâte trop la croissance des plantes par la rapidité de sa décomposition. Employé de cette manière, son effet est prolongé. On dit dans le pays que chaque pélamide mis en engrais fertilise pour plusieurs années un pied carré de terrain. Il est du moins certain que lorsque la faculté nutritive commence à s'épuiser, on la renouvelle par un labour, en répandant un peu de gypse sur le sol.

ROMANS.

PELHAM, OU LES AVENTURES D'UN GENTILHOMME. 3 vol. *Londres* 1828. Henri Colburn, New-Burlington street.

(*Troisième et dernier extrait.*)

(Ce que Glanville vouloit de son ami, étoit qu'il portât à Tyrrel un cartel insultant de sa part. Pelham s'acquitte de la commission, mais Tyrrel refuse le duel en lui remettant une lettre cachetée et adressée à Glanville, dans laquelle, dit-il, il lui explique ses raisons pour ne point se battre, et il quitte Londres subitement. Glanville furieux part sur les traces de son ennemi, tandis que Pelham, chargé d'une mission diplomatique, quitte Londres de son côté pour se rendre dans la terre de lord Chester, près de New-Market. Il retrouve sur sa route Tyrrel, puis Thornton de compagnie avec un personnage d'une réputation fort douteuse; enfin, il entrevoit sur le grand chemin un homme caché dans son manteau qu'il soupçonne être Glanville. Quelques heures plus tard et de nuit, il découvre dans un endroit écarté le corps de Tyrrel assassiné. Ses soupçons se portent d'abord sur Thornton, mais un portrait de femme portant les lettres initiales de Reginald Glanville, qu'il trouve dans le lieu de l'assassinat les fixent sur ce der-

nier. Les recherches de la justice n'ont aucun résultat positif. Pelham est d'autant plus malheureux des doutes qu'il a conçus sur son ami, qu'il commençoit à s'attacher à la sœur de celui-ci, et qu'il devra renoncer à elle si Glanville s'est souillé d'un crime. Une année environ s'écoule dans cette incertitude, durant laquelle Pelham malheureux en amour et en amitié, contrarié dans son ambition, devient presque mélancolique. Enfin Glanville sérieusement malade de la poitrine et affligé de la froideur de Pelham à son égard, lui confie un jour l'histoire de ses malheurs.)

Vous vous rappelez sans doute, lui dit-il, les singularités de mon caractère à l'époque où nous étions ensemble à Cambridge, et comment au lieu de rechercher les amusemens de mon âge, je préférois la solitude et mes rêveries aux jeux et à la société de mes camarades. Loin de s'affoiblir en moi ce penchant à la mélancolie s'est fortifié avec l'âge, et les circonstances dans lesquelles je me suis trouvé étoient bien propres à la nourrir. Il en a été de même pour vous Pelham, et le contraste qui existoit dans notre enfance entre vous et moi, est encore plus marqué aujourd'hui. La vivacité avec laquelle vous saisissez les intérêts de la vie, et l'active persévérance que vous mettez à leur poursuite, ne ressemblent en rien à mon indolente indifférence. Vous travaillez pour le monde et vous finirez par en triompher; moi qui le fuis et le méprise, je mourrai sa victime. »

Peu de temps après que j'eus quitté Cambridge, la mort de mon père me rendit maître d'une fortune indépendante

pendante et je fus saisi de la manie des voyages. Ma mère ne s'opposa point à mes desseins, et à dix-huit ans je m'embarquai sans mentor pour le continent. Peut-être que la réserve et le calme apparent de mon caractère la portèrent à croire que j'étois moins exposé aux dangers qui égarent la jeunesse, que si j'eusse été léger et passionné du plaisir. Cette erreur est commune ; mais je pense qu'une disposition sérieuse et contemplative est celle avec laquelle on acquiert le moins la connoissance du monde, et on souffre le plus des leçons de l'expérience.

Je me fixai d'abord à Spa. Vous savez peut-être que ce séjour, assez ennuyeux par lui-même, n'offre d'autre divertissement que le jeu. Tout le monde joue à Spa, et je n'échappai point à la contagion, car mon goût m'y portoit naturellement. Le jeu me conduisit à faire la connoissance de Tyrrell, joueur passionné qui, séjournant comme moi à Spa, y travailloit à dissiper sa fortune.

Deux joueurs se lient aisément et notre relation atteignit bientôt un certain degré d'intimité, d'autant plus que ma bourse étoit entièrement à sa disposition, et que dans ces sortes de transactions l'emprunteur se montre complaisant et facile, et le prêteur se sent favorablement disposé pour celui qu'il oblige. Il étoit plus âgé que moi de plusieurs années ; il connoissoit le monde et avoit beaucoup vécu dans la bonne société, et quelle que fût la bassesse de son âme, il n'avoit point encore cette grossièreté de manières qu'il a acquise dans la suite en fréquentant la mauvaise compagnie.

Lorsque je quittai Spa nous convînmes de nous écrire, mais nous ne tînmes pas notre promesse, car souvent même de bons amis sont de mauvais correspondans. Je voyageai encore pendant une année avant de retourner en Angleterre, sans que mon séjour sur le continent eût en rien altéré mes dispositions morales. On voit souvent les mêmes circonstances produire un effet tout contraire, suivant les individus qui s'y trouvent engagés. Ainsi, la vie du monde rend les uns mondains et les autres misanthropes. Quant à moi, j'avois essayé de tous les plaisirs que peuvent donner la jeunesse et l'opulence, et je n'en avois point senti le prix. Je m'étois mêlé parmi des hommes de toute sorte, et je revenois encore plus concentré dans la monotonie de de mes propres pensées.

Je ne prétends point, cependant, me donner pour un caractère rare, je pense au contraire qu'on rencontre fréquemment de notre temps des hommes qui me ressemblent. Plus tard, il sera peut-être curieux de rechercher quelles furent les causes de cette espèce de maladie de l'esprit, qui semble être épidémique de nos jours. Pardonnez à ma prolixité : il m'en coûte d'en venir à l'aveu de mes fautes et je cherche à en retarder le moment.

Ici Glanville s'arrêta quelques instans, et malgré le calme apparent qu'il mettoit dans son récit, je voyois qu'il en étoit péniblement affecté.

Après avoir passé quelques semaines auprès de ma mère et de ma sœur, reprit-il, je me décidai à faire une tournée en Angleterre. Ennuyé de ma richesse, je

voulus voyager sans voiture et sans domestiques; je n'emmenai avec moi que mon cheval et ce chien que vous voyez couché à mes pieds.

De ce voyage data pour moi l'époque d'une nouvelle existence. Pardonnez-moi si je ne vous parle pas en détail de cette portion de mon histoire: il suffira d'apprendre que je rencontrai alors la première et la seule femme que j'aie jamais aimée. Cette miniature offre une imparfaite ressemblance de ses traits, et les lettres initiales qui sont entrelacées avec les miennes sur le revers du médaillon, sont celles de son nom. »

« Oui! » repris-je à mon tour, « c'est le chiffre de Gertrude Douglas! »

« Comment! » s'écria vivement Glanville, puis il ajouta d'une voix plus basse. « Depuis long-temps ce nom n'avoit point retenti à mes oreilles! Et maintenant!..... » Il s'interrompit et reprit d'un ton plus calme.

« Comment se fait-il que vous ayez appris son nom? »

« Thornton me l'a nommée, » répondis-je.

« Et vous en a-t-il dit davantage? » s'écria Glanville d'une voix oppressée. « Le récit...? la terrible..... ? »

« Pas un seul mot! » répondis-je à la hâte. « Lorsque nous trouvames le portrait, il m'expliqua la signification des chiffres. »

« C'est bien, » reprit Glanville. « Vous apprendrez bientôt pourquoi je craignois que ses lèvres souillées ne vous eussent parlé d'elle. Gertrude, fille unique et de bonne famille, étoit cependant loin de moi pour le rang et la fortune. Puis-je dire en effet, que la con-

noissance du monde ne m'avoit point corrompu? Une année avant l'époque où je l'ai connue je me fusse honoré de lui offrir ma main, ce court espace de temps avoit suffit pour changer ma manière de voir, et, Dieu puisse-t-il me pardonner, je me prévalus de son amour et de l'inexpérience de son âge. Elle me suivit et ne fut point mon épouse. »

Glanville s'arrêta de nouveau, et ne reprit qu'avec un effort pénible.

Ne soyons point vicieux à demi, et qu'un homme ne place jamais toutes ses affections dans la femme qu'il a égarée! Qu'il n'admire point sa générosité lorsqu'il sacrifie à son égoïsme! Un séducteur qui aime véritablement sa victime est le plus infortuné des hommes. En dépit de l'ivresse de mon amour triomphant, et des jouissances plus pures qui naissent d'une parfaite sympathie de sentimens et de pensées, au milieu des jouissances du luxe et des illusions brillantes de la jeunesse et de la santé, j'étois loin d'être heureux. Si une pâleur passagère se répandoit sur les traits de Gertrude, si ses yeux brilloient de moins d'éclat, je la croyois occupée des sacrifices qu'elle m'avoit faits. En vain m'assuroit-elle avec ce tendre dévoûment dont les femmes seules sont capables, que mon amour suffisoit à son bonheur. Plus son affection me paroissoit touchante, et plus j'étois tourmenté de remords.

Je n'ai jamais aimé demeurer long-temps dans les mêmes lieux, et nous parcourumes ensemble la France et l'Angleterre. Quels ne doivent point être les enchantemens d'un amour vertueux, puisque même accom-

pagnés des reproches de la conscience, il nous fait goûter des délices auprès desquels tout est sans couleur. Ah ! il fut pour moi des momens où je m'enivrai de l'essence de la vie. Lorsque dans notre voiture de voyage, à l'heure où l'obscurité et la paix descendent des cieux sur la terre, inondés des plus doux trésors de la sympathie des cœurs et trop émus pour parler, nous nous pressions l'un vers l'autre en silence, tout disparoissoit pour nous dans le sentiment de notre amour mutuel. Alors appuyant mon front brûlant sur son épaule et pressant ses mains dans les miennes, je sentois mes pensées vagabondes reposer enfin dans le calme.

Un soir, je ne l'oublierai jamais, nous traversions au mois de juin, l'un des plus beaux comtés de l'Angleterre. La lune remplissoit l'étendue des cieux de sa présence, et jetoit une teinte de mélancolie sur les joues de Gertrude. Elle étoit naturellement portée à la tristesse et au découragement, et je ne m'étonnai point de voir ses yeux se remplir de larmes.

« Vous allez rire de ma foiblesse, » me dit-elle en souriant, lorsque je lui en demandai la cause. « Mais j'ai un pressentiment dont je ne puis me distraire. Il semble m'annoncer que lorsque vous parcourrez de nouveau cette route, je ne serai pas avec vous, peut-être même aurai-je quitté ce monde. »

Nous fixames ensuite notre séjour dans une maison de campagne située à peu de distance d'un établissement d'eaux minérales. Là, à ma grande surprise, je retrouvai Tyrrell, venu pour y rétablir sa santé qui étoit

fort altérée. Je ne pus faire autrement que de renouveler connoissance avec lui, et même de le recevoir chez moi, quoiqu'en général j'évitasse la société de mes anciens camarades par égard pour Gertrude. Comme il étoit dans de grands embarras pécuniaires ma bourse lui fut ouverte, et il en usa sans ménagement. Il venoit souvent nous voir, et la pauvre Gertrude qui n'ignoroit pas qu'à cause d'elle, j'avois renoncé à la plupart de mes relations, s'efforçoit de vaincre sa timidité et de ne lui témoigner que de la bienveillance.

Dans ce temps-là, une lettre de ma sœur vint tout-à-coup me rappeler à moi-même en m'annonçant que ma mère, très-dangereusement malade à Toulouse, desiroit me voir, et me demandoit de ne pas perdre un instant pour me rendre auprès d'elle. Vous ne sauriez comprendre la force du sentiment qui m'attachoit à Gertrude et quel déchirement j'éprouvai à l'idée de la quitter. Il le falloit, cependant, et je n'hésitai point à partir. Après avoir placé auprès d'elle une personne de confiance, et l'avoir entourée de tous les soins que put inventer ma vive sollicitude, je m'embarquai pour la France.

Ma mère étoit mieux lorsque j'arrivai à Toulouse, mais toujours dans un état de santé fort précaire. Je demeurai un mois auprès d'elle, pendant lequel chaque poste m'apportoit quelques lignes de Gertrude.

Je me disposai au retour lorsque je n'eus plus de craintes pressantes pour ma mère ; mais les fils de notre destinée s'entrelacent à notre insu et amènent, malgré nous, le sort qui nous attend. Le jour avant

celui que j'avois fixé pour mon départ, j'entrai dans une maison où régnoit une maladie épidémique, et le lendemain les premiers symptômes de la maladie me retinrent chez moi. Je n'en continuai pas moins à écrire à Gertrude de la manière la plus propre à la rassurer; mais bientôt il survint du délire, et pendant plusieurs jours je ne fus pas à moi-même. En revenant à moi je demandai mes lettres; il n'y en avoit pas. Je crus faire encore un rêve pénible; mais plusieurs jours s'écoulèrent encore, et pas une ligne de Gertrude. Je ne pus plus tenir à l'inquiétude qui me dévoroit, et sans attendre que ma maladie eût achevé son cours, je repartis pour l'Angleterre. En repassant par les lieux où Gertrude m'avoit fait part de ses tristes pressentimens, le souvenir de ses paroles me serra douloureusement le cœur; d'affreuses suppositions se succédoient dans mon esprit; mais, grand Dieu! elles n'étoient rien comparées à ce que j'appris bientôt.

Enfin j'arrive à ***. Ma voiture s'arrête devant la porte de la maison de Gertrude. Un froid mortel court dans mes veines, je tremble, je respire à peine. Je veux descendre de voiture et je demeure comme enchaîné à ma place. On sonne une fois, deux fois, sans que personne se présente; enfin une femme âgée nous ouvre la porte. « Où est-elle? » Je ne pus en dire davantage, et mes regards troublés interrogeoient la physionomie étonnée de cette femme; mais elle ne me comprit pas. Une autre personne paroît, et je reconnois en elle une jeune fille qui avoit fait partie du service de notre maison.

Croiriez-vous qu'à la vue d'une personne dont le souvenir se lioit dans mon esprit à celui de Gertrude, j'éprouvai un tressaillement de joie et que mes craintes semblèrent s'évanouir.

Je sautai à bas de la voiture, je saisis la jeune fille par le bras. « Votre maîtresse, » lui dis-je, « elle est vivante; elle est bien, parlez! répondez! »

L'agitation de mes paroles et peut-être l'aspect de mes traits altérés par la maladie, effrayèrent si fort la jeune fille, qu'au lieu de me répondre elle laissa échapper un cri : mais se remettant bientôt, elle me pria d'entrer pour entendre ce qu'elle avoit à me communiquer. Ma femme, me dit-elle enfin, Gertrude passoit pour telle aux yeux de nos domestiques, ma femme avoit quitté le logis depuis quelques semaines. Ces mots, qui m'assuroient de la vie de Gertrude, me soulagèrent d'une partie du poids qui m'oppressoit, et je bus d'un seul trait un verre d'eau qu'on me présenta.

« Maintenant, » repris-je, « vous pouvez tout me dire. Ma femme est partie, dites-vous, mais où est-elle allée ? »

La jeune fille hésita et baissa les yeux, et la vieille femme un peu sourde et ignorant l'intérêt qui dictoit mes questions, reprit, « que demande Monsieur? La pauvre jeune dame qui étoit ici? Que Dieu lui soit en aide ! »

« Que lui est-il arrivé ? » repris-je dans une nouvelle alarme. « Où est-elle ? qui l'a emmenée ? »

« Qui l'a enmenée? » répondit la vieille, fâchée de mon ton d'impatience. « Qui l'a enmenée ! Hé ! mais le médecin des fous apparemment. »

Je n'en entendis pas davantage, car je tombai sans connoissance sur le plancher.

Il étoit nuit lorsque je revins à moi, et les deux femmes étoient auprès du lit sur lequel on m'avoit transporté. Ceux qui ont beaucoup souffert savent que par une étrange anomalie du désespoir, le calme accompagne quelquefois le plus haut degré de la souffrance morale. Je me levai, et j'interrogeai de sang-froid. On m'apprit que quelques semaines auparavant, Gertrude avoit montré tout d'un coup quelques symptômes d'égarement d'esprit, et qu'en peu d'heures ces symptômes s'étoient accrus à un degré alarmant. Par une raison que ces femmes ignoroient, elle avoit, peu de jours avant cette époque, renvoyé la personne que j'avois placée auprès d'elle, et étoit demeurée seule avec ses domestiques. Ceux-ci envoyèrent chercher un médecin qui essaya sans succès divers remèdes.

Le mal ne fit que croître en violence, et les domestiques en proie à des craintes superstitieuses, s'en effrayèrent outre mesure ; et enfin la maîtresse de la maison insista pour que Gertrude fût transportée ailleurs, et, j'en frémis encore d'indignation, ils l'enmenèrent, ils l'enfermèrent dans une maison de fous. J'écoutai tout cela, tout, ô Dieu ! et patiemment. Je pris l'adresse de sa demeure actuelle, qui étoit à vingt milles environ du lieu où je me trouvois, et je m'y rendis sur-le-champ.

J'arrivai au point du jour. C'étoit un vaste bâtiment d'une teinte sombre et d'une structure massive, dont j'eus quelque peine à me faire ouvrir la porte. Enfin

on m'introduisit dans un salon de réception, et un homme vint m'y recevoir le sourire sur les lèvres. Il me montra du doigt une chaise, et me demanda, en se frottant les mains, quelle étoit l'affaire qui m'amenoit. Après la lui avoir expliquée en peu de mots, je finis par lui demander en l'autorité de qui la malade avoit été remise à sa surveillance. Mais mon interlocuteur changea de physionomie en m'écoutant, il paroissoit peu satisfait du motif de ma visite, et me répondit froidement que cette dame avoit été confiée à ses soins par Mr. Tyrrell, et qu'il ne consentiroit pas à me laisser voir la malade sans sa permission. Je contins ma colère à l'ouïe de ces paroles, et je me contentai de réclamer mes droits sur la malade comme étant son mari et de payer largement mon admission auprès d'elle.

Le directeur de l'établissement ne résista point à ma libéralité, et il me montra le chemin pour me rendre à l'appartement de Gertrude. Nous traversames plusieurs longs corridors où mon oreille étoit tantôt frappée par les gémissemens de l'angoisse, tantôt par le murmure monotone de l'idiotisme. Une fois, un cri perçant qui sembloit arraché par une douleur physique parvint jusqu'à moi.

Nous arrivames dans une portion du bâtiment où régnoit un silence plus triste encore que les bruits lugubres que je venois d'entendre. Enfin mon guide s'arrêta devant une petite porte placée à l'extrémité du corridor. Il l'ouvre. Une profonde obscurité m'arrête sur le seuil de la porte, et je l'entends débarrer un

pesant volet. Alors la froide lumière du matin pénètre dans la chambre et éclaire une figure de femme en robe noire, étendue sur un misérable grabat. Elle se lève et tourne la tête de mon côté. Je ne jetai pas un cri, je ne tombai point, je ne fis pas un mouvement; je demeurai immobile. C'étoit Gertrude elle-même!... Grand Dieu! qui d'autre que moi eût pu la reconnoître! Ses joues étoient livides et décharnées, son œil, d'abord fixe et terne, devint l'instant d'après brillant d'égarement, mais non d'intelligence ou de sentiment. Elle me regarda long-temps mais avec indifférence. Enfin elle prononça d'une voix sourde et enrouée, « J'ai froid; mais si je me plains vous me frapperez. » Puis elle se laissa retomber sur son lit et cacha son visage entre ses mains.

Mon guide, qui s'appuyoit nonchalamment sur la fenêtre, reprit avec un air presqu'enjoué. « Sa folie est d'une espèce assez rare, et jusqu'à présent nous n'avons pu parvenir à en déterminer exactement la nature. Quelquefois elle semble conserver le souvenir du passé, et dans d'autres momens elle est comme plongée dans l'oubli de toutes choses. Il y a des jours où elle garde un silence obstiné, tandis que de temps en temps elle a de tels accès de violence que nous nous voyons forcés à l... mais nous n'usons jamais de ce moyen que dans ces cas-là. »

Je regardai cet homme; j'eusse voulu le déchirer, mais je n'aurois pu lui répondre.

Je ne voulus point quitter la maison sans emmener Gertrude avec moi, et malgré les objections des direc-

teurs de l'établissement je la plaçai dans ma voiture. D'après les propos qui leur étoient échappés, je compris que Tyrrell leur avoit fait entendre que Gertrude étoit une malheureuse jeune fille qu'il avoit séduite et dont il désiroit maintenant se débarrasser. Je lis votre indignation dans vos yeux, Pelham, mais attendez encore, ce que vous allez apprendre la méritera davantage.

J'enmenai ma victime, elle l'étoit en effet, dans une retraite solitaire, je recueillis pour elle les avis des médecins les plus célèbres; tous mes soins furent vains. Nuit et jour j'étois à ses côtés, sans que jamais elle parût me reconnoître; et lorsque dans un affreux délire, elle prononça mon nom avec transport, lorsqu'elle parloit de notre amour funeste, prosterné auprès de son lit, je baignois de mes larmes sa main amaigrie et brûlante, je contemplois ses traits convulsifs et j'avois l'inexprimable douleur de voir ses regards répondre aux miens par l'indifférence de l'oubli, ou l'aversion de la haine. Quelquefois il lui échappoit des paroles sans suite qui me faisoient frissonner jusqu'à la moëlle des os, des paroles auxquelles je ne voulois pas donner un sens, mais qui se fixoient dans mon âme et s'y attachoient comme un feu dévorant.

Enfin un médecin plus versé que les autres dans la connoissance de cette cruelle maladie, me conseilla de ramener Gertrude dans les lieux où s'étoient écoulées les premières années de sa vie. Je suivis son conseil et je la conduisis dans le comté de Norfolk.

Sa maison paternelle étoit à peu de distance de la

vieille église auprès de laquelle vous m'avez rencontré une fois, et c'étoit dans ce cimetière qu'étoit placé le tombeau de sa mère. Elle étoit morte avant la fuite de Gertrude. Son père n'avoit que peu survécu à cet événement. Les propriétaires actuels de cette demeure consentirent aisément à m'en céder la propriété.

Je fis replacer dans la chambre qu'avoit autrefois habité Gertrude, tous les meubles qui lui avoient appartenus ; et le lit où elle avoit passé tant de nuits paisibles, fut encore celui où nous déposames ses membres affoiblis.

Les espérances du médecin se réalisèrent en partie, elle reprit sa connoissance par momens, mais ma présence suffisoit toujours pour ramener une agitation effrayante, et ses idées redevenoient plus incohérentes qu'elles ne l'eussent jamais été. Elle poussoit des cris de détresse, cachoit son visage entre ses mains et paroissoit comme tourmentée par quelque vision pénible, aussi long-temps que je restois auprès d'elle, mais lorsque je m'éloignois elle rentroit peu à peu dans une disposition plus calme. C'étoit une cruelle aggravation à ma peine que de me voir ainsi obligé de renoncer à lui donner mes soins ; mais je passois mes journées en dehors de la porte de sa chambre épiant avec avidité ses moindres mouvemens, les moindres paroles qui sortoient de sa bouche. Pas un de ses soupirs n'échappoit à mon oreille attentive. Lorsqu'elle s'endormoit un instant je me hâtois de me rapprocher d'elle, et lorsque je cédois au sommeil, elle m'apparoissoit encore dans mes songes, mais alors je la re-

voyois comme aux jours de notre mutuelle tendresse toute brillante de beauté et d'amour.

Un jour que j'avois un instant abandonné mon poste, on vint m'appeler à la hâte. Elle étoit en proie à de violentes convulsions, et après l'avoir soutenue dans mes bras jusqu'à ce que l'accès se fût calmé, je la plaçai dans son lit; elle ne s'en releva pas.

La dernière nuit de sa vie fut calme et solennelle. La lueur de la lune pénétroit à travers les volets entr'ouverts dans son appartement, et j'obtins d'affreuses révélations.

Cet homme, que j'ai un instant appelé mon ami, ce monstre,... Tyrrell,.... avoit souillé son oreille par l'aveu d'un détestable amour, et lorsqu'elle lui eût fermé sa porte, il séduisit avec de l'or la femme aux soins de laquelle j'avois confié Gertrude, pour qu'elle fît parvenir ses lettres. Elle fut renvoyée, mais Tyrrel étoit plus qu'un scélérat ordinaire, il entra par surprise un soir que Gertrude étoit seule. « Approchez-vous Pelham, plus près encore,... prêtez l'oreille.... Il employa la force, la violence!... De ce moment, Gertrude perdit la raison. Vous savez le reste.

Dès que j'eus surpris cet horrible mystère, le démon de la vengeance prit possession de tout mon être. Tous les sentimens humains désertèrent mon cœur pour faire place à cette passion brûlante, effrénée!

Cependant la main froide de Gertrude pressoit encore la mienne, son étreinte se relâcha peu à peu; je la regardai, une légère convulsion agita ses traits livides, une foible plainte s'échappa de ses lèvres! elle n'étoit plus!...

Quelques jours après nous l'ensevelîmes dans le cimetière où reposoient ses parens.

Vous avez maintenant l'explication de notre rencontre fortuite près de l'église de ***. J'étois logé alors dans une chaumière du voisinage, et chaque nuit je revenois me prosterner sur la tombe de Gertrude, l'arroser de mes larmes, et demander au ciel de me réunir bientôt à elle. Ces pleurs solitaires me soulageoient, car alors la haine faisoit place à l'attendrissement, et la paix du tombeau calmoit le trouble de mes passions. Mais lorsque des regards indiscrets eurent pénétré dans le sanctuaire de ma douleur, mes pensées reprirent un autre cours, et à mes tendres regrets succéda de nouveau la soif d'une implacable vengeance.

Je quittai ma demeure le lendemain du jour où je vous eus rencontré, et je me rendis à Londres pour y mûrir mes projets de vengeance. Je m'informai d'abord de la résidence de Tyrrell, et en apprenant qu'il étoit à Paris, je m'y rendis aussitôt moi-même. Là, ses habitudes de jeu me le firent bientôt découvrir. Je le vis pour la première fois dans un tripot où je m'étois introduit sous un déguisement. La chance du jeu étoit contre lui, et sa physionomie agitée disoit qu'il étoit en proie aux plus cruelles perplexités. Inaperçu de lui, je jouissois à sa vue, et l'idée d'une vengeance encore plus raffinée que celle que la haine m'avoit suggérée jusqu'alors, vint tout-à-coup s'offrir à moi. Je me retirai dans la chambre voisine pour y réfléchir à mon aise.

Après y être demeuré quelques momens absorbé dans

mes pensées je vis en levant les yeux, un homme, que le tentateur sembloit m'offrir comme un digne auxiliaire à mes desseins. Thornton, dont la naissance étoit aussi obscure que son caractère étoit méprisable, avoit formé quelques relations parmi des hommes d'une autre société que la sienne, parce que des habitudes d'oisiveté, des manières libres et grossières, et un goût d'intrigue que ne gênoit aucun scrupule, le rendirent un bon compagnon de débauche, et que d'ailleurs le jeu nivelle tous les rangs. Je l'avois rencontré quelquefois dans la société de Tyrrell. Il m'aborda familièrement. — « Avez-vous vu Tyrrell ? » me dit-il. « Il ne fait pas de trop bonnes affaires là dedans. »

Je pâlis en entendant nommer Tyrrell, et je ne répondis que par quelques monosyllabes.

« Ah! ah! » reprit Thornton en me regardant d'un air significatif, « Je vois que vous lui gardez encore rancune du tour qu'il vous a joué. Il a eu des succès auprès de votre maîtresse, n'est-ce pas ? Il m'a conté tout cela : mais comment va la pauvre fille à présent ? »

Je ne répondis point, je respirois à peine, tant cet outrage fait à la mémoire de Gertrude me transportoit de fureur, et je m'éloignai brusquement sans prendre congé de Thornton.

Je le rejoignis cependant le lendemain, et malgré l'éloignement que j'éprouvois pour lui, j'achetai son assistance et sa discrétion.

Dans les projets sans nombre qui s'étoient offerts à mon imagination, j'étois loin d'admettre que la mort de mon ennemi dût être ma seule vengeance. La mort

ne

ne me sembloit qu'une bien foible rétribution pour cette vie d'angoisse à laquelle il m'avoit condamné. Mais ce n'étoit pas pour mes souffrances à moi, c'étoit pour celles de l'être angelique qu'il avoit précipité au tombeau, que j'appelois un juste châtiment sur sa tête, et que je me livrois sans remords à ma mortelle haine.

Le plan auquel je m'étois déterminé, étoit d'enchaîner de plus en plus Tyrrell à la maison de jeu et d'en faire l'instrument de sa ruine. Je voulois repaître mes regards de l'anxiété fiévreuse de ses craintes, le faire descendre peu à peu dans l'abîme de la misère, jouir de son abjection et de son dénûment, écarter de lui les secours, les consolations de l'amitié, le suivre en secret jusque dans sa misérable demeure, l'y voir en proie aux horreurs de la faim, et lorsque ses yeux hagards, ses lèvres livides, m'annonceroient que le moment du dernier combat approcheroit, mais alors seulement, me placer auprès de sa couche, faire retentir à son oreille un nom propre à réveiller en lui tous les remords de sa conscience, arracher à son âme troublée tout espoir de salut, noircir à ses yeux les ombres de la mort, lui montrer enfin l'enfer impatient de saisir sa proie!

Thornton devoit me seconder en excitant Tyrrell à jouer; et comme la fréquentation des maisons de jeu publiques, n'étoit pas un moyen assez sûr et assez prompt pour consommer sa ruine, il devoit l'entraîner dans des maisons de jeu particulières, et mettre en usage un art dans lequel il étoit fort expert, pour diriger à son gré les chances du jeu.

Tyrrell sembloit s'approcher chaque jour davantage de l'abîme que je creusois sous ses pas. Il n'avoit plus aucun proche parent, et la plupart de ses autres relations, fatiguées de ses désordres et de ses demandes importunes, avoient cessé de le voir; enfin, il paroissoit certain que nul être au monde ne seroit disposé à le secourir dans sa misère, et il avoit risqué les derniers débris de sa fortune.

Son imprévoyance n'eût peut-être pas été si grande si Thornton ne l'y eût encouragé, en lui faisant entrevoir, qu'en cas de détresse absolue, il sauroit lui fournir des expédiens propres à le tirer d'affaire.

Un être encore, cependant, conservoit pour Tyrrell une affection véritable, et il y répondoit par un sentiment digne d'un cœur moins avili que le sien. Cet être étoit une femme, et je mis tout en œuvre pour l'attirer à moi afin de l'éloigner de lui. Je voulois ainsi le punir par là même où il m'avoit blessé. Je réussis à subjuguer cette femme : elle devint mon esclave. C'étoit elle qui, sous le masque de la tendresse, l'affermissoit dans la mauvaise voie, flattoit ses goûts, combattoit ses craintes, et me rendoit un compte détaillé de ses moindres démarches. Enfin je réservois pour mon triomphe, d'augmenter un jour son supplice de la douleur qu'il éprouveroit en se voyant trahi par celle dont il se croyoit aimé.

Deux circonstances imprévues entravèrent l'exécution de mon plan. La première, fut le hasard qui vous mit en relation avec Thornton; la seconde, un secours inespéré de deux cents livres sterlings qu'il reçut d'An-

gleterre en échange d'une renonciation définitive qu'il avoit faite de toutes prétentions contre les acheteurs de ses biens. Vous me pardonnerez la brusquerie que je mis à me débarrasser de votre surveillance, mais cet envoi d'argent me contraria vivement, car Tyrrell eut un instant l'idée de renoncer au jeu et de vivre économiquement avec le peu qui lui restoit.

Il fut détourné de ce projet par les sollicitations de Marguerite, qui l'engagea à tenter encore une fois la fortune. Caché sous un déguisement, je m'étois moi-même mis en relation de jeu avec Tyrrell, et jouant à ses yeux le rôle d'un jeune anglais, riche et sans expérience, je le tentai par l'appât du gain. Il tomba aisément dans le piège, et, secondé par Thornton, je lui gagnai en une seule soirée une somme bien plus forte que celle qu'il possédoit.

Animé, transporté par mon triomphe, je cédai à l'entraînement de mes passions et je me découvris à lui, sans attendre le moment que j'avois fixé à l'avance. Vous futes par hasard témoin de ce qui se passa alors entre nous. Je me retirai chez moi satisfait, et pour la première fois depuis la mort de Gertrude, j'éprouvois un sentiment de bonheur. Je venois de goûter les premières joies de la vengeance et j'anticipois avec délices sur l'agonie prochaine de ma victime.

Le lendemain, lorsque Tyrrell voulut aller chercher des consolations auprès de celle qui croyoit lui être demeurée fidèle, elle le congédia avec des railleries et des reproches, et moi, Pelham, j'étois l'invisible témoin de leur entretien.

Mais au moment où j'allois recueillir le fruit de tant de soins, la coupe de la vengeance dont j'étois altéré fut tout-à-coup éloignée de mes lèvres. Tyrrell disparut. Je perdis entièrement ses traces. Je mis Thornton à sa recherche, et au bout d'une semaine, il vint me rapporter que Tyrrell étoit mort de désespoir et de misère. Croiriez-vous que la première annonce de cette nouvelle ne me fit éprouver que de la colère et du désappointement? Il étoit mort, et mort de misère, mais je ne l'avois point vu mourir, et ses derniers instans avoient échappé au plus cruel des supplices que je lui réservois.

J'ignore encore à présent, quoique j'aie souvent questionné Thornton là dessus, quel intérêt auroit pu le porter à me tromper ainsi, et je suis disposé à croire qu'il a lui-même été induit en erreur par de fausses apparences, car j'appris par d'autres qu'en effet, un homme dont le signalement ressembloit à celui de Tyrrell, avoit péri à cette époque de la manière que Thornton m'avoit rapportée.

De retour en Angleterre je m'aperçus bientôt que Thornton s'imaginoit que les services qu'il m'avoit rendus l'autorisoient à me persécuter de son insolence et de ses demandes importunes. Mais ses familiarités que je n'avois endurées pendant un temps, que parce qu'alors tout chemin m'étoit bon pour arriver à mon but, m'étoient odieuses. Thornton étoit rempli d'amour-propre, et mes mépris le blessèrent profondément. Il s'en vengeoit par tous les moyens que pouvoit lui suggérer sa malice; mais ma libéralité étoit

un lien qui l'enchaînoit à mes pas. L'antipathie la plus invétérée s'établit donc entre nous, chaque jour lui donnoit plus de force, et ainsi que pour les esprits infernaux, notre haine réciproque devenoit le juste châtiment de nos fautes. . . . .

. . . .

Je passe au moment où je découvris que Tyrrell, loin d'être mort à Paris dans la misère, vivoit à Londres dans l'opulence. A cette nouvelle, mes passions, quelque temps endormies, reprirent leur essor tumultueux, semblables à un torrent devant lequel on abaisse la digue qui a quelques momens retenu ses eaux captives. Toute mon âme fut de nouveau bouleversée, et au milieu de ce trouble, le besoin de la vengeance étoit ma seule pensée distincte.

D'après la position nouvelle de Tyrrell, il ne me restoit plus qu'une seule manière de me venger, et quoiqu'elle parût bien foible, au gré de ma haine, je me décidai à l'employer. Vous remites à Tyrrell un défi de ma part, et vous savez comment il y répondit. Dans la lettre qu'il m'écrivit, il cachoit sa lâcheté sous une feinte délicatesse, et motivoit son refus sur la répugnance qu'il éprouvoit à attenter à la vie d'un homme dont il avoit fait le malheur.

Lorsque j'appris qu'il avoit quitté Londres, ma rage ne connut plus de bornes, et sans me donner le temps de la réflexion je partis sur ses traces

Je le retrouvai dans le voisinage de New-Market, et je lui adressai un nouveau cartel plus pressant et plus insultant que le premier. Je lui disois qu'un nou-

veau refus de sa part ne le mettroit point à l'abri de ma vengeance et que tôt ou tard elle sauroit l'atteindre.

La réponse de Tyrrell fut laconique et méprisante : il m'y traitoit en homme qui a perdu la tête ; et je dois convenir qu'en effet l'incohérence de mon style autorisoit cette supposition. Il finissoit par dire, que si je persistois à le poursuivre de mes menaces, il sauroit se placer sous la protection des lois.

A la lecture de cette lettre, il me sembla que mon cœur devenoit de fer. Aucun signe extérieur d'émotion ne m'échappa. Je m'assis, je voulus placer le portrait de Gertrude devant moi, et silencieux, immobile, je le contemplai long-temps. Enfin me jetant à genoux, je prononçai un affreux serment, un serment dont je ne pourrois vous répéter les paroles : je jurai qu'avant trois jours l'enfer recevroit sa proie. Puis je me levai, je me jetai sur mon lit, et je dormis.

Le lendemain, je montai à cheval enveloppé de mon manteau et armé de deux pistolets. Je voulois poursuivre Tyrrell sans relâche et le forcer enfin au combat ; et pour que le tremblement de ma main, une erreur de ma vue, ou l'obscurité de la nuit ne trahissent pas mes intentions, je voulois que dans ce combat mortel, nos pieds se touchassent, nos bras fussent entrelacés et nos armes placées sur nos tempes respectives. Peu m'importoit que ma mort fût certaine pourvu que Tyrrell périt. Pendant deux jours, j'épiai toutes les démarches de Tyrrell sans réussir à trouver l'occasion de le voir sans témoin. Le troisième jour je le suivis sur le terrain où

avoient lieu les courses. Pendant plusieurs heures je ne le perdis pas de vue, et je finis par aller m'asseoir sur le bord de la route qu'il devoit prendre. Ce fut alors que vous passates à côté de moi et que, sans me reconnoître, vous m'adressâtes une question à laquelle je ne répondis pas. . . . .

Le jour touchoit à sa fin, lorsque Tyrrell retourna prendre son cheval à l'auberge pour se remettre en route. J'en fis autant et je sentis mon cœur bondir de joie lorsqu'enfin je le vis s'acheminer seul et de nuit, tandis que je le suivois à peu de distance. Au bout de quelques momens il quitta la grande route pour prendre un chemin de traverse. L'heure s'approche, me dis-je en hâtant le pas pour l'atteindre, mais la vue de deux hommes à cheval me força à ralentir ma marche. Lorsqu'ils se furent éloignés, je donnai de nouveau des éperons, mais pour la seconde fois je vis que Tyrrell avoit rencontré un compagnon de voyage qui n'étoit autre que vous-même. Mordant mes lèvres de rage je continuai impatiemment à vous suivre. Enfin j'eus bientôt la satisfaction de vous voir rester en arrière. Je me remis à la poursuite de Tyrrel de toute la vitesse de mon cheval; mais une pluie abondante lui faisoit aussi presser le pas, et comme sa monture étoit plus rapide que la mienne, je le perdois souvent de vue. Arrivé à une descente je fus forcé à ralentir ma marche, mais la même cause avoit dû retarder la sienne, et ma main saisissoit déjà mon arme meurtrière, car je me croyois au moment de l'atteindre, lorsqu'un cri perçant vient frapper mon oreille. Le plus profond silence lui succéda, et l'ins-

tant d'après un cheval sans cavalier passa au galop à côté de moi. J'avance néanmoins et j'arrive dans un lieu solitaire où se trouvoit un étang. J'entrèvois sur ses bords une masse noirâtre, je m'en approche : Juste Dieu ! mon ennemi avoit échappé à ma vengeance, il étoit étendu sans vie à mes pieds.

« Quoi ! » s'écria Pelham, ne pouvant se contenir davantage, « Tyrrell n'est point tombé sous vos coups ! » et il saisit la main de Glanville, tandis que son émotion, long-temps contenue, s'exprimoit par des larmes de joie.

Je contemplai avec un saisissement inexprimable, reprit Glanville, ces traits défigurés par les convulsions d'une mort violente, et de solennelles pensées vinrent tout-à-coup éclairer mon âme. Je voyois enfin que la Sagesse éternelle s'étoit, pour la seconde fois, jouée des plans que j'avois combinés dans ma folle prévoyance ; que le Juge Souverain avoit repris ses droits au moment où mon bras se levoit pour punir, et que tout en frappant le coupable, un arrêt mystérieux et terrible l'avoit soustrait à ma rage impuissante.

Le bruit de l'approche d'un cavalier me rappela à moi-même et je m'éloignai à la hâte. Pendant plusieurs heures, il me sembla que le cours de ma vie étoit suspendu. J'étois comme sous l'influence d'un songe funeste, et comme si le monde et ses habitans n'eussent été que des ombres vaines.

Je m'aperçus le lendemain, que dans mon trouble j'avois laissé tomber le portrait de Gertrude. Je retournai dans le lieu où je m'étois arrêté la veille, mais je

le cherchai en vain. De retour à la ville, j'appris par les papiers publics les circonstances qui avoient suivi la découverte du meurtre de Tyrrell. Je vis avec effroi que les apparences pouvoient un jour me désigner comme le meurtrier, car on avoit remarqué le personnage mystérieux attaché aux pas de Tyrrell. Les officiers de justice étoient sur ses traces, et de nombreux indices pouvoient faire découvrir que cet homme n'étoit autre que moi-même. Cependant la procédure eut lieu sans qu'aucun soupçon se portât sur moi.

Mais peu de jours après mon retour de Londres, j'appris par Thornton qu'il avoit en sa possession un document qui équivaloit à une preuve de ma culpabilité; c'étoit la lettre menaçante que j'avois écrite à Tyrrell peu de jours avant sa mort. Cet écrit portant ma signature, mettoit en quelque sorte ma vie entre les mains de Thornton.

« Sir Réginald, » me dit-il avec l'accent d'une malice infernale, « vous m'avez souvent accablé de vos mépris, mais maintenant je pourrai vous rendre insulte pour insulte. Vous êtes dans ma dépendance, et un mot de ma bouche peut vous conduire à l'échafaud! Et à présent que vous savez à quoi vous en tenir, je vous dirai qu'il me faut mille livres sterlings. Vous ne me les refuserez pas, j'en suis sûr, et lorsque cela sera dépensé, je viendrai vous en demander autant. »

Ma position étoit affreuse, il falloit faire céder ma fierté à ma prudence; mais ce n'étoit point la crainte de la mort qui m'engageoit à ce sacrifice. Attaqué d'un mal qui me conduira bientôt au tombeau, peu m'importe

qu'on abrège de quelques jours une vie qui m'est à charge ; mais je ne puis supporter l'idée d'accabler ma mère et ma sœur de honte et de désespoir, et mon orgueil se révolte à l'idée d'une mort ignominieuse. Enfin une crainte plus vive encore, celle de voir le nom et les infortunes de Gertrude livrés aux commentaires injurieux du public, m'engage à me soumettre aux insolentes exactions de Thornton, et la pensée qu'en peu de mois la mort viendra mettre un terme à ma triste existence est ma seule consolation. . . . .

(A la suite d'une scène violente qui a lieu entre Glanville et Thornton, celui-ci se venge en allant le dénoncer aux tribunaux comme le meurtrier de Tyrrell. Glanville est arrêté; mais pendant l'instruction du procès, Pelham réussit, par une persévérance courageuse, à obtenir de Dawson, le complice de Thornton, l'aveu qu'ils sont seuls coupables de l'assassinat de Tyrrell, Glanville est justifié, Thornton pendu, et l'heureux Pelham obtient la main d'Hélène.)

BULLETIN D'ANNONCES.

I.

LES ÉGYPTIENS SUR LES BORDS DU LAC LÉMAN, OU SÉBASTIEN DE MONTFAUCON, dernier évêque de Lausanne. Chronique du commencement du 16.ᵉ siècle. *Genève*, librairie de Barbezat et Delarue. *Paris*, rue de Grammont, n.° 7. 2 vol. in-12° 1828.

Cette production est un essai dans le genre du roman historique, créé, on peut le dire, par Walter Scott. Il y auroit beaucoup d'observations à faire, et sur le fond

et sur la forme de ce petit ouvrage, nous nous bornons à dire que l'auteur a réussi quelquefois à transporter son lecteur au milieu des scènes qu'il dépeint, et à donner une idée assez juste des mœurs de ce temps-là.

II.

MUSÉE DE PEINTURE ET DE SCULPTURE, OU RECUEIL DES PRINCIPAUX TABLEAUX, STATUES ET BAS-RELIEFS DES COLLECTIONS PUBLIQUES ET PARTICULIÈRES DE L'EUROPE, etc.

La publication de ce joli recueil se poursuit avec autant de zèle que de succès; il est déjà parvenu jusqu'à sa 33.ᵉ livraison. Ainsi qu'ils l'avoient promis, MM. Réveil et Duchesne vont puiser dans tous les musées européens, et même dans tous les cabinets où sont cachés quelques chefs-d'œuvre. Il en résulte une variété piquante et instructive. On a pu remarquer, dans les livraisons qui ont paru, plusieurs morceaux de la collection de Mr. le maréchal duc de Dalmatie, appartenant à l'école espagnole et qui n'avoient jamais été gravés. A partir de la 26.ᵉ livraison, les gravures sont sur acier, ce qui permet plus de finesse et donne un plus grand nombre de bonnes épreuves. On souscrit à Paris, chez Audot, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 11. Le prix est toujours de 1 franc la livraison.

III.

M. VITRUVII POLLIONIS ARCHITECTURA. Vol. III. 1.ᵉ partie. Un vol. grand in-4.° Utini, *apud fratres Matiuzzi*. 1828.

Voici la 5.ᵉ livraison de ce magnifique ouvrage, dont nous avons annoncé les livraisons précédentes à mesure qu'elles ont paru. Dire que cette nouvelle livraison ne le cède en rien aux premières, sous le rapport des gravures et de la typographie, c'est en faire l'éloge le plus complet. L'ouvrage entier sera achevé au commencement de 1830.

TABLE DES ARTICLES
DU XXXIX.me VOLUME
de la division intitulée : LITTÉRATURE.

PHILOSOPHIE.

TABLE

DES ARTICLES

CONTENUS

DANS LES VOLUMES XXXVII, XXXVIII ET XXXIX

de la division intitulée : *Littérature*,

QUI ONT PARU EN 1828.

N. B. *Les chiffres romains indiquent les volumes, et les chiffres arabes les pages.*

PHILOSOPHIE.

ÉCONOMIE POLITIQUE.

ÉDUCATION.

ANTIQUITÉS.

PHILOLOGIE.

BEAUX-ARTS.

HISTOIRE.

STATISTIQUE.

LITTÉRATURE.

MÉLANGES.

CORRESPONDANCE.

ROMANS.

BULLETIN D'ANNONCES.

Fin de la Table des Articles contenus dans les trois volumes qui ont paru en 1828, de la partie intitulée : LITTÉRATURE.

